

IVAN VAZOV
LA FORMATION
D'UN ÉCRIVAIN BULGARE
(1850-1921)

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

PETR CHRISTOPHOV

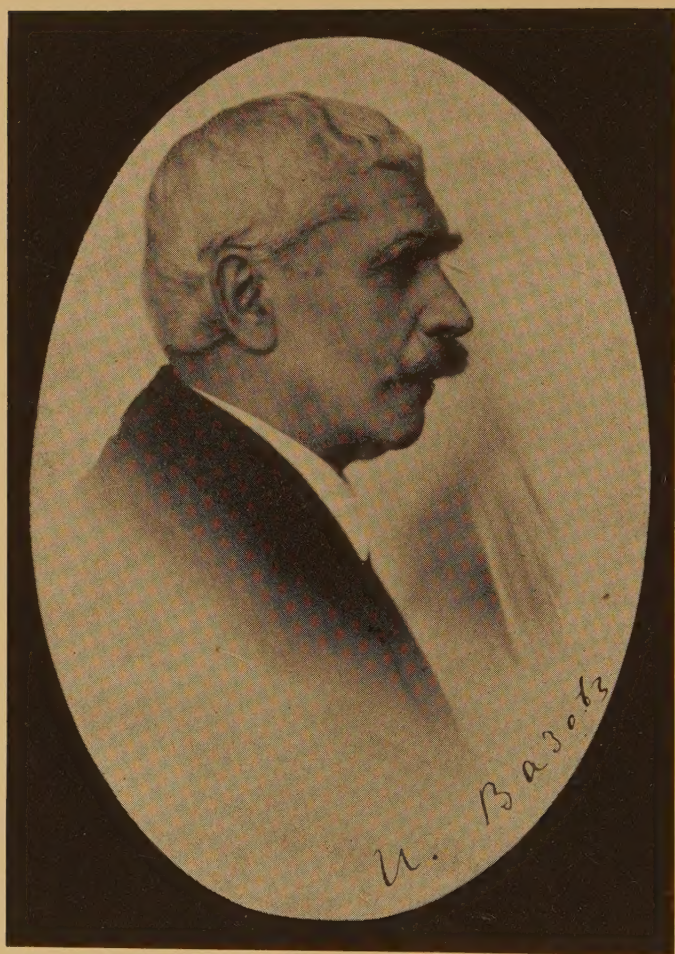
PROFESSEUR A L'AMERICAN COLLEGE DE SOFIA



PARIS
LIBRAIRIE DROZ
25, RUE DE TOURNON (VI^e)
1938

*Thèse Paris
1938*

IVAN VAZOV



IVAN VAZOV
1921

Studio Karastioianov
Sofia.

IVAN VAZOV
LA FORMATION
D'UN ÉCRIVAIN BULGARE
(1850-1921)

*Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

PETR CHRISTOPHOV

PROFESSEUR A L'AMERICAN COLLEGE DE SOFIA



PARIS
LIBRAIRIE DROZ
25, RUE DE TOURNON (VI^e)
1938

*
4.498.



A mon maître

ANDRÉ MAZON

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

*En hommage de respectueuse affection
et de reconnaissance.*

de Parny, l'esprit d'un salon de Paris se fauflant dans l'arrière-boutique d'épicerie où Vazov a eu ses premières lueurs littéraires. Tel est le premier miracle de sa vie : littéraire celui-là. D'abord, un tempérament de poète éclairé de bonne heure par quelques illuminations venues pour la plupart de loin et par hasard.

Ensuite le coup de fouet des événements aux abords de 1876. Le mouvement de l'Affranchissement apporte à ce jeune homme des heures qui l'élèvent au-dessus de lui-même. Le souffle d'indépendance venant de Roumanie, de Serbie exalte jusqu'aux plus sceptiques ; la Russie inspire un immense espoir. Au fond de sa lointaine province, le poète improvisé a pris conscience de son rôle de citoyen.

Bientôt la vie publique confondra ces deux élans : élan poétique et élan civique. Mais l'inspiration de l'écrivain ira s'élargissant et se fortifiant grâce à l'ardeur du patriote. Ce poète chantera les martyrs, les victoires, les défaites. Il deviendra aussi le romancier de la vie nationale. Le second miracle est réalisé : le patriotisme a fécondé l'inspiration poétique. Le poète-citoyen, l'écrivain national est né.

C'est à ce double miracle que se ramène la formation d'Ivan Vazov, du premier écrivain bulgare en date, du moins au sens moderne du mot ; et ce livre n'en est que la relation et, pour une part, l'interprétation, un essai d'interprétation.

Miracle ? Le mot peut choquer le lecteur bulgare et même un critique. Il s'impose pourtant, à considérer les faits de loin, avec l'objectivité que donne l'éloignement, du point de vue de l'étranger, du point de vue européen. C'est de ce point de vue aussi, et seulement de ce point de vue — qui est après tout celui du comparatiste en histoire littéraire — que l'on peut mesurer l'originalité et la valeur relative de ce premier représentant d'une littérature toute jeune encore, mais pourtant déjà prise dans le réseau d'influences que les sœurs aînées ont jeté sur elle : influence française et influence russe pour Vazov ; influence allemande pour Pentcho Slavéïkov.

Nous saisirons, en étudiant la formation d'Ivan Vazov, certains moments décisifs du développement rapide de la littérature bulgare pendant quelque cinquante ans. Nous ferons en même temps le jour sur l'histoire d'une province de la littérature européenne, une petite province sans doute, mais qui est elle-même, et qui a sa physiologie personnelle.

*
* * *

Je tiens à exprimer ici ma plus vive reconnaissance à mon maître M. M. Arnaudov, professeur à l'Université de Sofia, à l'enseigne-

ment et à l'affection de qui je dois tant, car c'est lui qui, en m'ouvrant libéralement un coin de sa science, m'a révélé le domaine où je me suis engagé ; à mon maître de Paris, M. André Mazon, professeur au Collège de France, à qui appartient l'idée de ce livre, qui a veillé à son élaboration, en a revu le manuscrit, me prodiguant ses conseils et ses observations fécondes avec une amabilité dont je ne saurais jamais le remercier assez ; à ma chère femme, dont la tendresse et le dévouement ont été mes compagnons inséparables. Ma dette de reconnaissance s'étend aussi à tous ceux qui, à divers titres, ont aidé à la réalisation de cet ouvrage : à MM. Georges Hateau, Directeur de l'Institut français de Sofia, qui a si généreusement rendu possible mon séjour en France, et Thomas S. Thomov, professeur à l'Université de Sofia, qui ne m'a pas ménagé sa bienveillance et ses encouragements ; à M. Léon Beaulieux, professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes, qui a bien voulu faire bénéficier mon travail en manuscrit et sur épreuves de ses précieux avis ; à M. C. Bouglé, Directeur de l'École Normale supérieure, qui m'a offert une inoubliable hospitalité dans cette École où ce livre a été conçu et écrit ; à M. Batolov, ministre de Bulgarie à Paris, qui a bien voulu me prêter sa confiance et son haut appui ; à M^{me} E. Mars et à M. Boris Vazov qui m'ont confié leurs précieux souvenirs ; à MM. F. Black, président de l'*American College of Sofia*, et Jean-Marie Carré, professeur à la Sorbonne, qui n'ont cessé d'encourager nos projets de leur fidèle sympathie.

*
* *

Les citations d'Ivan Vazov seront faites ici d'après l'édition de ses *Œuvres*, en 28 volumes (Sofia, 1921-1922, édit. Paskalev).

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉVEIL DE LA VOCATION (1850-1870).

L'image incomparable de ce gros village, de cette petite « ville » de Sopot, comme ne manquent pas de l'appeler avec un brin d'orgueil les Sopotiens, s'était fortement fixée dans le souvenir d'Ivan Vazov. Des pages de prose d'un pittoresque charmant, des poèmes baignés de la plus fine tendresse nous gardent le reflet de ce coin de province. Bâtie sur une pente du Balkan qui se perd dans la Vallée des Roses, c'était une charmante petite ville, fourmillante d'activité. Au nord, la montagne, effrayante de mystère, voilée souvent d'épaisses brumes ; au sud, la plaine vibrante de lumière. Délicieux contraste. Des rues étroites et désordonnées sillonnent la ville et s'acheminent en lentes sinuosités vers la grand'place. Que d'aperçus familiers elles offrent tout au long du trajet ! Des échoppes de savetiers à l'ouvrage, un tailleur accroupi qui besogne, les forgerons devant le foyer faisant sonner leur marteau sur le fer rouge. Des eaux abondantes serpentent sournoisement dans les minuscules artères de la ville et, gravement soutenues par les fontaines, répandent leur mélodieux bruissement, lorsque sommeille le vent de la montagne. Parmi une forêt d'arbres fruitiers, de ravissantes maisonnettes pointent avec leurs vérandas et leurs fenêtres aux barres de bois. Qu'elles sont chaudes et reposantes, ces courettes qu'ornent familièrement des treilles, des parterres bariolés, des séchoirs chargés de fruits, de légumes, et surtout ces piments rouges à la pénétrante saveur ! Mais d'austères murailles et des portes pourvues de heurtoirs dérobent aux regards curieux, avec une pudeur mêlée d'égoïsme, ces intérieurs de modestes bourgeois. Autrefois la ville était entourée de roseraies lourdes d'effluves amollissants. On eût dit un coin destiné à la rêverie et à la contemplation. Mais, à la vérité, les Sopotiens étaient des gens sérieux, des gens d'affaires ¹.

¹ Les témoignages sur la ville de Sopot, telle qu'elle était vers le milieu du xix^e siècle, sont rares et incomplets. Seuls, quelques manuels de géographie de l'époque

C'est là, un beau jour d'été, en 1850, qu'Ivan Vazov était né. Ses parents, comme il se doit, tenaient boutique. Race de paysans devenus citadins, ils avaient de l'initiative et savaient conduire leurs affaires.

L'arrière-grand-père paternel était originaire de cette Macédoine où l'esprit d'entreprise s'allie souvent à des préoccupations mystiques : sur la fin de sa vie, il était entré comme moine dans un monastère. Le grand-père, installé dans son négoce, jouissait déjà d'une enviable renommée parmi ses concitoyens. Il passait pour éloquent, et c'est à lui que l'on confiait l'importante mission de recevoir, suivant le cérémonial en usage, les hôtes turcs de passage dans la ville. A sa mort, sa veuve, la grand'mère Anne, dirigea la boutique : active, travailleuse, elle avait, suivant son petit-fils, « toutes les bonnes qualités de la ménagère bulgare ». ¹

Le père du poète, Mintcho Vazov, avait travaillé comme apprenti chez un tailleur de « vêtements à la française ». Ce n'est qu'après ce noviciat que les affaires de la famille lui avaient été confiées. Doué, lui aussi, des meilleures vertus d'un boutiquier, il s'était attaché religieusement à la tenue de son épicerie. Il devait plus tard, à une date que l'on ne saurait fixer, ouvrir à Bucarest un commerce qu'il confia à son frère unique Kirko. Deux fois le malheur le frappa du-

nous donnent une idée assez vague de la vie de ce gros village. C'est le pope Constantin qui, le premier, en dit un mot dans *Κωνσταντίνου ἱερέως, Ἐγχειρίδιον περὶ τῆς ἐπαρχίας Φιλίππουπόλεως, ἐν Βιέννῃ τῆς Αὔστρίας*, 1819, p. 37, ouvrage cité dans Konst. Jireček, *Cesty po Bulharsku*, v Praze, 1888, pp. 266-267, et page 367 de l'édition bulgare du même ouvrage : *Княжество България, часть втора: Пътувания по България, Пловдивъ*, 1899. Toutefois c'est Géorgi Ekonomov Doupnitchanin qui en donnera dans sa géographie une description sommaire, mais d'une valeur appréciable pour nous. « Sopot (Aktcha Kilissé) bourgade industrielle, située près du Balkan, où l'on fabrique de la passementerie et des indiennes. Sopot possède trois églises, deux écoles — une de garçons et une de jeunes filles, et un monastère de nonnes. La population comprend 5.000 habitants, qui vivent surtout de la fabrication des ganses et du jardinage et dont un certain nombre font des affaires avec la Roumanie. Il y a une fabrique de verreries. De belles promenades, et surtout le sérail (!) et le monastère. Excellente eau potable. A un quart d'heure de marche se trouve un monastère appelé monastère de Sopot, où l'on va à la messe pour toutes les fêtes. » Кратко землеописание, Естественноматематическо и гражданско-отъ Георгія Економова Дупничанина, Букурещъ, 1856, pp. 31-32. Voir encore : Краткое политическое землеописание за обучение на Болгарското младенчество отъ Неѡфита архимандрита Хилендарца, въ Крагуевцѣ, 1835, p. 12 ; Общее землеописание Константина Г. Фолтінова, Смирна, 1843, p. 96 et Кратка география математическа, физическа и политическа отъ И. Андреева, Букурещъ, 1851, p. 187.

¹ Проф. Ив. Д. Шишмановъ, Ив. Вазовъ, спомени и документи, publié par les soins de M. Arnaudov, Sofia, 1930, p. 5.

rement : un incendie détruisit la boutique de Bucarest ; et, quelques années plus tard, il dut verser la forte somme de 200 livres turques, dont il s'était porté garant pour son parrain Pétraki Simov. Et pourtant, comme l'atteste son fils, « il ne perdait jamais courage et persistait à penser qu'il n'est rien de plus noble ni de plus beau que le commerce » ¹. Moins brillant que l'aïeul, il s'était pourtant imposé aux gens de sa petite ville par sa probité et par sa conscience. Il mettait haut les choses de l'instruction et se voyait régulièrement élire *épitrope*, c'est-à-dire « conseiller d'école », dignité à laquelle il tenait beaucoup. Nous le reconnaissons dans le personnage de Marko, que son fils devait camper plus tard dans le grand roman *Sous le joug* : « Peu instruit lui-même, Marko éprouvait de l'estime pour l'école et les gens instruits. Il était de ces nombreux patriotes, fervents du mouvement intellectuel de l'époque, par les soins de qui, en peu de temps, tout le pays fut parsemé d'écoles. Marko avait pourtant une idée assez vague des profits pratiques que la science pouvait apporter à un peuple de laboureurs, d'artisans et de commerçants. Il constatait avec inquiétude que ni le travail, ni le pain n'étaient garantis à ceux qui quittaient l'école. Mais il sentait, il devinait, cachée dans la science, une force mystique qui allait transformer le monde. Il croyait en la science comme il croyait en Dieu, sans raisonner, et il tâchait de la servir autant qu'il le pouvait ². »

En 1849, Mintcho Vazov, âgé de 32 ans, épouse la jeune Săba qui n'en avait pas plus de 16. Le mariage a lieu, en dépit des intrigues de certains notables alléguant, pour y faire obstacle, que les fiancés sont cousins au septième degré. Le petit Ivan naît le 27 juin de l'année suivante ³, et tout se passe le mieux du monde, à la sur-

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 9.

² *Œuvres*, t. XXII, pp. 11-12.

³ C'est la mère de Vazov qui pourrait sans doute nous fournir le témoignage le plus digne de foi sur la date de naissance de son fils (voir les souvenirs de la mère de Vazov, publiés par Iv. D. Chichmanov dans le recueil jubilaire [Romanski] de 1920, p. 35). A cet égard nos recherches à Sopot ont été stériles. La ville ayant été incendiée par les Turcs en 1878, l'église où Vazov a été baptisé a brûlé elle aussi : aucun papier de cette époque n'y a pu être conservé. La date du 27 juin 1850 a toujours été indiquée comme étant celle de la naissance de Vazov. Voir Юбилеят на Ивана Вазовъ, София, 1895, p. 3 ; Свѣтлина, V, 1895, fasc. 9, p. 131, col. 1 ; Т. Габровски, Поетическа биография на Ивана Вазовъ до 20-годишната му възраст, София, 1920, p. 3 ; Ю. Трифоновъ, Иванъ Вазовъ, София, 1920, p. 1 ; Кирилъ Христовъ, Иванъ Вазовъ, краткъ животописъ, dans Юбилеенъ сборникъ Иванъ Вазовъ, 1870-1920, подъ редакцията на Хр. Цанковъ, София, s. d., p. 173. Chichmanov, à son tour, note ces paroles de Vazov : « Je suis né le 27 juin 1850 » (*op. cit.*, p. 12) ; mais, à la page 153 du même ouvrage, il note : « Je lui demande s'il sait la date exacte de sa naissance. Il m'avait dit être né le 29 juin. Mainte-

prise des commères qui attendaient pour les époux prétendus consanguins le juste châtiment d'en haut ¹.

La mère du poète était de souche ecclésiastique : elle descendait, dit-on, du pape Avram, le fondateur légendaire de la ville. Elle comptait dans sa famille de nombreux négociants et quelques moines. « Gaie, sociable, conciliante », elle adoucissait par sa gaieté la sévérité du *tchorbadji* Mintcho. Elle était assez bavarde et donnait le ton aux femmes, lorsque celles-ci se réunissaient chez elle. Son frère, qui, paraît-il, connaissait bien le grec et le français, lui avait appris à lire et écrire. Elle eut dès son enfance du goût pour les livres et, même mariée, elle rassemblait des amies pour leur faire la lecture du *Syntipas* ou de tels livres moins édifiants comme *Paméla mariée*, *Berthold* ou *Mihal* ². Et les séances s'achevaient sur une de ces chansons plates et un peu crues qui faisaient les délices de nos grands-pères. Son mari l'admirait et la laissait faire ; il aimait l'entendre chanter le soir après le repas. Le boutiquier se détendait alors : un sourire errait sur ses lèvres. C'était un homme rude, mais équitable. Il ne partageait jamais les soucis de ses affaires avec sa femme. C'était le maître craint et aimé en même temps. Quinze ans après sa mort, la mère du poète, toute pénétrée de cet esprit de soumission, confiait à son livre de raison : « Si l'égalité règne dans une maison, fuis-la comme tu fuis le feu ³ ».

La maison était toute pleine d'une atmosphère religieuse. Le père n'oubliait jamais de dire sa prière avant les repas et le soir au coucher. Il voulait, de gré ou de force, inspirer la foi à ses enfants. Certain jour, un des enfants du *tchorbadji* Marko avait manqué d'aller à confesse, et le père, fâché, le saisit par l'oreille et le mena devant le pape : « Révérend père, confesse ce baudet ⁴ ». Et, s'asseyant dans une stalle, il assista à la confession de son fils.

Une foi politique aussi animait Mintcho Vazov : il croyait à la Russie. Dans la grande pièce de la maison, à côté du sultan Abd-ul-Medjid, il avait placé les généraux russes de la guerre de Crimée. La Russie n'avait cessé de hanter cette tête, si pleine par ailleurs de

nant, il soutient que, selon sa mère, il est né deux jours avant la Saint-Pierre, donc le 27 juin 1850 (selon le calendrier Julien, qui était en vigueur en Bulgarie jusqu'en 1916).

¹ Voir les souvenirs de la mère de Vazov dans le recueil jubilaire de 1920 (Romanski), pp. 33-35.

² Voir : Баснословіе Синтипи философа, у Будиму, 1844 (et Belgrade, 1854) ; Памела уженена, комедія, отъ Карла Голдоню, Цареградъ, 1853 ; Високи умни хитрости Бертолдови, въ Бѣлградъ, 1853 ; Михаль, комедія на четири дѣйстви, преоготовленна отъ Савва И. Доброплоднаго, Земунъ, 1853.

³ Recueil jubilaire de 1920 (Romanski), p. 35.

⁴ *Œuvres*, t. XXII, p. 11.

calculs pratiques. Elle allait, croyait-il, jouer un rôle considérable dans les destinées de son pays. Pendant la guerre de 1877, lorsque Sopot fut incendié, la population chercha un refuge dans les montagnes, où elle fut poursuivie et massacrée par les Turcs. Au cours de cette fuite éperdue, Mintcho fut tué. « Mon père, écrira le poète, ne put jamais s'imaginer la Russie vaincue, et jusqu'à son dernier moment il attendait l'arrivée des Cosaques ¹ ». C'étaient les derniers sursauts d'un espoir qui avait soutenu sa vie.

Ivan grandit ainsi dans une famille unie et heureuse, vivant d'une existence régulière, où il n'y avait d'événements qui comptent que les naissances nouvelles, et ce n'était pas là chose rare, car il eut successivement six frères et deux sœurs ².

C'est, semble-t-il, de sa mère qu'Ivan tenait sa gaité débonnaire et son don pour la poésie : les souvenirs qu'elle a écrits laissent apercevoir plus d'une fois l'écrivain qui n'a pas conscience de son don, mais qu'un instinct pousse à confier au papier ses expériences et ses pensées ³. De son père il pouvait tenir le bon sens, l'attachement aux réalités et une certaine façon de voir et de juger les choses du point de vue pratique.

Ce milieu de petite bourgeoisie, où les traditions et la « hiérarchie » familiales étaient respectées, a fourni la toile de fond de sa première enfance. La maison paternelle a très souvent peuplé ses souvenirs, et il nous parlera d'elle avec tendresse : « Son image vivante est profondément gravée dans sa mémoire, je la vois tellement bien ; sa modeste simplicité de maison de petite province m'est chère ; je l'aime, tout insignifiante qu'elle soit, car c'est à elle que sont liés les souvenirs les plus vivants, les plus indélébiles de mon enfance et de mon adolescence ⁴. » L'unique grande pièce qui donnait sur la cour servait en même temps de salle à manger, de chambre à cou-

¹ *Œuvres* t. II, p. 42, note 1.

² Nicolas, né en 1852, mort en 1917, commerçant, avait travaillé pendant un certain temps en Afghanistan ; Kiro, né en 1854, médecin, installé maintenant à Stara-Zagora ; Anka, née en 1857, Patchéva du nom de son mari, mariée à l'âge de treize ans, morte en 1929 ; Georges, né en 1860, général, avait dirigé les opérations qui ont abouti à la prise d'Andrinople en 1913, mort en 1934 à l'âge de 74 ans ; Mihaïl, né en 1862, officier, tué pendant le coup d'État de Plovdiv en 1887, s'essayait à la peinture et à la poésie ; Vâlka, née en 1865, Fetfadjieva du nom de son mari, installée à Sofia ; Vladimir, né en 1867, général de réserve, chef de la 9^e division lors des batailles de Doïran pendant la grande guerre, installé à Sofia ; Boris, le plus jeune, né en 1873, installé à Sofia, rédacteur en chef du grand quotidien *Mir*.

³ Voir les souvenirs de la mère de Vazov dans le Recueil jubilaire de 1920, (Romanski), pp. 33-58.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 3.

cher et de pièce de réception ¹. C'est là que se trouvaient les deux tableaux qu'on connaît déjà. Une vieille pendule à poids s'agitait paresseusement, mais souvent elle était souffrante, cette pauvre « poitrinaire », ainsi qu'on l'appelait. Un grand lit, une armoire, des sofas, des icones meublaient la chambre. Une glace, qui déformait les visages des petits espiègles lorsqu'ils s'y miraient, complétait ce modeste intérieur. Une autre pièce cachait le coffre-fort du père, un petit débarras servait de cachot où les enfants devaient expier leurs fautes. Près de la porte principale du logis se trouvait « le bureau », d'où le père gouvernait sa famille et ses affaires. Au sous-sol était la cuisine : c'est là qu'en hiver les enfants préparaient leurs leçons à la lueur d'une veilleuse. Dans la cour ombragée d'une large treille bruissait une petite source. Non loin de là, sous le haut lilas accroché au mur de la maison voisine, la famille prenait ses repas et le père fumait son tchibouk ².

Dès l'âge de sept ans, le petit Ivan va à l'école ³; il gravit chaque jour la montée, son petit sac garni de quelques olives et de pain pour le déjeuner. Des inscriptions impressionnantes comme « Crains Dieu et respecte le roi », c'est-à-dire le Sultan, ornent les murs de la classe ⁴. L'enseignement laissait sans doute à désirer, mais il s'accompagnait d'un savant système de sanctions tempéré par un système d'exemptions : ces *voulini*, en forme de pains à cacheter, dont le nombre était fixé à l'avance pour chaque faute et que l'on amassait, comme en thésaurisant, pour les moments difficiles ⁵. Ces moments étaient compensés par des classes de chant, où les élèves entonnaient, selon l'humeur du maître, tantôt des louanges au Sultan, tantôt des chansons militaires. Le futur poète s'y plaisait particulièrement. En été, pendant les récréations, les élèves s'amusaient à bombarder les pierres tombales dans la cour de l'école, un ancien cimetière, ou à sonner les cloches de la petite église, ce qui mettait la ville en émoi ⁶. Parfois ils s'échappaient pour de longs vagabondages dans la montagne.

¹ Vazov, tout en parlant d'une seule pièce, se souvient pourtant de deux pièces (Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 4). La maison a été reconstruite, il y a quelques années, avec deux pièces.

² Voir l'évocation que Vazov en a donnée dans le premier chapitre de son roman *Sous le joug*, *Œuvres*, t. XXII, pp. 9-16.

³ Sur les écoles de Sopot, voir un article très fourni dans Цариградски Вѣстникъ, IX, n° 404, p. 1, col. 1-2 et p. 2. col. 1-3, du 8 novembre 1858 ; voir aussi Г. Димитровъ, Княжество България, t. I, Пловдивъ, 1895, pp. 183-184.

⁴ Voir Даскалитъ, *Œuvres*, t. X, pp. 151-178.

⁵ Voir *ibid.*, p. 154.

⁶ Voir Иванъ Вазовъ, Повѣсти и разкази, t. III, София, 1893, p. 137, et *Œuvres*, t. XXV, p. 9.

À la maison, la mère lisait souvent des passages d'*Alexandre* ou de *Télémaque*. Ivan, dans le ravissement, l'écoutait ¹.

Puis ce fut le collège et le premier contact avec les célébrités provinciales. Il y avait là un certain *daskal*, c'est-à-dire un « maître », Jourdan Nénov, dont la gloire s'était répandue dans toute la région ² : c'était lui le traducteur de la *Dame en deuil*, le livre de lecture d'Ivan à l'école primaire, et le poète officiel de la petite ville ³. Ses vers, qu'il mettait en musique, faisaient le tour de Sopot, puis se répandaient dans le pays et allaient parfois jusqu'à l'immortaliser dans les colonnes d'un journal de Constantinople ⁴. Un événement mémorable avait favorisé sa réputation : sa discussion académique, à l'athénienne, avec un confrère de Karlovo, le *daskal* Dimitri, sur le problème de la raison chez les bêtes ⁵. Le *daskal* Dimitri croyait à l'existence de cette raison animale, « car, disait-il, si tu essaies d'attraper une mouche, elle s'enfuit », tandis que le *daskal* Jourdan ne voyait là qu'une manifestation de l'instinct. C'en était assez pour passionner les deux villes et les diviser en camps ennemis. Docte dispute dont les échos devaient atteindre jusqu'aux journaux de Constantinople, et que l'autorité des savants constantinopolitains trancha en donnant raison au *daskal* Jourdan ⁶. Ce fut l'effondre-

¹ *История на Великий Александра Македонца, Българска, 1844, réédité à Constantinople en 1851 ; — Приключения Телемаха сына Одисееваго, въ Виenna, 1845.*

² Voir la très intéressante autobiographie de Nénov publiée dans le *Sbornik* du Ministère de l'Instruction publique, t. XIII, 1896, pp. 355-397. Sur les années que Nénov a passées à Sopot comme maître d'école, voir, pp. 369-372.

³ Jourdan Nénov, outre *La Dame en deuil* (Черноносящая госпожа, Цариградъ, 1857), publiera : un *Catéchisme*, en 1859 (voir Pogorélov, *bibliographie citée*, n° 445, pp. 351-352) ; un conte, *Le Village de Zlataritsa*, en 1871 (*ibid.*, n° 1210, p. 625, réédité à Sofia en 1898) ; et un ouvrage historique, *За възраждане-то на българщината въ Т. Пазарджикъ* (София, 1890).

⁴ Voir deux poèmes de Nénov : *Двигна ся думанъ мъгливъ*, 1890, et *На надсоченъ рътлинъ*, Цариградски вѣстникъ, ix, n° 406, du 22 novembre 1858.

⁵ Voir *Œuvres*, t. X, pp. 155-158.

⁶ C'est la version qu'en donne Vazov dans *Les daskals*, voir ci-dessus note 5. Un texte de l'époque nous présente autrement cet incident : « Le 10 juillet, les examens de fin d'année à l'école de Sopot avaient commencé. Nous n'avons pas sous les yeux le programme de l'école pour le communiquer aux lecteurs. On sait qu'à certaines localités, les maîtres d'école ont l'amabilité d'inviter quelques personnes du public pour interroger les élèves. Ce jour-là M. G. Popov, de Karlovo, qui avait fait des études au séminaire de Kiev, assistait à l'examen. Le maître M. Nénov lui aurait donné le programme, et celui-ci, pour montrer comme M. Bourmov ses connaissances superficielles, aurait entraîné les enfants dans des questions n'ayant pas le moindre rapport avec la matière. C'était la psychologie, et l'étudiant de Kiev avait montré sa profonde érudition en soutenant que les bêtes ont de la conscience. En Russie, où entre les bêtes et le peuple, je veux dire les esclaves, il n'existe aucune différence, cela se peut. Mais à Sopot M. Popovitch

ment de l'école de Karlovo, et les familles les plus connues envoyèrent désormais leurs enfants à Sopot « s'abreuver à la sagesse de l'Aristote du lieu » ¹. Nénov, quelque peu grisé par le succès, introduisit dès lors dans ses classes la poétique, l'astronomie, la morale et même la métaphysique. Il dut pourtant, à la suite de dissensions entre les notables de la ville, céder la place à Parténi Beltchev, jeune homme d'une trentaine d'années, frais émoulu du séminaire de Kiev. Timide et sans expérience, celui-ci parlait en suivant des yeux des livres russes. Il rapportait des anecdotes de sa vie au séminaire, évoquait l'éclat des examens en Russie, effleurait la littérature russe et racontait le sujet de certaines pièces de Shakespeare ; privé de tout don poétique, il récitait devant sa classe des vers de Lomonosov, Derjavine et Khomiakov. Et les élèves se laissaient bercer par la musique des poèmes. Soucieux de se faire valoir en exploitant la naïveté des « conseillers d'école », le nouveau maître, un jour, aurait ajouté à ses enseignements celui de la « pathologie » ².

L'écolier d'alors semble devoir plus à ses lectures qu'à ses maîtres. Qu'il se soit intéressé à toutes les matières du programme, sauf les mathématiques ; qu'il ait manifesté une prédilection pour l'histoire et la géographie, ce sont certes des détails que les biographes notent volontiers ³. Mais l'essentiel est ailleurs. C'est à cette époque que certaines lectures ont exercé une influence déterminante sur ses goûts et sur ses idées. Le *Juif errant*, d'abord, qu'il avait lu en bulgare dans la revue *L'étoile du berger*, publiée à Braila ⁴. L'impression en fut pour lui saisissante. « Le *Juif errant* me ravit. Je me souviens que Parténi, un jour où nous parlions de ce roman, me blessa en

avait eu tort de se ranger parmi les bêtes » (България, II, n° 70, p. 275, col. 3 et p. 276, col. 1, du 20 juillet 1860). Voir encore à ce sujet une lettre de Sopot publiée dans le même journal, au n° 73, p. 322, col. 1, du 10-23 août 1860 : une partie de cette lettre est citée à la p. 131, note 1, du présent ouvrage.

¹ *Œuvres*, t. X, p. 155. En réalité, la décadence de l'école de Karlovo avait des causes plus profondes. Elle était due aux querelles entre les notables chargés des affaires de la communauté de cette ville. Voir trois lettres de la même époque dans България, I, n° 12, p. 47, col. 3-4 et p. 48, col. 1, du 13 juin 1859 ; n° 24, p. 95, col. 1, du 5 septembre 1859, et n° 44, p. 174, col. 2, du 23 janvier 1860.

² *Œuvres*, t. X, p. 163.

³ Voir Кирилъ Христовъ, Иванъ Вазовъ, Краткъ животописъ dans Юбилеенъ сборникъ (Chr. Tsankov), p. 176 ; et Ю. Трифоновъ, Иванъ Вазовъ, *op. cit.*, p. 27.

⁴ Il se peut que le *Juif errant* ait été publié *in extenso* dans Зорница. Cette revue aurait paru toute une année (voir Йорд. Ивановъ, Български периодически печатъ отъ възраждането му до днесъ, t. I, София, 1893, p. 67). La Bibliothèque Nationale de Sofia ne possède de cette revue que les fascicules 5, 7-11 et 22. Ils sont, sauf quelques dépêches, consacrés entièrement au *Juif errant*. Selon А. Теодоровъ-Баланъ le *Juif errant* aurait paru en volume à Braila dès 1861 : voir Български книгописъ за сто години, София, 1909, n° 12209, p. 1079.

disant que la critique russe l'avait récusé, en tant que fondé sur le merveilleux et l'impossible. Pour moi, je peux le dire, rien ne m'a plus influencé que ce roman. Je crois même que plus tard, pendant des années, j'en glissais inconsciemment des phrases dans mes nouvelles. Plus tard, je lus des romans qui lui étaient, au point de vue artistique, de beaucoup supérieurs, comme *Guerre et paix*, *Les misérables*, d'autres encore, qui me captivèrent fortement, mais l'empreinte du *Juif errant* a été très profonde sur mon âme. Eugène Sue est à mon avis un grand maître. Les Français ont tort de le renier ¹. » Vazov avait fait là la découverte de certains états d'âme qui, plus tard, lui seront familiers. Il était séduit par l'aventure étrange, par l'imprévu qui attend le lecteur à chaque tournant du récit. Il admirait les pays étrangers et lointains où l'action se déroulait et se plongeait volontiers dans cette atmosphère chargée de mystère.

Mais, à côté de la grande œuvre qui allait remuer la province bulgare, deux œuvres du terroir, deux nouvelles de Vasil Droumev ont ému l'écolier ². L'histoire d'une famille bulgare persécutée par les Turcs, la vengeance de deux membres de cette famille qui, cachés dans une forêt, vivent dans d'étranges conditions : telle est la première de ces nouvelles : *Une famille malheureuse*, qui est aussi le premier ouvrage de ce genre ayant paru dans la littérature bulgare moderne ³. L'inattendu, la Providence y interviennent sans cesse. La nature, qui sert de perpétuel décor, s'y conforme aux attitudes et aux sentiments des héros. Ceux-ci sont d'une excessive sensibilité et fondent en larmes à toute occasion ; ils disparaissent après avoir cherché à punir l'injustice. Autant d'attraits pour le jeune lecteur enthousiaste du *Juif errant* ⁴. La seconde nouvelle de Droumev, *L'élève et le bienfaiteur*, n'a pas moins séduit l'adolescent. Elle pa-

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 20.

² L'influence du *Juif errant* s'affirme, il est vrai, plus tard. Une traduction intégrale en est faite à Plovdiv en 1889. Sur la fortune du *Juif errant* en Bulgarie, voir Боянъ Пеневъ, Първа българска повесть : Нещастна фамилия на В. Друмевъ, София, 1929, pp. 176-177.

³ Нещастна фамилия, кратка българска повесть съчинена отъ В. Д., Български книжици, III, 1860, dans les fascicules de juillet (la revue est bimensuelle ; à chaque mois la pagination recommence : le fascicule du 1^{er} portant I et celui du 15-II. Ce n'est qu'à partir de septembre 1860 que part une pagination suivie tenant compte des fascicules parus) I, pp. 123-138, II, pp. 158-163 ; août I, pp. 192-199, II, pp. 229-236 ; septembre fascicule 17, pp. 1-8, et 18, pp. 42-53 ; octobre fasc. 19, pp. 80-95 et 20, pp. 125-140 ; novembre fasc. 22, pp. 233-244. Il existe plusieurs réimpressions de cette nouvelle. Voir particulièrement l'édition qu'en a donnée G. St. Pachev dans Съчинения на Митрополитъ Климентъ Търновски (Василъ Друмевъ), t. I, София, 1926, pp. 17-98.

⁴ Voir, sur *Une famille malheureuse*, Боянъ Пеневъ, Първа българска повесть Нещастна фамилия на В. Друмевъ, *op. cit.*

raissait dans l'hebdomadaire de Constantinople *Le conseiller* ¹. Le jour où arrivait le courrier de Plovdiv, le jeune homme sortait du village pour aller à la rencontre du postillon. « Je lisais et relisais le feuilleton le jour même, et j'attendais avec impatience le prochain courrier » ², avoue-t-il. Cette fois encore la persécution sert de matière à la nouvelle. Le personnage central, Jivko, unique enfant d'une famille malmenée par un évêque grec, est un adolescent sensible, qui fait de la persécution et de l'humiliation auxquelles il est soumis le sujet de toutes ses réflexions. Vazov était frappé par cette image de la souffrance humaine. Il constatait avec l'auteur que la justice n'était pas de ce monde et, dans sa naïveté, en était surpris. Ces lectures développèrent en lui certaines dispositions latentes. Insensiblement, le goût moralisateur propre à la littérature du temps, à l'enseignement et au milieu prenait naissance en lui. Ce sera là pour lui une source d'inspiration féconde.

D'autres lectures y ajoutèrent le culte du passé de son pays, notamment l'histoire de Païsi et puis les recherches de Vénéline ³ sur l'histoire des Bulgares. Avec cela, il avait le sens de la musique. A l'école, à l'église, à la maison il était bon chanteur. Les mélodies populaires surtout l'attiraient : il les chantait à ses camarades ⁴.

Il lisait également des recueils de vers, ces petits almanachs où P. R. Slavéïkov traitait avec verve les sujets les plus différents et surtout les histoires d'amour contées d'une manière sensuelle et parfois un peu cynique. Le ton libertin et insinuant de certaines chansons devait plaire à Vazov comme il plaisait à tous ses compatriotes. Mais Slavéïkov était doué d'un vrai talent poétique. Ses dons naturels l'avaient sauvé de la banalité où ont sombré les autres poètes de cette époque. Écrits pour des lecteurs d'un goût très modeste, ses poèmes ont survécu à leur époque et sont devenus *classiques* ⁵. Vazov y trouvait des vers excellents, d'une forme remar-

¹ Ученикъ и благодѣтели или чуждо-то си е се чуждо, publiée en feuilleton dans Свѣтъникъ, II, n° 8-13, 15-28, 30-35 et 37-41, du 23 mai 1864 au 9 janvier 1865. Reproduite dans Съчинения на Митрополитъ Климентъ Търновски (Василь Друмевъ), *op. cit.*, pp. 107-396.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 19.

³ Царственникъ или Исторія болгарская, у Будиму, 1844 et Ю. И. Венелинъ, Критически издирания за исторіята българскъ, въ Земунъ, 1853.

⁴ « J'aimais beaucoup les chansons populaires bulgares que publiait la revue de Constantinople, *Les livrets bulgares*. Je les apprenais par cœur, je les chantais, leur trouvant une musique, ou je les récitais devant mes camarades » (Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 17).

⁵ Voir Борисъ Йоцовъ, Петко Рачевъ Славейковъ, dans Български писатели, publication dirigée par M. M. Arnaudov, t. II, Софи, (1929), pp. 105-172 ; Боянъ Пеневъ, П. Р. Славейковъ, dans История на новата българска литература, t. IV, I^{re} partie, Софи, 1936, pp. 428-626.

quablement ferme ; il y goûtait aussi un sentiment vrai de la nature, une mélancolie tendre et résignée. Les contemporains n'y cherchaient guère que la satire spirituelle de leurs travers : ils comprenaient et aimaient à leur manière, qui a cessé d'être la nôtre, cet incomparable « père Slavéïkov ». Mais il en fut autrement d'Ivan : Slavéïkov semble avoir contribué à sa formation poétique, encore que cette formation ne dût s'affirmer qu'un peu plus tard, au moment où le jeune homme s'essayera aux vers et apprendra son métier ¹.

Ne faut-il pas encore, à défaut d'autres témoignages précis, nous permettre de conjecturer quels livres Vazov a pu lire par ailleurs, rappeler ce qu'était le patrimoine du lecteur bulgare vers le milieu du XIX^e siècle, en deçà de l'année 1870 ? Nous n'y trouvons, dans la langue du pays, qu'œuvres destinées à inspirer le patriotisme, sinon même la révolte, œuvres religieuses et manuels scolaires, almanachs, esquisses historiques, recueils de chansons, nouvelles romanesques, de rares pièces de théâtre : une production d'un peu plus de 1.600 numéros de 1802 à 1877 ², d'une valeur littéraire ou scientifique bien mince sans doute, mais d'un effet salutaire et décisif sur le public auquel elle était destinée. Aux noms de P. R. Slavéïkov ³ et de Rakovski ⁴ ajoutons, pour la poésie, ceux de Tchintoulov ⁵ et de N. Gérov ⁶. N'oublions pas, dans la masse des livres scolaires ou édifiants, le fameux *Abécédaire* de Béron ⁷, la *Vie de saint Alexis* de N. Ognianovitch ⁸, la *Pédagogie slavo-bulgare* de N. Bozvéli ⁹, la *Grammaire* de N. Rilski ¹⁰, la *Chrestoëthie* ou les *Bonnes*

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 21, et l'ouvrage commémoratif Юбилеят на Ивана Вазовъ, София, 1895, pp. 33-34.

² Voir la bibliographie de V. Pogorélov, Опис на старите печатни бжлгарски книги (1802-1877), София, 1923.

³ P. R. Slavéïkov : Пъснопойка, 1852 (Pogorélov, n° 238, pp. 211-212) ; Смѣсна китка, 1852, périodique ; Веселушка, 1854 (*ibid.*, n° 296, p. 253) ; Нова пъснопойка, 1857 (*ibid.*, n° 366, p. 300) ; Зальгалка, 1862 (*ibid.*, n° 558, pp. 414-415) ; Славейче, 1854 (*ibid.*, n° 686, pp. 464-465) ; Нова мода : календаръ за 1857 (*ibid.*, n° 364, pp. 298-299) ; Смѣшный календаръ за Нова Година, 1861 (*ibid.*, n° 534, p. 405).

⁴ Горскій пжтникъ, 1857 (Pogorélov, n° 363, pp. 297-298) : voir *infra*, p. 32, note 3.

⁵ Tchintoulov n'avait publié alors que deux poèmes, parus en 1849 : voir В. Пундевъ, Добри Чинтуловъ, София, 1922, et Н. Табаковъ, Сборникъ Добри П. Чинтуловъ, Сливенъ, 1922.

⁶ Стоянь и Рада, 1845 (Pogorélov, n° 119, p. 129).

⁷ Букваръ, 1824, réédité en 1841, 1847, 1850, 1856 et 1862 (Pogorélov, nos 12, 65, 134, 176, 322, 546, pp. 20, 77, 140-141, 167, 269-270 et 411).

⁸ Éditée en 1833 et rééditée en 1853 : voir Pogorélov, nos 21 et 259, pp. 32-33 et 228-229.

⁹ Славенобългарское дѣтководство, 1835 (Pogorélov, n° 33, pp. 43-44).

¹⁰ Болгарска граматика, 1835 (Pogorélov, n° 31, pp. 39-41).

mœurs de Raïno Popovitch ¹, les *Livrets bulgares* de V. Aprilov ², la *Grammaire* de Bogorov ³. Retenons aussi, pour l'histoire, outre une adaptation de l'*Histoire* de Païsi, manuscrite jusqu'alors ⁴, et les *Recherches critiques sur l'histoire bulgare* du Russe Vénéline ⁵, les *Antiquités bulgares* de Rakovski ⁶. Mettons, à côté de la *Famille malheureuse* de Droumev ⁷, la *Stanka disparue* de Blăskov ⁸, et nous aurons le couple d'œuvres qui suffit à représenter le genre de la nouvelle. Le théâtre n'est doté que de quelques essais frustes : le *Mihal* de Dobroplodni ⁹, la *Princesse Raïna* de D. Voïnikov ¹⁰ ; l'*Ivanko* de Droumev, qui marquera une date, ne sera joué qu'en 1872 ¹¹.

Mais ce lecteur, perdu au fond de sa province balkanique, a par bonheur encore quelques traductions à portée de sa main : les *Fables d'Ésope* ¹², le *Livre d'Alexandre* ¹³, les *Ruses de Berthold* ¹⁴, le *Télémaque* de Fénelon ¹⁵, *La chaumière indienne* et *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre ¹⁶, *La jeune Sibérienne*, *Les prisonniers du Caucase* et *Le lépreux de la cité d'Aoste*, de Xavier de Maistre ¹⁷, *Le dernier Abencérage* de Chateaubriand ¹⁸, le *Napoléon-Bonaparte* de Dumas père ¹⁹ et, bien entendu, *Le Juif errant* d'Eugène Suë et des pages choisies d'auteurs français ²⁰ ; — du côté allemand, le *Belisar* de Trautzschen ²¹, une adaptation de l'histoire de la pauvre *Geneviève* ²²,

¹ Христоиѳа или Благонравіе, 1837 et 1855 (Pogorélov, nos 49 et 313, pp. 61-62 et 265).

² Българскитѣ книжници, 1841 (Pogorélov, n° 59, p. 74).

³ Éditée en 1844 : Pogorélov, n° 91, pp. 101-102.

⁴ Voir ici même, p. 22.

⁵ Voir ici même, p. 22, note 3.

⁶ Българска старина, Букурештъ, 1865, périodique (un seul volume a paru).

⁷ Voir ici même, p. 21, note 3.

⁸ Изгубена Станна, 1866 et 1867 (Pogorélov, nos 740 et 807, pp. 486 et 508-509).

⁹ Paru en 1853 : voir ici même, p. 16, note 2.

¹⁰ Райна княгиня, 1866 (Pogorélov, n° 745, p. 488).

¹¹ Voir Pogorélov, n° 1262, p. 640.

¹² Publiées en 1852 et en 1854 : Pogorélov, nos 226, 235 et 295, pp. 202, 211 et 252-253.

¹³ Publié en 1844, 1851 et 1867 : voir ici même, p. 19, note 1.

¹⁴ Publiées en 1853, voir ici même, p. 16, note 2.

¹⁵ Publié en 1845 : voir ici même, p. 19, note 1.

¹⁶ Éditées en 1850 : Pogorélov, nos 192 et 196, p. 181.

¹⁷ Parus en 1851 et 1853 : Pogorélov, nos 211, 212, 252, et 257, pp. 192-193, 221-222 et 226.

¹⁸ Paru en 1869 : Pogorélov, n° 1044, p. 580.

¹⁹ Paru en 1850 : Pogorélov, n° 176, pp. 167-168.

²⁰ Parus en 1860 et 1861 : Pogorélov, nos 540 et 469, p. 408 et pp. 367-368.

²¹ 1844 : Pogorélov, nos 102 et 103, pp. 110-111.

²² 1856 et 1865 : Pogorélov, nos 340 et 700, p. 281 et 470.

qui fit beaucoup pleurer les gens de cette époque, et une foule de nouvelles moralisatrices publiées dans divers périodiques¹ ; — du côté anglais, un *Robinson* qui n'aura pas moins de trois versions², *La fiancée d'Abydos* de Byron³ et *La case de l'oncle Tom*⁴ ; — du côté italien, outre la *Paméla mariée* de Goldoni⁵, la *Béatrice Cenci* de Guerrazzi⁶. La littérature russe, on l'est surpris de le constater, n'est que fort pauvrement représentée par *La pauvre Lise* de Karamzine⁷, adaptée à des cadres bulgares comme bon nombre de nouvelles et de pièces traduites, *Raina princesse bulgare*, une nouvelle de Weltmann⁸, la comédie des *Elections de nobles* de Kvitzka-Osnovianenko⁹. Pouchkine et Gogol sont ignorés du public : seuls, les intellectuels qui ont appris le russe commencent à les découvrir¹⁰. Et ce sont les vieilles anecdotes orientales de Syntippe¹¹, de Nasreddin Hodja¹² et des *Halima*¹³ qui l'emportent de beaucoup sur toute cette littérature fraîchement importée et font les délices des paysans et du petit peuple¹⁴.

Telle fut l'atmosphère que Vazov dut à ses lectures de jeunesse et qui précéda ses premiers tâtonnements poétiques. Rêves romantiques, amour du passé, vagues aspirations allant de pair avec les premières révoltes de son idéalisme en faveur de la justice et du droit : ce sont là les mouvements caractéristiques de cette période.

¹ Ces nouvelles ont été repérées et analysées par St. Mintchev : « Изъ историята на българския романъ ; побългаряване на чужди произведения », dans le *Sbornik* du Ministère de l'Instruction publique, t. XXVI, 1912, pp. 1-88.

² 1849, 1858, 1869 : Pogorélov, nos 168, 387 et 1051, pp. 164, 314-315 et 582.

³ 1850 : Pogorélov, n° 194, p. 181.

⁴ 1858 : Pogorélov, n° 398, p. 320.

⁵ 1853 : voir ici même, p. 16, note 2.

⁶ 1867 : Pogorélov, n° 805, pp. 507-508.

⁷ *Сирота Цвѣтана*, 1858 (Pogorélov, n° 384, p. 312).

⁸ 1852, 1856 et 1866 : Pogorélov, nos 223, 224, 330 et 746, pp. 199-201, 273 et 488.

⁹ 1843 : Pogorélov, n° 76, p. 86.

¹⁰ Voir Iv. D. Chichmanov, « Наченки отъ руско влияние въ българската книжнина », dans la revue *Български прегледъ*, V, 1898-1899, fasc. 9-10, pp. 113-177.

¹¹ Voir ici même p. 16, note 2. C'est le *Sindbād* oriental.

¹² 1853 : Pogorélov, n° 274, pp. 240-241.

¹³ 1865 et 1867 : Pogorélov, nos 718 et 857, pp. 477 et 529.

¹⁴ Pour les publications périodiques, qui contiennent nombre d'œuvres publiées ensuite en volumes, et dont les principales ont été indiquées ci-dessus, on consultera encore avec profit le guide établi par S. S. Bobtchev : *Прѣгледъ на българския печатъ* (1844-1894), dans le *Юбилеенъ сборникъ по случай 50-годишната на българската журналистика*, София, 1894 (pp. 5-112) ; et on le complétera par le travail récent de B. M. Andréev : *Българскиятъ печатъ презъ възраждането*, София, 1932.

Mais cette période est aussi pour Vazov celle de son apprentissage de la vie, de ses premières observations sur le milieu dans lequel il vivait.

*
* *

L'activité des deux cafés de la ville, la vie dans le monastère des nonnes, les soucis et les joies que créait l'école, les querelles de familles destinées à ne franchir jamais les murailles et qui ne tardaient pas à devenir de vrais secrets de Polichinelle, rien ne paraît avoir échappé à l'observation du jeune homme qui, par la suite, allait compléter et retoucher ses impressions. Et tout d'abord les personnages de cette petite ville plongée dans le bien-être. C'est Hadji Achille, l'extraordinaire barbier, qui, dans la galerie des Sopotiens, réclame le plus d'égards ¹. Cet important personnage avait beaucoup voyagé, et de ses pérégrinations il avait rapporté, en même temps que les arguments les plus précieux de sa philosophie, les objets les plus amusants qui ornaient son logis, non moins extraordinaire que lui. Sa maison, contiguë à la maison paternelle de Vazov, était, après chaque voyage, transformée au point d'offrir une pittoresque collection de tous les styles. C'était le philosophe qui, du haut de son impénétrable sagesse, ne prenait guère part aux querelles auxquelles se complaisaient ses concitoyens. Il gardait sa liberté pour dire malicieusement à chacun sa vérité. C'était un fou doublé d'un sage. Ne racontait-on pas à tout propos l'histoire du client avare qui insistait pour être rasé à moitié prix ? Hadji Achille le rase à moitié et le laisse à demi-barbouillé de savon : à demi-prix, demi-barbe ! Une autre fois, il répond à un client qui veut se faire arracher une dent : qu'il veut vingt sous pour une, quatre pour toutes ². Dans son café qui, pour les tchorbadjis, servait de club en même temps que de salon de coiffure, les mêmes personnages se rassemblaient tous les jours ³ : Mitcho le Petit, russophile passionné, le meilleur ami du tchorbadji Marko, Jeannot Nedkov, féru de lettres et docte grammairien, Petr Grégoire, beau discoureur, mais porté à glisser de temps en temps quelque mensonge innocent, et tant d'autres que nous ne connaissons qu'à travers les personnages qu'ils ont inspirés à Vazov ⁴. Les discussions les plus étranges s'engageaient entre ces experts avisés, tantôt tranchées

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 237, et *Œuvres*, t. VI, pp. 145-180.

² *Œuvres*, t. VI, p. 171.

³ Voir *ibid.*, pp. 153-163.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 237-243.

avec autorité, tantôt prolongées avec une dialectique subtile. Des questions hétéroclites, depuis les plus sérieuses touchant la politique européenne, le proche Orient, la Russie, jusqu'aux plus insignifiantes et aux plus ridicules (telle la défense farouche d'une lettre de l'alphabet, « i », qu'on voulait en exclure) ravivaient les passions et occupaient les loisirs de ces gens pour qui le temps ne comptait pas ¹.

Une curiosité sans cesse en éveil, mais bridée par un bon sens solide, animait les Sopotiens. Avec cela ils avaient d'immenses vanités de provinciaux. Leur ambition maîtresse était de voyager dans les pays voisins et surtout de pousser jusqu'à Jérusalem, ce qui leur permettait d'ajouter à leurs noms le titre pompeux de *hadji*, qui veut dire « pèlerin de Terre Sainte ». Ils rapportaient de leurs voyages, avec un tas d'histoires incroyables, toutes sortes d'innovations. La mode faisait fureur. Les hommes s'habillaient « à la française », et la fièvre gagnait jusqu'aux petites filles qui pliaient des branchettes sous leurs jupes pour se faire des *malakoffs* ².

L'école était l'objet de soins particuliers, à tel point qu'elle finit par devenir une cause de discorde parmi les notables ³. « Je vendrai ma coiffe pour faire étudier mon fils », avait déclaré une femme pauvre, à ce que rapportait dans un des ses discours le daskal Jourdan ⁴. L'élection des conseillers d'école donnait lieu aux seules luttes électorales que connût alors la petite ville ⁵.

¹ Voir *Œuvres*, t. VIII, pp. 34-42 et 81-83 ; *ibid.*, t. XXII, ch. XVIII, pp. 110-118.

² Voir Рѣчь произнесена отъ юбиляра г-нъ Ив. Вазовъ на тържествената вечеря въ Унионъ Паласъ. С. Чилингировъ, Прослава на Ивана Вазовъ, София, 1921, p. 77, et Ю. Трифоновъ, Иванъ Вазовъ, *op. cit.*, p. 6.

³ Les dissensions entre les notables semblent s'accuser deux ou trois ans avant le départ de Sopot du daskal Nénov (1861). Voir à ce sujet quelques lettres de Sopot dans България, I, 1859, supplément, n° 2 (du n° 9), les suppléments ont à eux une pagination suivie, p. 2, col. 2-3 du 23 mai ; suppl. n° 4 (du n° 14), p. 10 col. 1-2, du 24 juin ; n° 29, p. 115, col. 4, du 10 octobre ; suppl. n° 7 (du n° 17), p. 1, col. 1-2, du 19 octobre ; n° 34, p. 135, col. 3, du 14 novembre ; suppl. n° 11, p. 1, col. 1-3, du 16 novembre ; n° 37, p. 147, col. 3, du 5 décembre ; II, n° 86, p. 524, col. 2-3 et p. 525, col. 1, du 2-21 novembre 1860.

⁴ Цариградски вѣстникъ, IX, n° 404, p. 1, col. 4, du 8 novembre 1858.

⁵ La ville se montra non moins soucieuse d'autres questions d'un intérêt général. Vers 1855 un certain Léonidas s'était installé « médecin » à Sopot. Peut-être n'avait-il jamais étudié la médecine, car trois ans auparavant il avait été aperçu à Karlovo où il tenait une auberge. Mais il avait changé de nom et s'était fait une situation et créé une renommée parmi les Sopotiens qui lui rendaient des « honneurs dignes d'un académicien de Paris ». Son art ne différait guère, sans doute, de celui du docteur Sangrado. Aussitôt une cinquantaine de personnes en éprouvèrent l'efficacité. La ville fut en émoi. Une petite brochure, qui fut parmi les 15 livres bulgares imprimés en cette année, brochure due à la plume « d'un Bulgare » attaquait violemment le « médecin », et déplorait les malheurs

Le dimanche, après l'office, le monastère des nonnes, situé dans la ville même, voyait défiler l'élite de la société sopotienne qui, après s'être purifié l'âme, s'en allait apaiser son besoin de nouvelles en recueillant les derniers on-dit ¹. Sopot, en réalité, ne devait guère différer des autres petites villes balkaniques de cette époque. Mais, jusque dans cette vie végétative et monotone, les éléments pittoresques et singuliers ne manquaient pas : il ne fallait qu'être artiste pour les découvrir ². Or Vazov l'était précisément, et à un degré supérieur. Il devait tirer des mornes existences qui l'entouraient des pages inoubliables, une chronique vivante et attachante, où son humour robuste percera à chaque page. Mais ce ne sera que plus tard, à travers ses souvenirs et à une époque où déjà le Sopot de son adolescence n'existait plus.

* * *

A seize ans, Ivan quitte Sopot pour aller continuer ses études à Kalofer, où enseignait Botio Petkov, le père du poète et héros révolutionnaire Christo Botev. Le tchorbadji Mintcho l'avait envoyé pour « se frotter à d'autres gens que lui et devenir plus sociable » ³. Quel était le nouvel apport d'expérience que lui vaudrait le commerce avec les gens de Kalofer ? Le jeune homme sortait de sa ville natale, façonné à la discipline rigide de sa famille, avec, en plus, un beau recueil d'observations et d'anecdotes qu'il tenait de son milieu, mais dont il ne s'inspirera qu'après bien des années. Il n'a alors que seize ans, et l'inconnu qu'il imagine lui tient plus à cœur que ses expériences provinciales. A Sopot la vie, les gens étaient toujours les mêmes. Se conformer au milieu dont il était issu, se mettre à la tête de l'épicerie, lui donner de l'extension, ouvrir, peut-être, quelques autres boutiques à l'étranger et devenir un grave *tchorbadji* dans sa ville natale, telle était la carrière que le tchorbadji Mintcho

de cette ville. Sur la couverture, on lit le texte d'une chanson contre les médecins qui dut être chantée dans tout Sopot et dans les environs. Voir : *Огледало на гръко-арнаутски-тѣ магесници, шярлатаны и быляро-бузаджий хыкымы. Нарѣди единъ българинъ, (Цариградъ), 1855. L'auteur de cette brochure serait A. P. Granitski d'après A. Théodorov Balan, Български книгописъ за сто години, op. cit., n° 8370, p. 747. V. Pogorélov propose (bibliographie citée, n° 303, p. 258) Géorgi Ekonomov.*

¹ *Œuvres*, t. XXII, ch. x, pp. 60-66.

² Dès 1857, N. Mihaïlovski signalait certains côtés plaisants de la vie bulgare : « Ainsi, écrivait-il, des peintres et des auteurs comiques de talent trouveraient chez nous d'excellents sujets de caricature et de comédie » (Цареградски Вестникъ. VII, n° 312, p. 4, col. 2, du 19 janvier 1857).

³ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 22.

rêvait pour son fils aîné. Car à quoi bon l'envoyer étudier pour faire de lui un instituteur ou bien un poète, un auteur d'almanachs, toutes gens fort modestes et que guette la famine, même lorsqu'ils sont sérieux et travailleurs. Le jeune homme, lui non plus, ne pouvait concevoir une telle destinée. Sans doute sa sensibilité lui révélait au jour le jour les sourds remous de sa vie intérieure, auxquels la solitude donnait de profonds prolongements ; il y avait en lui un monde nouveau de désirs, de joies et de tristesses qui cherchait à éclore. Mais ces aspirations étaient encore fort vagues et ne se manifestaient que de façon indécise. C'est alors pourtant qu'en 1867, installé à Kalofer, le jeune homme crut trouver dans les livres quelques réponses aux questions troubles de son âme, à l'attente de sa frémissante curiosité. Grâce à l'intervention du daskal Săikov il avait trouvé une place de répétiteur à l'école de cette ville¹, et la bibliothèque de l'école mettait à sa disposition un Voltaire, une encyclopédie française, la physique céleste de Bérôn et encore d'autres livres français. Mais sa connaissance de la langue était trop insuffisante, et il ne put profiter « des richesses de la littérature française ». En revanche, note-t-il, je n'en dévorais que² plus avidement les livres russes de l'armoire, surtout les nombreux volumes des *Annales de la patrie*, avec des articles et des œuvres de Bělinski, Lermontov, Pouchkine, Grigoriévitch, Gontcharov et d'autres³. Il savait le russe, ou du moins assez de russe pour passer des heures entières, en dépit des obscurités qu'il rencontrait, penché sur des livres russes. « Et comme je n'allais presque nulle part et que je m'enfermais tout le temps dans la bibliothèque, j'eus la révélation d'un monde nouveau. Ainsi, grâce à la littérature russe, un goût nouveau se forma en moi³. »

De quelle nature étaient cette influence russe et le goût nouveau qu'elle formait en lui ? On ne saurait certes le préciser sans courir le risque de suppositions plus ou moins arbitraires. On peut à peine entrevoir l'effet de ces lectures sur le petit provincial qui n'a été nourri, jusqu'alors, on l'a vu, que de quelques livres et des récitations dues à la bonne humeur du daskal Parténi. Les témoignages que Vazov nous rapporte sont vagues et datent d'une époque où il ne peut plus avoir que du regret et de la tendresse pour le passé. Ces fécondes infiltrations s'absorbent pour reparaître longtemps

¹ Voir sur l'école et sur le milieu où Vazov allait passer l'année scolaire 1866-67 : Н. Начовъ, Градиво за историята на Калоферскитѣ училища, Училищенъ прѣгледъ, VIII, 1903, fasc. 1, pp. 17-43, fasc. 2, pp. 105-127, et du même auteur Калоферъ въ миналото, 1707-1877, София, 1927, pp. 110-243.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 23.

après, sous des aspects nouveaux, dans la vie et dans l'œuvre de Vazov.

Mais à Kalofer un événement vint encourager chez Ivan ses secrètes aspirations : la rencontre d'un poète, ce Săikov, qui l'avait recommandé à l'école et avec qui il faisait chambre commune. Ce fut pour Vazov une révélation. « La nuit, raconte-t-il, j'ouvrais les yeux, et je voyais Săikov assis sur son lit, faisant, à la lumière d'une chandelle, grincer sa plume sur du papier posé sur ses genoux et, de temps en temps, comptant d'un air mystérieux quelque chose sur ses doigts. Nous formions alors un tableau comme celui de *Boris Godounov* où le novice Gricha Otrépiev contemple, avec un pieux respect, le père Pimen écrivant sa chronique ¹ ». Săikov, qui était un poète novice et comptait les syllabes des vers sur ses doigts, céda aux instances de son jeune camarade et lui lut un long poème ². Ses vers plurent beaucoup à Vazov. Săikov devint pour lui le génie, le grand poète avec qui il partageait une chambre et mangeait la cuisine rustique que le garçon de l'école leur préparait ³.

*
* *

C'était un jeune homme quelque peu orgueilleux de son passé de petit daskal, et caressant déjà le beau rêve d'être poète, qui, l'année suivante, se présenta, accompagné de son père, au directeur de l'école de Plovdiv, Joachim Grouev ⁴. Ivan, expliquant à son futur directeur le genre d'études qu'il avait faites à Sopot, ne manqua pas de mentionner le plus sérieusement du monde la « pathologie » du daskal Parténi. Grouev sourit et désigna l'élève pour une classe que celui-ci, fort mécontent, jugeait inférieure à son savoir, cependant que le père maugréait : « Tout cela, tu l'as étudié chez nous, mais, à ce qu'il paraît, pas comme il faut... Le daskal Joachim sait mieux que toi où tu dois être ; ne parle pas toujours. Et puis pour moi le plus important c'est de te donner une teinture de grec

¹ *Œuvres*, t. X, p. 171.

² Voir T. Габровски, Поетическа биография на Ивана Вазовъ, *op. cit.*, p. 20.

³ Sur Săikov, voir Н. Начовъ, Първиятъ учителъ на г. Вазовъ по стихотворство, dans le journal Миръ (ххvi, n° 6145, du 11 novembre 1920), et Тома Васильовъ, Още нѣщо за Вазовия учителъ Сжйковъ, dans le même journal (ххvi, n° 6147 du 13 novembre 1920).

⁴ Sur l'école de Plovdiv, voir : Иоакимъ Груевъ, Епархийското въ Пловдивъ училище «Св. Кирилъ и Методий», Български Прѣгледъ, III, 1896, fasc. 7-8, pp. 118-138 ; Л. Ив. Доросиевъ, Материали за изучване на учебното дѣло въ България, София, 1925, pp. 29-34 et 130-135 ; Г. Димитровъ, Княжество България, t. I, Пловдивъ, 1895, pp. 204-208.

et de t'apprendre le turc, tu ne peux encore lire un vulgaire papier : tu ne seras jamais un daskal ni un pope, mais un marchand comme ton père ¹ ». Si Vazov à l'école de Plovdiv, négligea totalement, le turc et le grec, ce ne fut pas sans quelques compensations, même aux yeux de son père : il s'était donné à l'étude du français. L'intérêt qu'il prenait dès cette époque à la littérature commençait à devenir la préoccupation essentielle de sa vie. La lecture de quelques poèmes français vint affermir son goût pour les vers. Ce furent d'abord quelques poèmes de Millevoye et le monologue de Charles-Quint d'*Hernani*, qu'avait lu en classe son maître Zaphirov, ce fort sérieux auteur d'un cours de français d'après Ollendorf et d'un recueil de vers d'amour d'un goût douteux ². Ce n'étaient là, certes, que des exercices de lecture, de version et de récitation destinées aux commençants, mais Vazov y prenait grand plaisir. Il traduisait le *Télémaque* à l'aide d'un dictionnaire, en apprenait des morceaux par cœur ³. Son second professeur de français sut l'attirer davantage : c'était ce Bogdan Goranov qui lisait à ses élèves des poèmes de Lamartine et des chansons de Béranger : « Béranger et Lamartine ont été les premiers poètes français que j'ai compris et aimés », avouait-il plus tard ⁴. Il était sensible, par-dessus tout, à la musique et aux sonorités du vers français. « Grâce à Goranov, j'étais pour la première fois captivé par la poésie française ou plutôt par la musique du français. ⁵ » Instinctivement, Vazov prenait le chemin qui mène à la poésie ⁶. L'éclosion de son talent poétique se préparait rapidement.

Mais son séjour à Plovdiv allait lui ouvrir des horizons peu connus ⁷. Dans cette métropole commerciale et politique de la Bulgarie

¹ Cité dans Ю. Трифоновъ, Иванъ Вазовъ, *op. cit.*, pp. 25-26.

² Voir Pogorélov, *bibliographie citée* : pour le manuel de français (1862), n° 560, pp. 415-416 ; pour le recueil de vers (1857), n° 348, p. 286. Zaphirov était en outre l'auteur d'un livre de savoir-vivre (1864 et 1867 : Pogorélov, nos 660 et 831, pp. 454 et 519) et d'un catéchisme (1867 : Pogorélov, n° 832, p. 519).

³ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 24-27, et *Œuvres*, t. X, pp. 175-176.

⁴ *Œuvres*, t. X, p. 176.

⁵ *Ibid.*, p. 176.

⁶ Il semble que, dès cette époque, Vazov commence à se faire une renommée de poète parmi ses camarades de Plovdiv. Athanase T. Iliev, note dans ses souvenirs, en parlant d'un de ses condisciples qui s'essayait aux vers : « Lorsque je faisais l'éloge de ses vers patriotiques, certains élèves de l'année précédente me disaient : — Celui-là n'est rien, si tu avais entendu les vers d'Ivan Mintchov (maintenant le poète national Iv. Vazov) tu aurais été étonné » (Спомени на Атанаса Т. Илиевъ, София, 1926, p. 80).

⁷ Sur le milieu scolaire où Vazov devait passer quelques dix mois, voir : pour l'année précédente, 1866-67, les souvenirs de Daniil Iouroukov, *Спомени изъ политическия животъ на България*, София, s. d., pp. 8-10 ; pour l'année suivante,

du sud, la lutte était, depuis le milieu du xix^e siècle, particulièrement vive entre Bulgares et Grecs. Les Bulgares, qui avaient gagné les sympathies des Turcs, pouvaient résister vigoureusement à l'effort de l'hellénisme¹. Vazov tombait dans une foule surexcitée par le combat. Il arrivait à Plovdiv l'année même où deux événements importants animaient les Bulgares d'un grand espoir : Panaiot Hitov et Philippe Totio avaient traversé le Danube, et leurs exploits, transformés par les imaginations, prenaient des proportions démesurées². Les luttes religieuses, d'autre part, devenaient plus violentes. L'école et aussi la boutique du libraire Danov étaient les lieux favoris où se rencontraient les patriotes. On y lisait les journaux à haute voix en commentant telle phrase, en mettant l'accent sur une autre, en cherchant des allusions partout. C'est ainsi que se préparait ce mouvement qui, par la suite, devait ébranler tout le pays et créer peu à peu l'atmosphère de l'année 1876.

C'est à Plovdiv que Vazov devait lire à loisir un livre célèbre débordant de révolte, tout plein de la grandeur d'un passé qui s'opposait aux douloureuses expériences de l'esclavage : *Le voyageur dans la forêt*, de Rakovski³. Il n'y avait guère de poésie dans ce poème, mais assez cependant pour bouleverser un lecteur bulgare, tant il touchait au plus profond de son être. Ces vers boîteux, qui parfois semblaient se dresser dans un double élan de passion pour la liberté et de haine pour l'opprimeur, ont dû ramener à la triste réalité l'adolescent en quête de rêves ; ils ont dû aussi le faire souffrir profondément. De même, l'injustice subie par le Jivko de la nouvelle de Droumev, qui éveillait tant de pitié chez Ivan, n'était en réalité qu'un mince épisode d'une histoire impitoyablement longue : l'histoire de son pays. Cette cruelle image de la patrie meurtrie ne pouvait que lui arracher des cris de colère, car il avait l'âge des révoltes spontanées. *Le voyageur dans la forêt* lui révélait le tragique de son époque, et c'en était assez, à défaut même d'une belle forme

1868-69, Спомени на Атанаса Т. Илиевъ, *op. cit.*, pp. 77-84 ; voir également : I. Груевъ, Момѣ спомени, Пловдивъ, 1906, pp. 12-26, et l'étude du même auteur sur l'école de Plovdiv indiquée ci-dessus, p. 30, note 4.

¹ Voir Иванъ Евстратиевъ Гешовъ, Спомени и студии, София, 1928, p. 1-11 ; Костадинъ Д. Моравеновъ, Памятникъ за Пловдивското християнско население въ града и за общы-ты заведения по произносно прѣданіе, Пловдивъ, 1930.

² Voir З. Стояновъ, Четите въ Бѣлгария на Филипъ Тотя, Хаджи Димитра и Стефанъ Караджата, (1867-1868), Пловдивъ, 1885, pp. 1-40, et Панайотъ Хитовъ, Моето пѣтуване по Стара планина и живописанието на нѣкои бѣлгарски стари и нови войводи, Букурещъ, 1872, pp. 75-89 (dans la nouvelle édition, Sofia, 1934, pp. 49-58).

³ Горскій пѣтникъ, повѣствовителнь спѣвъ, отъ Г. С. Раковского, Новый Садъ, 1857.

littéraire, pour assurer une place à cette œuvre dans ses années d'adolescence.

Ivan ne fut élève à l'école de Plovdiv que pendant une année scolaire. Mais c'est là qu'il reçut comme le baptême de la lutte nationale. C'est là qu'il prit conscience du mouvement populaire dont sa ville natale, plongée dans la torpeur, n'avait pu l'instruire. Il ne se présenta pas à l'examen de fin d'année, si bien que son père résolut de le ramener à Sopot, bien décidé cette fois à l'initier, avant toute chose, aux secrets du commerce et à faire de lui un successeur dont il n'eût pas à rougir ¹.

*
* *

De ces deux années d'études Ivan rapportait de quoi faire ouvrir de grands yeux aux tchorbadjis de Sopot. Il parlait le français tant bien que mal, mais probablement mieux que le daskal Parténi, qui n'avait cure des nasales et prononçait femme « fème ». Sans doute ne manquait-il pas d'affecter des airs de supériorité avec les gens de Sopot. Mais quelle n'était pas sa soumission dans la boutique de son père, et avec quelle joie il s'isolait dans sa petite chambre, mal éclairée, devant la table où s'alignaient les *Brigands* de Schiller, deux volumes de Molière, *Télémaque*, *Phèdre* et *Parny* ².

La vie à Sopot était calme comme elle l'avait toujours été, et il n'était pas facile d'en accélérer le rythme. Les jeunes gens, tout en s'amusant, ne dédaignaient pas de s'instruire : ils décideront bientôt de s'abonner à un journal et d'organiser un cabinet de lecture, mais bientôt aussi leur enthousiasme s'évanouira, et ils oublieront, constate un correspondant, « cabinet de lecture et le reste, et, au lieu de lire un journal, ils préféreront se chauffer des jours entiers au soleil d'hiver ou s'absorber au jeu de cartes sans s'apercevoir du lever ni du coucher du soleil ³. » La fièvre patriotique qui, à Plovdiv, avait fait frémir Ivan, perdait de sa chaleur et semblait déjà bien loin. Ivan avait retrouvé ses anciens camarades : le docteur Kochnikov,

¹ Voir T. Габровски, *Поетическа биография на Ивана Вазовъ*, *op. cit.*, pp. 20-21. Les archives de l'école de Plovdiv ont été détruites pendant la guerre russo-turque de 1877-78, voir Кратък отчет на Реалната Гимназия отъ началото на отварянето ѝ отъ 1878-79 и 1881-82, Пловдивъ, 1882, p. 19. Les seuls renseignements sur les études que Vazov a faites nous sont fournis par lui-même (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 25-26). Joachim Grounev, le directeur de l'école de Plovdiv n'a gardé de Vazov qu'un bien vague souvenir. Voir I. Груевъ, *Моятъ спомени*, *op. cit.*, p. 26.

² Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 30.

³ Lettre de Sopot publiée dans Македония, IV, n° 37, p. 4, col. 1, du 28 mars 1870.

beau et bien fait, parlant admirablement le turc et qui avait su gagner les faveurs du bey de Sopot et même de sa jeune femme (toute la ville parlait malicieusement de ce roman, dont le bey était seul à ne rien soupçonner) ; Nicolas Ivanov, dit le *Maréchal Bazaine*, grand lecteur du *Juif errant*, en même temps critique et conseiller très sûr de Vazov. C'est avec le « maréchal » que Vazov écrivait contre les notables des satires qu'il affichait aux endroits les plus fréquentés de la ville : l'effet en était foudroyant, et c'est ainsi que le poète, avant de conquérir ses lecteurs, s'exerçait à exciter leur colère ¹.

Cette époque semble être celle des premiers essais littéraires de Vazov. Sans doute le jeune homme avait-il eu quelques curiosités de poète dès 1864. Mais de ce temps héroïque, où il versifiait en comptant sur ses doigts les syllabes, jusqu'au jour où il sut faire un beau vers, il dut franchir à coup sûr bien des étapes dont nous ne saurons jamais l'histoire ². Slavéïkov, nous l'avons vu, lui avait donné ses premiers modèles, et c'est à l'imiter que Vazov avait acquis le rythme de ses premiers vers. Le goût de la versification était devenu bientôt chez lui une manie, presque une rage. Il lui arrivait d'écrire ses vers un peu partout, et souvent même jusque sur les registres de son père, si bien que celui-ci lui adressait une de ces réprimandes dont il avait le secret : « Les bêtises que tu écris te donneront-elles du pain ?... ³ » Il s'enfermait alors dans sa petite chambre et, à la lumière d'une chandelle, continuait son travail tard dans la nuit. Sa mère venait de temps en temps l'encourager et jeter un regard furtif et curieux sur ses manuscrits ; elle lui procurait même en cachette les chandelles dont il faisait si grande consommation que sa grand'mère maternelle ne pouvait se tenir de maugréer : « Eh, Jeannot, tu vas ruiner ton père ; même la nuit tu lui fais faire de la dépense ⁴. »

Tout semble être pour le jeune homme matière à inspiration. Les premiers cris de sa sensibilité jaillissent naturellement. Sa tête fourmille de projets littéraires. Il travaille déjà à sa pièce de *Svétošlav Tiho*, dont le sujet est tiré de l'histoire de son pays. Dès lors deux sources inspirent surtout ses premiers efforts : la vie sociale et politique de son pays et sa propre vie intérieure, sa vie d'homme replié sur lui-même. Deux ou trois voyages d'affaires, qu'Ivan fait avec son père, lui donnent l'occasion d'observer de près la misère des vil-

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 239, et T. Gabrovski, *op. cit.*, p. 29.

² T. Gabrovski, *op. cit.*, p. 30.

³ *Ibid.*, p. 22.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 28.

lages, qu'il évoquera dans deux poèmes publiés plus tard ¹. Puis un événement d'importance l'absorbe : son premier amour, dont il nous fait ingénument la confidence. « Vers ma dix-neuvième année, je devins passionnément amoureux d'une belle Juive convertie, qui n'avait pas plus de trente ans. De taille moyenne, le teint brun, le regard rêveur : un type oriental parfait. Par ailleurs, une femme très simple et sans instruction. Son mari l'avait enlevée à Salonique, où il avait été négociant. Elle parlait le bulgare avec un accent étranger. Je l'ai aimée secrètement un an et demi. Lorsqu'elle passait devant notre maison, l'amour me bouleversait, je perdais l'appétit pour toute la journée et tombais dans une profonde mélancolie. Enfin je pus la voir chez elle. Voulant cacher à ses parents le but véritable de ma visite, je me présentai une lettre à la main. Elle m'invita à entrer dans sa chambre (étant amie de ma mère, elle me connaissait) et prit la lettre. Je lui avais dit que cette lettre, venant de Roumanie, lui était adressée par son mari et, comme elle ne pouvait lire le bulgare, elle me pria de le faire pour elle. Alors, d'une voix tremblante, j'avouai que la lettre n'était qu'un prétexte pour pénétrer jusqu'à elle. Je me rappelle qu'à ce moment elle était prête à sortir, un paquet à la main, pour aller au bain. Tout ému je lui ouvris mon cœur, lui racontant combien je l'avais aimée depuis un an et combien j'étais heureux de pouvoir le lui dire. Elle se tut un certain temps et puis me dit tout bas :

— Eh bien, Jeannot, puisque tu m'aimes, je t'aimerai, moi aussi. Mais maintenant les miens sont dans la cour, et je dois prendre mon bain. Reviens ce soir pour causer plus longuement. Dès ce jour un changement profond se fit en moi. Je me sentais l'homme le plus heureux du monde et ma vie devint une suite ininterrompue de joies. Malheureusement, un an après, son mari l'appela en Roumanie. Les adieux furent déchirants ². »

Ce premier amour inspira à Vazov de nombreux poèmes qu'il confiait à son ami Ivanov : inspiration laborieuse et qui, plus d'une fois, cherchait un secours chez les poètes que le jeune homme avait

¹ Voir *ibid.*, p. 32. L'un de ces poèmes a été publié sous le titre de На една майка селянка, dans Прѣпорецъ и гусла, стихотворения отъ Пейчина (pseudonyme de Vazov), Букурешъ, 1876, pp. 18-22, reproduit dans l'édition de 1895 (София) du même recueil, pp. 14-16, non recueilli dans les *Œuvres* ; l'autre sous le titre de Клѣтница a été publié dans Стихотворения отъ П. Ивановъ, I, Цариградъ, 1875, pp. 123-130. Il paraît la même année sous le titre de Сиромашия dans Читалище, v, 1875, fasc. 12, pp. 562-564, recueilli dans *Œuvres*, t. I, pp. 9-14. C'est pendant ce voyage que lui fut suggéré le sujet de *Vidoul* qu'il traitera plus tard : Видулъ, тракийска идилия и писмо до г-на С. Вацова, София, 1879. Voir T. Gabrovski, *op. cit.*, p. 28.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 31.

sur sa table. De toute cette production il ne nous reste que les quelques poèmes conservés par Ivanov ¹. Écrits entre 1868-1870 et même entre 1874-1875, ils ne furent publiés qu'en 1880, après avoir subi probablement toutes sortes de remaniements, si bien que nous sommes loin d'y retrouver fidèlement l'inspiration et la technique de Vazov vers 1868-1870.

Le recueil, *Gerbe de mai*, où ces pièces ont paru, contient également des poèmes écrits en 1878-1880. Il est au reste assez difficile d'en fixer la date véritable, car l'inspiration comme la technique du poète n'ont guère varié durant ces périodes de 1868-70, 1874-1875 et 1879-80, dans l'atmosphère d'une existence relativement calme, toujours semblable à elle-même, propice aux expansions amoureuses. Il est vrai que cette impression d'unité que nous donne le ton de ces poèmes peut tenir aussi aux retouches que le poète y aurait apportées vers 1880.

A plusieurs reprises Vazov nous a fait l'aveu de l'influence que Parny avait exercée sur lui. Il a même indiqué ceux de ces poèmes qui lui ont été inspirés par le poète français ². Nos recherches nous ont amené à grossir le nombre de ces pièces et nous ont montré qu'il ne s'agissait, en effet, que de simples traductions ou adaptations du français en bulgare ³. Que l'on ajoute encore à ces pièces quelques poèmes que Vazov rattache à son premier amour — et l'on reconstituera les fragments successifs de ce petit roman ⁴.

Dans le premier poème, le poète s'arrête sur le nom de sa belle *Rina*, qui n'a rien de remarquable pour les autres hommes, rien de « céleste » ni de « romantique », mais qui fait tarir ses larmes et

¹ A son départ pour la Roumanie, sa mère cacha nombre de ses poèmes dans une boîte de fer-blanc, où ils brûlèrent lors de l'incendie de 1877. Mais, par un heureux hasard, le poète avait remis en 1876 quelques autres poèmes à son ami Ivanov, qui les sauva et les lui rapporta en 1879. Ce sont précisément ces poèmes que nous possédons. Voir *Œuvres*, t. VII, pp. 146-147, et Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 32 et 51.

² Моминъ сънь, Портретъ, Прѣдпазване et Стаята (*Œuvres*, t. II, pp. 101-104). Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 210. Les originaux de Parny sont : *Le songe*, *Portrait d'une religieuse*, *La discrétion* et *Le cabinet de toilette* (Parny, *Œuvres*, d'après l'édition de 1831 (Paris), t. I, pp. 171-172 ; t. V, p. 38 ; t. I, pp. 25-26 et pp. 69-70).

³ Voir Пкѣществието, Дѣ е моятъ рай, (*Œuvres*, t. II, pp. 105-108), Съвѣти за наука, (Майска китка, *op. cit.*, pp. 14-16), Недовършено, (*ibid.*, pp. 17-18), Подиръ бурята (*ibid.*, pp. 18-19), На единъ атеистъ, (*ibid.*, p. 53), qui procèdent respectivement des poèmes de Parny : *Le voyage manqué* (édition citée, t. I, pp. 68-69), *Le paradis*, *ibid.*, t. I, pp. 35-37), *Plan d'études* (*ibid.*, t. I, pp. 39-41), *A. M. de Fontanes* (*ibid.*, t. II, pp. 15-16). *Le raccommodement* (*ibid.*, t. II, p. 60), *Építaphe*, *ibid.*, t. II, p. 272).

⁴ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 32 et 210.

abrège ses jours de malheur¹. Sa curiosité juvénile lui fait emprunter à Parny *Le cabinet de toilette*, et on le voit s'attarder avec une complaisance particulière devant les vêtements de son amie et tels autres objets intimes². Un voyage à travers l'univers lui fera préférer sa chère Rina à toute autre, même après sa visite dans le Paradis de Mahomet, où l'on trouve des belles qui « abreuvent » les pauvres mortels de « nectar » et de « joies infinies »³. Les brouilles vont surgir, les conseils de prudence suivront⁴. Soucieux de ne pas fatiguer sa belle de trop de science, il lui fait la liste des ouvrages ennuyeux et inutiles et lui conseille d'apprendre l'art de se faire aimer, en suivant toujours la sagesse de *son Virgile*⁵.

Ou bien, libéré de son premier amour, le poète s'éprend de jeunes filles d'un âge plus tendre⁶. Des conseils et des désirs propres à soulever l'indignation des mères font l'objet de quelques autres poèmes⁷.

Avec *La fleur*, Vazov devint le chansonnier de sa ville⁸. Cette chanson fit partie du répertoire d'au moins deux générations. Or, elle n'est qu'une adaptation très personnelle, dont le rythme est imité de *La fleur* de Millevoye⁹.

Dans le poème *Je me sens si bien*¹⁰, où l'on perçoit des réminiscences évidentes de Delille¹¹, le poète regarde par la fenêtre la neige saupoudrer la terre, les toits et les glissoires et se sent heureux d'être au chaud ; la pensée qu'il y a des malheureux le trouble un instant, mais il se console en songeant qu'il n'est pour rien dans leur malheur.

L'ami à qui Vazov confiait ses vers lui adresse une lettre où il le félicite de ses vers d'amour, mais lui reproche d'oublier son pays. Le poète répond à cette lettre par une épître de six pages où il appelle à son secours toutes ses lectures¹². La vérité, écrit-il, poursuivie pour s'être montrée aux hommes, se cache dans un trou. Il préfère

¹ Име, Майска китка, 1880, pp. 3-4, recueilli dans *Œuvres*, t. II, pp. 98-99.

² Горнята соба, *ibid.*, pp. 10-11, recueilli dans *Œuvres*, t. II, p. 104.

³ Дѣ е моятъ рай?, *ibid.*, pp. 19-21, recueilli dans *Œuvres*, t. II, pp. 106-108.

⁴ Подиръ бурята, *ibid.*, pp. 18-19, et И добро и не добро, *ibid.*, pp. 9-10.

⁵ Съвѣти за наука, *ibid.*, pp. 14-16.

⁶ На дѣвица, *ibid.*, pp. 26-29 ; Сусана, *ibid.*, pp. 33-34.

⁷ Соннетъ на ученичка А., Майска китка *op. cit.*, p. 29 ; Експромтъ за дѣвица А., *ibid.*, p. 30 ; Соннетъ на една Богомолка, *ibid.*, p. 30 ; На непозната дѣвойка, *ibid.*, p. 32.

⁸ Цвѣте, *ibid.*, pp. 4-6.

⁹ *La fleur*, Millevoye, *Œuvres*, t. I, Paris, 1880, pp. 51-52.

¹⁰ Добрѣ ми е, Майска китка, *op. cit.*, p. 31.

¹¹ Voir : *Les trois règnes*, chant premier : *La lumière et le feu*, Delille, *Œuvres*, t. X, Paris, 1824, pp. 26-28.

¹² Писмо, Майска китка, *op. cit.*, pp. 49-54.

taire la vérité et chanter l'amour, dans l'espoir que, si faible que soit sa gloire, une belle peut-être, un jour, lira ses vers. La « vérité dans le trou » vient tout droit de *La fable et la vérité* de Florian¹ ; le reste des arguments est puisé dans Parny².

Il n'est pas impossible, à travers ces poèmes imités ou traduits, de saisir la personnalité de Vazov vers 1868-1870. Nous sommes loin, avec lui, de la lassitude de la vie et des femmes, de la cruelle expérience des trahisons qui s'expriment chez Parny : notre poète a la candeur du jeune homme qui croit à la fidélité de la femme et dont aucune déception n'a encore assombri l'âme³. Il laisse parfois entrevoir la jeune Bulgare naïve, aux joues potelées et roses, objet de ses désirs⁴. Mais les voyages d'agrément et les curiosités ironiques de Parny prennent chez lui tout le sérieux que leur prête un adolescent, fier des connaissances mythologiques qu'il a puisées en grande partie dans *Télémaque*⁵. L'atmosphère de rêve languide de Parny cède la place à la réalité du désir ardent et net. C'est, à travers les raffinements de Parny, un monde de choses et d'êtres d'une candide simplicité qui apparaît à nos yeux. Ce poète novice cherche des points d'appui dans la réalité ; il a le souci de constater les choses, de les situer dans le temps et dans l'espace⁶ ; il ne voile ni ne sous-entend rien ; souvent, au contraire, il amplifie pour atteindre à l'expression la plus claire possible. Cet adaptateur abandonne les métaphores de Parny et revient au mot propre⁷. Il manifeste gauchement une pointe de

¹ Voir *La fable et la vérité*, *Fables*, I, 1.

² Voir *A. M. de Fontanes* (Parny, *Œuvres*, édition citée, t. II, pp. 15-16), *A. Bertin* (*ibid.*, t. I, pp. 271-272) et *A. Eléonore* (*ibid.*, t. I, pp. 19-20).

³ Voir *Пжтешествието, Недовършено, et Подиръ бурята*, poèmes cités ci-dessus, p. 36, note 3.

⁴ Voir *Кадрo на една калугерица*, poème cité ci-dessus, p. 36, note 2.

⁵ Voir *Свѣти за наука et Дѣ е молятъ рай*, poèmes cités ci-dessus, p. 37, note 5, et p. 36, note 3.

⁶ Il faut noter l'emploi très fréquent dans ces poèmes d'adverbes de lieu et de temps.

⁷ Parny :

Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison,
(*Le cabinet de toilette*, t. I, p. 70).

Vazov :

Ей корзетя безполезний,
Нѣнкитъ ѝ кой пристига
(*Горнята соба, Майска китка*).

Parny :

Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des Amours.
(*Le raccommodement*, t. I, p. 60).

sensiblerie dans l'emploi fréquent des diminutifs. Mais il a l'expression verbale et le mouvement rythmique plus simples et plus énergiques que son modèle ¹, encore que les vers où il l'imite avec la liberté d'un poète qui n'est astreint qu'à la seule condition de bien faire soient à la vérité trop rares ².

Vazov :

И нека въ самота безпечно
Ний да се любимъ непознати
Да бждемъ тихи и благати
(Подирь бурята, Майска китка).

Parny :

Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux aux pays de ses pères,
Et cet heureux repas est suivi d'un repas,
(*Les Paradis*, t. I, p. 36).

Vazov :

Въ свойтъ мжки и тегла,
Върва, че подирь смрътъта си,
Ще слобие волността си,
И на родната земя
Ще се върне да пирува
И тамъ вѣчно да добрува.
(Дѣ е моятъ рай, Майска китка).

¹ Par exemple, cette strophe de Parny :

Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Se plaint et ne m'écoute pas.
(*Le voyage manqué*, t. I, pp. 68-69).

Et Vazov :

То ме притиска до гърди
И вѣвъ небето ме заклина :
Ту че го мразя ме бѣди,
Ту моли ме да не заминѣ.
(Пжтешествието, Майска китка)

Ou encore Parny :

Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formaient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
(*Le cabinet de toilette*, t. I, p. 70).

Vazov :

Тезъ цвѣтя и тезъ труфила,
Що накичваха приятно
Нейната главца мила
Още джхатъ ароматно.
(Горнята соба, Майска китка).

² Tel ce vers aimable où l'on trouve une des rares images que Vazov hasarde

Telle est l'impression générale qui nous reste, après notre lecture, des goûts, des idées et du « métier » du jeune poète. C'est là une impression, certes, très imparfaite et quelque peu arbitraire, mais nous n'en pouvons dégager une plus précise de ces quelques poèmes.

On ne saurait méconnaître l'importance de cette période. Vazov y affermit sa technique. Parny enrichit le monde poétique que lui avait révélé les vers de Slavëïkov. L'influence du poète français ne devait être d'ailleurs que passagère, car rien ne favorisait une pareille tutelle. D'autres intérêts, d'autres soucis vont succéder à cette charmante vie de Sopot. Mais la fréquentation de Parny aura du moins assuré à ce poète de la province bulgare quelques beaux souvenirs et un précieux apprentissage. « Le seul bien qu'il en retira fut d'assouplir son vers avec une maîtrise allant parfois jusqu'à la virtuosité », reconnaissait plus tard Vazov en parlant de lui-même à la troisième personne ¹. D'autres poètes encore n'eurent-ils dans ses débuts, une part d'influence ? Nous pouvons assurément le supposer, bien que toutes données précises, sur ce point, nous fassent défaut.

Mais une diversion allait arracher Ivan Vazov à ses rêveries lyriques. Le père soucieux de l'avenir de son fils, et désirant le mettre en garde contre l'existence difficile que sa vocation poétique ne manquerait pas de lui valoir, l'envoya travailler dans la boutique de l'oncle Kirko en Roumanie.

à cette époque : Съ погледи не ме цалувай. И добро и не добро, Майска китка, *op. cit.*, p. 10.

Où encore ces vers allègres, où nous sommes toujours à l'ombre de Parny :

Както малката рѣкичка
Люшка бистра си водичка,
И не се въ поле разлива,
Но се въ храстето укрива,
Така и ний блаженство наше
Ще го затулимъ въ тишината,
И тамъ то нѣма да се плаши
Отъ завистъ, нито отъ злината.

(Подиръ бурята, Майска китка).

¹ T. Gabrovski, *op. cit.*, p. 23.

CHAPITRE II.

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE (1870-1877).

C'est probablement au printemps de 1870 que Vazov quitta Sopot pour se rendre en Roumanie chez son oncle Kirko. Il devait trouver là un peu plus et mieux qu'une existence de boutiquier. De ce moment et jusqu'à l'affranchissement de son pays, en 1877, sa vie sera faite de séjours successifs dans plusieurs villes, en Roumanie, en Bulgarie et à Constantinople. Vazov « se frotte », selon la formule de son père, à tous les milieux sans s'y trop mêler. C'est un esprit éveillé et curieux. Il fera alors la plus riche moisson d'observations de sa vie, mais c'est de quoi il ne se rendra compte qu'après coup, en mesurant plus tard la grandeur de cette époque, par comparaison avec une vie devenue plus plate et plus banale.

C'est en décembre 1869 qu'un nouveau Comité révolutionnaire venait d'être fondé à Bucarest. Le président en était Karavélov, qui avait groupé autour de lui tous les jeunes émigrés bulgares. Rakovski, mort en 1867, avait préconisé, sa vie durant, l'incursion en Bulgarie de petites équipes destinées à agir contre les Turcs et à réveiller du même coup les sentiments de la population bulgare, mais la lutte menée selon cette conception n'avait pas produit les effets espérés¹. En janvier 1869, Karavélov était libéré de la prison de Budapest où, soupçonné d'avoir participé au meurtre du prince serbe Mihaïl Obrénovitch (1868), il venait de passer six mois. Dès son arrivée à Bucarest, il se mit en rapport avec les membres de la *Confrérie bienfaisante*, l'association des riches Bulgares de Bucarest, que l'on appelait communément « les vieux ». Ceux-ci avaient des idées modérées et pensaient que la Bulgarie ne pouvait être affranchie que par la seule intervention de la Russie, l'action des équipes à l'intérieur du pays ne faisant que rendre plus précaire l'existence des Bulgares vivant dans l'Empire turc. Ils invitèrent Karavélov

¹ Voir M. Арнаудовъ, Г. С. Раковски, живото, произведения, идеи, София, 1922.

à assumer la rédaction du journal *La patrie* dont ils allaient commencer la publication. Mais les divergences d'opinion entre Karavélov et « les vieux » ne tardèrent pas à se faire jour. Karavélov était un révolutionnaire comme l'avait été Rakovski, mais il se rendait pourtant compte que, si les équipes envoyées de temps à autre en Bulgarie parvenaient à créer un état d'esprit révolutionnaire, elles ne pouvaient guère, par contre, organiser avec succès la nation contre les Turcs. Il fallait recourir à d'autres méthodes. C'est à cet effet qu'un nouveau Comité fut fondé. Karavélov, ayant formulé le programme de *La patrie*, se retira, et, le 5 novembre 1869, il faisait paraître le premier numéro de son propre journal *La liberté*, avec cette profession de foi : « défendre les intérêts du peuple bulgare et lui indiquer la voie où il doit s'engager pour accomplir plus facilement son évolution morale et conquérir son indépendance politique ¹ ». Ce nouvel organe était le porte-parole du nouveau Comité, et, comme tel, ne ménageait point ceux qui ne partageaient pas les idées des « jeunes ». Karavélov était l'âme du mouvement ². La réalisation du plan révolutionnaire fut confiée à l'infatigable Levski ³. C'est lui qui, muni de pleins pouvoirs, passa en Bulgarie où il établit avec une énergie admirable tout un réseau de foyers d'insurrection ⁴.

Or, à cette époque précisément, Vazov arrivait en Roumanie. Il s'installa en province, dans la petite ville d'Olténitsa en Valachie, à l'ouest de Bucarest. L'oncle Kirko y gérait paisiblement un commerce de céréales : il prit aussitôt à cœur ses responsabilités d'éducateur et adjoignit à son neveu un professeur de roumain, qui, « en deux à trois mois, lui révéla les secrets de sa langue ⁵. » Ivan fut

¹ Свобода, I, n° 1, p. 1, col. 1, du 5 novembre 1869.

² Voir Ив. Г. Клинчаровъ, Любенъ Каравеловъ, биография, София, 1925 ; Боянъ Пеневъ, Любенъ Каравеловъ dans История на новата българска литература, t. IV, II^e partie, София, 1936, pp. 1126-1440 ; Георги Константиновъ, Любенъ Каравеловъ, животъ — творчество — идеи, 1837-1937, София, 1936.

³ Захари Стояновъ, Василь Левски (дяконътъ), чърти отъ живота му, Пловдивъ, 1883 ; Н. Станевъ, Васил Левски, живот и апостолска дейностъ, София, 1923 ; Димитъръ Т. Страшимировъ, Василь Левски, животъ, дѣла, извори, t. I, София, 1929.

⁴ Voir З. Стояновъ, Записки по българските въстания, t. I, Пловдивъ, 1884. С. Заимовъ, Миналото, t. I, Варна, 1884 ; t. II, Варна, 1884 ; t. III, Пловдивъ, 1887 ; t. IV, Пловдивъ, 1888 ; Димитъръ Т. Страшимировъ, История на априлското въстание, t. I, Пловдивъ, 1907 et du même auteur : Комитетското десетилѣтие (епоха на комитетъ), 1866-1876, dans l'ouvrage commémoratif България 1000 години, 927-1927, t. I, София, s. d., pp. 781-888 ; Д-ръ Михайлъ Димитровъ, Комитетътъ на « Старитѣ » — Добродетелната дружина, *ibid.*, pp. 737-779.

⁵ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 33.

bientôt en état de déchiffrer des textes et de s'initier à la poésie roumaine, plus particulièrement aux œuvres de Bolintineanu et d'Alexandri, auxquelles il dut, peut-être, quelques types de rythmes¹. Mais le mouvement d'émancipation nationale l'intéressait tout autant, sinon davantage. Il lisait les nouvelles et les poèmes que Karavélov publiait dans son journal, et ces lectures n'étaient pas sans contribuer à sa formation². La vocation du poète, en dépit de l'oncle comme du père, s'affirmait. Loin de s'en détourner, il s'y consacrait de plus en plus, s'appliquant à vivre suivant son idéal de poète et prenant volontiers les attitudes romantiques ordinaires aux gens de son âge et de son temps. Dès 1870, il publiait dans la *Revue périodique* le poème de *La lutte*, dont il devait l'inspiration à Pouchkine³ : il y évoquait à son tour le poète entouré d'une foule ignorante, disant les bienfaits de la science à la foule qui le raille, car elle n'a souci que de son existence quotidienne, puis clamant son dépit de demeurer incompris d'une « plèbe » qui ne se haussera jamais à comprendre les aspirations d'une âme d'élite. L'imitation de la *Plèbe* du poète russe était évidente⁴.

Du fond de sa province, cependant, Ivan suivait les événements qui secouaient l'Europe. La guerre franco-allemande avait éclaté. Les journaux bulgares lui consacraient des pages entières. D'abord hostiles à Napoléon III à cause de ses « visées impérialistes sur l'Allemagne » et de sa politique orientale qu'ils ne pouvaient lui pardonner, l'insuccès des armées françaises les avait retournés en faveur des vaincus. La France devenait pour eux un pays aussi malheureux que la Bulgarie, et les lecteurs bulgares y pouvaient lire par exemple cet appel : « Le peuple français, volé, fatigué et épuisé, a rassemblé son énergie, prêt à défendre sa libre république contre le despotisme de qui que ce soit. — Nous voulons la liberté pour nous, nous la voulons pour nos voisins et frères, crient aujourd'hui bien haut tous les fils de la France, et, concluait l'auteur, si le peuple français demande la liberté, c'est la liberté que nous aussi nous réclamons⁵. »

C'est sous le coup de ces nouvelles d'Occident qu'Ivan écrivit son poème d'*Aujourd'hui*, qui parut dans la *Liberté* de Karavélov. Il y exaltait l'héroïsme des patriotes français défendant leur sol, en même temps qu'il déplorait l'inaction des Bulgares :

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 33-34.

² Voir Д. Теодоровъ, Прѣгледъ на поетическата творба на Вазова, Периодическо списание, LXII, 1902, pp. 36 et 42-49.

³ Voir Борба, Периодическо списание, I, 1870, fasc. 2, pp. 103-106.

⁴ Voir Чернь, Пушкинь, подъ редакціей С. А. Венгерова, т. II, Спб., 1908, p. 498.

⁵ Свобода, I, n° 46, p. 362, col. 2, du 14 octobre 1870.

Mais le soldat français combat héroïquement
 Son ennemi farouche,
 La mort ou la victoire ! crie-t-il à tout moment...
 Et nous, nous attendons ¹.

Le 26 février 1871, dans le journal des « vieux », *La patrie*, il publiait les *Stances du Balkan*, où il regrettait le passé glorieux de son pays et se lamentait sur le présent ². Dans le *Danube*, publié la même année, il revenait au désastre de la France et se demandait en toute bonne foi si la science, le bonheur et la paix régneraient jamais dans le monde ³.

Mais qu'allait penser l'oncle Kirko d'un tel zèle pour la littérature, allant de pair avec autant d'incurie en matière de commerce ? Le poète finit par exaspérer ce bon négociant, d'ailleurs prompt à la colère, qui voulait faire de son neveu un boutiquier de sa taille. Une lettre adressée par Ivan à une belle voisine roumaine fit éclater le scandale. L'oncle, ayant surpris la missive amoureuse, devint intraitable, et rien ne put l'adoucir, pas même l'intervention de son frère Mintcho, qui, se trouvant par hasard en Roumanie, lui recommandait plus d'indulgence pour ce « niais de garçon » ⁴. Ivan résolut le conflit par une décision de poète : il laissa pester son tuteur et s'embarqua sur un voilier pour Braïla, ce port roumain du Danube dont l'émigration bulgare avait fait son centre intellectuel ⁵. Vazov retrouvait là l'atmosphère de son pays, et c'est là aussi qu'il devait connaître le milieu révolutionnaire. Paysans, instituteurs et journalistes y menaient la même vie rude et misérable. Arrivés de tous les coins de la Bulgarie, si différents qu'ils fussent par leur formation et leurs idées, ces gens s'étaient étroitement unis pour travailler à la libération de leur patrie.

¹ Но французскиятъ юнакъ са храбро бори
 Противъ своятъ врагъ неукротимъ,
 «Побѣда или смъртъ», той говори:
 А ние сѣ стоимъ, стоимъ!

Днесъ, Свобода, II, n° 16 du 17 avril 1871. Le poème est daté d'Olténitsa, 13 février 1871.

² Станси Стара Планина, Отечество, II, n° 78 du 26 février 1871.

³ Дунавъ, Периодическо списание, I, 1871, fasc. 3, pp. 108-109.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 34.

⁵ Voir C. Семилиянъ, Браила и българското възраждане, Нация и Земя, I, 1933-1934, fasc. 5, pp. 71-74. Les Bulgares y formaient le cinquième de la population ; ils tenaient des hôtels, des cabarets, des bureaux de tabac et exerçaient toute sorte de métiers. On trouvait parmi eux quelques commerçants aisés, mais la majorité était pauvre. Il y avait à Braïla des écoles, des églises et des imprimeries bulgares. En 1868, Voïnikov y avait organisé sa troupe théâtrale. En 1869 l'*Association littéraire bulgare*, prototype de la future Académie des sciences de Bulgarie, y avait été fondée.

Ivan vécut dans la fameuse gargote de Strandja, l'ancien portedrapeau d'une bande révolutionnaire. C'était une cave humide dont de mauvaises lithographies, évoquant les combats de *haïdouks*, ornaient l'un des murs. Sur un rayon isolé quelques verres se rangeaient suivant une parfaite hiérarchie. Une sorte de divan placé dans un coin, était le témoin de toutes les menaces et malédictions contre l'Empire turc, criées bien haut par les révolutionnaires. Il servait aussi de lit. Le soir, une lampe à pétrole achevait d'empester l'air corrompu par les vapeurs des spiritueux. Cette gargote était à la fois le restaurant et l'hôtel de beaucoup de ces *sans feu ni lieu*, ainsi qu'on les appelait. Strandja, le patron, un poitrinaire en ruine, épuisait ses modestes ressources pour offrir à ses hôtes miséreux un pauvre repas. Quelques années plus tard, Vazov devait se souvenir des moments vécus au milieu de cette « bohème révolutionnaire », et il nous en donnait une évocation pleine de vérité et d'humour dans la nouvelle qui porte le nom des héros : *Les sans feu ni lieu*. « Strandja avait déjà préparé le déjeuner pour ses clients habituels : les *hâches*¹ ; de la marmite de haricots blancs, retirée du feu, montait une vapeur chaude. On n'attendait que les hôtes. Bientôt ils commençaient à arriver un par un, deux par deux, et la longue table au milieu du cabaret était entourée d'hommes affamés, qui, la cuillère à la main, attendaient impatiemment que Strandja remplît leurs assiettes. Puis le déjeuner commença, bruyant : les lèvres se mirent à humer, les dents à mâcher, les gorges à avaler... Lorsque chacun avait lampé quelques verres du vin aigre et bon marché de Strandja, les yeux s'enflammaient et les discours devenaient plus violents. Les jurons se multipliaient et les menaces allaient leur train². »

Et, lorsque les disputes habituelles divisaient en camps ennemis les révolutionnaires et provoquaient jusqu'à des pugilats, Strandja intervenait et calmait ses amis par un de ces interminables discours qui leur allaient droit au cœur : « Il n'est pas pour moi, vieux *hâche*, de joie plus grande que d'être parmi vous, mes frères. Nos batailles glorieuses, en Bulgarie, dans notre pays, le peuple se les rappelle toujours. Ce sont ces batailles qui l'ont réveillé et lui ont versé dans le cœur l'amour de la liberté et de la justice. Mais, me direz-vous, qui nous apprécie aujourd'hui ? qui reconnaît nos mérites ? Taisez-vous ! Nous sommes des hommes, nous sommes des Bulgares et nous avons rempli notre devoir sacré envers la patrie. C'est tout. Que nous faut-il encore ? De l'argent ? Nous n'en voulons

¹ C'est-à-dire : « les gueux » On appelait ainsi en Roumanie les émigrés bulgares vivant dans les milieux révolutionnaires.

² *Œuvres*, t. VI, *passim*, pp. 13-14.

pas. Ce n'est pas pour de l'argent que nous avons versé notre sang, qui vaut plus que tout l'argent des richards roumains. Voulons-nous des biens ou des maisons ? Mais c'est volontairement que nous avons abandonné nos biens et nos maisons. Nous n'avons pas besoin de richesses. Nous nous sommes sacrifiés pour la liberté de la Bulgarie, et, si nous cherchons une récompense, nous n'en voudrions qu'une : l'affranchissement de la Bulgarie, ni plus, ni moins ! A la vérité, il est dur pour nous d'endurer la faim et de vagabonder sans feu ni lieu, dans l'exil. Il est aussi dur pour moi, avec ma vieille carcasse et ma poitrine malade, de travailler et de faire une telle besogne, surtout moi qui portais autrefois l'étendard au lion, moi le vaillant Strandja... et à présent cette même main tient la louche ! Nous les héros, nous sommes devenus des femmelettes... Ah, mes chers frères !...

Tous restaient debout et silencieux.

Strandja leva de nouveau son verre et continua :

— Frères, il ne faut rien regretter. Si nous sommes ici des chemineaux, des gueux, nos pauvres frères, en Bulgarie, souffrent mille fois plus. Là, les Turcs leur font payer des impôts, les dépouillent, les tuent, les déshonorent, et le peuple, dans son esclavage, pousse des cris désespérés, mais ne peut rien faire. Nous, du moins, nous sommes libres. Et lorsqu'on a la liberté, on a tout. Il ne faut pas désespérer. Tant que nous avons des bras et des jambes, du sang dans les veines et du feu dans le cœur, la patrie aura toujours besoin de nous. L'heure va sonner aujourd'hui, demain ! Nous devons être de nouveau prêts : moi avec ma vieille carcasse, je reprendrai l'étendard pour le déployer une dernière fois, dans le Balkan, et mourir ensuite. Peut-être devons-nous souffrir longtemps encore, pourrir et mourir dans les plaines roumaines : soit ! Une nation qui ne se sacrifie pas n'est pas une vraie nation. La Bulgarie a tout un peuple d'esclaves ; qu'elle ait aussi quelques martyrs, et, être *hăche* veut dire cela : souffrir, avoir faim, combattre, bref, être martyr ! Plus il y a de martyrs, mieux cela vaut pour la Bulgarie. Mais il faut que je termine. Il me semble que les choses vont changer ; bientôt la politique sera troublée, et nos mains ne seront plus vides, nos cœurs se mettront à battre, et nous allons crier : la liberté ou la mort ! Et nous mourrons dans la lutte, couverts de gloire, au lieu de crever dans les rues comme des chiens. On va se battre, mes chers frères ! On se battra pour la liberté de la Bulgarie ! Vive la Bulgarie !...

Un cri effrayant et triomphant accompagnait les dernières paroles du porte-drapeau. Les yeux de tous s'étaient embrasés et brillaient de la flamme du plus pur patriotisme. Les verres s'em-

plissaient de nouveau. Une brusque animation se faisait sentir. Tous les visages, durs et farouches l'instant d'avant, prenaient une expression noble et volontaire ¹. »

Mais Ivan Vazov, à vrai dire, n'était pas homme à se complaire dans ce milieu. Une existence calme et assurée l'attirait plus que la vie aventureuse, rude et miséreuse des révolutionnaires. Et puis il était en proie à des doutes que les scintillements d'un orgueil naissant éclipsaient de temps à autre. Période de tâtonnements : à ce jeune homme, qui s'abandonne à la recherche de lui-même, la poésie va-t-elle se donner et la gloire capricieuse lui sourira-t-elle ? Ce sont là questions qui le tourmentent sans pitié. Le monde, autour de lui, n'a de valeur que dans la mesure où il alimente cette implacable et délicieuse hantise de la poésie. Il suit la courbe de son existence, côtoyant les événements, les traversant même parfois, mais à cette distance que les rêveurs savent mettre entre eux et la réalité. Et voici qu'un heureux hasard enlève le poète à la fiévreuse Braïla : son oncle maternel, Georges, qui vivait à Bacău, en Moldavie, lui offre l'hospitalité. Et le poète accepte.

*
* *

Bacău marquera dans sa jeunesse une agréable détente. L'oncle Georges ajoutait à sa bonté naturelle une extrême délicatesse dans ses rapports avec son neveu. Ivan respira. Il retrouva là sa fraîcheur. Les souvenirs de son enfance lui revinrent en foule : Sopot, les petites maisons basses, le clocher, l'école, le monastère des nonnes bavardes, le Balkan dessinant sa silhouette protectrice au nord de la ville, la demeure natale peuplée de tant de visions, tout cela émergeait du passé, embelli par le rêve. Il revoyait la déchirante séparation d'avec ses parents, son rude père fondant en larmes, et ses poèmes « Sopot » et « Les larmes toutes puissantes » nous ont gardé l'évocation de ces instants, chaude d'émotion et de tendresse ².

Ce séjour à Bacău ne fut pas de longue durée. Au bout du troisième mois, l'oncle, soucieux de l'avenir de son neveu, lui avait déjà trouvé une place chez le Croate Tchoutchoukovitch, négociant en grains de Galatz. Vazov était préposé dans le port à la surveillance du chargement des blés. L'hiver venu, le transport des blés cessa.

¹ *Œuvres*, t. VI, pp. 16-17.

² Voir des fragments de *Sopot* chez Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 35. *Les larmes toutes-puissantes* (Всепилнитъ сълаи) est conservé en manuscrit dans les archives de la Bibliothèque nationale de Sofia, sous la cote II B. 1852. Voir encore le poème *Où se trouve la Bulgarie ?* (Дѣе България ?), *Избавление*, 1878, pp. 44-46, recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 27-28.

Vazov, alors, s'occupa d'un commerce de chaux, toujours pour le compte du même patron. Il passait les longues heures de loisir que lui laissait sa besogne à lire les livres que le hasard mettait entre ses mains : des romans de Paul de Kock, de Dumas, de Ponson du Terrail. Jamais emploi ne fut plus propice à une vocation poétique. Mais cette retraite ne dura guère que quelque trois mois. L'oncle de Bacău crut mieux assurer le brillant avenir de commerçant qu'il rêvait, lui aussi, pour son neveu en le casant dans un grand magasin d'alimentation. Ah ! comme Ivan dut regretter là les journées passées en paix dans la boutique de Tchoutchoukovitch ! L'occasion était belle pour s'initier aux ruses du négoce, mais le négoce ne l'intéressait pas. Il ne fit qu'un médiocre employé ; le plus souvent caché dans quelque coin à lire livres et journaux, parfois même, au plus fort de la vente, alors que les acheteurs se pressaient, sortant son cahier pour y coucher un vers ou une pensée, de peur de les laisser échapper. Le patron, on l'imagine, faisait peu de cas d'un tel vendeur.

Cet étrange garçon épicier n'est pourtant plus un inconnu. Il a déjà un nom dans les milieux révolutionnaires, tant en Roumanie, qu'en Bulgarie et même à Constantinople. Il a déjà publié quelques poèmes dans les journaux et s'est vu ouvrir deux fois les pages de l'austère *Revue périodique*¹. Au début de 1872, il écrit au directeur

¹ St. Tchilingirov a écrit une consciencieuse étude sur les premiers poèmes que Vazov aurait publiés avant l'apparition du *Pin*. A la veille du jubilé, en 1920, il l'avait montrée à Vazov, qui s'était défendu d'abord d'être l'auteur de ces poèmes, mais avait fini par en avouer la paternité (voir Ст. Чилингировъ, Първи стихотворения на Вазова, dans le Recueil jubilaire de 1920 [St. Roman-ski], *op. cit.*, pp. 105-126). Iv. Chichmanov, dont l'attention avait été attirée par les mêmes poèmes, s'était en 1916 adressé à ce sujet au poète, de qui il avait reçu une réponse négative (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. XXX). Or Iv. Chichmanov et Tchilingirov avaient trouvé à quelques années de distance dans le journal *La patrie* (Отечество) quelques poèmes signés de l'initiale W. dont, au dire de certaines personnes, Vazov aurait signé, quarante ans après, des articles publiés dans la Българска сбирка. C'est précisément cette signature symbolique qui avait retenu l'attention de M. Tchilingirov. Mais un texte catégorique que nous devons à la vaste érudition de notre maître, M. M. Arnaudov, vient en réalité démolir cette hypothèse séduisante. L'auteur du texte n'est autre que P. Kisimov, le rédacteur même de la *Patrie*. Il dévoile dès 1900 l'anonymat en question. Voici ce texte : « Vers la fin de l'année 1869, si je ne me trompe, lorsque la vie politique agitée des Bulgares à Bucarest était représentée par trois journaux politiques : la *Patrie*, la *Nationalité* et la *Liberté*, et une feuille humoristique *Le tambour*, feu Milarov arriva chez moi avec une lettre de recommandation du père Slavéïkov, où mon vieil ami me faisait savoir que quelques patriotes bulgares de Constantinople avaient décidé de fonder une société à tendances patriotiques sur laquelle le porteur de la lettre allait me donner des détails ». Kisimov le mit au courant de l'activité de l'émigra-

de celle-ci, Vasil Droumev, en joignant à sa lettre deux poèmes. Droumev ne répond pas. Blessé de ce silence, Vazov lui adresse une seconde lettre, accompagnée de deux poèmes, *Le pin* et *La nature* : « Je ne puis deviner la cause de votre silence et, qui pis est, je crois entrevoir dans ce silence une sorte d'indifférence et de mésestime à mon égard, mais je me permets de vous redonner de mes nouvelles et de vous présenter mes compliments... Je parlais avant-hier avec M. Tcholakov de l'association, et, par hasard, il fut question des deux derniers poèmes que je vous avais envoyés. Il me dit que vous leur aviez trouvé certains défauts et que pour cette raison vous ne les imprimiez pas. Je reconnais qu'ils étaient faibles, et moi-même je ne désirais pas qu'on les imprimât, mais tout cela ne m'empêchait pas d'espérer une réponse de vous. Je vous envoie maintenant deux autres poèmes en vous priant instamment de me répondre après les avoir bien examinés : les trouvez-vous bien et pouvez-vous les insérer dans la *Revue périodique* sans y rien changer ¹ ? Peu de temps après *Le pin* paraissait, suivi de *Ma croyance* ². Ce fut la célébrité. Le premier poème avait pour héros un pin abattu par un orage violent : il se développait majestueusement, par lentes transitions, suivant une belle construction. Les quatre premières strophes, brossées d'une main sûre, évoquaient le décor où le pin allait se dresser, et ce n'était qu'à la sixième strophe que ce dernier apparaissait :

Ainsi qu'un cèdre séculaire du Liban,
Il a déployé ses branches, plongé dans des rêves
Secrets et sacrés. A un vieux temple,
A des tombes muettes il donne l'ombre... ³

tion bulgare en Roumanie. Et il ajoute : « Milarov, c'était évident, fut content de mes renseignements et, pendant qu'il était à Bucarest, j'imprimai de lui dans la *Patrie*, avec de très légers changements, un ou deux articles politiques, de même que quelques poésies patriotiques. Ces dernières étaient signées W. » (П. Кисимовъ, Исторически работи, Моитѣ спомени, t. III, София, 1901, *passim* pp. 128-129).

¹ Lettre de Vazov adressée de Galatz, le 1^{er} février 1872, à V. Droumev et conservée aux Archives de la Bibliothèque Nationale de Sofia, sous la cote II. B. 1852.

² Борътъ, Периодическо списание, I, 1872, fasc. 5-6, pp. 201-204, et Вѣрата ми, *ibid.*, pp. 204-205.

³

Катъ недъръ вѣковень въ Ливанска пустиня,
Разперилъ е клони, потъналъ въ мечти
Свещени и тайни. На стара светиня
На гробове нѣми той сѣнка държи.

Œuvres, t. I, p. 7. C'est le texte que nous offre la dernière édition préparée par

Mais, dans cette atmosphère de calme et de rêve, l'orage s'annonce formidable : il passe et déracine le géant. Puis la solitude revient dans la demeure désertée. Le poète atteignait dans ce poème, l'un des meilleurs de sa jeunesse, cette gravité épique, pénétrée d'émotion, qu'il ne retrouvera que rarement par la suite. Les vers sont d'un mouvement admirable. Un seul schéma métrique fait surgir à nos yeux le monastère assoupi où s'élève le pin et l'orage dévastateur qui l'abat. Évocation si puissante que le *pin* centenaire, abattu par l'orage, apparut aux lecteurs comme le symbole du royaume bulgare, jadis puissant, puis renversé par les Turcs. Droumev avait même prié le poète d'ajouter quelques vers sur le rejeton qui poussait déjà : la Bulgarie nouvelle, s'organisant pour combattre l'oppresseur ¹. Mais, faute de recevoir une réponse, il s'était décidé à publier le poème sous sa forme originale. Et l'auteur, quelque peu surpris d'abord de l'interprétation donnée à ses vers, n'y avait aperçu après coup que des avantages et, malicieusement, s'était abstenu de rien dire. Du grand pin du monastère de Sopot la fièvre nationale, qui obsédait l'imagination de ses compatriotes, avait fait l'arbre de la nation ².

Cependant, Ivan était tombé malade. Un poème de cette époque nous laisse apercevoir qu'il dut alors, durant sa maladie, vivre quelques moments de désespoir : ce *Voyageur souffrant*, où nous saisissons l'inspiration de *La jeune captive* de Chénier et aussi le sentiment d'un vrai découragement, heureusement combattu par un fort désir de vivre ³. La convalescence du poète détermina le congé que son patron, visiblement peu satisfait de ses services, lui préparait depuis longtemps : « Monsieur, vous êtes, comme je vois, plutôt fait pour être pope ou maître d'école. Rentrez chez vous, en Bulgarie, cela vaudra mieux. Il y a là-bas plus à faire pour vous qu'ici ⁴. »

Vazov lui-même. Si on la compare à l'édition préoriginale, on saisira facilement les heureuses corrections ajoutées ultérieurement. Voici le texte de 1870 :

Кат' кедъръ високи въ Ливанска пустиня,
Кат' орла крилатий когато хвърчи,
Той клони распържилъ. На стара светиня
На гробове бѣли той сѣнка държи.

(Борътъ, Периодическо списание, I, 1872, fasc. 5-6, p. 202.)

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 33 et 189.

² « Un orage effrayant avait déraciné le sapin gigantesque du monastère... La chute du géant était un grand événement : tout Sopot accourut pour voir le tronc abattu de l'arbre séculaire ; beaucoup de femmes pleuraient », notait plus tard Vazov dans ses souvenirs. T. Gabrovski, *op. cit.*, p. 28.

³ Voir Страдающий пштникъ, Читалище, II, 1871-1872, fasc. 24, p. 1134.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 37.



Le poète partit bientôt pour la Bulgarie par la Mer Noire. Mais, avant de retourner à Sopot, il séjourna à Constantinople. C'était pendant l'automne de 1872. Devenu, par une heureuse confusion, le poète des aspirations nationales, il trouva là beaucoup d'admirateurs, qui, eux aussi, voyaient dans le pin abattu le symbole de la patrie à relever ¹. Il entra en relation avec les Bulgares les plus en vue. Il rendit notamment visite au poète Slavéïkov ². Il fit aussi la connaissance du jeune Constantin Vélitchkov, qui était élève au Lycée français de Galata-Sérail. Celui-ci l'entretint de la littérature française et appela son attention sur quelques écrivains romantiques ³.

Ce nouveau venu se trouva naturellement pris dans le mouvement qui animait la colonie bulgare à Constantinople ⁴. En 1872, l'indépendance complète de l'Église bulgare était reconnue par le Gouvernement turc. Telle était l'issue victorieuse de la lutte menée par les Bulgares contre le Phanar. Les Turcs s'étaient refusés à soutenir les prétentions intransigeantes des Grecs : un firman, le 28 février 1870, créait l'Exarchat ; l'Exarque était élu, et, le 12 avril 1872, les

¹ T. N. Chichkov, auteur d'une prosodie, en parlant du mètre et de la musicalité du vers tonique, écrira presque à la même époque : « Mais, comme vers originaux de ce genre écrits en notre langue, on peut citer le début de l'ode de M. Vazov écrite à l'occasion de l'intronisation du premier Exarque bulgare à Constantinople », et, après avoir cité quelques vers, il ajoutera : « La plupart des autres poésies et chants écrits à cette occasion ne sont que des fanfaronnades » (Т. Н. Шишковъ, *Елементарна словесностъ въ два курса, Цариградъ, 1873*, p. 56).

² « Naturellement je tenais beaucoup à voir le célèbre Bulgare dont je lisais les poésies avec délices. Le cœur tremblant, je frappai à sa porte et je pénétraï dans une pièce pauvre et vide. Je m'assis, après invitation, sur une caisse de bois, car dans le bureau de la rédaction il n'y avait pas de chaises. Slavéïkov était en manches de chemise et écrivait sur une table nue. Je lui dis que j'avais lu ses poésies, et j'eus le courage de le prier de lire mon poème *Vidoul* et de me dire son opinion, mais il s'excusa d'être surchargé de travail et de ne pouvoir me donner satisfaction. Il me demanda pourtant des renseignements sur les émigrés en Roumanie » (Ив. Д. Чичманов, *op. cit.*, p. 38).

³ Voir Ив. Вазовъ, *Възпомянателни бѣлѣжки за К. Величковъ* dans *Константиновъ Величковъ, Повѣсти, разкази, спомени*, t. I, София, (1911), pp. v-vi ; certains passages de cet article ont été recueillis dans les *Œuvres*, t. XIII, pp. 92-95 ; voir surtout pp. 92-93.

⁴ Voir Д-ръ Петъръ Никовъ, *Възраждане на българския народъ, църковно-национални борби и постижения*, София, s. d., avec une copieuse bibliographie ; Н. Начовъ, *Цариградъ като културенъ центъръ на българитѣ до 1877 год.*, Сб. 6. Ак., t. XIX, София, 1925.

carrosses du sultan venaient le prendre pour le conduire au palais ¹. Vazov, dès son arrivée, tombait dans le conflit le plus violent entre Bulgares et Grecs, tandis que d'excellentes relations s'établissaient entre les Bulgares et les Turcs de la capitale. Il eut le sentiment de cette situation et sut s'y adapter. Le 15 septembre, il publiait quelques poèmes dans *Le cabinet de lecture* ². Deux d'entre eux, *La chandelle doit luire* et *Un coin de Constantinople*, nous éclairent sur son attitude. Dans le premier (*La chandelle doit luire*) il invite à la prudence les Bulgares, dont la fureur grécophobe est déchaînée. Trop d'intransigeance et d'ardeur pourrait « éteindre la chandelle ». La modération serait plus opportune, et ces paroles d'apaisement nous semblent d'autant plus piquantes que Vazov suivait depuis longtemps avec passion la lutte entre Grecs et Bulgares et que, le 15 mars, il avait salué de Galatz le premier Exarque ³. Dans le second poème (*Un coin de Constantinople*), il évoque l'opulence et la misère de l'Orient. Sa curiosité de flâneur évoque le flot bigarré des passants : « le Turc débonnaire », « le Grec orgueilleux et perfide », « le Français cultivé », etc. Ainsi, le despote cruel, qu'il évoquait il y a quelques mois à Olténitsa, était devenu « le Turc débonnaire ». Le souvenir s'était-il évanoui du poème d'*Aujourd'hui*, où il excitait si vigoureusement ses compatriotes à la lutte contre les Turcs, et ce noviciat, vieux de moins d'un an, parmi les *sans feu ni lieu* était-il déjà si loin de lui ? Ne nous hâtons point de l'accuser d'inconstance. Son attitude à l'égard des « vieux » et des « jeunes » n'est pas moins déconcertante. Il publie ses vers à la fois dans *La liberté* et dans *La patrie*, alors que ces journaux se trouvent en perpétuel conflit. Il est l'ami des « jeunes » sans rompre avec les « vieux ». Or, parmi les « jeunes », le poète Christo Botev avait écrit que le peuple bulgare a trois ennemis redoutables : les *tchorbadjis*, les popes et les Turcs ⁴, et Karavélov avait déjà lancé sa chanson : « La liberté ne veut pas l'Exarque, elle veut Karadja » ⁵. Comment donc le poète conciliait-il ces passions contraires ?

¹ Ce fut un triomphe. Les événements qui suivirent achevèrent de séparer l'Exarchat du Patriarcat de Constantinople. L'Église nationale bulgare fut excommuniée et déclarée schismatique par le concile des Églises orthodoxes du 16 septembre 1872. Voir ci-dessus note 4.

² Свѣщникътъ да свѣти!, Читалище, II, 1871-1872, fasc. 24, pp. 1136-1137, et Единъ кжтъ отъ Цариградъ, *ibid.*, pp. 1135-1136.

³ Ода по случаятъ на въсканчането на първи Български Народенъ Екзархъ на екааршескый тронъ въ Цариградъ, Читалище, II, 1871-1872, fasc. 12, pp. 564-565.

⁴ Voir Христо Ботйовъ, Съчинения, София, 1907, pp. 153 et 277.

⁵

Свободата не ще Екзархъ,
Исна Караджата.

Свобода, II, n° 38, p. 299, col. 1, du 4 mars 1872, poème reproduit dans les

C'est qu'à vrai dire ce poète avait des vues politiques plus larges que les politiciens de profession. Ses compatriotes, à ses yeux, travaillaient tous, avec des moyens divers et sans en avoir toujours conscience, à réaliser le même idéal : cette libération de leur pays que les vieux croyaient lointaine et que les jeunes sentaient déjà toute proche. Il y avait trop d'ardeur chez les uns et trop de bon sens chez les autres. Vazov était d'humeur plus accommodante que radicale. Il n'éprouvait pas la haine que ceux-là s'étaient juré de poursuivre jusqu'au bout ; il ne s'était jamais enrôlé dans aucun parti. Il ne préférerait même, à ce qu'il semble, aucun de ces partis, mais il les acceptait tous. Et pourquoi, dès lors, indulgent à tous les siens qui tendent, par des voies différentes, vers le même but, ce poète, débarquant à Constantinople en cet heureux moment où la Porte vient d'affranchir l'Église bulgare des exigences du Patriarche, ne rendrait-il pas justice au « Turc débonnaire », tout en rappelant que les chrétiens sont solidaires et que « la chandelle doit luire » ?

De fait, le poète devient fonctionnaire de l'Exarchat : il est nommé maître d'école à Moustafa-Pacha et quitte Constantinople. Cette petite ville de Thrace aspirait à l'action : « Grâce à la guerre franco-allemande, nous avons eu jusqu'à présent de quoi nous occuper ; mais maintenant qu'elle est terminée et que la paix est conclue, qu'allons-nous faire ? Qu'une autre discorde éclate pour remplir nos loisirs », écrivait plaisamment en 1871 un correspondant de Moustafa-Pacha dans le journal *Le droit* ¹. De violents conflits au sujet des Églises sévissaient entre Bulgares et « Grécomanes » ². Dès son arrivée, Vazov fait preuve d'une inlassable activité ³. Il se donne entièrement à sa tâche : « Comme la plupart des maîtres d'alors, je devais naturellement être « encyclopédique » et enseigner aux élèves toutes les matières. Mais je leur enseignais avec un amour particulier l'histoire bulgare, et je me laissais tellement entraîner, et je criais si fort parfois, en leur racontant les victoires de Kroum,

deux grandes éditions des *Œuvres* de Karavélov : celle de Z. Stoïanov : Сжичинения на Любена Каравеловъ, t. I, Стихотворения, Руссе, 1886, pp. 54-55, et celle d'As. Mladénoy : Любенъ Каравеловъ, Избрани съчинения, t. I, София, s. d., p. 18.

¹ Право, VI, n° 5, p. 19, col. 2, du 27 mars 1871.

² Voir à ce sujet quelques lettres de Moustafa-Pacha dans : Право, VI, nos 22 et 24, du 26 juillet et du 9 août 1871 ; nos 46 et 47, du 25 et 31 janvier 1872 ; VII, n° 14, du 12 juin 1872 ; VIII, n° 6, du 21 avril 1873 ; supplément du n° 24, du 27 août 1873 ; nos 38 et 40, du 30 novembre et 14 décembre 1873 ; — Македония, V, n° 15, du 6 avril 1871 et VI, n° 3, du 18 janvier 1872.

³ Sur sa vie à Moustafa-Pacha, voir, outre Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 40-41, Ст. Димитровъ, Иванъ Вазовъ учитель въ Свиленградъ, dans le Recueil jubilaire de 1920 (St. Romanski), pp. 225-232.

que les passants de la rue venaient à l'école voir avec qui le maître se querellait ¹. » Ce zèle, comme sans doute celui d'autres jeunes maîtres, ne devait pas manquer d'avoir ses effets. Un correspondant écrivait dans *Le droit* : « Nous devons sincèrement louer le patriotisme de notre commune et surtout remercier nos maîtres d'école, les initiateurs infatigables de l'œuvre entreprise, et les jeunes gens qui, avec tant de bonne volonté et de zèle, ont contribué par leurs soins et leurs conseils à la constitution du conseil d'école et par leurs dons libéraux à l'organisation du cabinet de lecture. Depuis le jour du 1^{er} janvier, où le cabinet de lecture a été solennellement inauguré, tous les jours de fête, le public va régulièrement écouter avec avidité la lecture de journaux et les conférences faites par les maîtres ² ». Tant d'ardeur ne pouvait manquer d'inquiéter le Gouvernement : le poète, accusé d'avoir fomenté une sédition, dut quitter la ville ³.

Sa connaissance du français et du turc le tira d'embarras : il devint auprès des autorités l'interprète des deux ingénieurs, un Français et un Belge, qui dirigeaient la construction de la ligne de chemin de fer Pernik-Sofia. Il s'installa à Pernik, bourgade située à l'ouest de Sofia. Des ruines, dans les environs, rappelaient la grandeur du passé des Bulgares avant la conquête turque. « Je rêvais là des heures entières, et je m'absorbais dans le passé de la Bulgarie, revivant les visions de cette époque héroïque ⁴. »

Mais ces rêveries ne furent pas les seules diversions que nous apercevons à sa fonction d'interprète. L'amitié qui le lia au Français Julien et au Belge Boche, assez âgé, qui vivait avec sa très jeune femme, eut un effet sensible sur le poète. « Je suis resté à Pernik environ un an et demi. Cette période est d'une grande importance pour mon évolution. C'est ici, dit-il, que pour la première fois, je suis entré en contact plus intime avec des étrangers et que j'ai élargi mes ho-

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 40.

² *Право*, VII, dans le supplément du n° 49, p. 2, col. 2, du 13 février 1873.

³ Vazov semble être resté à Moustafa-Pacha jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il a dû probablement quitter cette ville après la fête des saints Cyrille et Méthode, le 24 mai (le 11 mai selon le calendrier Julien) : voir les souvenirs de Ст. Димитровъ, Иванъ Вазовъ учителъ въ Свиленградъ, *art. cit.* D'après la biographie de R. Kanéli, il serait parti au mois d'août 1873 : voir Иванъ Вазовъ, Биографически бѣлѣжки dans Юбилеятъ на Ивана Вазовъ (1895), *op. cit.*, et Свѣтлина, V, 1895, fasc. 9, p. 133, col. 1. Or on sait maintenant que ces notes biographiques ont été écrites par Vazov lui-même (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 352). Vazov avait pu garder un souvenir de son activité de maître d'école vingt-deux ans plus tard. D'autre part, dans les archives de l'Exarchat, nous n'avons pu rien trouver sur Vazov, en tant que maître d'école de Moustafa Pacha.

⁴ Iv. D. Chimanov, *op. cit.*, p. 43.

rizons ¹ ». La société de Boche et de sa femme lui était particulièrement chère. Ne serait-ce pas à cause de celle-ci, à moins que ce ne soit à cause d'une autre femme, que le restaurateur italien Giovanni, très jaloux, poursuivit revolver en main le poète, qui se sauva dans un cabaret ? Après cet incident fâcheux, Vazov, qui prenait jusqu'alors ses repas chez Giovanni, s'établit dans une « pension » fréquentée par des ouvriers allemands. C'est là qu'il apprit un peu « la langue de Schiller et de Goethe », mais assez peu pour mériter de ses interlocuteurs le sobriquet de *Deutschverderber* ².

Il habitait chez des paysans et devint amoureux d'une des filles de ses hôtes. Le souvenir de cette idylle ne devait jamais s'effacer de sa mémoire. Vingt ans après, il revenait en pèlerinage en ces mêmes lieux, témoins indifférents de son amour de jeunesse. Sa bien-aimée était morte depuis des années. Les paysans furent étonnés de voir arriver un monsieur fort sérieux, s'arrêtant à tout instant et s'abandonnant à la contemplation des choses les plus ordinaires : « Combien de fois, sous ces saules, près de la source autour de laquelle résonnaient tous les soirs les joyeux éclats de rire des jeunes filles, il avait attendu, le cœur battant, l'arrivée tardive de la jeune fille qui venait remplir une dernière fois ses seaux ! Que de douces soirées d'amour dans la vallée obscure, parmi les bruits nocturnes de la rivière et de la brise ! Stroumka ! La belle aux yeux noirs, aux cheveux de jais, à la démarche fière... Aujourd'hui encore il la revoit dans toute sa beauté audacieuse et sauvage. Il se la rappelle lorsque, le matin, nu-pieds et bien découplée, fière, espiègle, fraîche comme une fleur, elle conduisait les veaux à l'abreuvoir au milieu du village ; son rire sonore dominait tout lorsqu'elle bavardait avec ses compagnes ... Et il attendait avec impatience le coucher du soleil, l'heure avancée de la soirée où la source devenait déserte et où cette jeunesse sauvage, libre et ardente, arrivait avec ses seaux ... ³ »

C'est à Pernik que Vazov put observer de plus près la vie des paysans. Leur parler pittoresque, les légendes qu'il entendait raconter lui plurent infiniment. Le contraste entre leur vie besogneuse et la grandeur de l'ancien royaume que son imagination découvrait partout dans la contrée lui était douloureux. Il avait remis sur le chantier son drame de *Svétošlav Tiho*, qu'il avait déjà commencé à Sopot, et dont le sujet, inspiré de l'histoire bulgare, répondait à ses préoccupations présentes. En même temps, il écrivait un poème,

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 43.

² *Ibid.*, p. 43.

³ *Œuvres*, t. XI, pp. 27-28.

Pernik, où il glorifiait le passé de son pays ¹. Il se trouvait alors éloigné des régions où se propageait le mouvement révolutionnaire. Cet éloignement même le tenait comme à l'écart des grands problèmes de l'époque et loin de l'apostolat qu'il avait exercé avec tant de véhémence à Moustafa-Pacha. A la poignante réalité bulgare il substituait le rêve de la Bulgarie libre d'autrefois, qu'il espérait revoir dans un proche avenir.

En 1874, le gouvernement turc, en proie à des difficultés financières, cessa de payer ses fonctionnaires. Vazov prit le parti raisonnable d'aller chercher son traitement à Sofia. Le refus de payer du bey le détermina à donner sa démission. Il passa alors quelques mois dans la grand'ville, et ce fut une période de vie aventureuse et gaie ². Une entreprise malheureuse, où il tenta de mettre à profit l'expérience qu'eussent dû lui assurer plusieurs années d'apprentissage, suffit, en lui faisant perdre ses économies, à le convaincre qu'il n'était pas fait pour les affaires, si bien qu'il n'eut d'autre ressource que de regagner Sopot à la fin de l'année.



Mais Sopot n'était plus la ville paisible et un peu endormie qu'il avait quittée quatre ans plus tôt. Hospitalière à la propagande révolutionnaire, elle avait reçu de « l'apôtre » Levski le mot d'ordre de la sédition. Levski mort, d'autres avaient continué son apostolat. Dès 1875, une tentative insurrectionnelle éclatait à Stara-Zagora. L'échec fit reculer les timides. Mais la liberté avait par trop gagné les imaginations et aguerri les volontés pour demeurer plus longtemps un mot vide de sens. Au début de l'année 1876, l'idée d'une nouvelle insurrection remua tout le pays ³. On se prépara à l'action dans la fièvre et sans le moindre souci de prudence. Toute la société bulgare, les hommes de tout rang et de tout âge s'associèrent à ce mouvement. Les tonneliers fabriquaient de gros canons en bois de cerisier. Les enfants ramassaient de vieux fers pour la mitraille et coulaient du plomb pour les cartouches. Les couteliers forgeaient des sabres nuit et jour. Les tailleurs confectionnaient des uniformes

¹ Voir Самуилъ или Мечтания на Перникъ, Марица, III, n° 155, du 28 juillet 1880. Des fragments de ce poème ont été recueillis dans les *Œuvres*, t. XVII, pp. 144-145.

² Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 45, et Константинъ Иречекъ, Български дневникъ, 1879-1884, t. II, Пловдивъ-София, 1932, p. 395.

³ Sur l'insurrection de 1876 et ses conséquences, voir : З. Стояновъ, Записки по българските въстания, t. I, Пловдивъ, 1884 ; t. II, Руссе, 1887 ; t. III, София, 1892 ; — Д. Т. Страшимировъ, История на априлското въстание, t. II et III, pp. 891-920 ; Йорданъ Венедиковъ, Въстанието dans България 1000 години, *op. cit.*, Пловдивъ, 1907.

payés par des bons que garantissait l'État libre de demain. Et, comme les fusils manquaient souvent, on mettait en état les vieux fusils à pierre, et l'on amassait de grandes quantités de poudre à canon, qu'on achetait le plus souvent dans les villages turcs. De temps en temps, des revolvers entassés dans des caisses franchissaient le Danube secrètement, payés au poids de l'or par les pauvres laboureurs et par les sages tchorbadjis. Les femmes brodaient des drapeaux et passaient des jours entiers dans les cuisines à préparer du pain de munition. Les maîtres d'école enseignaient à leurs élèves comment on devient une nation libre. Le scepticisme et la réserve des vieux bourgeois étaient ébranlés par les prophéties d'un moine inconnu qui avait trouvé une formule magique. Le millésime de 1876, transcrit en lettres slaves correspondant aux chiffres arabes, donnait ce foudroyant *mane, thecel, pharès* : la Turquie va s'écrouler¹.

Vazov était dans sa ville natale. Il avait sa place et son rôle dans le Comité révolutionnaire de Sopot. Il vivait dans l'attente et chantait en poète. Il était l'auteur de la *Marche* des révolutionnaires². Quelques poèmes écrits en 1875 et au début de 1876 nous permettent d'entrevoir l'espoir et la crainte qui se partagent son âme en face de l'avenir obscur. Il faut attendre les derniers mois qui précèdent le mouvement, la veille même de l'insurrection, pour le trouver entièrement confiant, du moins en apparence.

La secousse morale chez le poète est pourtant évidente. Il n'est pas moins profondément transformé que sa ville. Dans *La guzla réaccordée*, il se reproche d'avoir jusqu'alors chanté ses amours. Il casse les cordes faibles de sa *guzla* et leur substitue des cordes nouvelles qui feront résonner des cris de guerre et des chants de liberté³. La misère du peuple, qui s'étale sous ses yeux, le poursuit de visions terrifiantes jusque dans son sommeil :

Et comme je ne puis les sauver,
Je me mets alors à pleurer avec eux⁴.

¹ Voir З. Стояновъ, Записки по бжлгарскитѣ въстания, *op. cit.*, t. I, p. 383 ; Д. Т. Страшимировъ, История на априлското въстание, *op. cit.*, t. II, p. 164-165 ; Г. Димитровъ, Княжество България, *op. cit.*, t. II, p. 396-397. Les journaux ne manquaient pas de la reproduire. Dans les collections très endommagées des journaux de l'époque (1876-1877), conservées à la bibliothèque nationale de Sofia, on en trouve une trace : Пророчество Исайно чтение, Турция не падне, Нова България, I, n° 9, p. 36, col. 3, du 26 juin 1876.

² Voir Панагюрскитѣ въстаници, *Œuvres*, t. I, p. 22.

³ Voir Новонагласената гузла, *ibid.*, pp. 15-16.

⁴ И какъ неможъ да ги избавжъ
Ведно съ тѣхъ и азъ пдажъ тогава.

1875 година !!, Прѣпорецъ и гузла, Стихотворения отъ Пѣйчина, Букурещъ, 1876, p. 13. Ces vers qui figurent encore dans l'édition du recueil de 1895, à la page 11, sont supprimés dans les éditions postérieures.

Les rêves trompeurs de son imagination ont beau s'efforcer de l'arracher à la réalité. Celle-ci est par trop présente : elle s'impose à lui. Les premières hésitations passées, il est pris dans le mouvement général. « Les chaînes qui nous garrottent depuis cinq siècles sont rongées par la rouille, le temps est venu de les briser, de brandir nos couteaux bien affilés contre les Turcs féroces et cruels ¹. »

Mais, à travers l'influence du milieu, une influence précise est visible, et qui est singulièrement forte. C'est celle du poète révolutionnaire Hr. Botev. Cet homme d'action avait raillé un jour, dans un poème ², l'optimisme que professait Vazov. Vazov, loin de lui engarder rancune, lui en avait peut-être su gré : du moins, lui avait-il voué la plus grande admiration ³. Ce furent, avec l'insurrection même, les vers de Botev qui devinrent les deux sources essentielles de son inspiration. Les idées, les rythmes et jusqu'aux expressions de Botev reviennent dans ses poèmes ⁴. Ainsi, comme cela arrive parfois, notre poète a comme retrouvé une seconde fois sa vraie personnalité : il s'est mieux connu lui-même sous l'influence d'un autre poète.

Botev, lui, voyait dans la lutte contre les Turcs le but de sa vie. Il n'était rien qui pût trouver place à côté de cet idéal, et tout risquait de le mettre en péril ⁵. La femme était dangereuse pour l'amour de la patrie ⁶. Les camarades, les amis, le poète lui-même n'étaient

1

Дошло е време, дошло е
Да счупимъ стари окови,
Да дигнемъ остри ножови
Въз турци хищни, сурови
Дошло е време, дошло е!

Дѣдитѣ наши злочести, Прѣпорецъ и гусла, *op. cit.*, p. 33 ; dans l'édition de 1895, ce poème se trouve aux pages 22-23 ; supprimé dans les *Œuvres*.

² Voir *Защо не съмъ, Христо Ботйовъ, Съчинения*, publiées par les soins de Z. Stoianov, София, 1888, pp. 41-42. Pièce reproduite dans toutes les éditions ultérieures.

³ Vazov et Botev se sont, semble-t-il, peu connus. Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 36, 133, et *Œuvres*, t. VII, pp. 166-168. Voir aussi Христо Ботевъ, Критическа студия, dans les *Œuvres*, t. XIII, pp. 49-91.

⁴ Comparez notamment : Новонагласената гусла (Прѣпорецъ и гусла, 1876, *op. cit.*, pp. 5-7, recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 15-16) à Борба et До моето първо либе (Христо Ботйовъ, Съчинения, *op. cit.*, pp. 30-31 et 8-9) ; 1875 година!! (Прѣпорецъ и Гусла, 1876, pp. 12-14, reproduit dans l'édition de 1895, pp. 10-12, supprimé dans les *Œuvres*) à Майцъ си (dans les Съчинения de Botev, pp. 13-14) ; На Гергийовденъ, (Прѣпорецъ и Гусла, 1876, pp. 38-40 dans l'édition de 1895, pp. 27-28, supprimé dans les *Œuvres*) à Гергийовъ-денъ et Въ механата (dans Съчинения de Botev, pp. 32-33 et 16-17).

⁵ Voir Къмъ братя си, Христо Ботйовъ, Съчинения, *op. cit.*, p. 15.

⁶ Voir До моето първо либе, *ibid.*, pp. 8-9.

que des fils indignes de leur mère esclave ¹. Le peuple n'était souvent qu'une foule égoïste et vile ². Il n'y avait de grand que le sacrifice de soi et la mort pour la patrie ³.

Vazov a subi profondément le rayonnement de cette foi, mais sans cesser d'être tel que l'ont fait ses origines de boutiquier villageois. L'insurrection est à ses yeux une entreprise périlleuse, car la force des Turcs est redoutable. Il entend avec un déchirement de cœur les cris des prisonniers. Ce n'est pas en chantant qu'il soulagera vraiment leur malheur ⁴. Il ne lui reste qu'à enfoncer les portes de la prison, mais il sait qu'il ne s'y résoudra point, parce qu'il est faible. La femme qu'il aime ne le détournera pas de la lutte, et il ne la repoussera pas : elle sera la compagne fidèle qui vit comme lui dans l'attente de l'avenir fatal ; elle brodera sur le drapeau vert un lion effrayant qui mettra en déroute « le croissant » et brisera les chaînes ⁵. Mieux que Botev il comprend les doutes, le courage parfois chancelant de ces paisibles artisans qui vont se battre contre les Turcs. Il les blâme assurément : il se rend pourtant compte qu'ils ont raison d'être ainsi, car il a le bon sens du peuple à l'égard des choses pratiques, et l'insurrection est ou, du moins, doit être une de ces choses. Elle ne sera en tout cas victorieuse que si elle est conçue comme telle. Sa foi est raisonnable et plus riche de bon sens que d'illusions. Elle n'en est que plus efficace.

Le premier coup de fusil fut tiré le 20 avril 1876, à Koprivchtitsa. Bientôt, à Panagourichté, on proclamait la liberté. Klisoura et d'autres villages suivaient le mouvement. En Thrace, les grands villages de Batak, Pérouchtitsa, Bratsigovo et d'autres encore vivaient les premières ivresses de la vie libre. Cependant Karlovo, Kalofer et Sopot ne se soulevèrent pas. Les gens de Sopot, dans leur prudence native, décidèrent de n'agir que s'ils étaient attaqués par les hordes des bachibouzouks. Bientôt la police de Karlovo investit la ville pour chercher les *comitadjis*. Vazov dut s'enfuir. La mère du poète note à ce sujet dans son journal : « Je priai alors votre père d'envoyer Jeannot en Roumanie pour lui épargner, au moins à lui, les tortures infligées par les Turcs ⁶ ». Vazov partit rapidement pour Plovdiv, conduit par un charretier turc, au visage débonnaire, qui lui fit

¹ Voir Въ механата, *ibid.*, pp. 16-17.

² Voir Странникъ, *ibid.*, pp. 25-26, Гергйовъ-день, *ibid.*, pp. 32-33 ; à certains égards Патриотъ, *ibid.*, p. 34 ; Борба, *ibid.*, pp. 30-31 et Дѣлба, *ibid.*, p. 10.

³ Voir На прощаване, *ibid.*, pp. 3-7 et Дѣлба, *ibid.*, p. 10.

⁴ Voir le poème 1875 година!! cité p. 58, note 4.

⁵ Voir Прѣпорецъ, (На либето), Прѣпорецъ и Гусла, 1876, *op. cit.*, pp. 33-35, recueilli dans les *Œuvres*, t. I, p. 21.

⁶ Voir le Recueil jubilaire de 1920, p. 36.

éviter toute sorte de dangers. En traversant un village turc, il vit une cinquantaine de Turcs se préparant à grossir les hordes de *bachibouzouks* : « des vieux, des jeunes, et des enfants. Tous, ils avaient des armes à la main : les uns aiguisaient des coutelas, d'autres, avec des chiffons, fourbissaient des fusils et des revolvers, ou coulaient du plomb pour les cartouches autour d'un petit feu ¹ ». Dans un autre village il trouva une paysanne abandonnée pendant son sommeil par ses proches ; le village était désert. Il eut l'idée de lui sauver la vie, mais à ce moment Osman, le charretier, qui avait fait boire les chevaux, les réattela : « Son visage avait changé et avait perdu son expression débonnaire de tout à l'heure ; il jeta tour à tour sur moi et sur la paysanne un regard cruel et fanatique ² ». Il fit claquer son fouet, et la charrette repartit brusquement. Non loin de là, quelques Circassiens les croisèrent, mais, soit qu'ils l'aient pris pour un Turc, soit que la pauvre paysanne abandonnée ait éveillé leur convoitise, ils passèrent sans l'arrêter. Le soir, au-dessus des villages de la Thrace en flammes, le ciel printanier rougeoyait. A Plovdiv, un Bulgare, qui faisait métier d'espion auprès des Turcs, fournit à Vazov un passeport qui lui permit de se rendre à Constantinople, où il s'embarquerait pour la Roumanie ³.

Le 3 mai 1876, Vazov arrivait à Bucarest. C'est là que le poète Botev organisait alors la troupe qui allait franchir le Danube un peu plus tard. Mais la fatalité prévue par les patriotes les moins exaltés ne tarda pas à étouffer les cris des lutteurs confiants. Une répression sanglantè et féroce fit frémir le monde civilisé. Gladstone, dans sa brochure et dans ses discours, cria bien haut son indignation et prit avec force la défense des victimes ⁴. Dans ses lettres poignantes Macgahan révéla au monde les massacres de Pérouchitsa et de Batak ⁵. Hugo, bouleversé, lança son manifeste ⁶. L'in-

¹ *Œuvres*, t. VII, p. 136.

² *Ibid.*, p. 139.

³ Voir *ibid.*, pp. 154-161. A. T. Iliev, qui avait rencontré par hasard Vazov à Constantinople, rapporte ce qui suit dans ses *Souvenirs* : « Govédarov me dit que c'était le poète Iv. Vazov, qui fuyait de Sopot. Bientôt je fis connaissance avec lui... nous parlâmes de la situation. Il se sentait gêné, avait des scrupules de se préparer à quitter la patrie juste à ce moment. Pour le calmer, je lui dis ces quelques mots qui exprimaient ma profonde conviction : « La patrie a besoin de vous. Vous rendrez des mérites beaucoup plus grands en enrichissant les lettres bulgares des fruits de votre talent qu'en pourrissant dans les prisons turques. Vous avez été en Roumanie et vous y retournez. Travaillez avec la plume ». Je vis que ces paroles lui rendaient courage. » Спомен на Атанаса Т. Илиевъ, *op. cit.*, p. 169.

⁴ W. E. Gladstone, *Bulgarian horrors and the question of the East*, London, 1876.

⁵ J. A. Macgahan. *The Turkish atrocities in Bulgaria*, London, 1876.

⁶ Voir *Sur la Serbie* dans *Le Rappel*, n° 2364, du 30 août 1876, recueilli dans *Actes et paroles, Depuis l'exil*, t. III, Paris, Hetzel, s. d., in-12°, pp. 3-7.

justice fut connue ; elle révolta par sa brutalité : il fallait y mettre un terme.

La Serbie engagea une guerre contre la Turquie en 1876. Beaucoup de jeunes Bulgares émigrés se signalèrent dans les batailles. Mais la Serbie, ayant subi des défaites, dut se résigner et conclure la paix. Les nouvelles douloureuses de Bulgarie devinrent plus pressantes. Après quelques combats, la troupe de Botev était dispersée, et le chef lui-même périssait sur les rocs du Balkan, ainsi qu'il l'avait pressenti dans ses poèmes.

Les Bulgares de Roumanie avaient vécu de loin ces jours d'épreuves. Karavélov, l'ancien chef, blessé par la conduite de certains membres du Comité révolutionnaire, avait abandonné la présidence de ce Comité en 1874 ¹. Botev, qui lui avait succédé dans ces fonctions, avait à son tour donné sa démission, et le Comité avait fini par disparaître ². L'insurrection d'avril 1876 était dirigée par un autre Comité dont les membres se trouvaient comme ceux du Comité précédent « partout et nulle part ³ ». A Bucarest, la *Confrérie bienfaisante* des « vieux » subsistait encore, mais elle ne pouvait, même en ces durs moments, grouper autour d'elle les jeunes émigrés. Les circonstances allaient mettre en évidence d'autres personnes. Le Russe Vl. Séménovitch Ionin arriva en 1876. Il voulut faire revivre le Comité révolutionnaire en procurant aux « jeunes » et aux « vieux » des subsides fournis par les sociétés slavophiles russes. La propagande reprenait avec une force nouvelle ⁴.

Vazov, dès son arrivée, s'était mêlé aux milieux révolutionnaires de Bucarest. Ionin lui remit de l'argent et, en août 1876, le poète

¹ Voir M. Димитровъ, Преломѣтъ у Любенъ Каравеловъ презъ 1874 година, Просвѣта, I, 1935, fasc. 4, pp. 398-410.

² Voir sur Botev : Зах. Стояновъ, Христо Ботевъ, опитъ за биография, Русе, 1888 ; Михаил Димитров, Биография на Христо Ботев, София, 1924 ; Н. Начовъ, Христо Ботевъ, София, 1931.

³ Sur ce dernier comité voir : Д. У(ста)-Г(енчовъ), Българското централно благотворително общество въ Букурещъ прѣзъ 1876-77, год., Свѣтлина, VI, 1896, fasc. 1, pp. 2-3 ; du même auteur : Участието на Вазова въ Българския централенъ революционенъ комитетъ dans le recueil jubilaire de 1920, pp. 213-224 et Втората редакция на « Политическата програма на българския народъ » отъ 1876 година, Македонски прегледъ, IX, 1933-1936, fasc. 3-4, pp. 119-128. К. А. Цанковъ, Една народна политическа програма отъ 1876 год., Периодическо списание, t. LXIV, София, 1903, pp. 260-265, et Ив. Вазовъ, Œuvres, t. VII, pp. 169-178.

⁴ Sept nouveaux journaux commencent à paraître à cette époque : Възраждане, Нова България, Стара-Планина, Сѣкidayний новинарь, Vulturul, Independența națională, Българский Лъвъ. On ne possède de celui-ci aucun numéro. Il est mentionné dans Йорд. Ивановъ, Българский периодически печатъ отъ възраждането до днесъ (отъ 1844-1890 год.), t. I, София, 1893, p. 178.

publiait son premier recueil de vers : *Étendard et guzla*. Les journaux, aussitôt, en reproduisaient quelques pièces ¹. C'étaient, pour la plupart, des poèmes écrits à Sopot, auxquels s'ajoutaient quelques vers d'inspiration plus récente ². La préface qui ouvrait le volume contenait des appréciations assez justes sur la politique internationale et sur la situation des Bulgares, mais d'un point de vue de poète : « Tout le monde suit avec attention et intérêt les différentes phases par lesquelles passe ce drame sanglant : chaque peuple, selon ses intérêts et aspirations, s'agite plus ou moins. Les chefs d'État s'inquiètent pour l'avenir... les tyrans protestent... et les poètes écoutent leur inspiration ³. »

Le ton de colère et le langage virulent de certains poèmes du recueil révèlent un aspect nouveau du talent de Vazov. Sa muse, de toute évidence, était plus à l'aise loin de la menace des policiers turcs. Les souffrances de ses compatriotes en Bulgarie, la lecture des journaux pleins d'attaques contre les Turcs et contre toutes les puissances qui s'opposaient aux revendications bulgares, son existence d'émigré lourde de privations, tout avait contribué à le rendre farouchement irritable. Le succès de ses vers devait être grand. Les lecteurs y retrouvaient les pensées et les passions qui les agitaient eux-mêmes. En octobre 1876, le poète était admis dans le Comité révolutionnaire : « Messieurs, aurait dit un des membres du Comité ⁴, notre jeune poète, Vazov, est ici à Bucarest. Nous commettons un crime en le tenant éloigné de nous ». — « Mais, nous confie le poète, malgré la situation importante qui me fut faite au Comité, je vécus dans les privations et la misère la plus noire. J'étais sans ressources et mourais littéralement de faim.... Je restai tout l'hiver sans feu dans ma chambre, et c'est les mains engourdies de froid que j'écrivais *Étendard et guzla*. Et quels étaient mes repas ? J'allais le matin dans un café fréquenté par les émigrés : j'y prenais du lait avec un croissant ; c'était pour toute la journée ⁵. »

Au début d'avril, Vazov publie son second recueil : les *Tristesses*

¹ Къмъ Европа, Стара-Планина, I, 1876, n° 1, du 7 août ; Дизраели, *ibid.*, n° 2, du 14 août ; Тържеството на Турчина, *ibid.*, n° 4, du 21 août ; dès le mois de juin avant l'apparition en volume de l'*Étendard et guzla*, Нова България publiait le beau poème de Свобода или смъртъ, voir n° 9 du 26 juin.

² Voir ci-dessus, pp. 57-58.

³ Прѣпорѣцъ и Гузла, 1876, *op. cit.*, p. I. Cette préface, reproduite dans l'édition de 1895, a été supprimée dans les *Œuvres*.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 48.

⁵ *Ibid.*, p. 48 ; voir aussi *Œuvres*. VII, pp. 175-176. Évidemment une petite inexactitude dans les souvenirs de Vazov. Pendant l'hiver de 1876-1877 il écrivait les *Tristesses de la Bulgarie : Étendard et guzla* avait paru en août 1876.

de la Bulgarie. Le recueil est dédié : « A toi, Bulgarie sacrée ¹ ! » Dédicace significative : le martyr infligé à son peuple, tout en étant pour lui une source de souffrances morales, devient le grand thème qui l'inspire. Vazov n'avait-il pas écrit, à propos des massacres de 1876, ce mot terrible d'inconscience : « et les poètes écoutent leur inspiration ? » Sa nature, jusqu'alors, lui avait imposé la réserve que nous savons. D'instinct, il avait louvoyé, cherchant sa voie, se pliant docilement aux influences passagères des milieux qu'il fréquentait; il se montrait plein de modération, et ses vers l'attestaient du reste. Mais voici que soudain, frémissant dans la solitude obscure de sa chambre, la répression du grand élan de son peuple le livre tout entier à son indignation poétique. Il voit en elle, certes, plus et mieux qu'un thème à exploiter : c'est par elle qu'il semble prendre conscience de sa force de poète. Ainsi, après tant d'années de tâtonnements, il avait trouvé sa voie. Le sentiment de la patrie, si chaud dès son enfance, le domine désormais, et c'est ce sentiment qui, dorénavant, sera le foyer soufflant sans cesse à son œuvre une vivante ardeur.

Dans les *Tristesses de la Bulgarie* on retrouve les mêmes sujets que dans *Étendard et guzla*, mais traités avec plus d'ampleur et de fougue. Les horreurs de Batak et de Pérouchtitsa deviennent une obsession à laquelle le poète ne peut échapper. Nul, parmi ceux qui ont voulu justifier le traitement inhumain infligé à ses frères, n'est épargné. Les épithètes s'entassent et se multiplient, comme si elles ne suffisaient plus au poète pour flétrir les ennemis de son pays : « Je commence à croire, dit-il, que les principes humains ne sont que sottises et ennuyeuses inventions ! ²

Quel est ce siècle horrible ? Quelles sont ces années
Où de pareilles actions peuvent s'accomplir sous nos yeux,
Où le tyran joue librement avec le feu et l'épée
Où tout un peuple est exterminé dans le carnage le plus affreux ?
Quelle est cette Europe, fameuse par son humanité,
Spectatrice tranquille de ce tableau cruel ? ³

¹ На тебъ, Българю свещенна : premier vers du poème : На България, Тжигитъ на България, Букурещъ, 1877, p. 3, poème recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 31-32.

² Voir la strophe IV du poème Вѣкътъ, *Œuvres*, t. I, p. 60.

³ Какъвъ е тозъ вѣкъ страшенъ ? Какви сж тѣзъ години,
Въ кои дѣла такива се вършатъ прѣдъ очи ни?
Въ кои тирантъ волно играй съ огънь и съ мечъ
И цѣль народъ се трѣби чрѣзъ най-ужасенъ сѣтъ?
Каква е тазъ Европа, съ човѣщина прочута,
И зрителка спокойна на тазъ картина люта,
Ibid., p. 59.

Et peut-être, pourtant, ai-je tort de juger ainsi, reprend-il, après ce réquisitoire. Dans ce siècle on trouve des hommes magnanimes comme Strangford, Russel, Garibaldi, Hugo, Bright et d'autres. Et ce que nous voyons n'est que l'opposition éternelle du mal et du bien, du progrès et de la barbarie ¹. Siècle fatal, mais fatal pour tous. Et il se garde, dans sa modération naturelle, de pousser trop loin ses accusations ². Il est prudent et espère que de meilleurs jours sont réservés à ses frères.

Le poème de *L'insurrection* évoque le souvenir des héros morts pour la patrie. A Botev, Volov, Kablechkov, Levski, à tous ceux qui se sont sacrifiés pour la liberté, Vazov consacre à tour de rôle une louange sincère et vigoureuse ³. La Russie, émue par les souffrances des siens, lui rend l'espoir et il appelle ses camarades à la lutte, à la dernière lutte ⁴. Le livre des *Tristesses* s'achève sur le poème du *Printemps* ⁵. Les champs qui reverdissent, les montagnes rajeunies, les terres labourées apportent un peu de fraîcheur à l'âme endolorie du poète.

Étendard et guzla et *Tristesses de la Bulgarie* nous montrent au plein jour la technique du vers et la manière expressive de l'auteur. Vazov, tout en les perfectionnant, n'y ajoutera que très peu par la suite. Ce sont cette absence de renouvellement et cette fixation précoce qui nous ont décidé à consacrer à son art d'écrivain un chapitre spécial, sans nous attarder au cours même de l'étude de son œuvre, aux questions de forme. Qu'il nous suffise d'indiquer ici l'impression que nous laisse la lecture des deux premiers recueils. C'est celle d'un tempérament emporté se débattant dans des rythmes puissants. Les vers bondissent agiles, hachés d'exclamations et d'incises. Le poète ne semble pas maîtriser sa sensibilité; il ne peut à certains moments refréner les cris stridents qui jaillissent tout haut. Nous saisissons en lui une nature oratoire qui se livre à nous d'emblée dans ces premiers poèmes. Il parle d'abondance, avec passion, renforçant sans cesse son idée par la superposition des termes. C'est là un procédé qu'il tient, à n'en pas douter, de Victor Hugo. A un âge avancé, un peu fatigué peut-être, mais parvenu surtout à l'indépendance de ses propres moyens, il se débarrassera de ces entassements verbaux, et il saura rendre les mêmes états de débordante sensibilité par des termes forts qu'accompagnent de vigoureuses épithètes : sobrement.

¹ Voir la strophe VI du poème *Вѣнѣтъ*, *Œuvres*, t. I., p. 61.

² Voir la strophe V du même poème, *ibid.*, p. 60.

³ Voir *Бунѣтъ*, *ibid.*, pp. 64-68.

⁴ Voir *Русия*, *ibid.*, pp. 68-71.

⁵ Voir *Пролѣтъ*, *ibid.*, pp. 74-75.

C'est la lecture des *Châtiments* et des *Chants du crépuscule*, attestée par certains poèmes des *Tristesses de la Bulgarie*, qui permet à Vazov non seulement de s'initier aux techniques de Victor Hugo, mais aussi de développer certains côtés de son talent qui le rapprochent du maître français ¹. Mais, alors que chez Victor Hugo l'abondance s'affirme par un épanouissement d'images neuves, elle tend plutôt chez Vazov à provoquer un développement oratoire. La force et le mouvement de certains vers n'en sont pas moins saisissants : tels les longs vers de *L'insurrection* et des poèmes *Le peuple bulgare est-il perfide ?* et *Le siècle*. Il n'en est pas de même de certains petits vers sautillants et légers, dont le rythme se règle docilement sur le mètre. La rime, à la différence du modèle français, n'est pas pour lui l'objet de soins particuliers : elle est réduite à l'assonance, ou fait défaut, ou bien, lorsqu'elle est présente, n'est ni rare, ni riche. Au vrai, dans ces recueils, ce jeune poète est soucieux avant tout d'exprimer son ardeur de patriote, et les raffinements de forme ne l'inquiètent guère. Il n'en a pas moins trouvé, en plus d'un endroit, les accents d'un maître, et, tels quels, ses vers étaient, pour la poésie

¹ Vazov avait connu dès 1868, à Plovdiv, le monologue de Charles-Quint d'*Hernani* (voir ci-dessus, p. 31). Au cours des années suivantes, il avait eu plusieurs occasions d'entendre parler du poète français. En 1876, Victor Hugo avait publié la lettre sur les atrocités de Batak, qui avait fait beaucoup de bruit dans les milieux révolutionnaires bulgares (voir ci-dessus, p. 60, note 6). Le dernier Comité révolutionnaire avait envoyé aussitôt un télégramme de remerciement à V. Hugo (voir *Œuvres*, t. VII, p. 175). Vazov avait lui-même placé le poète français parmi « les hommes magnanimes du siècle » (voir *Тжигитъ на България*, 1877, *op. cit.*, p. 28). *Malheur à vous, oiselets*, portait la date du 2 décembre 1876 (voir *ibid.*, pp. 7-8). Vazov ajoute en sous-titre : « d'après Victor Hugo ». Il traduit habilement *La chanson*, XIII^e pièce du premier livre des *Châtiments*, et y joint une strophe sur les événements bulgares (*Les Châtiments*). D'autres poèmes de Victor Hugo ont également attiré Vazov : *France, à l'heure où tu te prosternes* et *A un martyr*, dans les *Châtiments*, fournissent des thèmes aux poèmes de Vazov : *A la Bulgarie* et *Le pasteur* (voir *На България*, *Тжигитъ на България*, 1877, *op. cit.*, pp. 3-4, recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 31-32, et *Пастирътъ, Тжигитъ на България*, *op. cit.*, pp. 15-16. Sur ce poème voir également Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 191). Vazov s'inspire de *L'aurore s'allume* des *Chants du crépuscule*, tout en en reproduisant le rythme, pour écrire son *Printemps* (voir Victor Hugo, *Œuvres complètes*, *Poésie*, t. III, Hetzel, 8^e, Paris, s.d., pp. 109-114 et Vazov, *Тжигитъ на България*, *op. cit.*, pp. 45-46, poème recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 74-75). Des souvenirs de Victor Hugo percent dans les poèmes de Vazov et les rapprochements qu'on peut faire ne sont pas rares. Dans *O tempora, o mores* de Vazov, on retrouve plus d'une réminiscence de V. Hugo (voir *O tempora, o mores*, *Тжигитъ на България*, *op. cit.*, pp. 25-29, poème recueilli sous le titre de *Вѣкътъ* dans les *Œuvres*, t. I, pp. 58-61, et Victor Hugo, *Œuvres complètes*, *Poésie*, t. III, *op. cit.*, *Il n'avait pas vingt ans*, p. 85, v. 18-29 ; *Conseil*, *ibid.*, p. 93, v. 17-24 ; *A Alphonse Rabbé*, *ibid.*, p. 99, v. 9-12 et p. 110, v. 1-2.

de son pays, de la plus heureuse nouveauté, car jamais vers en langue bulgare n'avaient vibré aussi puissamment.

* * *

En avril 1877, la Russie déclarait la guerre à la Turquie. Les Bulgares accueillirent la nouvelle avec joie. Bientôt les armées russes commencèrent à traverser Bucarest pour se rendre à la frontière turque. Le tsar Alexandre II arriva à son tour dans la capitale roumaine. Les émigrés vivaient de grands jours. Vazov réaccorda sa lyre. Il imprima sur feuilles volantes deux poèmes qu'il dédia au tsar et au généralissime des armées russes, le grand-duc Nicolas Nikolaévitch ¹.

Le prince Tcherkaski, chargé de diriger le service d'enrôlement des volontaires bulgares s'installa à Bucarest. Les intellectuels étaient attachés à l'armée, en qualité d'interprètes ou de secrétaires. Vazov se présenta au prince, qui le nomma traducteur. « Le prince m'a trouvé, paraît-il, l'air doux et pacifique, et il m'a éloigné du sifflement des balles. » Et il ajoute avec ironie : « Dieu bénit le grain, et aujourd'hui la Bulgarie présente un champ fertile en bureaucrates. Heureux début ² ! »

¹ De ces feuilles volantes une seule a été conservée à la Bibliothèque Nationale de Sofia : c'est celle éditée par le journal *Сѣкидневний новинарь*, à Bucarest : На Негово императорско височество, Великий Князь Николая Николаевича главнокомандующий на южно-русската армия въ Плоешъ. Ce poème, comme celui que Vazov avait dédié au tsar (Ода на императора Александра II), a été reproduit dans *Избавление*, Букурешъ, 1878, pp. 7-17 et recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 81-88.

² *Œuvres*, t. XI, p. 38.

CHAPITRE III.

EN PAYS LIBRE (1877-1880).

En juillet 1877, Vazov remplit l'humble emploi de secrétaire auprès du gouverneur de Svichtov, Naïden Gêrov. Le poète croit avoir quelque raison de se plaindre. On sait que le prince Tcherkaski l'avait nommé traducteur. Les bureaux du gouverneur sont installés dans la maison paternelle d'Aléko Konstantinov, le futur auteur de *Baï Ganiou*, le *Tartarin* bulgare. Aléko Konstantinov y exerce sa plume, lui aussi, à copier des paperasses. Vazov habite en ville une chambre pauvrement meublée, qui ne convient que trop à sa vie de fonctionnaire effacé. Le Russe Tsénine, chef des bureaux, montre envers ses subalternes une bienveillance protectrice, et le vice-gouverneur pousse la familiarité jusqu'à leur offrir à boire. Ce sont d'heureux moments qui dissipent la gêne et tempèrent l'austère application des jeunes, ambitieux de grimper rapidement les degrés de l'échelle administrative et qui tous, sans doute, se croient au-dessus de leur tâche.

Svichtov était la première ville bulgare libérée par les Russes. Dans cette capitale improvisée, jour et nuit, l'interminable file des armées russes franchissait les deux ponts de bateaux jetés sur le Danube entre la rive roumaine et la rive bulgare ¹. Des généraux, des princes s'arrêtaient dans la ville ². Le tsar lui-même y avait

¹ Voir *Първитѣ дни на свободата*, *Œuvres*, t. XI, pp. 37-47 ; *Велики спомени въ печални дни, Изъ бѣлѣжника на поета*, София, 1920, pp. 9-13.

² Svichtov avait attiré nombre d'intellectuels bulgares, jusqu'alors dispersés en plusieurs pays étrangers. Vazov rencontra là des camarades de Sopot. Il revit Nicolas Ivanov, le « maréchal Bazaine » comme on l'appelait autrefois, qui lui rendit les quelques poèmes d'amour que nous connaissons (voir ci-dessus, p. 36, note 1). Il vit également le jeune K. Vélitchkov. L'ancien élève du lycée français de Constantinople lui parla avec une éloquence persuasive de ses poètes préférés. Au départ, il lui fit présent des *Châtiments* de Victor Hugo. « Ce volume était à Svichtov ma seule lecture, dit Vazov. Je devorais, j'apprenais par cœur des pièces

séjourné, accueilli avec transport par une population délirante. La guerre absorbait tout le monde. Et, dans le vertige où l'on vivait, l'ancien secrétaire des révolutionnaires n'était plus qu'un personnage oublié. C'est à cette époque agitée qu'Ivan apprit la mort de son père. Il se résigna rapidement. « Cette perte était grande, dit-il, dans un poème, mais je ne m'en plains pas. Je n'ai plus la force de protester contre la commune destinée ¹. »

L'armée du général Gourko avait franchi le Balkan et s'était même emparée de quelques villes au sud des montagnes. Mais d'autres armées russes s'étaient heurtées à Pléven aux troupes d'Osman pacha. Les Russes se virent menacés. La marche de leurs armées du sud se trouva par là même ralentie. Pléven résista plus de quatre mois. Enfin, le 29 novembre, les soldats d'Osman pacha mettaient bas les armes, et les Russes reprenaient leur marche en avant. La Turquie, bientôt vaincue, signait le 19 février 1878 un traité de paix à San Stefano, aux portes de Constantinople.

Vazov resta à Svichtov jusqu'à la fin de l'année 1877, réagissant avec vivacité aux événements : tantôt désolé par l'insuccès des armées russes, tantôt transporté par leurs victoires, mais pourtant, toujours confiant en ces masses grises des régiments qui passaient les ponts du Danube. Une fois il chante le tsar entouré par les paysans du village de Béla, qui ont « allumé leurs pipes comme devant leur maire ². » Une autre fois il semonce les armées roumaines pour avoir maraудé dans les villages bulgares ³, en même temps qu'il s'empporte contre certains habitants de Svichtov, qui auraient réprouvé les excès de la population mettant à sac les maisons des Turcs. « Le peuple se voit libre et il veut se venger ⁴ », dit-il. N'a-t-il pas assez souffert ? Il attendait l'année 1878, qui allait mettre fin à l'esclavage :

entières, et c'est alors que Victor Hugo commença à exercer une très grande influence sur mes œuvres. J'étais surtout captivé par l'*Expiation* » (Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 51) ; voir aussi Въпоминателни бѣлѣжии, art. cité, dans К. Величковъ. Повѣсти, разкази, спомени, t. I, *op. cit.*, p. VI, et *Œuvres*, t. XIII, p. 93.

¹ Тежка жертва бѣше тая
И за нея не скърбж

Сила нѣмамъ да роптаѣя
Противъ общата сѣдба.

Не въдишай! Избавление, 1878, p. 63, poème recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 109-110.

² Voir Царьтъ въ Бѣла, *Œuvres*, t. I, pp. 102-103.

³ Voir *Armata nostra*, Избавление, 1878, pp. 50-51 ; dans l'édition de 1895, p. 32, supprimé dans les *Œuvres*.

⁴ Той вижда се въ свобода,
Той иска да мѣсти.

Развалинитѣ въ Свищовъ, Избавление, 1878, p. 29 dans l'édition de 1895, p. 19 ; ce poème est supprimé dans les *Œuvres*.

Oublions, méprisons
Les hostilités, l'ombre et les passions ¹.

Et plus loin :

Que la loi sacrée
De la justice et de la liberté
Ait son autel chez nous,
Pour nous faire vivre dans le bonheur ².

Sur ces entrefaites, son supérieur Tsénine, satisfait de ses services, proposait son avancement à partir du 1^{er} janvier 1878. Bientôt Vazov allait être transféré à Roustchouk ³.

A Svichtov, c'était la guerre ; à Roustchouk, ce fut la fête. La ville était évacuée par les Turcs et la paix conclue. Les militaires russes, fatigués par la campagne, savouraient la volupté de la détente. Les soirées dansantes, les bals, les représentations théâtrales grisèrent la jeunesse de Roustchouk. La liberté lui semblait encore plus chère sous ce vêtement de gaité nonchalante.

Présenté comme poète au gouverneur de la ville, le général Akimov, Vazov fut chargé du rapport quotidien sur les événements de la région. C'était un petit travail de gazetier officiel qui ne lui prenait guère que quelques heures par mois. Il attendait mieux : la brillante carrière administrative qu'il avait espérée lui échappait. Il ne put se défendre de dire sa déception au général qui lui répondit avec son sourire bienveillant : « Mais, *batiouchka*, pourquoi voulez-vous plus de travail, vous êtes poète et je vous laisse du temps pour écrire ⁴. » De fait, à Roustchouk, Vazov touchait un traitement plus élevé qu'à Svichtov. Il vivait à l'aise et entretenait sa mère qui était

¹ Да махнемъ, да прѣзремъ
Вражди и мракъ и страсти.

Et encore :

Катъ непотрѣбни храсти.
Катъ дири отъ яремъ,
И нашъ пародъ сиракъ
Отъ сѣ сърдце да любимъ
И сѣтний ровский знакъ
У насъ да погубимъ.

Чувства по новата година, Избавление, 1878, p. 71. Ce couplet, qui figure encore dans l'édition de 1895, p. 44 a été précisément supprimé dans les *Œuvres*.

² Свещениятъ законъ
На равенство и правда
У насъ да има тронъ,
Та щастие да влада.

Œuvres, t. I, p. 114.

³ Voir С. Чилингировъ: Два документа за Вазова, Слънце, II, 1920, fasc. 4, p. 305.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 53.

séjourné, accueilli avec transport par une population délirante. La guerre absorbait tout le monde. Et, dans le vertige où l'on vivait, l'ancien secrétaire des révolutionnaires n'était plus qu'un personnage oublié. C'est à cette époque agitée qu'Ivan apprit la mort de son père. Il se résigna rapidement. « Cette perte était grande, dit-il, dans un poème, mais je ne m'en plains pas. Je n'ai plus la force de protester contre la commune destinée ¹. »

L'armée du général Gourko avait franchi le Balkan et s'était même emparée de quelques villes au sud des montagnes. Mais d'autres armées russes s'étaient heurtées à Pléven aux troupes d'Osman pacha. Les Russes se virent menacés. La marche de leurs armées du sud se trouva par là même ralentie. Pléven résista plus de quatre mois. Enfin, le 29 novembre, les soldats d'Osman pacha mettaient bas les armes, et les Russes reprenaient leur marche en avant. La Turquie, bientôt vaincue, signait le 19 février 1878 un traité de paix à San Stefano, aux portes de Constantinople.

Vazov resta à Svichtov jusqu'à la fin de l'année 1877, réagissant avec vivacité aux événements : tantôt désolé par l'insuccès des armées russes, tantôt transporté par leurs victoires, mais pourtant, toujours confiant en ces masses grises des régiments qui passaient les ponts du Danube. Une fois il chante le tsar entouré par les paysans du village de Béla, qui ont « allumé leurs pipes comme devant leur maire ². » Une autre fois il semonce les armées roumaines pour avoir maraudé dans les villages bulgares ³, en même temps qu'il s'emporte contre certains habitants de Svichtov, qui auraient réprouvé les excès de la population mettant à sac les maisons des Turcs. « Le peuple se voit libre et il veut se venger ⁴ », dit-il. N'a-t-il pas assez souffert ? Il attendait l'année 1878, qui allait mettre fin à l'esclavage :

entières, et c'est alors que Victor Hugo commença à exercer une très grande influence sur mes œuvres. J'étais surtout captivé par l'*Expiation* » (Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 51) ; voir aussi Възпоминателни бѣлѣжки, art. cité, dans К. Величковъ. Повѣсти, разкази, спомени, t. I, *op. cit.*, p. VI, et *Œuvres*, t. XIII, p. 93.

¹ Тежка жертва бѣше тая
И за нея не скърбѣж

Сила нѣмамъ да роптаѣя
Противъ общата сѣдба.

Не въздишай! Избавление, 1878, p. 63, poème recueilli dans les *Œuvres*, t. I, pp. 109-110.

² Voir Царьтъ въ Бѣла, *Œuvres*, t. I, pp. 102-103.

³ Voir *Armata nostra*, Избавление, 1878, pp. 50-51 ; dans l'édition de 1895, p. 32, supprimé dans les *Œuvres*.

⁴ Той вижда се въ свобода,
Той иска да мѣсти.

Развалинитѣ въ Свищовъ, Избавление, 1878, p. 29 dans l'édition de 1895, p. 19 ; ce poème est supprimé dans les *Œuvres*.

Oublions, méprisons
Les hostilités, l'ombre et les passions ¹.

Et plus loin :

Que la loi sacrée
De la justice et de la liberté
Ait son autel chez nous,
Pour nous faire vivre dans le bonheur ².

Sur ces entrefaites, son supérieur Tsénine, satisfait de ses services, proposait son avancement à partir du 1^{er} janvier 1878. Bientôt Vazov allait être transféré à Roustchouk ³.

A Svichtov, c'était la guerre ; à Roustchouk, ce fut la fête. La ville était évacuée par les Turcs et la paix conclue. Les militaires russes, fatigués par la campagne, savouraient la volupté de la détente. Les soirées dansantes, les bals, les représentations théâtrales grisèrent la jeunesse de Roustchouk. La liberté lui semblait encore plus chère sous ce vêtement de gaieté nonchalante.

Présenté comme poète au gouverneur de la ville, le général Akimov, Vazov fut chargé du rapport quotidien sur les événements de la région. C'était un petit travail de gazetier officiel qui ne lui prenait guère que quelques heures par mois. Il attendait mieux : la brillante carrière administrative qu'il avait espérée lui échappait. Il ne put se défendre de dire sa déception au général qui lui répondit avec son sourire bienveillant : « Mais, *batiouchka*, pourquoi voulez-vous plus de travail, vous êtes poète et je vous laisse du temps pour écrire ⁴. » De fait, à Roustchouk, Vazov touchait un traitement plus élevé qu'à Svichtov. Il vivait à l'aise et entretenait sa mère qui était

¹ Да махнемъ, да прѣзремъ
Вражди и мракъ и страсти.

Et encore :

— Катъ непотрѣбни хрasti.
Катъ дири отъ яремъ,
И нашь пародъ сиракъ
Отъ сѣ сърдце да любимъ
И сѣтний ровский знакъ
У насъ да погубимъ.

Чувства по новата година, Избавление, 1878, p. 71. Ce couplet, qui figure encore dans l'édition de 1895, p. 44 a été précisément supprimé dans les *Œuvres*.

² Свещениятъ законъ
На равенство и правда
У насъ да има тронъ,
Та щастие да влада.

Œuvres, t. I, p. 114.

³ Voir С. Чилингировъ: Два документа за Вазова, Слънце, II, 1920, fasc. 4, p. 305.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 53.

restée avec ses autres enfants à Sopot. Le poète approchait de sa vingt-huitième année. De grande taille, d'une mâle beauté, il mettait quelque recherche dans sa toilette. Son hôtesse ne l'appelait-elle pas « le lord » ? Sa gloire de poète prenait un éclat nouveau dans cette société friande de plaisirs ¹. *Délivrance*, son troisième recueil, paraissait en 1878, suivi bientôt par la *Gerbe de mai*, poèmes d'amour de sa jeunesse ². Il se plaisait aux réunions mondaines. Les jeunes femmes lui arrachent plus d'un soupir. C'est tantôt au théâtre la jeune femme tendre et vive qui agite son éventail et semble appeler l'amour plutôt que le zéphyr ³. Tantôt c'est Raffié la Turque, de qui la jeune beauté et les chansons capiteuses révéleront au poète le pays de l'ivresse ⁴. Peut-être, est-ce encore Jeanne, cette hôtesse si vive à qui il dédie plusieurs poèmes ⁵ ? En saura-t-on jamais davantage sur ses amours ?

Cependant, malgré cette aimable agitation, certains travers de cette vie nouvelle ne lui échappent pas ⁶. Il persifle dans un poème

¹ Karavélov, l'ancien chef du mouvement bulgare à Bucarest, se trouvait à Roustchouk, mourant de la tuberculose. L'esprit toujours au travail, il pensait commencer la publication d'une revue littéraire et avait invité Vazov à y collaborer. Les deux hommes se voyaient souvent, et ils avaient de longs entretiens où la littérature tenait la première place. Une collaboration précieuse aurait pu naître de ces rencontres. Malheureusement, en janvier 1879, Karavélov s'éteignait. Les funérailles furent émouvantes. Russes et Bulgares rendirent les derniers honneurs au grand homme. Vazov écrivit à cette occasion un article où il retraça la vie et l'activité du défunt (voir l'article Каравеловъ изгубихме, Българинъ, II, n° 127, du 28 janvier 1879). L'article est signé de la lettre B. (B caractère cyrillique correspond au V français). Nous avons été amené à le découvrir par ces lignes de Vazov au sujet de la mort de Karavélov : « Moi-même j'écrivis un article passionné dans un journal bulgare, que faisait paraître à Giurgiu D. K. Popov, article qui plut beaucoup » (Chichmanov, *op. cit.*, p. 54). L'article, sans être « passionné », est le seul qui ait été publié à cette occasion dans Българинъ. Voir aussi Срещитѣ ми съ Любена Каравелова, *Œuvres*, t. XII, pp. 160-164.

² Майска китка, (*Gerbe de mai*), ne paraîtra qu'au moment où Vazov sera installé à Berkovitsa, voir ci-dessus, p. 36, et Iv. D. Chichmanov, *op. cit.* pp. 210 et 360.

³ Voir le poème Въ Руссенското театро, Българинъ, I, n° 76, du 30 juin 1878 reproduit dans Майска китка, *op. cit.*, p. 46, non recueilli dans les *Œuvres*.

⁴ Voir le poème Рафие, Българинъ, I, n° 120, du 4 janvier 1879, reproduit sous le titre de Кямиле dans Майска китка, *op. cit.*, pp. 45-46, non recueilli dans les *Œuvres*.

⁵ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 53.

⁶ Il prendra en 1879 une part active à des manifestations patriotiques : une catastrophe allait bientôt troubler ce joyeux lendemain de victoire. La cause nationale n'était qu'à demi gagnée. Elle exigeait encore de nouveaux efforts. Le traité de paix de San Stefano, qui avait créé une Bulgarie comprenant presque tous les pays de langue bulgare, n'était pas accepté par les grandes puissances européennes. Le 13 juillet, un nouveau traité signé à Berlin remaniait de fond

le médecin égoïste et paresseux qui refuse son aide aux malades pauvres ¹ ; d'autres personnes encore deviennent l'objet de son observation railleuse ². Sa critique, pourtant, est indulgente, son ironie est souriante. Quinze ans plus tard, il reviendra sur cette époque de sa vie et en rappellera certains souvenirs dans le roman de *Terre nouvelle*.

Mais c'est à un témoin étranger plutôt qu'à Vazov lui-même que nous devons demander l'évocation de cette société singulière, si ardente et si riche en contrastes, qu'était alors cette société toute neuve, proche de la paysannerie et pourtant déjà à demi citadine.

Un Russe, le comte Marouzine, dans une lettre à sa femme, nous décrit avec un humour mordant l'existence qu'il mène à Roustchouk :

« Tu veux que je te décrive tout — l'atmosphère, le milieu où je vis, la société, les amusements, les inconvénients — oh, ils sont énormes ! Et, malgré cela, tu verras qu'on ne meurt pas d'ennui ici. Figure-toi que je vais ce soir à un bal public, donné au profit du pays. Je voulais te communiquer mes impressions dans cette lettre, et pensais la mettre à la poste demain. Mais mon cousin Mihaïl Arcadiévitch part subitement aujourd'hui pour Moscou, et je profite de l'occasion, tu sais combien maintenant les lettres pour la Russie et venant de Russie sont lentes à parvenir. Mihaïl Arkadiévitch te dira des merveilles sur ce pays. Voilà un homme dont on ne pourrait dire qu'il s'ennuie dans ce monde primitif. Insiste surtout pour qu'il soit sincère. Beau, spirituel, habile, cavalier élégant, il fait fureur dans la société féminine. Ah, « société féminine » et « monde primitif » ! Mais comment concilier ces deux contradictions, me diras-tu ? Des contradictions ? Mais ici tout est contradiction, illogisme, incohérences étonnantes ! Voilà par exemple, immédiatement après les chaînes les plus lourdes de l'esclavage, la très libérale constitution anglaise ;... ce soir j'entendrai autour de moi le frou-frou des soies, des satins, des toilettes les plus riches, mais les frères et les maris de celles qui portent ces toilettes luxueuses chaussent avec non moins de plaisir leurs sandales de cuir traditionnelles ! Ce snobisme est en harmonie avec les mœurs assez libres

en comble les dispositions du premier. La Bulgarie, réduite à la région du nord-est, entre le Balkan et le Danube, devenait principauté vassale de la Turquie. Au sud du Balkan, la Roumélie orientale était créée, qui serait une province turque, dirigée par un gouverneur chrétien. Quant à la Macédoine, elle était purement et simplement réintégrée dans l'Empire turc. Des protestations véhémentes répondirent à la décision de la conférence de Berlin. Des réunions et des manifestations eurent lieu dans tout le pays. A Roustchouk un comité spécial fut fondé, et Vazov en fut le premier président. On lit dans la première circulaire, qui porte la signature du poète : « Les besoins de la patrie sont très grands maintenant ; mais l'un des plus impérieux est de porter aide à nos frères souffrants de Macédoine. Pour atteindre ce but sacré, le Comité appelle tous les Bulgares à prêter leur concours, etc. » (С. Чилингировъ, Два документа за Вазова, Слънце, II, 1920, fasc. 4, p. 306).

¹ Нашият докторъ, Българинъ, I, n° 106 du 12 novembre 1878, reproduit dans Майска китка, *op. cit.*, pp. 43-44.

² Voir Епиграмми, Майска китка, *op. cit.*, pp. 55-59.

des dames d'ici, influence de la culture roumaine. On assure qu'à l'intérieur du pays la vie serait plus rangée... Mais comment te décrire la ville de Roustchouk ?... Des rues étroites... des cafés où clapotent les narguilés, des ordures, l'Orient. Ajoute, pour la couleur locale, un tas de maisons ruinées, des toits troués, des minarets tronqués par nos obus et nos grenades lors des bombardements... J'étais curieux de voir si tu aurais appris le bulgare. Moi, je ne peux décidément rien apprendre de cet idiome corrompu, sorte de patois slave que le gouverneur admire et qu'il trouve très semblable au russe. Il me semble que c'est là l'effet d'un slavophilisme exagéré.

Mais qu'ils sont gentils, simples, bons, ces paysans bulgares ! Figure-toi, Lioubov Alexandrovna, qu'ils entrent chez moi, au bureau, se découvrent et me tendent la main. Imagine-toi un de nos moujiks faisant cela chez nous à un assesseur de collège ! Scandale ! La sainte Russie serait bouleversée tout entière ! Et tu sais, ils serrent bien, les doigts craquent dans leurs mains calleuses. Et pas de « Votre Excellence », mais « Monsieur ! » Au gouverneur, la même chose ! Et à lui aussi, la main. Excellent peuple, des mœurs démocratiques ! C'est vrai, nous avons des choses à apprendre chez les *bratouchki*. Mais l'*intelligentsia*, je m'excuse de ce mot prétentieux, s'efforce de s'éloigner du peuple. L'éclat de l'Occident la captive, et elle donne à ses manières, à sa façon de vivre une empreinte fausse et artificielle. Mais il ne faut pas le reprocher aux jeunes, c'est naturel, c'est la marche inévitable de tout jeune peuple dont le premier instinct est d'imiter. Et l'on ne peut nier qu'il y a ici de bons germes. »

Le général Akimov, qui s'était montré si soucieux de ménager les loisirs de son poète, allait bientôt éprouver son talent à l'occasion d'une soirée de bienfaisance. Il lui faisait savoir qu'il aimerait à le voir composer une petite comédie. Et le poète, ainsi pressenti, terminait quelques jours plus tard la farce du *Tchorbadji Mihalaki* ¹. C'est le sujet classique du père opposé au mariage de son enfant avec une personne qu'il considère comme inférieure. Le domestique prendra heureusement parti pour les jeunes et dupera son maître. L'auteur a pris directement ses personnages dans la réalité bulgare et n'a pas eu grand'peine à les rendre bouffons. Il n'a pas dédaigné non plus de recourir à ses souvenirs littéraires : son valet est un descendant proche du Scapin de Molière, et le tchorbadji Mihalaki, en ses folies, s'apparente à M. Jourdain. Cette comédie atteste un don sûr d'observation. La composition en est lâche, à vrai dire, mais des répliques amusantes percent à maints endroits. La sincérité de l'inspiration rachète l'inexpérience et la hâte de cette improvisation ².

Bientôt Ivan Vazov allait quitter Roustchouk : il était atteint d'une fièvre chronique. Par un heureux hasard, le ministre de l'Instruction publique, Marin Drinov, se trouvant à Roustchouk, pro-

¹ *Œuvres*, t. XXIV, *passim*, pp. 41-43.

² Publiée plus tard : Чорбаджи Михалаки, комедия въ 2 дѣйствия, Пловдивъ, Свищовъ и Солунъ, 1882, non recueillie dans les *Œuvres*.

posa au choix du poète le poste de chef de service dans son ministère ou celui de président du tribunal de Berkovitsa. Vazov, tous renseignements pris, embrassait, le 19 février 1879, la carrière judiciaire ¹.

Berkovitsa est une petite ville pittoresque du Balkan occidental. Nulle part Vazov n'eût pu mieux rétablir sa santé. Les habitants, de braves propriétaires, cultivaient la vigne et les arbres fruitiers. A son arrivée, le poète fut reçu par les deux membres du tribunal qu'il devait présider. Ils logèrent provisoirement leur président chez un notable. Quelques jours après, Vazov était installé dans une maison abandonnée par les Turcs. Un de ses collègues lui avait prêté un lit de bois, et c'était là, au début, tout l'ameublement de son logis. Bientôt son assesseur Iv. Stoïanov vint habiter sous le même toit. Le second assesseur était Jordan Chichkov, dont le poète nous a donné un portrait-charge dans le personnage de Mitrophane de la nouvelle intitulée *Mitrophane et Dormidolski*. Dès qu'il avait reçu sa nomination, Chichkov-Mitrophane aurait cessé d'aller à l'auberge fréquentée par les notables. Ceux-ci se seraient sentis blessés. Mais la conduite du juge était excusée par des personnes qui allaient comparaître devant lui : « Eh, petit frère (*bratouchka*), il faut de la jugeotte ! On ne te demande pas de savoir vendre des colliers aux paysannes, ni de chasser les mouches avec un balai, mais d'avoir une tête, une tête, petit frère », dit un personnage qui avait déjà un procès devant Daki (sobriquet du juge) ; il accompagna ces dernières paroles d'un large mouvement des mains, autour de sa tête et à une distance respectable des oreilles, pour marquer de cette façon les dimensions de la tête du juge ². Et celui-ci, cependant, se plaignait à un de ses amis : « Des jugements ! Des jugements ! Beaucoup de procès... Dieu nous aide !... et pas de temps, pas de temps... Les lois, les nouvelles lois... ³ ! »

Ivan Vazov trouva à Berkovitsa des fonctionnaires bulgares et quelques officiers russes. C'était toute l'élite cultivée (*l'intelligentsia*) de la ville. La vie lui fut très agréable pendant quelques mois. Les Russes savaient créer cette atmosphère de chaleureuse camaraderie que Vazov avait déjà connue à Roustchouk. Les jeunes profitaient de l'approche du printemps pour aller faire ripaille dans la montagne. Notre poète savourait les délices de cette vie rustique. Il est vrai que, de sa lointaine province, il recevait l'écho des événements qui ac-

¹ Voir le dossier du Ministère de la Justice n° 2, lettre I (II cyrillique) du prénom et lettre V (B cyrillique) du nom de famille, conservé au musée Ivan Vazov à Sofia.

² *Œuvres*, t. VII, pp. 4-5.

³ *Ibid.*, p. 6.

un procès, plaidé en 1879 à son tribunal, l'en avait informé plus directement. La mesure et le rythme des vers sont empruntés à la *Catherine* de Chevtchenko, qu'il avait entendu réciter à Sopot, par son maître Parténi Beltchev et qu'il avait trouvée dans la chrestomathie de Gerbel', son livre de chevet à Berkovitsa ¹. Les vers prestes de *L'amas* indiquent dès le début un mouvement allègre qui doit nous conduire à un heureux dénouement. Il est vrai que la séparation déchirante de Kamen et de sa mère, les souffrances du maire réprouvé, ou la sourde protestation du village qui cherche vengeance paraissent, à première vue, mal rendues par ce rythme vif et léger ². Le poète eût pu choisir pour ces motifs graves un rythme plus allongé, comme il l'avait fait dans l'*Ode à l'empereur Alexandre II* ³. Il ne l'a pas voulu, semble-t-il, parce qu'il tenait à écrire une légende avec les procédés et dans le style de la poésie populaire, et tels vers, dont la banalité ne peut être excusée que parce qu'elle vient tout droit des chansons, suffisent à illustrer son parti pris à cet égard, comme par exemple ce couplet sentimental où il est dit que Kamen aime Tséna,

Parce qu'elle a bonne tête,
Et bon cœur
Et parce que ses yeux
Sont bleus comme le ciel ⁴.

ou cet autre encore, avec ces vérités premières :

Amour, ce doux tourment,
Qui n'en a pas souffert ?
Ses feux et ses joies,
Qui n'en a pas goûté ? ⁵

t. LXXI, 1910, pp. 391-415, et Ст. С. Бобчевъ, Българско обичайно съдебно право, Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина, t. XXXIII, София, 1917, pp. XCIX-C.

¹ Изъ повѣсти «Катерина», Ник. Вас. Гербель, Поэзія Славянъ, Спб., 1871, pp. 181-185. Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 234.

² Voir *Œuvres*, t. IV, pp. 13-14, 22-25 et 27-28.

³ Voir Ода на Императора Александра II, *Œuvres*, t. I, pp. 81-85.

⁴
Но че тя е паметлива
И добра въ сърцето,
И защото има очи
Сини кат' небето.

Œuvres, t. IV, p. 5.

⁵
Любовь—тая сладка мжна,
Кой не я е пачалъ?
Нейни радости и пламень
Кой не е усячалъ?

Œuvres, t. IV, p. 6.

Il est frappant de constater que l'action, qui se place à la veille de l'Affranchissement, n'est pourtant évoquée par l'auteur que comme un lointain souvenir :

Depuis lors ont passé
Des mois et des années ;
Que d'événements, que de changements
Ont vus nos yeux ! ¹

Or le poème n'est écrit qu'en 1879, deux ans environ après l'événement, et le contraste entre cette date et les vers ci-dessus est significatif : Vazov recule à dessein l'action dans le passé, pour voir et sentir l'histoire comme le peuple lui-même, suivant une chronologie plus sentimentale que précise. Qu'il ne puisse tenir jusqu'au bout cette gageure, cela va de soi. *L'amas* offre cette vertu singulière d'être une œuvre où un paysan ne découvrirait pas moins de traits littéraires qu'un lettré de traits paysans. L'ensemble, pourtant, charme encore tous les lecteurs, ruraux aussi bien qu'intellectuels, par la naïveté, par la spontanéité dont le poème est tout pénétré. *L'amas* ne fut publié qu'en 1880 ².

Pourtant, dans ce climat de nonchalante satisfaction, les premiers déboires n'allaient pas tarder à se faire jour. En 1879, Vazov avait publié *Vidoul*. Le poème attira la curiosité d'un lecteur, qui écrivit un article encourageant dans le journal *Vitocha* ³. Mais un critique grincheux, qui allait pendant un certain temps poursuivre le poète-magistrat de ses attaques, riposta avec vivacité : « Aulieu de faire de la poésie », écrivait-il, « le poète ferait mieux de relire plus souvent et plus attentivement les règlements provisoires de l'organisation juridique de la Bulgarie ⁴. » Cet ennemi des Muses avait-il deviné les difficultés que le poète rencontrait au tribunal ?

A la vérité le poète, dans son prétoire, se trouvait souvent embarrasé. Les habitants de Berkovitsa l'accablaient de plaintes comme s'ils s'étaient juré d'éprouver la science des juges de la « Bulgarie renaissante ». Vazov, dès son installation, s'était appliqué

1
Отъ тогава вѣтъ минувать
Мѣсеци, години,
Много случки и прѣврати
Видѣха очи ни.

Œuvres, t. IV, p. 36.

² Грамада, поема изъ шопский животъ, Българска иллюстрация, I, 1880, fasc. 2, pp. 15-16, fasc. 3, pp. 6-8 et 10.

³ Витоша, I, n° 63, p. 4, col. 1, du 23 janvier 1880.

⁴ *Ibid.*, n° 69, p. 4, col. 2, du 16 février 1880.

à feuilleter le code sommaire du ministre de la Justice Loukianov ¹. C'était toute sa préparation juridique ².

¹ Временни правила за устройството на съдебната частъ въ България, утвърдени на 2 августа 1878 г. отъ императорскій россійскій комисаръ. князя А. М. Дондукова Корсакова, Пловдивъ, 1878.

² Ses collègues, note un observateur malicieux, sont des personnages presque illettrés, mais aigres et orgueilleux, parce qu'ils sont commerçants et parents de presque tous les habitants (la femme de I. Stoïanov est une Turque, c'est dire qu'il est du côté des Turcs aussi bien que du côté des Bulgares). Voir une lettre de Berkovitsa du 6 mars 1880, *Витоша*, I, n° 75, p. 3, col. 1-2, du 8 mars 1880.

Les délibérations du tribunal devaient être aussi animées que les discussions de l'auberge de la ville. Vazov s'en est souvenu en écrivant : « Mais le juge ne prenait jamais de résolutions. Les lois de Loukianov étaient pour lui inconcevables et inadmissibles. La procédure était presque la même que chez l'ancien gouverneur turc de la ville de Z., Nousref bey, chez qui Daki était resté 12 mois comme huissier. Heureusement le secrétaire ne lui laissait que la tâche de signer les papiers. Mais il faut ajouter pour l'honneur de D. que sa bonté égalait son ignorance et il pâissait aussitôt que son secrétaire lui présentait un article du Code pénal, en vertu duquel celui qui avait donné une gifle à quelqu'un était condamné à trois mois de prison.

— Non, non, moi je ne peux pas... Cette loi n'est pas chrétienne. Dieu nous garde.

— Mais il n'y a pas d'autre article... c'est bien là la peine prévue, lui disait le secrétaire, ému des paroles du juge.

— Non, non, il ne faut pas faire cela ! Trois mois de prison pour une gifle. Mais qu'est-ce que c'est qu'une gifle ?... Une gifle, ce n'est rien... Il arrive toujours pendant la vie de donner ou de recevoir une gifle. Tu te rappelles que l'an dernier, au mariage de P., le docteur m'en a donné une, pour avoir dit que sa jument était aveugle de l'œil gauche, tandis que, lui, il la mettait en loterie et avait même écrit dans les journaux qu'elle était d'origine anglo-turque. Puff... menteur... Eh, l'ai-je cité, moi, au tribunal ?

— Vous ne l'avez pas fait parce que c'était à un mariage. Maintenant Lambo Mintchev a porté plainte et nous demande de punir Dimitri selon la loi.

— Trois mois !... Puff ! Mais cet homme n'a-t-il pas des enfants, une famille ?... Sommes-nous des Turcs ?... Non, moi je ne reconnais pas une telle loi !

— Il ne nous reste rien d'autre à faire, c'est d'après cette loi qu'on juge maintenant en Bulgarie, disait le secrétaire.

— Ne pouvons-nous régler l'affaire autrement, voyons ?

— Mais comment ?

— Voilà par exemple : décidons que Lambo va donner une gifle à Dimitri... même deux !... C'est ainsi que faisait Akhmed-hodja, le cadî, autrefois. De cette façon et Lambo sera satisfait, et l'État n'aura pas à nourrir des prisonniers...

— Impossible, disait le secrétaire, secouant la tête d'une manière significative.

— Impossible ? Eh bien, juge-le, toi, alors ! moi, je m'en lave les mains.

— Ah, cela ne se peut pas...

— Comment ?

— Je ne suis que secrétaire, moi.

— Et moi, je suis juge, c'est-à-dire ton chef !... Je te l'ordonne, je te donne pleins pouvoirs ! Et si quelqu'un y trouve à redire, c'est moi qui réponds ! Mais toi, tu vas répondre devant Dieu !... criait Daki tremblant, et il se dirigeait vers la porte, en fixant le nez du secrétaire ». *Œuvres*, t. VII, p. 6-7.

S'inspirant à la fois des lois officielles et du bon sens des juges, les jugements du tribunal de Berkovitsa ne manquaient pas parfois d'une candeur biblique. Ainsi, au début d'avril 1880, un des chiens de M. Pärvanov, le notable qui avait offert l'hospitalité au prince lors de son passage, était confié à un berger. Le malheur voulut que le chien dévorât 19 chevreaux et agneaux au paysan Elenko Atanasov, du village de Kostentsi. Le tribunal fut aussitôt saisi de l'incroyable délit. Le procès fut plaidé le 7 avril. Le poète, assisté par ses collègues, rendit la sentence. Dans le brouillon, écrit de sa main on lit : ... « Le tribunal arrête : Le chien de M. Pärvanov doit être abattu, dans l'esprit de l'art. 170 du Code pénal ottoman, et le berger Georges du village de Slatina doit payer à E. Atanasov la somme de 180 groches ¹ de dommages-intérêts. » Dans le libellé du jugement, rendu public, il était précisé que les condamnés pouvaient se pourvoir en cassation par devant le Tribunal de Sofia. On imagine l'hilarité que la condamnation à mort du malheureux chien, ayant droit de contester sa condamnation, pouvait susciter chez les juges de la capitale. L'argus du journal *Vitocha* ne devait pas perdre de vue ce poète en uniforme de juge ².

Ivan Vazov passa son congé du 17 au 24 avril 1880 à Sofia. Il pensait probablement rétablir sa situation quelque peu compromise ; et il prenait plaisir à reprendre contact avec la capitale. Quelle ne fut pas sa déception, si du moins nous en croyons le poème *Le provincial dans la capitale !* Le brillant uniforme qui rehaussait le prestige du président de Berkovitsa était considéré avec un certain dédain par les magistrats de la grand'ville, qui, eux, en dépit des prescriptions du ministre de la Justice, ne s'étaient jamais résignés à endosser l'uniforme des juges russes. Les gens qu'on rencontrait avaient l'air de regarder de haut ce provincial égaré dans les « splendeurs » de Sofia ³. Les anciens amis étaient devenus de graves per-

¹ Cinq groches valent un lev, l'unité monétaire de la Bulgarie, équivalant à cette époque à un franc or.

² Voir pour ce procès le dossier n° 123 des procès criminels du tribunal de Berkovitsa, conservé au Musée Ivan Vazov à Sofia. Le procès a été publié *in extenso* dans *Знание*, II,° 48 du 12 octobre 1896, sous le titre : *Списъкъ на българскиятъ гений*.

³ Un long article, dès le 22 août 1879, constatait « l'ignorance et l'arbitraire juridique » de certains tribunaux (voir *Витоша* I, n° 25). Une semaine avant, le 15 août, le même journal avait publié une lettre contre les fonctionnaires de Berkovitsa, où Vazov n'est pas encore visé (voir le n° 23). L'article sur *Vidoul* avait rafraîchi la mémoire du critique (peut-être faut-il dire des critiques), et, à partir du 1^{er} mars jusqu'au 7 mai 1880, quatre lettres contre le tribunal de Berkovitsa, signées de différents « voyageurs » paraissent dans le même journal (voir n° 73, p. 3, col. 2-3 ; n° 75, p. 3, col. 1-2, du 8 mars ; n° 78, p. 3, col. 3, du 19 mars ; n° 90, p. 2, col. 3 et p. 3, col. 1-2). Ce sont tout d'abord les intempérances du

sonnages. Tel faisait l'important, qui « avait laissé pousser sa barbe pour devenir député ». Tel autre, « né pour la charrue », était déjà un grand financier en chapeau haut de forme. « Partout des pygmées risibles », dit le poète, et il se sent, lui, terriblement dépaycé dans « ce grand monde »¹, et il commence à regretter son foyer et les petites joies de là-bas. Il retourne à Berkovitsa, sans plus s'alarmer des derniers articles de *Vitocha*. Tout s'était bien passé, croyait-il, et il retrouva son insouciance première.

Un jour Zihra, son hôtesse et son amie, lui raconta les malheurs de leurs voisins. Il l'écouta, puis écrivit un nouveau poème : *Ma voisine Gmitra*². Le maître maçon Géro et sa femme Gmitra auraient vécu heureux jusqu'à leur dernier jour, si la mauvaise fortune n'avait bouleversé leur existence. Leur chatte, qu'ils avaient comblée de caresses, les paie de la plus noire ingratitude en enlevant une livre de fromage et, qui pis est, les cinq lires d'économies que Géro avait confiées à sa femme. C'est Gmitra, la chère épouse, qui expie le vol de la chatte. Son mari saisit l'occasion pour la corriger d'importance, et il l'envoie à demi-morte à son beau-père qui ne trouve

juge convertisseur qui sont blâmées. Celui-ci serait allé faire une enquête dans un vignoble et, s'étant mis en colère, aurait lancé des mottes sur le plaignant et lui aurait administré des coups (n° 73). Ensuite, le correspondant pénètre dans le sanctuaire de Thémis. Il trouve que le serment n'est pas bien prêté, que les plaignants ne sont pas suffisamment interrogés. Il déplore l'intervention brutale de l'huissier Iourdaki qui serait « toujours ivre » (n° 75). Il fait connaître que le poète aurait exigé le titre de *Votre Noblesse*, et ce titre, il l'exige de tous, sauf des paysans, à qui il recommande de l'appeler *bratouchka* (n° 78). Le poète offensé demande par télégramme à la rédaction de *Vitocha* les manuscrits des lettres accusatrices, qui lui sont refusés (voir une notule dans Витоша, I, n° 82, p. 3, col. 1, du 5 avril 1880). Une lettre justificative qu'il aurait envoyée à P. R. Slavéïkov, pour être imprimée dans le journal *La Bulgarie intégrale*, fut étouffée par la rédaction, voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 57.

¹ Voir sur la ville de Sofia de cette époque Dr Konst. Jireček, *Z nového Bulharska, Osvěta*, XI, 1881, fasc. 5, pp. 385-400, et fasc. 6, pp. 481-491. Voir seulement pp. 393-399 ; article traduit dans Hayka, I, 1881-1882, fasc. 2, pp. 133-148 et fasc. 3, pp. 220-245. Voir aussi chez le même auteur *Cesty po Bulharsku*, v Praze, 1888, pp. 20-40 ; et la traduction bulgare du même ouvrage ; Княжество България, II^e partie : Пжтувания по България, Пловдивъ, 1899, pp. 30-58 ; — Александър Мосоловъ, България 1878-83, Военно-исторически сборникъ, X, 1936, fasc. 28 ; voir pp. 21-29 et 73-77 ; — Ив. Вазовъ, София на 1880, Българска сбирка, XII, 1905, fasc. 10, pp. 605-608.

² Voir Провинциалъ въ столицата, Цѣлокупна България, I, n° 77 du 30 avril 1880, poème reproduit dans Гусла, Пловдивъ, 1881, pp. 127-129, non recueilli dans les *Œuvres*.

³ *Ma voisine Gmitra* a été écrite, selon Vazov, après la lecture du poème *Witzli-Putzli* de Heine (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 215 et 234). Le poète a emprunté le schéma métrique de la traduction russe : Выпли-пуцли, Н. В. Гербеля, Нѣмецкые поэты въ біографіяхъ и образцахъ, Спб., 1877, pp. 469-476.

au reste rien d'extraordinaire dans le châtement infligé à sa fille. Quarante jours ont passé. « Cupidon commence à leur chuchoter à l'oreille ». Et la vie recommence, plus heureuse que jamais. Un certain jour, prise de nostalgie, la chatte rentre à la maison. Elle s'endort sur le poirier, comme elle faisait jadis, ignorant que Géro et sa femme l'ont condamnée à mort par défaut. Comment pourrait-elle s'imaginer cette punition ? Le « président de Berkovitsa » lui-même ne saurait admettre une pareille cruauté. Mise à la torture par l'intrépide Géro, qui s'est armé d'un gros bâton, et que sa femme seconde en brandissant un balai meurtrier, la malheureuse chatte ne trouvera de repos qu'au gibet ¹.

Le poète a mis dans cette histoire beaucoup de ses expériences du milieu où il était plongé, et il y a versé aussi je ne sais quelle gaîté robuste et frondeuse. Tout le poème n'est, d'un bout à l'autre, qu'une moquerie continue sur les sujets les plus divers, et où l'auteur ne s'épargne pas lui-même. Le désordre politique, les servitudes et la grandeur de la vie conjugale, les habitudes du paysan bulgare, la légèreté des femmes, qu'il réprouve par écrit et pour laquelle il est sensiblement plus indulgent dans la réalité, tout cela excite impitoyablement sa verve. La mort de la chatte, avec ses allusions au président du Tribunal, n'est-ce pas une satire de la condamnation du chien ? La vie insouciant du magistrat improvisé, ses goûts libertins, ses airs de provincial éloigné des grands événements de l'époque se reflètent dans *Ma voisine Gmitra* comme dans un parfait miroir.

Mais voici que le ministre de la Justice se croit obligé de prêter l'oreille aux critiques. Le 27 août 1880, il transfère le poète à Vidin en qualité de procureur-adjoint. Vazov se sent humilié et il donne sa démission « sur sa demande » ². Il est radié le 18 septembre 1880. Avant de prendre sa décision, le poète avait reçu une lettre de sa mère, l'informant que des amis lui proposaient de se rendre à Plovdiv, pour y participer à l'organisation de la Roumélie orientale. Cette proposition l'avait déterminé hardiment à se démettre de ses fonctions de juge ³.

¹ Voir *Моята съседка Гмитра*, *Œuvres*, t. IV, pp. 39-56.

² Voir le dossier du Ministère de la Justice n° 2, document cité, p. 49, note 3.

³ A Sofia, où il passa quelques jours, des amis tentèrent de lui préparer la surprise d'un brillant emploi au ministère de l'Instruction publique. Mais P. R. Slavéïkov, qui était alors ministre, aurait dit : « A ce poète, il ne faut pas Sofia, mais quelque ville perdue, encore plus petite que Berkovitsa »... Slavéïkov aurait-il oublié ce jour-là qu'il était lui-même poète ?

Vazov rentra à Sopot pour voir les siens. Sa ville natale avait été épargnée par les Turcs en 1876. Pendant la guerre de 1877, les Russes avaient pénétré dans la

Vallée des Roses. Les jeunes gens de Sopot, impatients de voir les libérateurs, avaient amené quelques Cosaques dans la ville. Ce fut la fête. On se crut libéré. Mais les Cosaques durent vite rejoindre leur régiment. Bientôt les Russes, se trouvant menacés, abandonnèrent la Vallée des roses et occupèrent les défilés du Balkan, pour empêcher le passage des renforts envoyés à Osman pacha, encerclé à Pléven. Sopot, qui avait témoigné si ouvertement sa joie, fut saccagée pendant la guerre, et la population qui s'était enfuie dans les montagnes fut en partie massacrée (Voir Г. Димитровъ, Стрданията на българитъ и освобождението на България презъ 1877-78 год., София, 1899, pp. 210-212). Le père de Vazov avait été tué au cours de ce carnage. Sa mère avec les enfants était sauvée. Vazov revit les siens. Il fit un pieux pèlerinage à la tombe de son père et, après une semaine, plus attristé que ragaillardi par ce voyage, il partit pour Plovdiv. Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 58-62.

CHAPITRE IV.

L'ATTENTE DE L'UNION ET L'ÉPOPÉE DES OUBLIÉS (1880-1884).

Plovdiv était la capitale de la Roumélie orientale. Aux violentes protestations des premiers mois contre le traité de Berlin, avait succédé une période d'organisation fébrile ¹.

¹ Ce pays, qui avait si vigoureusement tenté desecouer le joug en provoquant par des sacrifices énormes l'intervention des grandes puissances et la guerre de 1876-1877, demeurait toujours dans l'Empire turc. Une autonomie pourtant lui avait été promise à Berlin. A cet effet une commission de représentants des grandes puissances élabora à Plovdiv, en 1879, le *Statut organique*, la loi fondamentale qui devait régir la province. Selon cette loi, le Sultan nommait le gouverneur, qui, à son tour, nommait la plupart des ministres et un grand nombre des députés pour l'*Assemblée provinciale*. En outre, un corps indépendant, le *Comité permanent*, sorte de Conseil d'État, dont les prérogatives n'étaient pas bien définies, devait siéger pendant les dix mois où la chambre se trouvait en vacances. La proportion entre les Bulgares, les Turcs et les Grecs qui habitaient la Roumélie allait servir de base à la participation, relativement équitable, de ces populations au gouvernement de la province. Le premier dénombrement, fait par les autorités russes, accusait une forte majorité bulgare. Il alarma ceux qui avaient des raisons de se juger lésés dans leurs droits. Les Grecs, qui avaient répandu la légende d'une majorité grecque, furent ceux qui formulaient le plus de griefs. En avril 1879, Aléko Bogoridi, d'origine bulgare, était nommé gouverneur de la Roumélie orientale. Les premières élections pour l'*Assemblée provinciale* eurent lieu après un second dénombrement qui, lui non plus, ne satisfaisait pas les parties intéressées : elles donnaient 31 députés aux Bulgares, 3 aux Grecs et 2 aux Turcs. Ainsi la lumière était faite sur le caractère bulgare de la province pour ceux qui avaient eu des raisons d'en douter. Le mot d'ordre que la majorité allait se donner était de faire de la Roumélie orientale une province d'administration bulgare, telle qu'elle devait être en raison de sa population. Il rallia toutes les volontés. Mais les partis politiques ne tardèrent pas à séparer « la majorité » en « unionistes » et « gouvernementaux ». Iv. Ev. Géchov fut le chef des premiers ; Vălkovitch, Tchomakov et Stranski furent au premier rang des autres. Sur la Roumélie, voir Мих. Ив. Маджаровъ, *Източна Румелия*, София, 1925; Стефанъ С. Бобчевъ, *Източна Румелия* dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia*, Faculté de droit, t. XIX, София, 1924 ; Симеонъ Радевъ, *Строителитъ на съвременна България*, t. I, София, 1910 ; Иванъ Евстратиевъ Гешовъ, *Спомени и студии*, София, 1928, pp. 63-138.

Ivan Vazov était allé à Plovdiv, animé par le désir de coopérer à l'organisation de la Roumélie. Peut-être, au premier moment, avait-il fait le rêve passager de devenir un de ces constructeurs du pays dont cette époque agitée avait tant besoin. Mais ses amis lui préparaient une vraie carrière d'homme de lettres. Ils voulaient lui épargner tout souci, en le mettant dans un climat propice à l'épanouissement de son talent. Les lettres bulgares réclamaient des travailleurs de façon non moins pressante que les affaires publiques. Or les amis de Vazov semblaient avoir pressenti en lui l'infatigable créateur qui allait mettre au jour, à lui seul, toute une littérature. Cet écrivain avait été déjà un personnage important, un président de tribunal, mais l'on persistait à ne voir en lui que le poète. La *Voix du peuple*, paraissant à Plovdiv, annonçait dans son numéro du 7 octobre 1880 l'arrivée dans cette ville (le 5 octobre) du poète bien connu Ivan Vazov ¹. Constantin Vélitchkov, alors député à l'*Assemblée provinciale*, sut admirablement l'introduire dans les milieux officiels. Iv. Ev. Géchov, le tout-puissant président du *Comité permanent*, lui fit conférer par le gouverneur prince Bogoridi la qualité de député à l'Assemblée, au titre d'homme de lettres ², conformément à un article du Statut organique ³. Aux remerciements que Vazov avait adressés au prince à l'occasion de sa nomination, celui-ci répondit : « Monsieur Vazov, c'est moi qui suis flatté : vous êtes une des gloires de la Bulgarie ⁴ ». Un article publié dans le journal officiel du gouvernement informait le public de la nomination de Vazov et s'efforçait de rassurer le nouveau député : « Si peu que les emplois occupés par M. Vazov fussent compatibles avec la poésie, il n'a jamais cessé de servir les Muses. Il a, tout en étant fonctionnaire, composé deux poèmes : *Vidoul*, déjà paru, et *L'amas* qui paraîtra dans l'*Illustration bulgare* ; il a en outre publié un recueil de vers intitulé *Gerbe de mai*. Nous voulons croire que dorénavant M. Vazov se donnera avec plus d'ardeur encore à ses chères occupations ⁵ ». Bientôt Vazov entra dans la commission chargée de rédiger la réponse au message du gouverneur et dans la commission pour les projets de lois émanant de la Direction de la Justice ⁶, puis,

¹ Народний гласъ, II, n° 126, p. 1, col. 4.

² Il n'y a aucun papier officiel qui puisse attester la date exacte de la nomination de Vazov : bon nombre d'archives ont été détruites récemment, selon une loi en vigueur en Bulgarie depuis quelques années.

³ Voir *Statut organique de la Roumélie orientale*, Constantinople, 1879, p. 23.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 64.

⁵ Народний гласъ, II, n° 128, p. 2, col. 2, du 14 octobre 1880.

⁶ Voir Дневници отъ втората редовна сессия на Областното събрание, София, 1889, p. 7.

peu de temps après, au Comité permanent ¹. Le 25 octobre, Vélitchkov partait pour la France et Vazov prenait la direction de la *Voix du peuple* ². En une vingtaine de jours, il était parvenu à s'élever aux plus hautes dignités de la Roumélie orientale ³. Mais la vie de Vazov à Plovdiv n'est à la vérité qu'une vie riche d'activité littéraire, où ses fonctions publiques ne sont que des diversions imposées. Il assistait aux séances du Comité permanent avec une parfaite régularité, surtout au début. Il y prenait pourtant rarement la parole ⁴. Quarante ans plus tard, Iv. Géchov, président de ce Comité, écrivait avec une teinte de flatterie : « Au cours des séances il prenait rarement la parole. Il rêvait. Comme si sur d'invisibles cordes de délicieux souvenirs, des chants merveilleux résonnaient pour lui et le transportaient, ces chants dont certains, comme l'inoubliable *Épopée des oubliés* parurent cette année-là dans *Guzla* ⁵. »

C'est par le journalisme que Vazov fit ses débuts à Plovdiv. Après une première année consacrée à la rédaction de la *Voix du peuple*, il se trouvait mis à la tête de la grande revue *La science*, que le gouvernement se proposait de subventionner largement ⁶.

¹ *Ibid.*, p. 34.

² La date du départ de C. Vélitchkov a été établie d'après une notule parue dans Народний гласъ, II, n° 132, p. 2, col. 1, du 28 octobre 1880.

³ Au premier grand dîner donné en 1880 par le gouverneur de la province, outre les consuls et les directeurs (nom qu'on donnait aux ministres de la province) avaient été invités huit députés, parmi lesquels notre poète, qui venait d'arriver à Plovdiv. Voici le début de la notule rédigée en français qui nous en informe : « Avant-hier mercredi soir, un magnifique dîner a été offert par LL. AA. le gouverneur général et M^{me} Bogoridi aux consuls, aux directeurs et à quelques députés. C'est la première fois que les salons du Konak ont été ouverts après la dernière réinstallation et tout le monde a admiré le goût exquis du nouvel aménagement etc... » Марица, III, n° 239, p. 1, col. 3, du 28 novembre 1880.

⁴ Une fois pourtant, poussés par un patriotisme local, lui et un autre député s'indignent contre le député Bénév, qui avait osé comparer les popes de Sopot et de Kalofer à ceux de Tchépélaré et d'Abrachlar (voir Дневници на Постоянный комитетъ за 1880-81 год., t. II, София, 1890, p. 34). A la vingtième séance du Comité, Vazov fait une proposition qui est aussitôt acceptée : « Dorénavant le Comité permanent se réunira régulièrement tous les mardis, jeudis et samedis, selon l'article 9 du règlement, à une heure précise de l'après-midi. Les membres qui, à l'heure et au jour indiqués, ne se trouvent pas dans la salle du Comité perdent leurs indemnités. » (Voir *Ibid.*, p. 47). Quelques petites remarques faites par Vazov et la notification de ses absences, c'est tout ce que l'on peut trouver dans les registres du Comité permanent jusqu'à la fin de la session.

⁵ Voir Ив. Ев. Гешовъ, Въпрѣгнатиѣтъ пѣгасъ dans Юбилеенъ сборникъ Иванъ Вазовъ, 1870-1920 (Chr. Tsankov), *op. cit.*, p. 11.

⁶ Le premier fascicule de cette revue parut en avril 1881. Il n'était en principe que le président du comité de rédaction, mais en fait bien davantage : « Toute la charge de la revue tomba sur moi, car les autres membres étaient occupés

En même temps, il continuait de prêter sa collaboration à la rubrique littéraire du journal qu'il avait dirigé. Ce sont pour Vazov des années de labeur, où le poète forge obstinément sa renommée. C'est un homme qu'on recherche alors — et qu'on dénigrera bientôt ¹. Mais nous ne sommes qu'à la période encourageante, et nous devons y placer un événement d'importance : la grande amitié qui lia le poète à Vélitchkov. Celui-ci, après un séjour d'un an en France, revenait à Plovdiv, plein d'impressions neuves. Il avait rapporté dans ses malles un trésor de livres français : Victor Hugo, Musset, Lamartine, Sainte-Beuve, Lemaître, Taine, Renan et d'autres. Les deux amis, qui, pendant toute l'année, s'étaient ouverts l'un à l'autre dans les lettres qu'ils s'étaient écrites, étaient heureux de se retrouver. Vazov prenait ses repas chez Vélitchkov. Ils passaient entre eux des heures de conversation délicieuses. La curiosité de Vazov était enchantée par la vive intelligence de Vélitchkov, et la soif de beauté de celui-ci trouvait dans notre poète une source fraîche. Vazov, si peu éloquent qu'il fût en public, savait dans l'intimité donner à sa gaucherie une expression de touchante simplicité. Les deux amis s'apercevaient, à leur grande joie, de la ressemblance de leurs goûts, de leurs idées sur la poésie et sur la politique. Ils étaient, l'un et l'autre, et comme tous les Bulgares, enthousiastes de la Russie ; l'un et l'autre, ils voulaient l'union de la Roumélie orientale avec la Principauté ; l'un et l'autre, ils avaient le culte du peuple ².

Mais on est en droit de se demander quels fruits allait porter pour leurs conceptions artistiques et pour leurs œuvres cette communion spirituelle. St. P. Vasilev a bien mis en lumière l'influence décisive qu'avait eue Vazov, comme poète, sur Vélitchkov ³. Mais

par leur activité politique et administrative et j'étais obligé non seulement de chercher des matériaux pour toutes les rubriques de la revue, mais même d'en corriger les épreuves (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 66). *La science* ne parut que trois ans, toujours sous la rédaction de Vazov. Elle était destinée à donner des informations sur toutes les questions qui pouvaient intéresser les intellectuels bulgares. Elle était autant scientifique que littéraire. *La science* et *La revue périodique* (dont la seconde série avait commencé à paraître à Sofia) étaient les deux grandes revues de l'époque.

¹ Jireček note dans son journal, à la date du 21 mars 1881 : « Ianko Kovatchev, qui est revenu de Plovdiv, me raconte que là, avec leurs louanges, ils ont tourné la tête à Vazov. Maintenant il demande 30 livres d'honoraires pour *L'amas*. » Константинъ Пречекъ, *Българския дневникъ*, t. I, *op. cit.*, p. 327.

² Voir Ст. П. Василевъ, Константинъ Величковъ, личность и творчество, Казанлъкъ, 1925, pp. 63-65 ; les souvenirs de Vazov : Възпоминателни бѣлѣжки за К. Величковъ ; К. Величковъ, Повѣсти, разкази, спомени, t. I, *op. cit.*, pp. VI-XIII et Ив. Вазовъ, *Œuvres*, t. XIII, pp. 93-95.

³ Voir Ст. П. Василевъ, Константинъ Величковъ, *op. cit.*, ch. II, Поетътъ, pp. 68-106.

celui-ci n'avait-il emprunté à son ami rien d'autre que des préférences littéraires et des conseils de lecture ? On a vu comment Vazov avait cultivé son goût, souvent au hasard, comment il s'était forgé une technique, moins en étudiant l'art de tel ou tel poète qu'en s'abandonnant à la veine de ses premiers essais. N'avait-il pas pourtant la curiosité de certains problèmes généraux ? Quelle était la nature de la poésie et de la beauté, ou encore y avait-il des principes en matière de poésie et de beauté ? Vazov n'aurait trouvé chez Vélitchkov, en réponse à de pareilles questions, qu'un relativisme narquois trahissant l'absence de toute doctrine. Nous n'en saurions douter à lire les articles de critique littéraire de Vélitchkov. Le beau n'est pas prévisible. Aucune formule esthétique ne peut le faire naître. Il n'est que deux choses essentielles pour un poète : le talent et le goût ¹. Si les deux hommes, comme il est fort probable, étaient tombés un beau jour sur ces problèmes, ils n'eussent pas manqué de s'entendre immédiatement. Car, jusqu'alors, Vazov n'avait fait que laisser le champ libre à son talent et à son goût. Les questions de doctrine, en n'importe quelle matière, ne pouvaient susciter chez lui que méfiance. La rigidité des formules, qui les rend plutôt belles que vraies, ne satisfait pas le poète habitué à se mouvoir dans la sphère des réalités vivantes et complexes. A son bon sens pratique Vazov allait ajouter un bon sens littéraire. Et c'est justement à cette époque, où Vazov commence à manifester fermement dans ses œuvres sa personnalité propre, que Vélitchkov vient affermir sa confiance spontanée dans son instinct d'artiste et dans son génie naturel.

Si cette amitié ne donna pas lieu à une féconde collaboration littéraire, elle ne manqua pas du moins de valoir aux deux écrivains quelques beaux succès au théâtre ². Le *Mihalaki tchorbadji* de

¹ Voir *ibid.*, ch. v, Критикът pp. 139-158, surtout pp. 143-146 : « Il n'y a pas, selon nous, de théories esthétiques absolues. Ce qui importe avant tout c'est le talent. Le talent peut avec n'importe quelle théorie esthétique créer des œuvres vivantes et puissantes. Mais aucune théorie ne peut aider un talent médiocre à échapper à la médiocrité de ses créations ». Лѣтописи, II, 1900-1901, n° 22, p. 442. Et encore : « Il n'y a pas de dogmes ni d'autorités dans les lettres, il y a des talents qui, pour se développer et produire, ont besoin de larges horizons et de liberté ». К. Величковъ, *Œuvres*, t. VIII, p. 64, cités dans Ст. П. Василевъ, Константинъ Величковъ, *op. cit.*, pp. 145-146.

² L'année précédente, Grecs, Juifs et Arméniens de Plovdiv avaient fait jouer par leurs troupes, entre beaucoup de pièces médiocres, quelques comédies de Molière. (Марица, IV, N° 274, p. 1, col. 3 et p. 2 col. 1, du 3 avril 1881 ; Народний гласъ, III, n° 174 p. 1, col. 1-2 et 3, du 24 mars 1881 ; n° 177, p. 1, col. 2, du 3 avril 1881). Le succès de ces représentations avait été sans doute appréciable, car dans la presse on se plaint de l'inaction de la jeunesse bulgare (voir les notules citées dans Народний гласъ, III, n° 174 et n° 177). Les Grecs

Vazov tint d'abord l'affiche au théâtre *Luxembourg*, pendant un certain temps. Publiée bientôt, la comédie allait faire les délices de la province ¹. Vélitchkov, qui avait écrit sa pièce de *Névenka et Svétoslav*, alors qu'il était encore élève à Constantinople, vit, à son tour, jouer cet essai de jeunesse ². Le succès fut encourageant pour les deux amis. Mais le répertoire bulgare manquait de ressources. C'est alors que Vélitchkov et Vazov bâclèrent en quelques jours la farce de *Mortagon*, satire de la vie politique de cette époque, qui plut beaucoup ³.

Ces succès éphémères au théâtre et les fonctions publiques qu'occupait Vazov ne répondaient qu'à l'aspect extérieur de son existence : une existence mouvementée, chargée d'occupations, qui eût suffi à absorber un homme d'action, mais qui n'allait pas tarder à

avaient même laissé courir le bruit qu'ils traduisaient *Ivanko* de Droumev et qu'ils allaient le jouer en grec (voir *ibid.*, III, n° 178, p. 2 col. 2, du 7 avril 1881). L'hiver suivant les Bulgares prenaient leur revanche. On ne parlait plus que d'eux. Ils eurent bientôt une subvention du gouvernement, s'organisèrent mieux et commencèrent à donner leurs spectacles dans le nouveau théâtre « Luxembourg » (voir Марица, IV, 1881, n° 335, p. 3, col. 2, du 10 novembre ; n° 340, p. 4, col. 3, du 27 novembre ; n° 343, p. 3, col. 2, du 8 décembre ; n° 344, notule à la page 3 col. 2, et dans le même numéro un long compte rendu à la p. 4, col. 3 et p. 5 col. 1 ; n° 345, du 15 décembre, notule à la p. 4, col. 1 et un long compte rendu à la p. 3, col. 3, et p. 4 col. 1 ; Народний гласъ, III, 1881, n°s 237-8, p. 2, col. 1, du 3 novembre ; (n° 240, p. 2, col. 3-4, du 11 novembre ; n° 246, p. 2, col. 3-4, du 1^{er} décembre ; n° 247, p. 2, col. 4, du 4 décembre ; n° 249, p. 2, col. 3-4, du 11 décembre ; l'éditorial du numéro 257, du 16 janvier 1882 ; n° 259, p. 3, col. 4 et p. 4, col. 1, du 23 janvier 1882 ; voir également les souvenirs de Vazov : Нашата Мелпомена въ люлката си, Изъ бѣлѣжника на поета, *op. cit.*, pp. 35-39 ; Любенъ Ковалевъ, Опытъ за история на « Румелийска татрупа », Български артисти, III, 1928-1929, fasc. 8, pp. 8-10 ; Ив. Поповъ, Похваленъ опытъ (Бележки, върху статията Румелийски театръ), *ibid.*, fasc. 8, pp. 11-12 et fasc. 9 pp. 10-11. Voir du même auteur Театрални спомени dans Юбилеенъ сборникъ Ив. Вазовъ, (Chr. Tsankov), *op. cit.*, pp. 74-76.

¹ Voir sur *Mihalaki Tchorbadjî* un compte rendu élogieux dans Марица, IV, n° 336, du 13 novembre 1881.

² Voir Ст. П. Василевъ, Константинъ Величковъ, *op. cit.*, p. 20.

³ Avant le lever du rideau, l'acteur qui devait jouer Mortagon, candidat-député, refusa, par caprice ou par peur, de se montrer sur la scène. Ce fut alors Vélitchkov qui le remplaça au pied levé, avec une étonnante aisance, et conquit l'admiration du public. Quelques scènes de *Mortagon* furent publiées dans *La voix du peuple*, et ce chef-d'œuvre d'un jour fut bientôt oublié par ses auteurs. (Voir Господинъ Мортагонъ, комедия въ 2 действия, Народний гласъ, IV, 1882, n°s 255 du 6 janvier, 256 du 13 et 258 du 20 du même mois). Vélitchkov se montra à deux ou trois reprises encore sur la scène et ce fut pour réciter des poèmes de Vazov. Le poète s'en est souvenu avec attendrissement dans sa vieillesse (voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 199). Et une notule de journal rappelle le succès qu'obtint Vélitchkov avec le poème de *Kotcho* (Народний гласъ, IV, n° 259, p. 4, col. 1, du 23 janvier 1882).

fatiguer un poète, moins enclin à l'action qu'à la rêverie ou à l'observation de la réalité. Il vivait dans une société d'hommes jeunes, énergiques, batailleurs, appelés comme lui à des postes importants. Mais il ne se livrait à la vie qu'avec une certaine timidité. Au fond de lui-même, c'était un solitaire. Cette solitude, il a dû la sentir plus fortement encore à son arrivée à Plovdiv, alors qu'échappé de sa grande prison de Berkovitsa, les premiers moments de succès passés, il trouvait la grand'ville peu accueillante. Vélitchkov était en France, et leur amitié n'allait éclore que peu après. Quelques critiques, dès le début, étaient venues l'attrister : l'homme de lettres que le gouverneur pouvait nommer à l'Assemblée d'après le *Statut organique* devait avoir fait des études supérieures ; or Vazov n'en avait jamais fait, et il se crut obligé de répondre à ses adversaires par un poème : *Les diplômés* ¹.

Le poète, en effet, tendait à se replier sur lui-même. Pendant ses heures de solitude, Berkovitsa réapparaissait à son imagination, pittoresque et irrésistible. Zihra, la jeune Turque, peuplait ses rêves. Il l'aimait plus à Plovdiv qu'il n'avait fait à Berkovitsa, il le croyait du moins : elle devenait la femme fatale de sa vie. Le long poème qu'il lui consacre (*Zihra*) nous dit ses poignants regrets ². Il ne veut plus pourtant retourner à elle ; il ne veut plus aimer : l'amour est une souffrance, un feu qui brûle ³. Mieux vaudrait ne pas aimer ⁴. Il n'est à ce mal qu'un seul remède : l'oubli ⁵.

C'est à cette époque que Vazov découvre Nékrasov. Sous l'influence, assez passagère, d'ailleurs, du poète russe, la tristesse qui assombrissait ses heures de solitude dépouille son égoïsme pour s'étendre à la société ⁶. Cette société toute neuve, que le régime nouveau a fait naître et qu'il forme, qu'est-elle, en effet ? se demande-t-il dans la *Voix du peuple*, et il se répond à lui-même :

Qu'aimons-nous le plus ? — La gloire.

Par quoi sommes-nous sans cesse attirés ? — Par le pouvoir.

¹ Voir Дипломиранитѣ, *Œuvres*, t. I, pp. 164-166.

² Voir Зихра, *Œuvres*, t. IV, pp. 59-68 ; Звукове, *ibid.*, t. I, p. 148.

³ Voir Срѣща, *ibid.*, t. I, pp. 147-148.

⁴ Voir Уломни, *ibid.*, pp. 154-156.

⁵ Voir Гължби, *ibid.*, p. 149.

⁶ Comparez Въвъ дребни залиси, борбици (Vazov, Гусла, 1881, p. 82) à Поражена потерей невозвратной (Nékrasov, Полное собрание стихотворений, Сбп., 1884, p. 17) ; Смушение (Гусла p. 26) à Замолчки, Муза, мести и печали (Nékrasov, p. 51) ; Практический человекъ (*Œuvres* t. I, pp. 162-163) à Современная ода et Нравственный человекъ (Nékrasov, pp. 1 et 13) ; Срѣща et Поетъ и вдъхновенне (*Œuvres*, t. I, pp. 147 et 132-134) à Трън элегии et Поетъ и гражданинъ (Nékrasov, pp. 345 et 54-58).

Qu'avons-nous toujours à la bouche ? — Le peuple.
Que recélon-nous au fond de notre âme ? — Le gain ¹.

« Nous », c'est-à-dire tous ceux d'entre nous qui occupent des postes et qui s'enrichissent. Le peuple qui a fait l'insurrection est, lui, complètement ruiné, et sa vie depuis l'Affranchissement n'est riche que de privations. L'ancien *haïdouk*, ami de la montagne et des bois, qui a peiné pour cette libération, est devenu maintenant un simple sergent, mal payé et ne parvenant que péniblement à faire vivre sa nombreuse famille. Le vieux colporteur de brochures, qui fut durant une trentaine d'années le pionnier de l'instruction, le visiteur que partout on accueillait avec joie pour l'entendre lire les livres d'Ésope et de Syntippe, a perdu ses enfants et reste seul, miséreux, épuisé ; depuis trois mois il gagne sa vie à vendre de l'eau dans les rues de la ville ². L'Affranchissement n'a profité qu'aux hommes cupides. Le poète lui-même se sent usé. L'égoïsme des autres le rebute. Cependant cet envers du mouvement national n'offrait encore rien de particulièrement grave dans l'ordre social. La période que le poète vivait alors était plutôt celle d'une organisation fiévreuse et parfois brutale. « Je vois bien à présent, dira-t-il sur la fin de sa vie, que je poussais alors trop loin le pessimisme ³. »

Les poèmes qui reflètent ces états d'âme, et dont quelques-uns avaient paru dans la *Voix du peuple* furent rassemblés dans le recueil de la *Guzla* en 1881. La *Guzla* fut favorablement accueillie. Vélitchkov en fit l'objet d'un compte rendu enthousiaste ⁴. Les lecteurs les plus divers se trouvaient atteints : les sensibles, par la mélancolie et les désillusions du poète ; les jeunes en mal de révolte, par la critique de la société bourgeoise en gestation. Mais la première partie de l'*Épopée des oubliés*, dont nous allons parler plus bas, devait avoir un retentissement plus profond encore et plus durable dans presque toutes les classes de la nation ⁵.

En 1881, Zahari Stoïanov, l'un des chefs de l'insurrection de

¹ Voir Народний гласъ, II, n° 140, p. 4, col. 2, du 25 novembre 1880 ; ce petit poème, formé de questions et réponses, est reproduit dans Гусла, 1881, *op. cit.*, p. 132, non recueilli dans les *Œuvres*.

² Voir Стариятъ книгопродавецъ, *Œuvres*, t. I, pp. 135-137.

³ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 199.

⁴ Новата книга на г-на Вазова, Марица, IV, n° 348, du 25 décembre 1881.

⁵ Епопея на забравенитѣ, telle qu'elle fut publiée dans Гусла, Пловдивъ, 1881, comprend les poèmes Левски, Бенковски, Кочо, Братя Жекови, Каблешковъ, pp. 48-71. Trois ans après paraissent dans Поля и Гори, Пловдивъ, 1884, encore huit poèmes : Паисий, Братия Миладинови, Раковски, Караджата, 1876, Воловъ, Опълченцитѣ на Шипка et Крали-Марко. Ces poèmes, sauf Крали-Марко, ont été recueillis sous le titre primitif d'*Épopée des oubliés* dans les *Œuvres*, t. I, pp. 169-205.

1876, publiait un article où il rappelait la fin tragique de ses camarades ¹. Vazov en fut vivement impressionné. Les luttes héroïques pour l'affranchissement du joug turc captivèrent son imagination de poète. Le souvenir des noms des villages incendiés et des souffrances endurées était encore dans toutes les mémoires. L'insurrection, dont Vazov n'avait connu que la préparation, revivait grandiose en lui. Elle surgissait glorieuse en face des médiocrités du présent. C'est dans cette étroite communion avec le passé que Vazov créa les premiers poèmes de l'*Épopée des oubliés* : *Levski*, *Benkovski*, *Kotcho*, *Les frères Jékov* et *Kablechkov*.

Un moine obscur jette le froc et se fait révolutionnaire. Sept ans il prêche la révolte et fait rêver les laboureurs des joies de la vie libre. Trahi, puis pendu, il devient le symbole de la lutte qui sera menée à bonne fin. C'est le sujet de *Levski* ². L'inspiration l'emporte vigoureusement sur la lenteur de certaines descriptions. Le peuple apparaît dans l'*Épopée* doué d'une volonté de sacrifice irréfléchie et parfois sublime. Au village de Pérouchtitsa les habitants se sont retranchés dans l'église : trois jours ils repoussent les attaques des *bachibouzouks* ; femmes et enfants chargent des fusils qu'ils passent aux hommes ; le plancher est jonché de morts. L'arrivée des troupes du Sultan leur donne un instant l'idée de se soumettre. Mais une femme fait feu sur les soldats, et la lutte reprend de plus belle :

...Les troupes ont vite encerclé l'église,
La mort et la terreur s'approchent de partout.
Et la tourbe, ivre déjà du butin convoité,
Avide de crapule, de chair et de sang,
A grincé des dents. Les bombes éclataient,
Et les belles jeunes filles criaient avec les enfants.
Les mères éperdues, le regard plein d'épouvante,
Se brisaient la tête contre les murailles
Et tombaient ; d'autres, les cheveux hérissés,
Étranglaient entre leurs genoux leurs propres enfants.
A ce moment Kotcho, l'humble bottier,
Brave guerrier, mais épuisé de blessures,
Appela sa femme jeune et belle,
Serrant contre sa poitrine un enfant aux cheveux d'or :
— Tu vois, dit-il, c'est déjà la mort,
Et pis que la mort... Tu comprends bien...
Préfères-tu mourir ? La malheureuse mère,
Sans un gémissement, pâle et affolée,

¹ Имената на българският въстаници, които сж посѣгнали сами на животътъ си, signé Изъ запискитѣ на единъ «старъ комита», Работникъ, I, n° 28, du 29 avril 1881.

² Левски, *Œuvres*, t. I, pp. 169-174.

Déposa l'enfant de ses bras tremblants,
 Mettant un baiser sur le petit front blanc,
 « Cache-le à ma vue, dit-elle, et maintenant
 Frappe ! » Dans sa poitrine il plongea le couteau,
 Puis le retira sanglant ; un flot vermeil
 Jaillit, et Kotcho, interdit,
 Regarda l'enfant : le pauvre être pleurait,
 « Ta mère, au ciel, ne sera pas seule »,
 Dit-il et, comme dans un rêve affreux, il brandit le fer,
 Détournant sa tête en feu.
 La petite tête tomba, le corps tressaillit,
 Et le sang de l'enfant se mêla au sang maternel.
 « Je suis à bout de forces, dit alors Kotcho,
 Mais j'en aurai toujours pour un dernier coup ! »
 Et des deux mains il enfonça le couteau fumant
 Là où battait son cœur,
 Et il tomba baigné de sang, livide, effrayant,
 Les yeux ouverts et le couteau dans la poitrine.

 Et du haut de la voûte, à travers l'épaisse fumée,
 Dieu voyait tout, calme et impassible¹...

1

Но войската скоро храма окръжава,
 Отъ всѣкъдѣ ужасъ и смъртъ приближава.
 И сганѣта упита отъ лакома стрѣвъ,
 И гладна за блудство, за месо и кръвъ,
 Изкърца съсъ жъби. Бомбитѣ трещѣха.
 И момитѣ красни съ дѣцата пищѣха.
 Слисаниѣтѣ майки съ погледѣ страховитѣ
 Блъскаха глави си о голия зидъ
 И падаха, други — съ настрѣхнали власи
 Въвъ свойтѣ колѣнитѣ душаха дѣца си.
 Въвъ тоя мигъ Кочо — простиятъ чизмаръ,
 Нараненъ, отслабналъ и бунтовникъ старъ,
 Повика жена си — млада хубавица,
 На гърди съ дѣтенце съсъ златна косица,
 И рече: « Невѣсто! вижъ, настая сѣчь,
 И по-лошо нѣщо... Ти разбирашъ вечъ...
 Искашъ ли да умрешъ? » — И клетата майка,
 Блѣдна, луда, нѣма и безъ да завайка,
 Сложи си дѣтето съ трептещи рѣцѣ,
 И, катъ го цалуна въ бѣлото челце,
 Застана и рече: « То да е отъади!
 Удрий! »... И Кочо ножътъ си извади
 Кървавъ изъ гърди ѣ; и чучуръ червенъ
 Бликна и затече, и Кочо втрѣщенъ
 Погледна дѣтето. То плачеше клето!
 « Майка ти не ще е сама на небето! »

Cruel et magnifique épisode ! Le peuple est un héros anonyme qui sait mieux mourir que vivre. Combien furent-ils ces stoïques laboureurs, bouchers, cordonniers, tailleurs, qui, sans un regret, ont donné leur vie à la patrie ? L'oubli submerge ces modestes existences que la mort avait illuminées d'un glorieux éclat. La mort fut le seul événement de leur vie. Ce sont encore la même abnégation, le même mépris pour l'existence chez Mihaïl Jékov qui tue son frère et se donne la mort pour ne pas se rendre aux Turcs (*Les frères Jékov*)¹. Le même mouvement révolutionnaire et patriotique emporte dans un élan le poème de *Kablechkov*². Vazov retrouve ici ses anciens camarades, les « sans feu ni lieu », défendant pendant la guerre de 1877-78 le défilé de Chipka contre les troupes de Suleiman pacha. Pendant trois jours ils ont résisté aux assauts des Turcs. Les tranchées perdent leurs défenseurs. Le général Stoletov exhorte une dernière fois ses soldats au devoir :

« C'est à votre courage que le tsar a confié
Le défilé, la guerre, sa propre personne ! »
A ces fortes paroles les troupes fières
Attendent stoïquement les hordes ennemies
Qui hurlent avec rage ! Moments sublimes !...
Les vagues, partout, se heurtent à des rochers,
Les cartouches manquent — mais les volontés résistent,
Les baïonnettes se rompent, mais les poitrines tiennent ferme,
Et il leur reste encore à tous la douce joie de mourir jusqu'au dernier
Sur ce sommet glorieux, à la face de l'univers.
Ils ne cherchent qu'une mort héroïque et qu'une victoire.
« Toute la Bulgarie nous regarde maintenant ;
Ce sommet est haut, et elle verra
Si nous fuyons : mourons, cela est mieux ! »

Рече, и замахна, като въ нѣкой сынъ
И възви глава си, пламнала въ огнь.
Главицата падна, трупътъ се затресе
И кръвта дѣтинска съ майчинта се смѣси.
И Кочо пакъ рече: « Не остана мощъ,
Но за единъ ударъ имамъ сила йощъ! »
И ножътъ димещи опръ съ двѣ ржѣ
Право дѣто тупа негово сърце
И падна обагрень, грозень, страховитъ,
Съ отворени очи и съсъ ножъ забить.
.....
.....
И Господь отъ свода, прѣзъ гжестия димъ,
Гледаше на всичко тихъ, невъзмутимъ!...

Œuvres, t. I, pp. 180-181.

¹ Voir Братя Жекови, *Œuvres*, t. I, pp. 181-183.

² Voir Каблешковъ, *ibid.*, pp. 183-187.

Plus d'armes cependant ! Ce sera l'hécatombe !
 Toute roche est une bombe, tout bâton — une épée.
 « Prenez les cadavres ! », s'écria quelqu'un,
 Et l'on vit aussitôt les morts voler,
 Démonstrations noires, au-dessus des troupes,
 Tomber et abattre l'ennemi comme s'ils étaient vivants.
 Et les Turcs frissonnent, car ils n'ont jamais vu jusqu'alors
 Morts et vivants combattre ensemble,
 Et ils déchirent l'air de leurs cris enragés ¹.

Avec la fin tragique des frères Miladinov, de Stéphane Karadjia, de Benkovski, de Volov, les portraits pleins de vie de Païsi et de Rakovski et une vue d'ensemble sur l'insurrection, l'*Épopée des oubliés* fait revivre toutes les grandes scènes qui composent la légende historique de la Bulgarie renaissante.

Telle qu'elle parut en 1881, l'*Épopée des oubliés* était l'œuvre la plus puissante de Vazov. Elle allait produire sur les lecteurs la plus profonde impression. Vazov, certes, avait déjà trouvé de vigoureux accents dans les *Tristesses de la Bulgarie* ². Mais, après l'Affranchissement, cet ouvrage et les deux autres recueils qu'il avait publiés en Roumanie, à une époque agitée, étaient devenus presque

1

« На вашата сила царьтъ повѣри
 « Прохода, войната и себе дори ! »
 При тѣзъ думи силни дружинитѣ горди
 Очакватъ геройски душманскитѣ орди,
 Бѣсни и шумеци ! О геройски часъ !
 Вълнитѣ намиратъ канари тогасъ,
 Патронитѣ липсватъ, но волитѣ траятъ,
 Щикътъ се прѣчупва — гърдитѣ остаятъ
 И сладката радостъ до кракъ да измржтъ
 Прѣдъ цѣла вселенна, на тозъ славенъ ржтъ,
 Съ една смъртъ юнашка и съ една побѣда.
 « България цѣла сега нази гледа,
 « Тоя връхъ високъ е: тя ще ни съзре,
 « Ако би бѣгали: да мремъ по-добрѣ ! »
 Нѣма вечъ оржжѣ ! Има хекатомба !
 Всѣко дърво мечъ е, всѣкой камѣкъ — бомба,
 Всѣко нѣщо — ударъ, всѣка душа — пламъ.
 Камѣне и дървѣе изчезнаха тамъ.
 « Грабайте тѣлата ! » нѣкой си искрѣска,
 И трупове мъртви фръкнаха завчаска,
 Катъ демони черни надъ черний роякъ,
 Катурятъ, струпалятъ, като живи пакъ !
 И турцитѣ тръпнатъ, другъ пжтъ не видѣли
 Ведно да се биятъ живи и умрѣли,
 И въздуха цѣпнатъ съсъ демонскитѣ вийъ.

Œuvres t. I, p. 204.

² Voir ci-dessus, pp. 63-65.

introuvables ¹. L'auteur de l'article qui présentait Vazov aux lecteurs de la *Voix du peuple* mentionnait seulement le poème de *Vidoul*, que quelques belles strophes ne suffisaient pourtant pas à élever au-dessus de la médiocrité, et la *Gerbe de mai*, dont les mièvreries n'étaient pour la plupart qu'exercices de jeunesse ². *L'amas* avait paru en 1881 dans l'*Illustration bulgare* ³ : c'était le plus beau poème du poète qui fût alors accessible au public. Les poèmes imprimés dans la *Voix du peuple*, et rassemblés ensuite dans la *Guzla* ne portaient jamais de signature : ils ne pouvaient donc avoir été identifiés que par un nombre restreint de lecteurs.

L'*Épopée des oubliés* tranche fortement sur les autres parties du recueil de la *Guzla*. L'expression en est d'une vigueur singulière. Le poème de *Paisi* s'ouvre par quelques beaux tableaux : un bond à travers le temps et l'espace nous transporte sur le mont Athos, jusqu'à la petite cellule où le moine historien, à la lueur d'une chandelle, écrit les dernières pages de son histoire, fruit d'un épuisant labeur, et prononce des paroles fulgurantes et pleines de vérité ⁴. Le monologue un peu prolixe de *Levski* est comme une habile ouverture de la vie aventureuse du révolutionnaire ⁵. Au début de *Benkovski*, un tableau saisissant servira de fond à l'action tragique qui va se dérouler ⁶. Le mouvement du récit, très rapide dans *Rakovski* ⁷, dans certaines parties de *Kablechkov* ⁸ et dans *Les volontaires de Chipka* ⁹, traduit avec force la réalité telle que nous l'imaginons. Le rythme nerveux de la langue, l'orchestration somptueuse des vers produisent des effets étonnants. Les images rares, à vrai dire, sont pour la plupart d'une simplicité et d'une fraîcheur qui contrastent avec l'éloquence du mouvement. L'amplification et l'énumération s'accusent comme les procédés préférés du poète.

¹ Прѣпоречъ и Гусла, 1876 et Избавление, 1878. Il est vrai, un certain Lutov avait donné une seconde édition de *Étendard et Guzla* en 1881 (Sofia), mais la couverture porte ce titre déroutant Народна и стара пѣснопойка, sans aucune mention du nom de Vazov. Cette édition pouvait-elle éveiller chez quelque lecteur de rencontre le souvenir du recueil de 1876 ? Vazov lui-même ne paraît pas en avoir été averti à cette époque. Il n'y a recours qu'en 1895, et ce fut pour donner, d'après la réimpression de Lutov, une troisième édition de son premier recueil de jeunesse.

² Sur *Vidoul* voir ci-dessus, p. 75, note 2 ; sur la *Gerbe de mai*, voir ci-dessus, pp. 36 et 70 ; la citation de l'article mentionné se trouve ci-dessus, p. 84, note 1.

³ Voir p. 77, note 2.

⁴ Voir Пансий, *Œuvres*, t. I, pp. 187-191, surtout pp. 187-188.

⁵ Voir Левски, *ibid.*, pp. 169-174, surtout pp. 169-170.

⁶ Voir Бенковски, *ibid.*, pp. 174-177, surtout, p. 174.

⁷ Voir Раковски, *ibid.*, pp. 194-196.

⁸ Voir Кableшковъ, *ibid.*, pp. 183-187.

⁹ Voir Опълченицѣ на Шипка, *ibid.*, pp. 202-205.

Il semble que le mot juste ne lui suffise pas pour exprimer sa pensée : il le fait suivre d'un flot d'autres mots qui se pressent, s'accumulent sur une idée, tournent autour d'elle, l'épuisent pour se précipiter ensuite sur une autre idée. Il arrive que parfois, surtout dans les passages descriptifs, le récit s'attarde jusqu'à causer une légère fatigue au lecteur. Mais l'émotion qui vibre dans tous ces poèmes est puissante.

On a souvent comparé l'*Épopée des oubliés* à la *Légende des siècles*, et la comparaison est devenue classique en Bulgarie, bien qu'elle n'ait jamais été poursuivie dans le détail. L'idée d'évoquer les héros de 1876 avait été, nous l'avons vu, suggérée à Vazov, par Zahari Stoïanov ¹. Elle avait trouvé un encouragement plus net dans l'exemple du poète suédois Runeberg qui avait consacré un cycle d'odes aux héros de l'histoire de son pays ². Mais c'est dès le mois de juin 1881 que le poète publiait le poème de *Benkovski*, avec le sous-titre *Épopée des oubliés*, dans la revue *La science* ³. Il n'allait recevoir la *Légende des siècles* qu'au mois de septembre de la même année ⁴. Si l'on compare le poème de *Benkovski* avec le reste de l'*Épopée*, et en supposant que l'auteur n'ait rien écrit entre juin et septembre, on a peine à trouver le pont entre ce poème et les autres ⁵. La source coule avec la même abondance, et pourtant il n'est pas douteux qu'en écrivant ces derniers Vazov avait à portée de la main la *Légende des siècles*, et qu'il s'en est inspiré. Sur la fin de sa vie, il confiait à Iv. D. Chichmanov, avec la franchise d'un homme qui ne craint pas de déprécier son œuvre en avouant les influences qu'il a subies : « Le pathétique et la forme de l'*Épopée des oubliés*, je les dois à Victor Hugo. C'est précisément à cette

¹ Voir ci-dessus p. 91 note 1.

² « J'avais lu dans un livre russe que le poète suédois Runeberg avait écrit un cycle d'odes à l'honneur des patriotes suédois ». Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 202 et 102.

³ Изъ «Епопеята на забравенитѣ», Бенковски, Наука, I, 1881-1882, fasc. 3, pp. 256-259.

⁴ C'est Vélitchkov qui, à son retour de Paris, lui fait cadeau des deux premiers volumes de la *Légende des siècles*, qui ont été conservés par la suite au Musée Ivan Vazov. Voir les Въспоминателни бѣлѣжки за Н. Величковъ dans les œuvres de Vélitchkov, t. I, *op. cit.*, p. VIII, et *Œuvres de Vazov*, t. XIII, p. 95. Vélitchkov ne rentre en Bulgarie que vers la mi-septembre. La date de son arrivée a été établie d'après une notule parue dans Народний гласъ, III, nos 223-224, p. 1, col. 2, du 15 septembre 1881.

⁵ Toutefois il ne faut pas perdre de vue que Vazov avait déjà subi l'influence de Victor Hugo (voir ci-dessus, p. 65). Il se peut bien qu'avant d'avoir reçu la *Légende des siècles*, il ait pu revivre les souvenirs laissés par les *Châtiments* ou même avoir relu ce recueil de vers.

époque que je lisais la *Légende des siècles*, et j'étais pris par l'élan et le mouvement impétueux du poète français ¹. »

Nous avons relevé non seulement plusieurs brèves réminiscences de Victor Hugo dans l'*Épopée*, mais aussi quelques grands tableaux dont le rapprochement avec la *Légende* présente le plus réel intérêt. Le poème de *Levski* offre des ressemblances avec *Eviradnus* (v. 29-88) ², *L'an neuf de l'Hégire* ³ (v. 1-53 et 82-106), *Masferrer* ⁴ (v. 195-255 et 323-334), *La paternité* ⁵, (v. 5-74) et *La Rose de l'Infante* ⁶ (v. 110-154). *Kotchko*, avec *Le Sultan Mourad* ⁷ (v. 182-216) et *Le jour des Rois* ⁸ (v. 256-275). *Chipka*, avec *Le petit roi de Galice* ⁹ (v. 501-579 et 622-646) et *Eviradnus* ¹⁰ (v. 533-574). Ces scènes authentiques de l'histoire bulgare se sont comme animées au contact de la *Légende des siècles* : celle-ci leur a donné le mouvement et souvent le souffle vivifiant. Victor Hugo semble avoir créé l'atmosphère dans laquelle l'inspiration de Vazov s'extériorise le plus facilement. Cette inspiration se coule comme en un moule fait pour elle dans des formes rythmiques que Vazov doit à Hugo, mais qu'il a su profondément assimiler et faire siennes.

Dans l'*Épopée*, le poète avait trouvé son grand sujet. Il apportait aux lecteurs une matière neuve et un courant nouveau à la littérature de son pays. Il donnait aux événements et aux héros qu'il évoquait la figure légendaire qu'ils devaient garder par la suite dans la tradition nationale.

Mais, en même temps que l'évocation de l'époque révolutionnaire opposée au présent gris et trouble, deux nouvelles d'un vigoureux comique nous laisseront deviner qu'il y avait autre chose aussi chez le poète que le pessimisme un peu voulu de la *Guzla*, dans les premières années de son séjour à Plovdiv.

D'abord *Mitrophane*. Il y a deux mois à peine que ce personnage est juge dans la ville de N... Il tient déjà le pouvoir, il tient le secret des lois, il tient tout. Il est grave comme doit l'être un juge de la Bulgarie renaissante. Toutefois les plaignants lui rendent visite, à l'ancienne mode, avant de comparaître devant le tribunal. « Que cherches-tu là-bas, compère Jean, criait le juge en apercevant quel-

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 202.

² *Eviradnus*, Victor Hugo, *Légende des Siècles*, éd. Paul Berret.

³ *L'an neuf de l'Hégire*, *ibid.*

⁴ *Masferrer*, *ibid.*

⁵ *La Paternité*, *ibid.*

⁶ *La Rose de l'Infante*, *ibid.*

⁷ *Le Sultan Mourad*, *ibid.*

⁸ *Le Jour des Rois*, *ibid.*

⁹ *Le Petit Roi de Galice*, *ibid.*

¹⁰ *Eviradnus*, *ibid.*

qu'un qui vient le chercher. Laisse cela... au garçon », ajoutait-il, et il faisait signe au domestique qui prenait l'oie et disparaissait ¹. Le juge, en homme nouveau, doit adhérer à un parti politique. On raconte dans la ville que, lorsque Mitrophane est allé visiter la capitale, il se serait assis dans un jardin public et aurait demandé du feu à un voisin en chapeau haut de forme. Le monsieur, avec une grâce particulière, avait tendu sa cigarette, et le futur juge, ravi du geste et curieux de savoir qui était cet aimable passant, avait appris que c'était X..., le ministre libéral : de ce jour il était devenu libéral. Trois ministères, par la suite, avaient passé, et Mitrophane restait toujours libéral. Le seul ami de Mitrophane est Ivan Aspasievitch Dormidolski, dit *Tête de chien*, un personnage célèbre à deux jours de marche à la ronde. Vigneron, avocat et politicien entreprenant, Dormidolski est la sagesse même. Il connaît le *bessarabien*, le roumain, le turc, bredouille quelques mots de serbe et colore son langage de quelques jurons hongrois. Quelle vie orageuse que celle de cet homme ! Il a été garçon de bureau en Bessarabie ; il a traversé toute la Roumanie ; il a enfin tenté sa fortune en ouvrant un cabaret à Kniajevats, en Serbie. Dans la Bulgarie renaissante il orne son passé de termes riches de signification patriotique, et déclare par exemple : « J'ai fait mon service en Bessarabie, où j'ai pris part à la guerre de la Serbie contre les Turcs ². » L'Affranchissement lui a apporté des biens abandonnés par les Turcs et une charmante musulmane qu'il a convertie. L'idyllique existence des deux amis est bouleversée par l'arrivée d'un personnage portant une casquette à étoile, à n'en pas douter un homme de haute volée, et partant un « réviseur », concluent-ils. L'émotion bouleverse le juge. Dormidolski a plus d'audace, n'ayant pas de responsabilité. Tous deux se présenteront à l'inspecteur pour gagner ses bonnes grâces. La visite surprend le soi-disant « réviseur » qui n'est qu'un pauvre chercheur d'emploi. Dormidolski trahira son ami. Il écrira un « rapport » où il dénoncera les fraudes du juge, et qu'il terminera en se recommandant chaleureusement lui-même pour le poste de juge. Le dangereux papier tombe, par un malheureux hasard, dans les mains de Mitrophane, et celui-ci sera sans pitié. Dormidolski sera condamné à mort pour avoir fauché la vie d'un cerisier.

On sait que dans *Mitrophane* Vazov a peint ses deux collègues de Berkovitsa ³. Le cadre du récit et certains incidents sont puisés dans la vie monotone de la petite ville, et l'auteur a su prêter à ses

¹ *Œuvres*, t. VII, p. 6.

² *Œuvres*, t. VII, p. 10.

³ Voir ci-dessus, p. 73.

souvenirs un parfum de terroir. Il s'agit de deux provinciaux dont l'Affranchissement du pays a retourné l'existence. Les voilà devenus, du jour au lendemain, des personnages influents. Sauront-ils s'adapter à ce nouvel emploi, auquel leur éducation antérieure et leurs goûts ne les ont pas préparés ? Nous rions à les voir se servir laborieusement de nouvelles formules, de grands mots qu'ils comprennent souvent de travers ; le comique jaillit de leur ton d'orgueil et de gravité. Les silhouettes de Mitrophane et de Dormidolski se détachent avec un relief d'une belle netteté. Le lecteur trouve je ne sais quel plaisir tout particulier à respirer l'air de ces petites existences, à recevoir la confiance de leurs intérêts réduits à des proportions minuscules. Il croit avoir vu tel geste, avoir entendu telle parole, avoir admiré ou réprouvé telle action. Évocation saisissante d'une réalité que Vazov a connue et dont, homme d'un autre milieu, il a ri le premier avec bonhomie.

Le succès de *Mitrophane* fut grand. Cependant un article insidieux de Zahari Stoïanov jeta le doute sur l'originalité de la nouvelle, un doute qui pouvait venir à l'esprit de tout lecteur de Gogol : *Mitrophane* n'était qu'une imitation du *Réviseur*¹. La science, dirigée par Vazov lui-même, publiait entre temps la *Querelle d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Nikiforovitch*, et l'*Illustration bulgare* offrait aux lecteurs le *Réviseur*². C'en était assez pour faire crier à certains lecteurs mal informés que Vazov avait pillé Gogol. Les fervents de l'originalité étaient déçus. La question du plagiat était dès lors posée, et elle s'est trouvée par la suite maintes fois reposée et résolue à tort et à travers ; les écoliers bulgares en ont fait le condiment nécessaire de toute dissertation sur *Mitrophane*. L'attaque fut violente. Vazov ne crut devoir y répondre qu'en 1895 en affirmant en substance qu'il n'avait nullement pensé aux œuvres de Gogol en écrivant sa nouvelle³. L'affabulation de *Mitrophane* est pourtant singulièrement proche de celle du *Réviseur* et, sans vouloir mettre en doute la parole du poète, on ne peut se défendre, en lisant son œuvre, d'un assaut de réminiscences venant tout droit de la

¹ Voir Митрофанъ, Нувела отъ г. Вазова (compte rendu), Свѣтъникъ, I, n° 35, du 12 août 1882. L'article est signé de l'initiale C. (cyrillique), L'auteur en serait Zahari Stoïanov. Voir *Œuvres*, t. IX, p. 201, et Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 236.

² Повѣсть, въ която се разправя, какъ Иванъ Ивановичъ се скаралъ съ Ив. Никифоровичъ отъ Н. Н. Гоголя, Наука, II, 1882-1883, fasc. 8-9, pp. 825-844 et III, 1883, fasc. 1, pp. 69-100. Le *Réviseur* avait déjà paru dans Българска иллюстрация, I, 1880, fasc. 9, pp. 17-20 ; fasc. 10, pp. 17-19 ; fasc. 12, pp. 19-23 ; II, 1882, fasc. 1, pp. 18-21, et fasc. 2, pp. 42-45 ; il parut en volume à Sofia en 1882.

³ Voir За моята си чепра, *Œuvres*, t. IX, pp. 194-205.

comédie et de la nouvelle de Gogol¹ ; certains rapprochements même sont évidents². Mais ce qui importe, en l'occurrence, c'est moins l'emprunt direct, peut-être douteux, que l'influence profonde qu'accuse le genre de comique dont Vazov a trouvé le plus bel exemple dans Gogol. L'élève, d'ailleurs, est, lui aussi, un maître. Sa matière originale est bulgare, de même que son humour. La vision qu'il nous donne est la sienne propre ; rien, dans sa nouvelle ne rappelle le calque. Il ne s'est inspiré de Gogol que pour mieux se retrouver tel que nous le connaissons déjà par *Ma voisine Gmitra*.

Après *Mitrophane*, ce fut le tour de *Hadji Achille*. Sous ce nom était peint le barbier de Sopot (de son vrai nom Hadji Christo Slavtchev.) L'homme, échappé à la mort en 1877, avait, la guerre finie, repris son métier. Vazov l'avait connu pendant ses courts séjours à Sopot. Hadji Achille est l'homme de deux livres : la Bible et les prophéties de Martin Zadek. Une grande partie de ses expériences lui a été fournie par ses nombreux voyages. La passion a rarement troublé son âme. Trois fois il s'est ruiné et trois fois, avec la même persévérance, il a refait sa fortune. Il aime sa femme et son flageolet, mais ce sont là passions de philosophe. Ce sont aussi les seuls biens qu'il ait sauvés pendant la mémorable retraite de 1877. Mais le vin également est un ami de longue date pour le sage. La bouillante imagination de Hadji Achille est tempérée par une connaissance subtile de la vie, et qui n'est pas sans quelque amertume, car il a observé que, lorsque c'est un pauvre qui meurt, les popes lisent ce qu'ils doivent chanter, tandis que, lorsque c'est un riche, ils chantent même ce qu'ils doivent lire³. Nous reconnaissons dans cette nouvelle, dont la figure centrale est Hadji Achille, et où le milieu n'est que légèrement évoqué, le même comique de bon aloi qui fait pour nous le charme de *Mitrophane*.

*
* *

Mais des années sombres s'annoncent déjà. Les tristes échos de la vie politique et l'épilogue douloureux d'un amour viendront successivement marquer leur empreinte dans l'œuvre d'Ivan Vazov.

¹ Vazov connaissait le *Réviseur* avant d'avoir écrit son *Mitrophane*, comme il l'atteste lui-même dans *Видулъ*, *op. cit.*, p. 25. Voir aussi Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 236.

² Avec le *Réviseur* : l'apparition du réviseur et la visite que lui rendront les personnages principaux. Avec la *Querelle* : a) même manière de présenter les personnages, b) la vengeance — chez Vazov on tue un cochon, chez Gogol on démolit un poulailler, c) une dénonciation savoureuse, d) même manière de pratiquer la fraude, e) comique verbal — certains mots mis en relief qui reviennent à plusieurs reprises dans les deux nouvelles : honneur, boutons, oie, etc.

³ *Œuvres*, t. VI, p. 157.

C'est vers 1882 que les partis politiques de la Roumélie orientale commencent à s'organiser ¹. Les *gouvernementaux* sont au pouvoir et entretiennent les meilleurs rapports avec le représentant du Sultan, le prince Bogoridi. Les *unionistes* ont inscrit en tête de leur programme l'union de la Roumélie à la Principauté. Russophiles déclarés, ils ne craignent pas d'opposer quelque résistance au gouverneur. Vazov, dès son arrivée à Plovdiv, s'était trouvé dans les milieux qui allaient former plus tard le parti des *unionistes*. Il était surtout unioniste par ses amitiés et par conviction. Quelle figure allait faire notre poète parmi les politiciens de cette ville, où ses fonctions le maintenaient ? Quelles opinions politiques se préciseraient en lui au contact journalier des affaires publiques ? Vazov, à cette époque, ne paraît pas avoir de doctrine. En revanche, il est tout pénétré de deux idées générales, mais autrement réelles qu'une doctrine : la liberté et le bien-être de son peuple. Il ne s'agissait, en effet, de rien de moins que de l'abolition de cette liberté, lorsque le prince de Battemberg révoquait, en avril 1881, le ministère libéral et instaurait un régime dictatorial qu'il confiait à un général russe. Vazov intervenait violemment dans cette affaire. Tremblant de colère, il écrivait dans la *Voix du peuple* ² quelques articles virulents contre le prince, puis il publiait deux poèmes sur les troubles de la Principauté, dont un qui fut chanté dans tout le pays, contre le ministre de l'Intérieur, le général Roemlungen ³. Vazov n'engageait alors que sa conscience de Bulgare. Mais, dans les luttes qui allaient bientôt se déchaîner à Plovdiv entre *unionistes* et *gouvernementaux*, il s'agissait plutôt de querelles politiques que de problèmes touchant de près la vie de la Roumélie : l'union de la Roumélie et de la Principauté n'était qu'un prétexte, car il n'y avait pas un Bulgare dans les deux pays qui ne la souhaitât. Ce n'étaient que des querelles de personnes qui étaient au fond des plus violentes discussions, et Vazov n'avait pas tardé à s'en rendre compte ⁴.

De fait, après l'Affranchissement, un nouveau type social ap-

¹ Voir, outre les ouvrages indiqués à la p. 83, note 1 : Д-р. Н. Геннадиев, Мемоари, т. I, София, 1923 ; Даниилъ Юруковъ, Спомени изъ политическия животъ на България, *op. cit.*, ch. III, pp. 55-81.

² Voir dans Народний Гласъ, III, 1881, les éditoriaux des n^{os} 194 du 2 juin, 195, du 5 juin, 196, du 9 juin (p. 2, col. 1-4), 197, du 12 juin, 198, du 16 juin, 199, du 12 juin, 202, du 30 juin, 209, du 24 juillet, 210, du 28 juillet ; voir également Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 65.

³ Voir Ремлингъ, Народний Гласъ, III, n^o 248, du 8 décembre 1881, reproduit dans Независимость, I, n^o 19, du 12 décembre 1881. Превратътъ, Нар. гласъ, n^o 265, du 13 février 1882. Le dernier poème est reproduit dans Поля и Гори, 1884, *op. cit.*, pp. 195-196, recueilli dans les Œuvres, t. II, pp. 200-201.

⁴ Voir à ce sujet l'éditorial de Народний гласъ, IV, n^o 254, du 2 janvier 1882.

paraît : celui du politicien, qui est, pour Vazov, un arriviste dépourvu de tout scrupule et ne poursuivant que des fins personnelles. Cet homme nouveau, inspiré par une poussée d'ambition, peut prendre la couleur de n'importe quel parti politique, et son choix ne sera souvent que l'effet du hasard. Pour ce qui est des grandes idées dont vivaient les patriotes d'avant 1876, à savoir l'affranchissement de tous les Bulgares et la réalisation d'un bonheur social où chacun aurait en paix sa part, ils n'en ont conservé que des formules vidées de leur sens et dont ils usent à profusion¹. Le peuple est trahi, pense Vazov. Le symbole de la Bulgarie est profané dans ce chaos d'énergies mal dirigées. Et c'est en effet à ce symbole, lumineux autrefois et maintenant voué à la perdition, qu'il s'attache avec amour. Il constate ce triste état de choses et, bien que lui-même enrôlé dans un parti, il dirige avec fougue ses critiques contre la gent politique. Il s'érige moins en défenseur de son parti qu'il n'exerce sa fonction d'écrivain au sens le plus noble du mot, car, plus que tout autre, le poète a le droit et le devoir de dire à chacun sa vérité, au nom de la nation entière.

Vazov ne fut jamais « partisan » ; et pourtant, malgré l'absence en lui de l'esprit de « partisan », sa contribution à la vie du parti n'a pas été négligeable. Au cours de l'automne 1884, il était élu de nouveau à l'Assemblée provinciale². A partir de cette époque, en tant qu'unioniste, et à côté de ses camarades, il allait servir de cible aux *gouvernementaux*, qui ne voudront voir en lui que l'auteur du médiocre *Mihalaki tchorbadji* et le poète qui vend sa conscience à une faction politique³, etc. C'est alors, précisément, qu'un échange

¹ Voir à ce sujet un article très significatif dans Народний Гласъ, III, n° 231, p. 1, col. 1-2, du 9 octobre 1881.

² Vazov fut élu comme membre de l'Assemblée provinciale, dans la région de Karnobat, le 23 septembre 1884. Le 30 octobre 1884 il entra au Comité permanent en tant que membre (voir Дневници отъ шестата редовна сессия на Областното събрание, София, 1893, p. 29). Vazov prit part aux travaux de l'Assemblée provinciale pendant la II^e session (13 octobre-13 décembre 1880), III^e session (12 oct.-12 déc. 1881), IV^e session (11 oct.-11 déc. 1882) et VI^e session (22 oct.-22 déc. 1884). (Voir les Дневници de l'Assemblée provinciale pour les six sessions, 6 vol. : I et II vol., София, 1889 ; III vol., Пловдивъ, 1882 ; IV, V, et VI, София, 1890, 1892 et 1893). Il fit partie du Comité permanent une seule année comme secrétaire, du 23 oct. 1880 jusqu'au 11 oct. 1881 ; et comme membre du même Comité du 3 nov. 1881 jusqu'au 16 oct. 1882 ; du 27 oct. 1882 jusqu'au 10 oct. 1883 et enfin du 30 oct. 1884 jusqu'à l'Union, en septembre 1885. Voir Дневници на постоянния Комитетъ, 3 vol., София, 1890, et le 4^e, *ibid.*, 1891.

³ Les lecteurs curieux de la vie politique de cette époque trouveront peut-être quelque intérêt à se référer aux numéros indiqués des journaux : Южна България I, 1883, n°s 46, 50 ; II, 1884, n°s 89, 98, 105, 113, 117, 120, 124, 126, 127, 133, 135, 140, 142, 144, 148, 153 ; III, 1885, n°s 154, 157, 166, 167, 168, 170, 177, 187,

de lettres s'engage entre P. R. Slavéïkov et Vazov, correspondance qui laisse aux lecteurs une impression pénible, et dont l'intérêt est moindre pour l'histoire de la littérature que pour celle des mœurs politiques de cette époque de transition ¹.

Mais aux attaques de ses adversaires Vazov riposte aussi par quelques poèmes, où s'expriment à la fois la désillusion que lui inspire l'ordre social et le mépris qu'il a voué aux politiciens ². On ne saurait ici mettre en doute la sincérité de son inspiration. Le pessimisme de la *Guzla* procédait en partie de Nékrasov ³. Mais la déception du poète est maintenant réelle et profonde. Un abîme s'est creusé entre son idéal et la réalité. Seul, le retour au passé rassérène son âme. C'est l'époque où il écrit la seconde partie de l'*Épopée des oubliés* ⁴, la nouvelle des *Sans feu ni lieu* ⁵ et un long poème sur l'insurrection de 1876, *L'été noir*, qu'il brûla plus tard ⁶. Le recueil de *Champs et forêts*, paru au début de 1884, contient une partie considérable de ces poèmes. La préface en est significative : « Des amis me conseillaient de me défendre. Je n'étais pas réfractaire à cette idée, car lorsqu'un homme public, un modeste serviteur de la pensée, qui a besoin de la confiance et des sympathies de la société, se voit impitoyablement attaqué dans ses actions, dans son honneur, dans sa foi et dans ses sentiments intimes, il a bien le devoir de se défendre, puisque d'autres s'attribuent le droit de le noircir... Mais j'ai donc voulu, en cette triste période d'amertume et d'épreuves, répondre d'une manière digne de moi : j'ai fait ce livre ⁷. »

Ce recueil, cependant, nous apporte autre chose encore qu'une défense et le titre même l'indique : *Champs et forêts*. Sur le fond gris des désillusions et de la satire sociale, des poèmes brillent d'un frais éclat, jaillis d'une inspiration joyeuse aux moments bienheureux où le poète est parvenu à briser les liens qui l'attachent à la société.

197, 200, 213, 218, 219 ; Борба, I, 1885, nos 4, 5, 7, 11, 14 ; Търновска Конституция, I, 1884, nos 2, 4, 10, 14, 18, 29, 38, 46, 49, 53, 61, 66, 70, 73, 90, 91, 92, 94 ; II, 1885, nos 109, 120, 123, 167 ; Независимостъ, I, 1885, n° 3 ; Съветникъ, I, 1882, nos 33, 35, 38 ; Независимостъ, I, 1886, n° 15 ; Кукуригу, II, 1883, n° 40.

¹ Voir Търновска Конституция, I, n° 19, du 9 mars 1884.

² Борба и борци, О родино моя, Къмъ свободата, Всичко пада или ентузиазъм и опортюнизъм, Поля и гори, 1884, *op. cit.*, pp. 145-156 ; Кипежъ, *ibid.*, pp. 164-165 ; Лиллипутцитъ et Къмъ тържествующитъ клеветници, *ibid.*, pp. 210-211. Ces poèmes, sauf le quatrième et le dernier, ont été recueillis dans les *Œuvres*, t. II, pp. 73-74, 202 ; t. III, pp. 157-161, 162-163.

³ Voir ci-dessus, p. 89.

⁴ Voir ci-dessus, p. 90, note 5.

⁵ Voir ci-dessus, pp. 44-47, et plus loin, pp. 105-106.

⁶ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 68.

⁷ Поля и Гори, 1884, *op. cit.*, p. 11 ; cette préface est supprimée dans l'édition de 1893, aussi bien que dans les *Œuvres*.

Les Rhodopes y découpent leur silhouette dentelée. Berceau des légendes d'Orphée, témoin impassible des malheurs de 1876, la montagne multiplie ses appels caressants. Blotti dans ses énormes plis, d'où l'homme est absent, le poète croit pouvoir deviner dans la solitude le mystère de l'existence ¹. La nature baigne son âme de ravissement ; il se sent fondre avec elle ², ou demeure figé d'admiration devant sa majesté altière et muette. Les joies qu'elle lui donne ne sont que ses propres joies qu'elle reflète avec splendeur ³. Et il aime cette nature d'un amour d'autant plus spontané et plus vif qu'il la confond avec son pays, car ses montagnes ne sont pas la montagne de partout, mais le Balkan, les Rhodopes et ses « vallées paradisiaques » sont les vallées de la Roumélie ⁴.

A ses instants de loisir, Vazov ne connaît pas de plus grand plaisir que d'apprendre à mieux connaître cette terre bulgare. Les légendes qu'il entend de la bouche des paysans, les ruines qu'il rencontre sur sa route trouvent en lui de touchants échos ⁵. C'est à Hisar, où il va chercher quelque repos en été, qu'il crée la ballade du *Bain de la jeune fille* ⁶. La lumière y joue avec les ténèbres, le courage y lutte avec la peur, le mystérieux y coudoie le réel. Lorsque c'est sa ville natale que visite le poète, tout un monde de souvenirs s'éveille en lui. Le foyer paternel où son enfance s'était bercée n'est plus qu'une ruine ⁷. Tout ce qu'il voit concourt à rendre à sa contemplation le souci du civisme, dont le citoyen désabusé serait prêt à se libérer, et c'est dans *Champs et forêts* que figure le poème de *La langue bulgare*, l'un de ceux qui, depuis une quarantaine d'années, a le plus profondément touché l'âme de ses lecteurs : réponse vigoureuse aux critiques qui ont dénigré sa langue maternelle, et dont les sonorités franches suffisent à attester toute la puissance dont cette langue est capable ⁸. Ainsi ce recueil nous apparaît riche, varié, inégal aussi : nous y trouvons des plantes robustes nées dans la lutte, des fleurs des champs ravissantes de fraîcheur, que le poète a cueillies pendant

¹ Voir Родопитѣ, *Œuvres*, t. II, pp. 28-31.

² Voir Вечерниятъ часъ, *ibid.*, p. 17.

³ Voir Къмъ природата, *ibid.*, pp. 8-11.

⁴ Voir Отечество любезно, *ibid.*, pp. 5-6 ; По райскитѣ долини, *ibid.*, pp. 7-8 ; Кръгзорьтъ на Пловдивъ, *ibid.*, pp. 11-13 ; Долината, *ibid.*, p. 14 ; Майски видъ, *ibid.*, pp. 15-16 ; Когато ида въ Балкана, *ibid.*, p. 19 ; Родопитѣ, *ibid.*, pp. 28-31 ; Гордѣйте се, Родопи, гиганти камънисти, *ibid.*, p. 65.

⁵ Voir Хисарскитѣ развалини, *ibid.*, p. 18 ; Два сфинкса, *ibid.*, p. 55 ; Паметницитѣ на България, *ibid.*, pp. 61-65.

⁶ Voir Момина баня, *ibid.*, pp. 35-36.

⁷ Voir Родното пепелище, *ibid.*, pp. 49-50.

⁸ Voir Българскитѣ езикъ, *ibid.*, pp. 47-48.

ses méditations solitaires, et beaucoup aussi de ces humbles fleurs au parfum charmant qu'offre la vie journalière.

La même désillusion que respirent *Champs et forêts*, les mêmes élans pour s'évader du présent se retrouvent dans la nouvelle des *Sans feu ni lieu*¹. Ce sont, nous le savons, les souvenirs des deux séjours en Roumanie qui l'ont inspirée. Brătchkov, le jeune poète qui abandonne le foyer paternel, ne pouvant plus supporter le régime turc, n'est autre que l'auteur lui-même. Reçu dans le milieu des « sans feu ni lieu », il vivra dans la célèbre gargote de Strandja. C'est Brătchkov qui veillera au chevet de Strandja mourant et vendra sa vaiselle pour payer l'enterrement. Les scènes de la vie rude et aventureuse des émigrés bulgares sont tracées en traits nets et drus. C'est tout un épisode de la conspiration nationale ramassé en quelques belles pages. La figure de Levski s'en dégage, rigide et autoritaire². Les « sans feu ni lieu » de la nouvelle trouveront la mort comme volontaires à Grédétin, pendant la guerre de Serbie, en 1876. Un seul survivra : « Maintenant il est garçon de bureau, maniant le balai de la main gauche..., et ce lion du Balkan, ce héros de Grédétin tremble à la voix du rond-de-cuir grossier³ ». Avec quelle infinie tendresse Vazov se penche sur ces années de jeunesse ! C'est l'époque de ses premiers pas dans la vie, de ses premières joies suivies de ses premières déceptions. Il a pour elle toutes les indulgences. Les « sans feu ni lieu » ont leurs vertus, mais aussi leurs vices, que l'auteur ne cache pas. La plupart d'entre eux sont incultes, vulgaires dans leur façon de parler et d'agir, mais ils ont, ce qui rachète le reste, le culte de leur pays et la passion de la liberté. Cette idée est comme l'âme de la nouvelle. L'auteur compare le présent au passé révolutionnaire. Le présent n'est à ses yeux qu'un avorton du passé. Or ce passé est la période héroïque de la nation, celle où sont épanouies toutes les énergies jusqu'alors latentes. « Levski, disait-il, est une force qui émerge de siècles de souffrances, de tout un océan d'humiliations⁴ ». De la mort qui a plané cinq siècles sur le pays naîtra la vie. « Levski était l'envoyé du destin, à la tête d'une phalange d'apôtres et de martyrs de la liberté, chargé de secouer les masses, de provoquer les événements, de créer l'avenir⁵. »

Cette nouvelle a l'allure d'un petit roman. Aucune figure, sans doute, n'y a la dignité de personnage principal ; tous les « sans feu ni lieu » pourraient tour à tour la revendiquer. Si le poète Brătchkov

¹ Voir *Немили-недраги*, *ibid.*, t. VI, pp. 3-106.

² Voir *Œuvres*, t. VI, pp. 69-74.

³ *Œuvres*, t. VI., p. 106.

⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁵ *Ibid.*, p. 73.

fait l'objet d'une analyse plus poussée, c'est que l'auteur, de qui il est si proche, éprouve plus de plaisir à arrêter son regard sur lui. Mais le récit garde le plus souvent une allure impersonnelle, et ce n'est qu'à de certains moments que l'émotion s'empare de l'auteur : il rit alors avec malice, ou s'abandonne à une méditation, ou bien encore présente quelques considérations historiques. Il y a, certes, dans les *Sans feu ni lieu* des pages remarquables : l'allocution de Strandja¹ et ses derniers moments² sont poignants. La maîtrise de l'écrivain, à vrai dire, n'y est pas égale à celle avec laquelle il a su évoquer le portrait comique d'un Mitrophane ou d'un Hadji Achille. Le sérieux, chez lui, devient trop souvent terne, et les plus graves de ses portraits font songer parfois au signalement d'une pièce d'identité. En revanche, il rend la vie à ses personnages lorsqu'il les fait parler. Chacun d'eux a son langage propre, et qu'il accompagne de gestes copieux : on le reconnaît aux premiers mots qu'il prononce. Et dans l'ensemble, en dépit de certaines faiblesses, il est peu d'œuvres de Vazov qui aient été lues et se lisent avec autant de ferveur que les *Sans feu ni lieu*, car, là où la perfection fait défaut, l'émotion y supplée³.



Cependant Vazov allait, après de douloureux moments, retrouver pour quelque temps la sérénité de ses rêveries. Un brusque éloignement de Plovdiv l'avait rendu à lui-même.

C'est vers la fin de 1883, ou le début de 1884, qu'un drame intime ébranle sa vie : la jeune femme qu'il avait jalousement aimée à Hisar, deux années durant, se séparait de lui pour épouser un colonel russe. A la séparation succéda le désespoir. Vazov chercha sa consolation dans la poésie au royaume des fées, et tel fut le titre du poème qu'il écrivit alors⁴. Une *vila*, c'est-à-dire une fée, pour lui faire oublier sa peine, lui propose un voyage dans cet heureux royaume, et c'est au cours de ce voyage qu'il rencontre la femme du Dragon. Il subit la séduction de la magicienne, et la fuite est décidée. Cependant sa muse l'en détourne. C'est alors que *vila*, muse et poète entreprennent ensemble un voyage dans les airs. Ils survolent la Roumélie, la Macédoine et poussent jusqu'à l'Athos pour y voir Païsi. A Prilep ils trouvent le roi Samuel, pensif et silencieux, à qui le poète, avec vénération, baise la main. Plus loin ils voient le

¹ Voir ci-dessus, pp. 45-46.

² *Œuvres*, VI, pp. 31-34.

³ Voir la traduction française de cette nouvelle : *Sans feu ni lieu*, Sofia, 1934.

⁴ Въ царството на самодивитѣ, *Œuvres*, t. IV, pp. 105-158.

héros légendaire : Krali Marko. Et le poème s'achève avec ce voyage merveilleux.

Les sources folkloriques du poème sont évidentes : le recueil de chansons populaires des frères Miladinov et surtout celui du Français Dozon¹. Le poète nous donne l'illusion de visiter des régions déjà connues. Rien ne l'étonne. Les fées sont belles, fraîches, et ne se maquillent pas comme les femmes de Plovdiv. Elles ressemblent à l'image de la femme de ses rêves. C'est pourquoi, sans doute, il s'éprend d'elles si vite. Mais, au cours de ce voyage, il déverse son amertume sur l'époque où il vit. La légende reflète sa tragédie intime. « C'est le meilleur de mes poèmes et ma meilleure œuvre poétique² », devait-il écrire plus tard, en retrouvant avec une poignante émotion le souvenir de la crise qu'il avait traversée : jugement inspiré par le réveil du passé plutôt que par l'œuvre elle-même.

Ce fut ensuite, en 1884, le voyage d'Italie, en compagnie de son ami Madjarov³. Au retour il allait mettre en vers les notes prises pendant son voyage : *Italie* paraissait bientôt⁴. Impressions fugitives, mais qui laissent percer sa tristesse d'avoir été dépossédé de son bonheur. Quel est le sens de la vie sans Elle ? La mer, le zéphyr qu'il interroge ne lui donnent-ils la réponse qu'il se donne à lui-même ? Le rocher, dont il admire l'impassable combat avec les vagues, n'est-il pas, comme lui, fatigué de lutter ? Parfois le poète croit découvrir au sein de la mer le repos et la libération suprême, mais le souvenir des jours illuminés par les joies d'autrefois revient obstiné et cruel⁵. Sa consolation, le poète ne la trouve nulle part. Il faut qu'il la trouve en lui-même, « car celui-là meurt qui n'a pas d'espoir », lui dit son

¹ Voir Dozon (Български народни пѣсни, Paris, 1875), pp. 6-7, v. 1-20 ; p. 12, v. 36-45 et pp. 135-140 ; Miladinov, Български народни пѣсни, Загребъ, 1861), pp. 6-7.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 235 et 168.

³ Voir M. Ив. Маджаровъ, Съ Вазовъ въ Италия, Златогръ, X, 1928, fasc. 9-10, pp. 426-446. A Constantinople, les voyageurs s'embarquèrent sur un bateau français qui, après deux escales à Salonique et à Athènes, les amena à Naples. A Salonique, l'accueil qu'on leur fit au gymnase bulgare eut quelque retentissement. Vazov était déjà célèbre : il eut une grande joie à trouver dans les cahiers des écoliers plusieurs de ses poèmes que ceux-ci savaient déjà par cœur. Le séjour fut plus court qu'ils ne l'auraient voulu, car le gouvernement turc, ayant eu vent de ces manifestations de l'esprit national, les invita à quitter aussitôt la ville. Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 69.

⁴ « La cause est celle qui m'avait poussé à écrire *Au royaume des fées* : tristesse pour l'amour perdu. Sans elle ce recueil ne serait pas né », confie Vazov à Chichmanov. Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 211.

⁵ Voir les poèmes По морето, *Œuvres*, t. II, p. 112 ; Морски зефиръ, *ibid.*, p. 113 ; Морска скала, *ibid.*, p. 117.

cœur ¹. Puis viennent Athènes, Naples, Rome. Les confidences de son cœur se font plus rares. *Vésuve*, *Le baiser de Judas*, *Le golfe de Naples*, *La statue de Moïse* sont autant de bijoux ciselés avec un art exquis ². Dans *Come mi e odorando* revit le souvenir de la petite fleuriste Caroline, plus fraîche que les fleurs qu'elle offrait au poète ³. La belle Napolitaine *Giovanina* ne serait-elle pas la cabaretière qu'il était allé voir trois fois, à des heures où le cabaret était vide ⁴? A Pompéi, le poète voit un vase fêlé qui ressemble à son cœur ⁵. Une sobriété verbale sans défaut caractérise la plupart des vers de ce recueil; une inspiration délicate les pénètre ⁶. Nous sommes loin des abondantes effusions de passion et d'énergie de l'*Épopée des oubliés* et de *Champs et forêts*. La tristesse, ici, est discrète; cet écho du drame intime du poète est lointain et comme affaibli.

L'été de l'année 1884 ramène Vazov, guéri, à Sopot. C'est là qu'il écrit cette nouvelle des *Compères*, qui illustre si heureusement la vie de Sopot, dans la période antérieure à l'Affranchissement ⁷. Il sauve de l'oubli sa ville natale et en devient le spirituel chroniqueur. Les compères, comme Hadji Achille, inspirent les plus vivants chapitres de cette chronique. Ils nous apparaissent en une longue galerie de plaisants portraits. On voit là les tchorbadjis se démener à propos de problèmes futiles, se quereller, médire des absents. On les suit à l'église, au café ou à la promenade. Ils parlent leur langage savoureux, relevé souvent de mots que les gens bien élevés de nos jours ne risqueraient pas. Ils sont politiciens, philosophes, savants. Fantâsques et maniaques, ils reviennent à la réalité dès qu'apparaît le danger. La seule pensée de la liberté les fait exulter de joie. A les entendre, la Russie, avec sa puissance formidable, écraserait la Turquie, n'était certaine apparition soudaine de l'*onbachî* turc. Sur quoi ils changeront instantanément le sujet de leur conversation, en passant du rêve de l'affranchissement à la prochaine mi-carême.

¹ Който се не нада мре, каза сърдцето. Па рекохъ : о сърдце..., Италия, Пловдивъ 1884, p. 48, poème supprimé dans les *Œuvres*.

² Voir Везувий, *Œuvres*, t. II, p. 129; Цалувната на Юда, *ibid.*, p. 130; Неаполскиятъ заливъ, *ibid.*, p. 130; Статуята на Мойсея, *ibid.*, p. 134.

³ Voir *Come mi e odorando*, *ibid.*, p. 131.

⁴ Джованина, *ibid.*, pp. 131-132.

⁵ Въ Помпейския музей, *ibid.*, p. 141. Ce poème ressemble au *Vase brisé* de Sully Prudhomme. Mais Vazov confie à ce sujet à Chichmanov : « Il rappelle beaucoup *Le vase brisé* de Sully Prudhomme, mais à cette époque je ne l'avais pas encore lu » (Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 213).

⁶ Quelques poèmes de ce recueil ont été traduits par Achille Millien : *Le zéphir de mer*, *Calopoulo*, *A Pompéi*, *Le Tibre*, dans la *Revue du siècle*, IX, 1895, v^o 96 pp. 258, 262 et 264.

⁷ Voir Чичовци, *Œuvres*, t. VIII, pp. 3-83.

Quels sobriquets évocateurs et malicieux ils savent se donner ! Une phrase suffit pour expliquer leur vie, leur caractère, leur goût. L'action n'a qu'un intérêt secondaire. Ce sont d'admirables études brossées dans un mouvement comique irrésistible. Vazov, une fois de plus, y donne en maître la mesure de son humour provincial.



Telles sont les années de Plovdiv, peu nombreuses à la vérité, mais vivantes, riches de gloire et d'amertume. Échappé à sa province, Vazov est pour la première fois mis en présence de la vie sociale et politique du pays libéré. C'est là, à Plovdiv, qu'il a pour la première fois conscience des responsabilités que lui impose sa situation d'homme public. Lui, poète modeste jusqu'alors, il prétend à une place au même rang que les hommes d'action, car, lui aussi, il en est un ¹. Son œuvre est inspirée par le bien suprême de la nation. Plus l'idée de nation — l'idée de la Bulgarie — prend corps en lui, mieux il croit retrouver sa personnalité un peu altière et combative. N'est-il pas un défenseur des intérêts communs à Plovdiv comme il l'avait été déjà en 1876 ? Les époques étaient, certes, différentes, et à plus forte raison les adversaires à combattre, mais les mobiles qui le poussent à la lutte sont les mêmes, Parmi le désordre des énergies en action dans cette société nouvelle, trois idées, trois réalités vivantes se précisent pour Vazov : la Patrie, puis son moi, timide autrefois et maintenant tout pénétré de sa valeur, enfin « les autres ». Avec cela, le poète n'est pas encore détaché des « autres » et l'idée que son parti politique seul a peut-être un rôle utile à jouer ne lui est pas étrangère. Cependant, la place de premier plan qu'il revendique dans la société n'est-elle pas due, en vérité, à un ouvrier qui a déjà fait ses preuves ?

En 1884, un article anonyme de la *Voix du peuple*, article qu'on a quelque raison d'attribuer à Vazov, signale l'indigence de la littérature pendant l'année 1883. « La production littéraire pour l'année écoulée, chez nous et dans la Principauté, ne présente pas un tableau réjouissant, et, si aucun organe de la presse n'a fait la revue du mouvement littéraire pour cette période, c'est parce qu'il n'y a rien à présenter au lecteur ² ». Une étude attentive nous amène à une conclusion toute pareille, non seulement pour les quelques années qui

¹ Voir *Борба и борци*, *Œuvres*, t. III, pp. 157-159 ; *Хулители! не се оплаквамъ*, *ibid.*, t. II, p. 202 ; *Къмъ тържествуващитъ клеветници, Поля и гори*, 1884, pp. 211-212, non recueilli dans les *Œuvres* ; *Excelsior ! Œuvres*, t. II, pp. 36-39 ; *Да бждемъ великодушни*, *ibid.*, p. 34.

² *Народний гласъ*, VI, n° 461, p. 1, col. 4, du 14 janvier 1884.

précèdent cette année fatidique, mais même pour celles qui la suivent immédiatement. La littérature bulgare de cette période serait de nulle valeur sans les œuvres de Vazov. C'est exactement la période où Vazov a produit quelques-unes de ses œuvres les meilleures : *L'amas*, la *Guzla*, *L'épopée des oubliés*, *Mitrophane*, *Hadji Achille*, les *Sans feu ni lieu*, *Champs et forêts*, *Au royaume des fées*, et *Compères*, pour ne citer que celles que nous avons examinées. Cette époque est l'une des plus fécondes de sa carrière. Le poète est encore en pleine jeunesse, et, pour la première fois, il vient d'attester sa maturité.

CHAPITRE V.

L'UNION ET L'EXIL (1885-1889).

Le séjour de Vazov à Plovdiv se prolonge au delà de l'année 1884. Avant même qu'il ne prenne le chemin de l'exil, l'atmosphère politique de la Roumélie, lourde d'orages, amène une recrudescence de rancœur dans sa vie. En effet, en octobre 1884, les élections portaient au pouvoir le parti des *unionistes*, et Vazov, qui en faisait partie, se trouvait emporté, pendant les quelques mois qui suivirent, par l'animation qui régnait autour de lui. En mars 1885, il inaugurerait la revue l'*Aurore*, qu'allait subventionner le nouveau gouvernement. L'*Aurore* ne parut que jusqu'à juillet. Les *Compères* figuraient en tête du premier numéro ¹. Ils furent suivis de *Sonnets pour la Macédoine*, dont *Là-bas* et le poème *Le drapeau noir*, qui en font partie, sont les plus suggestifs ². En même temps paraissaient quelques poèmes rassemblés sous ce titre général : *Le poète*, et parmi lesquels figuraient quelques pièces consacrées à Goethe, Hugo, Byron, Schiller, Musset, Heine, Leopardi et Pouchkine ³. Qu'on y ajoute les aimables *Chansons de mai* ⁴ et quelques bribes de prose et de vers, et l'on aura l'ensemble de tout ce qu'apportait l'*Aurore* à la renommée du poète.

Mais bientôt de graves événements allaient suspendre l'apparition de l'*Aurore* et bouleverser l'existence de Vazov. Les *unionistes*, tout fiers de leur programme politique, n'avaient pas fait l'Union, en

¹ Чичовци, Зора, I, 1885, fasc. 1, pp. 3-15 ; fasc. 2, pp. 50-64⁷ ; fasc. 3, pp. 97-111 ; fasc. 4, pp. 145-156 et fasc. 5, pp. 195-207. Sur les *Compères*, voir ci-dessus, p. 108.

² Сонети за Македонија, *ibid.*, fasc. 1, pp. 25-29, et Черното знаме, fasc. 3, pp. 127-128, recueillis dans les *Œuvres*, t. II, pp. 75-82.

³ Voir Поетът, Зора, fasc. 2, pp. 76-81, poèmes recueillis, sauf celui consacré à Pouchkine, dans les *Œuvres*, t. III, pp. 5-11.

⁴ Песни за май, Зора, fasc. 4, pp. 174-179, recueillies dans les *Œuvres*, t. III, pp. 18-25.

dépît de leur solennelle proclamation, et c'était à des hommes comme Zahari Stoïanov, l'ennemi déclaré de Vazov, qu'il appartenait, avec le concours des *gouvernementaux*, de la réaliser par le coup de force du 6 septembre 1885. Ce coup d'État, qui avait renversé le gouvernement des *unionistes* ¹, eut pour conséquence une agression des voisins de l'Ouest. Le 2 novembre, les armées serbes envahissaient le pays. Dès le 5 du même mois, elles étaient arrêtées et, le 7 et le 8, mises en déroute ; le 13, les armées bulgares franchissaient la frontière serbe. Vazov avait vécu des jours pleins d'angoisse. Sur l'appel d'un de ses frères, Georges, officier à l'armée, il se porta au front ². Il fut vivement impressionné par l'unité morale qui, en présence du péril, s'était faite entre tous les éléments de la nation, cette unité qui avait rendu possibles les victoires que la jeune armée venait de remporter. « La Bulgarie a été victorieuse, écrivait-il dans la préface du conte *Vălko à la guerre*, elle a connu le monde et le monde l'a connue, mais, qui mieux est, nous nous sommes connus nous-mêmes ³ ». Par un miracle, pour quelques jours, et les partis politiques, et les haines qu'ils allumaient, et le sectarisme des partisans, tout avait disparu. Il n'y avait plus que des Bulgares, unis et luttant ensemble pour conserver la liberté qu'ils avaient conquise au prix de si longs efforts. L'idéal de l'époque révolutionnaire reprenait corps dans la nation entière. La Bulgarie devenait une réalité vivante : énergies et volontés étaient toutes tendues vers un même but. Vazov devait évoquer, peu après, dans la nouvelle des *Deux ennemis*, les deux Bulgares, Pärvan et Lambo, qui se recherchent, plusieurs années durant, pour assouvir une vengeance cruelle et qui, finalement, se donnent l'accolade à Pirot, en face de la mort : « Le sang ne peut se changer en eau ⁴. »

De retour à Plovdiv, il écrivit à la hâte, pour célébrer cette guerre, le recueil de *Slivnitsa*, qui parut en janvier 1885. La préface porte : « De Plovdiv qui, avec des larmes et des fleurs, envoyait les bataillons ailés vers la frontière bulgare, jusqu'à la bataille décisive de Pirot où je me suis trouvé (les 14-15 novembre), j'ai été le témoin d'une grandiose épopée d'héroïsme et d'abnégation, ces vertus que, seule, la liberté peut inspirer au cœur humain et que le désespoir suffit à mettre en évidence. J'ai participé à la gloire de la Bulgarie. A qui la doit-on ? Quel génie militaire est sorti des fumées des batailles ?... »

¹ Voir les ouvrages indiqués pp. 83, note 1, et 101, note 1.

² Voir Прѣдъ Пиротъ (Възпоминания отъ сръбско-българската война), *Œuvres*, t. XII, pp. 169-173.

³ Подпоручикъ Вълко, разкази отъ сръбско-българската война, Пловдивъ, 1886, p. VI. Cette préface a été supprimée dans les éditions ultérieures de la nouvelle.

⁴ *Œuvres*, t. VIII, p. 152.

Un seul... le soldat bulgare. Quel est son nom ? Le peuple bulgare ¹ ». Vazov a la fierté de cette victoire et, plus d'une fois, il ne pourra contenir l'expression de sa joie.

Une amertume réfléchie viendra ensuite briser ces premiers élans d'orgueil satisfait. La préface de la seconde édition, un mois et demi plus tard, présente cette addition : « Maintenant que l'enivrement des lauriers est passé, nous sentons avec plus de douleur la plaie atroce et saignante de cette guerre fratricide, toute la force du mal, tout l'opprobre du sacrilège, toute l'horreur du crime !... Et, devant la nouvelle édition de notre œuvre, nous sentons une douleur intérieure, comme un remords, à rénover, au lieu de le faire oublier, le souvenir de cette maudite guerre ² ». Qui a voulu la guerre ? se demande le poète. Est-ce ce pauvre soldat serbe qui, blessé à mort, expire à côté du soldat bulgare agonisant ? L'un ne laissera-t-il pas une femme et des enfants sans abri, l'autre une malheureuse vieille mère ? Vălko, le simple paysan, héros de la guerre qui retourne à ses champs, peut-il s'expliquer pourquoi les Serbes ont fait la guerre ? « Vălko savait et comprenait déjà beaucoup. Il n'y avait qu'une chose que ce simple laboureur ne pût s'expliquer : pourquoi s'est-on battu avec les Serbes ³ ? » La vieille paysanne dont le fils est au front voit-elle des prisonniers serbes dans la rue : « Grand Dieu, se dit-elle, est-ce ça les Serbes ? Mais ce sont de bonnes gens... Leurs pauvres mères savent-elles ce qu'ils sont devenus ? ⁴ » Et la vieille femme de se précipiter chez elle pour rapporter aux passants quelques gouttes d'eau-de-vie.

Vazov a exalté la victoire, mais il maudit la guerre, et l'avenir de son pays l'angoisse :

Ce n'est ni la mort, ni la tombe, ni le carnage
Qui font vivre les nations ⁵.

La rouille du temps a entamé bon nombre des poèmes de *Slivnitsa*. Écrits pour glorifier une victoire, ces poèmes ont eu pourtant une diffusion qui suffit à témoigner du profond retentissement qu'ils ont trouvé dans le pays. Certains même d'entre eux doivent aux années

¹ Сливница, стихотворения отъ войната ни съ Сърбитѣ прѣзъ 1885, Пловдивъ, 1886, p. п ; cette préface a été supprimée dans les *Œuvres*.

² Сливница, II^e édition, Пловдивъ, 1886, p. 4 ; cette seconde préface a été également supprimée dans les *Œuvres*.

³ Повѣсти и разкази, t. I, София, 1891, p. 127.

⁴ *Œuvres*, t. VI, p. 127.

⁵

Не смъртта, не гробътъ и не сѣчътъ

Даватъ на народитѣ животътъ.

(Да се не упиваме безпечно, *Œuvres*, t. II, p. 176.)

une résonance plus profonde. Tel ce *Nouveau cimetière de Slivnitsa* gerbe de fleurs déposée sur la tombe des héros inconnus, et dont la mâle tristesse perpétue le souvenir du sacrifice offert à la patrie ¹. Il y a une ironie piquante et tant soit peu d'orgueil dans les vers allègres, ponctués d'un implacable refrain, du *Soldat, bulgare* ². Si l'on y ajoute les dernières strophes du *Champ de bataille de Slivnitsa* et de *Non, je ne me réjouirai pas*, l'on aura tout ce qui reste encore de vivant, si je ne me trompe, dans ce recueil doté pour titre d'un nom de bataille ³.

La guerre de 1885 a inspiré aussi à Vazov quatre nouvelles, dont l'une, à peu près sur le vieux thème de la *Fiancée du timbalier* et intitulée *Vient-il ?* ⁴, n'est rien de moins qu'un chef-d'œuvre. Le village de Vétren est en émoi. Les conscrits partent pour la guerre. De la tumultueuse colonne qui s'est mise en marche Stoentcho se détache pour aller embrasser sa mère, son tout jeune frère et sa petite sœur. Il prend les fleurs que lui tend une jeune fille et rejoint ses camarades. Une lettre de Stoentcho, simple et savoureuse comme une lettre de paysan, réjouira bientôt le cœur de la vieille mère... La paix est conclue. Les soldats rentrent chez eux. Juste devant la maison de Stoentcho on a planté deux pieux avec l'inscription : « Soyez les bienvenus, braves soldats ⁵ ! » La vieille mère attend anxieusement à la porte son fils qui ne vient pas. Et les soldats passent sur la chaussée. Demain c'est fête. C'est par une rafale de neige que Radoultcho et Kina, les deux petits, sont allés à la rencontre de leur grand frère Stoentcho, pour ne pas faire pleurer leur vieille mère. Il fait nuit déjà, et les enfants sont loin du village. Des soldats passent par moments, sans qu'aucun d'eux puisse leur dire où est Stoentcho. Et la mère ne bouge toujours pas de la porte, pendant que Stoentcho repose au cimetière de Pirot. Ces quelques pages traduisent avec force une épreuve tragique du cœur humain. La sympathie pour la souffrance les pénètre comme une lumière. Le mouvement du style exprime avec une vigoureuse simplicité les frissons, les modulations de la vie intérieure de ces gens du peuple, qui donnent au pays le meilleur d'eux-mêmes.

Le lendemain de cette guerre devait être dur. De nouveau les

¹ Voir Новото гробище надъ Сливница, *Œuvres*, II, pp. 169-170.

² Voir Българскиятъ войникъ, *ibid.*, pp. 163-164.

³ Бойното поле при Сливница, V^e partie, *ibid.*, p. 154, et He, не ще се радвамъ кръвожадно, *ibid.*, p. 166.

⁴ Voir Иде ли? *Œuvres*, t. VI, pp. 124-131. Voir la traduction qu'en a faite M. Léon Lamouche : *Vient-il ?* dans la *Nouvelle revue*, 44^e année, n^o 225, du 15 décembre 1921, pp. 334-342.

⁵ *Œuvres*, t. VI, pp. 128-129.

luttres intestines se donnèrent libre cours. L'unité de la nation, qui avait apparu aux moments difficiles, n'allait pas survivre à la paix. Un coup d'État des russophiles contraignait le prince de Battemberg à renoncer au trône : le contrecoup de cette secousse intérieure mettait bientôt en état de guerre politique le pays entier, et les russophiles partaient en exil. Le nouveau gouvernement appelé par les élections imposait un régime d'oppression et de poursuite. La Russie accueillit les persécutés, et les rapports entre les deux pays devinrent assez précaires. A Plovdiv les *gouvernementaux* poursuivaient les *unionistes* avec violence. Le frère de Vazov, Georges, qui avait participé au coup d'État, s'enfuit en Macédoine ; son frère Mihail, officier comme Georges, fut tué au camp de Plovdiv. Vazov lui-même trouva l'hospitalité chez des amis, mais on lui conseilla de quitter Plovdiv pour être à l'abri ¹. Il se rendit à Constantinople où se trouvaient la majeure partie de ses amis *unionistes*. Les émigrés avaient communiqué à la Porte un mémoire dénonçant les excès du régime et en avaient donné copie aux grandes puissances. Mais Vazov s'était refusé à y apposer sa signature, considérant que les étrangers n'avaient pas à se mêler des affaires intérieures de son pays ². Puis ce fut l'exil ³. En janvier 1887, le poète gagnait Odessa, où se trouvaient les auteurs du coup d'État. Comme ses compatriotes exilés, il reçut de la Société de bienfaisance slave des secours qui lui permirent de vivre modestement. Dans l'atmosphère de révolte où il vivait, des amis russes lui apportaient une légère détente, surtout l'avocat Krivtsov qui lui avait ouvert largement sa maison et lui témoignait la plus grande bienveillance.

Vazov allait connaître la Russie d'Alexandre III. Après la période de répression qui avait suivi l'assassinat d'Alexandre II, ce pays traversait alors des années moins agitées. Odessa, où Vazov s'était installé, n'était pas « un centre intellectuel de la Russie », comme il l'écrira à quelques années de là. « Il n'est que l'Université où la pensée russe trouve un refuge dans le bouillonnement de cette ville

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 73.

² Voir *ibid.*, p. 74, et le *Moniteur Oriental* (journal paraissant à Constantinople), du 18 décembre 1886.

³ Voir Vazov, *Революция (спомени отъ Одеса)*, Изъ бѣлѣжника на поета, *op. cit.*, pp. 50-55, et Въспоминателни бѣлѣжки за К. Величковъ, dans les œuvres de Vélitchkov, t. I, *op. cit.*, pp. XII-XIII ; S. S. Bobtchev : Нашето емигранство въ Русия dans le Юбилеенъ сборникъ Иванъ Вазовъ, 1870-1920 (Chr. Tsankov), pp. 15-22, et Политическитѣ ни прѣгрѣшения и програмата на нашата партия, Пловдивъ, 1894, pp. 24-29 ; Даниилъ Юруковъ, Спомени изъ политическия животъ на България, *op. cit.*, ch. v, pp. 97-112. Voir sur la vie politique bulgare de cette époque l'important ouvrage de Siméon Radev : *Строителѣтъ на съврѣмenna България*, t. II, София 1911.

purement commerciale »¹. L'exilé n'a pu d'abord qu'entrevoir certains aspects de cette « pensée russe »² : quelques représentations théâtrales, une ou deux visites à l'Université³, ou bien une incursion sans lendemain dans le « high life »⁴. Il est tout absorbé, durant ses premiers mois d'exil, par l'espoir d'une vengeance prochaine, d'un complot qui se trame contre le régime de Stambolov⁵ : en proie à une fiévreuse agitation, il se rend à Constantinople, mais pour regagner aussitôt sa retraite d'Odessa. « Et moi, écrira-t-il à Vélitchkov en Italie, au milieu des événements politiques qui me semblent contradictoires et me font tous souffrir, je suis devenu un sombre pessimiste, et je ne puis me faire l'opinion claire et objective que seule une réflexion calme permet d'acquérir »⁶. Peu à peu, cependant, une accalmie se fait dans sa vie bouleversée, et quelques lectures y viennent contribuer, des lectures dont il se défend, d'ailleurs, comme de tentations d'oisiveté. C'est une quinzaine de jours après son arrivée à Odessa que, contraint de garder le lit, il avait lu Ostrovski⁷. Cet écrivain ne lui offrait rien de moins qu'une initiation vigoureuse à la vie russe. Au cours de cette lecture les souvenirs nostalgiques de la province bulgare, dont il avait déjà donné quelques heureuses illustrations, devaient lui revenir plus d'une fois à l'esprit. Puis, de proche en proche, il avait étendu sa curiosité à l'ensemble d'une activité littéraire qu'il jugeait bien hâtivement « en état de stagnation », n'hésitant pas à écrire : « Si l'on excepte vieux romanciers et

¹ *Œuvres*, t. XVI, p. 122.

² Voir Odessa 1794-1894, Издание Городского Общественнаго Управления къ столѣтію города, Одесса 1895.

³ M. M. Poproujenko, professeur à l'Université de Sofia, qui a bien voulu nous communiquer ses souvenirs d'Odessa, se souvient en effet d'avoir rencontré Vazov deux ou trois fois à l'Université. Et l'écrivain confiait à Chichmanov : « Combien je regrette de ne pas avoir fait des études à l'Université. Et pourtant j'en ai eu la possibilité, comme émigré, à Odessa. Pourquoi ne me suis-je pas inscrit pour suivre les cours de certains professeurs. J'avais assez de temps. J'aurais si bien complété mes connaissances ! » Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 95.

⁴ Selon une lettre de Vazov adressée à Vélitchkov, du 26 juin 1888. Nous devons cette lettre, ainsi que toutes celles qui seront citées ci-après, à l'obligeance de M. St. Athanasov.

⁵ « Cette soif de vengeance est devenue « notre pain quotidien », et, lorsque la vengeance sera possible, elle sera terrible, sans pitié, sublime ! Jamais je n'ai pensé que je pourrais être si méchant. Et sais-tu à quoi en particulier je rêve ? A une saint-Barthélemy qui ne m'étonne plus. Après tout ce qui a été fait en Bulgarie par des Bulgares je pense que seul un fleuve de sang pourrait laver la boue et régénérer le peuple ainsi qu'un baptême. Et il va de soi que toutes ces pensées sanguinaires ne seraient réalisées que par un coup d'État fait par les nôtres ». Lettre adressée à Vélitchkov, du 26 décembre 1886.

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir *Œuvres*, t. XVI, p. 121.

poètes encore en vie, comme le comte Tolstoï, Gontcharov, Polonski, Maïkov, Fet, pas un écrivain de talent qui s'impose dans les lettres ¹.» Il mentionnera ailleurs des écrivains de la jeune génération comme Boborykin et Korolenko, et il sera plus particulièrement attiré, nous semble-t-il, par Tchékhev, dont nous croyons retrouver l'influence enveloppant comme d'un souffle nombre des contes qu'il écrira plus tard. Parmi les poètes, il fera honneur à Fofanov et à Mérejkovski. Quant à la critique, il semble avoir pratiqué « le profond Mihailovski », « les polémistes » Skabitchevski et Bourénin, il nomme Arséniev et formule cette conclusion banale : « La critique russe, malgré quelques représentants de talent, attend toujours son second Bélinski ². »

Somme toute, cette expérience russe n'apportait à Vazov aucune grande découverte. Il connaissait déjà plus ou moins, pour les avoir lus en Bulgarie, ses classiques russes, et les jeunes écrivains, dont il apprenait à connaître les œuvres ou du moins les noms ne l'ont guère retenu. C'est la vie russe elle-même, si complexe et riche de contradictions, qui a surtout appelé sa curiosité, et là l'observateur raisonnable a tempéré plus d'une fois son admiration traditionnelle du pays libérateur. Aussi bien, par bonheur, il allait trouver bientôt de nouvelles occasions d'élargir son horizon russe ³ : le voyage de Moscou, d'abord, où il put voir Katkov, le directeur des *Nouvelles de Moscou*, puis un voyage à Pétersbourg, où il fit la connaissance de Panaev, du prince Golénichtchev-Koutouzov, des slavistes Lamanski et Florinski, qui lui procurèrent la surprise de constater que son œuvre n'était pas inconnue à ces savants, enfin son dernier voyage à Kichinev, lors du neuvième centenaire de la conversion des Russes au christianisme, dont il a relaté la célébration avec tant d'émotion ⁴. Ce ne furent pourtant là que rencontres de fortune auxquelles il ne faut pas donner trop d'importance, mais où il convient plutôt de ne voir que de simples visites de courtoisie accompagnées d'échanges de vues où les événements bulgares tenaient à coup sûr la première place.

Oui, c'est précisément à cette réalité politique bulgare dont dépend le sort de la patrie meurtrie, à cette réalité vue de loin mais toujours présente, que nous revenons inmanquablement toutes les fois que nous nous aventurons dans l'existence de ce patriote exilé en Russie. L'idée de la patrie domine toutes ses expériences russes.

¹ *Œuvres*, t. XVI, p. 165.

² *Ibid.*, p. 166.

³ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 74-79.

⁴ Voir *Изпъдениятъ маршъ*, *Œuvres*, t. XI, pp. 61-69.

Une patrie, certes, qui n'aura jamais pour lui la substance d'un idéal très nuancé, qui a le relief saisissant d'une réalité à laquelle il a voué, sa vie durant, une passion toujours égale à elle-même : ce charmant Sopot de son enfance, les pieuses ruines de Pernik, ou bien les montagnes muettes et les vallées enchanteresses. C'est cette réalité, même sous l'image rébarbative de l'État auquel il doit d'être en exil, qui est pour lui la mesure de toute chose. Longue serait l'histoire des doutes, des révoltes, des souffrances de cet exilé, et bien des données nous manqueraient pour tenter de la reconstituer. Nous le voyons un jour, accablé de désespoir, confier à Vélitchkov : « Nous sommes aujourd'hui témoins de la ruine de nos rêves de jeunesse, de nos espérances et de notre foi en un avenir radieux que le sort a brisé, en même temps qu'il brisait, ce me semble, l'avenir de notre patrie. Voilà pourquoi, devant le mal triomphant, l'oppression morale dont nous souffrons est plus lourde et nous perdons notre foi dans le bien et en nous-mêmes ¹. »

Ainsi l'exil devient plus douloureux ², et Vazov, encore que n'ayant pas oublié sa rancune ni ses lugubres souvenirs de l'année 1886, écrit bientôt : « Je suis chaque jour plus persuadé que notre place est en Bulgarie. C'est là qu'il faut souffrir et lutter ³ ». Après cet aveu, le patriote révolté n'attendra plus que la première occasion favorable pour rentrer dans son pays.

Cet esprit de révolte, auquel la nostalgie imposera le retour, n'en aura pas moins donné à l'écrivain un élan nouveau. C'est dans ses moments d'âpre ressentiment qu'il écrit son *Époque nourricière de grands hommes*, dont le piteux héros, Gorolomov, marque son séjour à l'étranger et en Bulgarie, par une série de turpitudes, qui par la suite lui donneront accès aux postes les plus élevés de l'État ⁴. Ailleurs, dans *Un héros obscur*, Vazov raconte sur un ton poignant l'histoire de ce gendarme qui donne sa démission, se résignant à l'éternelle misère, à laquelle il sait qu'il n'échappera pas, plutôt que d'infliger des peines corporelles à des hommes qu'il croit innocents ⁵. Dans le conte spirituel et plein de verve du *Père Nestor*, le vieillard est étonné de l'hostilité de son fils à l'égard du gouvernement qui, bien qu'émané d'un parti opposé au sien, le maintient en fonction ; il s'étonne, car il a conservé les idées de sa

¹ Lettre du 13 avril 1888 (St. Athanasov).

² « ..., quant à moi, je supporte les inconvénients de l'hospitalité russe. Aux yeux des Russes nous ne portons pas l'aurole de combattants ou de martyrs, mais nous sommes tout simplement des réfugiés ». Lettre du 26 mars (St. Ath.).

³ *Ibid.*

⁴ Voir Епоха-кърмачна на велики хора, *Œuvres*, t. XI, pp. 140-184.

⁵ Voir Тъменъ герой, *ibid.*, pp. 91-103.

génération, qui n'aspirait qu'à la liberté du pays¹. N'ira-t-il pas jusqu'à présider une grande réunion, pendant que son fils préside celle du parti adverse ? Aussi bien Vazov paraît tenir en estime les hommes de l'espèce du père Nestor, non qu'il approuve leur attitude naïve envers la politique, mais parce qu'il les préfère aux partisans. Il n'en est plus à penser, comme dans ses articles de 1881, que les partis politiques sont des organes propres à stimuler le contrôle de l'État et à réprimer les abus² : leurs rivalités, dépassant toute mesure, ont dégénéré en querelles de personnes, en haines implacables. La Russie elle-même, bien qu'il l'aime, n'est pas non plus l'État que son rêve imagine. Il y manque trop de choses pour que l'homme soit heureux. Le carnet de voyage qu'il a laissé nous l'évoque, sans nulle illusion de la part de l'auteur, avec ses prisons, ses déportations, son régime autocratique³. Vazov n'y ménage pas, en bon Bulgare de son temps, les mœurs des femmes trop intellectuelles ; il déplore, chemin faisant, l'hygiène misérable des paysans, la vie désœuvrée des aristocrates russes. Il s'explique par là même le nihilisme, tout en blâmant ses excès. Mais, tout bien pesé, son amour et sa reconnaissance pour la Russie n'en demeurent pas moins grands qu'autrefois. Il se recueille devant la tombe du tsar Alexandre II, le libérateur de la Bulgarie, et a là une vision saisissante : « Devant mes yeux des images et des scènes du proche passé surgirent, pareilles à un songe. Des légions de héros qui, avec des chants, passent le Danube et, avec des chants encore, se jettent dans les batailles ; cinquante mille cadavres sanglants devant Pléven... des régiments dans la fournaise, des régiments dans les tempêtes de neige du Balkan... des régiments aux portes de Constantinople. Ils déploient un drapeau trempé de sang où les rayons du soleil ont écrit ces mots : libération de la Bulgarie !⁴ » Combien mesquins lui semblent alors les dissentiments politiques entre son pays et la Russie devant l'immense sacrifice du pays libérateur !

Cependant ses critiques, ses inquiétudes, ses fureurs suscitées tous les jours par les nouvelles venant de son pays l'imprègnent profondément et prolongent en lui leur vibration. Nous avons un miroir révélateur de sa vie intérieure à cette époque dans un cycle de vingt-huit poèmes qu'il ne publiera que plus tard⁵. Il croit avoir

¹ Voir Дъдо Нисторъ, *Œuvres*, t. VII, pp. 91-104.

² Voir les éditoriaux de Народний гласъ, III, n° 182, du 21 avril 1881 et n° 232, du 13 octobre 1881.

³ Voir Извънъ България (пътни записки), *Œuvres*, t. XVI, pp. 119-184.

⁴ *Œuvres*, t. XVI, p. 153. Voir aussi le poème Прѣдъ гроба на Царя-Освободителя, *ibid.*, t. III, pp. 49-50.

⁵ Ces poèmes ont été disséminés dans le recueil Звукове, София, 1897 ; ils ont été recueillis dans les *Œuvres*, t. III, На чужбина, pp. 35-60.

gaspillé ses forces ; il juge son œuvre sans valeur¹. Son unique consolation est d'avoir repoussé toute bassesse, d'avoir gardé sa conscience pure. L'exil le prive de cette source de vie qu'est son pays. Il se sent désemparé ; il se laisse aller au gré de sa souffrance. Sans doute, cette souffrance n'a rien qui lui soit propre ; elle est commune à tous les siens. C'est dans la souffrance que les hommes sont égaux. Il n'envie pas les heureux. Ils sont maintenant ce qu'il fut autrefois². Et voici qu'une joie perce bientôt les nuages de son exil : il la doit à l'affection d'une jeune femme russe de qui il se séparera à regret³. Il y a dans ce cycle quelques poèmes émouvants⁴. Un rythme lent les berce. La tristesse en est comme celle de ces pluies d'automne, fines et transparentes, qui nous pénètrent profondément⁵.

Mais les années d'exil tiennent une part exceptionnelle dans l'histoire de l'œuvre de Vazov. Ce sont elles qui ont préparé et rendu possible l'éclosion de son chef-d'œuvre : *Sous le joug*. Ce roman sera une sorte de bilan de ses expériences vécues, de ses expériences littéraires, de ses moyens d'artiste créateur. Cette fois encore, l'époque révolutionnaire hantera son esprit : enthousiasme, agitations et déceptions de ce grand moment de la vie nationale. Imaginons-le dans sa solitude de Russie, étreint par la nostalgie, s'abandonnant à la caresse de souvenirs mélancoliques ou traversé brusquement par la haine, quelquefois par éclairs retrouvant la gaieté de jadis. C'est là, à Odessa, enfermé dans sa misérable chambre, qu'il revivait ses années de jeunesse ; et plus d'une fois, sans doute, il se retrouvait lui-même parmi les hommes du passé qu'il évoquait : l'adolescent qui avait été successivement et à la fois garçon boutiquier, poète satirique, admirateur du *Juif errant*, toujours révolté par l'injustice, mais patriote raisonnable formé à l'école de bon sens du tchorbadji Mintcho, en même temps qu'amant très tendre de Rina. Il y avait là, au vrai, de quoi faire un chef-d'œuvre, inégal certes, mais débordant de vie et de jeunesse.

¹ Voir Въ униние, *Œuvres*, t. III, pp. 44-45.

² Voir Резигнация, *Œuvres*, t. III, p. 39-40.

³ Voir Аленя, *ibid.*, pp. 52-53 ; Благодаря, *ibid.*, p. 53 ; Спомени, *ibid.*, p. 54 ; Кога отплува... *ibid.*, p. 55.

⁴ Voir Въ Храма, *ibid.*, p. 37 ; Бѣше врѣме.. *ibid.*, pp. 37-38 ; Като пчели, *ibid.*, pp. 41-42 ; Когато си самъ, *ibid.*, p. 48-49.

⁵ Trois de ces poèmes ont été traduits par Achille Millien : *Après le départ*, *Dans le temple* et *Nuit*, dans la *Revue du siècle*, IX, 1895, n° 92, pp. 260, 262, 264.

CHAPITRE VI.

UN GRAND ROMAN HISTORIQUE

« SOUS LE JOUG »

(1889-1890).

C'est dans le cadre de la petite ville de Béla Tcherkva, paisiblement blottie au pied du Balkan, que commence à se dévider l'écheveau du roman. Le lecteur n'aura pas de peine à y reconnaître Sopot, la ville natale de Vazov et la plupart des personnages que l'écrivain a connus dans sa jeunesse ¹.

Chez Marko : le maître est là, dînant, comme à son habitude, sous la tonnelle. Il a à sa table toute sa famille : mère, femme et enfants. Il n'est pas, lui, comme la plupart des tchorbadjis qui obligent leurs enfants à se tenir *divan tchapraz* autour de la table, c'est-à-dire debout, en signe de respect, pendant que le chef de famille prend ses repas. Il veut faire de ses enfants de vrais tchorbadjis. Il veut leur apprendre l'assurance et les manières des hommes de sa classe. Il ira jusqu'à leur donner du vin à boire, ce que sa femme réproouve chaque fois en son for intérieur. Marko fume déjà son *tchibouk*, s'amusant à suivre la rébellion de son petit « peuple ». Il ne tardera pas à demander à l'aîné de lui raconter quelque chose sur la Russie, ce sujet de perpétuelle actualité ²...

Un coup d'œil chez Ganko, la gazette vivante de la ville. N'est-ce pas l'occasion de faire la connaissance des célébrités du pays ? Le café de Ganko est le siège des congrès quotidiens de quelques habitants de Béla Tcherkva. Que de sages propos y défilent avec une imperturbable autorité, que de délibérations dangereuses pour l'Empire turc passent à l'ordre du jour ! Il n'y a là par bonheur que gens pleins de pure sagesse, et le sultan peut dormir sur les deux oreilles. Ces paroles ne laissent d'autres vestiges que les innocentes barres tracées à la craie sur le plafond et qui se multiplient en co-

¹ Voir ci-dessus, pp. 26-28.

² Voir *Œuvres*, t. XXII, ch. 1, pp. 9-16.

lonnes jusqu'à la fin du mois pour disparaître au premier du mois suivant : elles traduisent dans un langage sobre le compte des petites tasses de café à la turque que chacun des clients a bues pendant le mois. Si, ne fût-ce que pour un instant, Mitcho Béisadé se trouve au café, il ne manquera pas d'entamer une discussion sur la politique. Mitcho est grand admirateur de la Russie et, par-dessus tout, fort versé dans la politique extérieure. Il se trouve rarement des gens pour le contredire sur ce chapitre. Tout le monde se rappelle qu'à un examen Mitcho s'était fâché pour de bon contre un élève qui avait dit imprudemment, en parlant de la guerre de Sébastopol, que la Russie y avait été vaincue : « Tu te trompes, mon enfant, la Russie ne peut pas être vaincue ; va chez ton maître, qu'il te rende l'argent que tu lui as payé pour son enseignement ¹ ». Comme le maître était là et, livre en main, lui démontrait que la Russie avait été réellement vaincue, Mitcho se récria que le livre du maître contenait des mensonges. Mitcho n'avait pas perdu la mémoire de cet incident et, l'année suivante, il avait usé de son pouvoir de conseiller d'école pour ne plus engager ce maître russophobe. En général, les vénérables popes Stavri et Dimtcho ne s'absentent guère du café : la politique ne les intéresse pas beaucoup ; ils ont en revanche la passion des problèmes vinicoles à un point tel qu'on serait tenté de dire qu'ils veulent s'en faire une carrière. On ne manquera pas de rencontrer dans le même lieu M. Fratiou, d'une exaltation sans mesure, mais d'un courage capricieux. On y verra aussi le providentiel aveugle Koltcho, ce charmeur à la flûte irrésistible, sans qui les loisirs des habitants de Béla Tcherkva perdraient le meilleur de leur gaîté. Au milieu de ces personnages, un type singulier : ce Kándov qui, ayant passé plusieurs années en Russie, s'y est imbu de socialisme, et qui, de retour en Bulgarie, s'y sent dépaysé et perdu. Et le « docteur » Sokolov ? Le lecteur devinera que le prototype en est Kochnikov, l'un des fidèles du trio des années heureuses 1868-1870. Patriote intempérant, il parle trop haut d'affranchissement et ne rêve que plaies et bosses. Il passe ses soirées avec sa chère compagne, qui est non pas la femme du bey, comme les mauvaises langues le laissent entendre, mais Cléopâtre, la petite ourse qu'il élève chez lui et qu'il fait danser à ses heures de désœuvrement. Les cris de l'ourse emplissent parfois le quartier et on se dit alors « Cléopâtre danse ». De temps en temps, pris d'un fiévreux accès d'héroïsme, il brûle quelques cartouches dans la cheminée pour effrayer les patrouilles nocturnes ²...

¹ *Œuvres*, t. XXII, p. 111.

² Voir *ibid.*, ch. x, pp. 60-66, et ci-dessus, pp. 33-34.

La curiosité pourrait diriger nos pas vers le monastère des nonnes. Ah, ce monastère si cher aux habitants de Béla Tcherkva ! Il ne se passe vraiment rien dans la ville sans que les nonnes n'y aient fourni leurs concours efficace. On se souvient de l'arrestation imprévue de Sokolov, suivie d'une mise en liberté mystérieuse, tous événements dignes de figurer dans les annales de la petite ville. L'histoire en avait défrayé toutes les conversations pendant plusieurs jours. Elle troublait jusqu'aux loisirs recueillis des nonnes. Sœur Hadji Rovoama, l'autorité du couvent en matière laïque, passait des nuits d'insomnie à chercher la raison mystérieuse de la libération de Sokolov. Quelle puissance avait agi jusqu'au matin où Sokolov avait retrouvé sa liberté ? La respectable femme n'eut la paix que lorsqu'elle crut découvrir le pot-aux-roses. Ce fut au moment où elle disait sa prière du soir qu'elle eut l'inspiration divinitrice. Le soir même l'inestimable découverte avait pris son vol ¹...

Et les visites interminables, et les fêtes de famille où les convives brûlent du zèle de briller à qui mieux mieux ! Hasardons-nous chez le tchorbadji Jordan, avant d'avoir blasé notre curiosité de pèlerin. C'était un vieillard grincheux que ce tchorbadji Jordan, égoïste, uniquement préoccupé de sa fortune et tout à son amitié avec les Turcs. Malgré l'air bourru du maître, le repas est allègre. Commère Ginka, sa fille, défile avec maîtrise son chapelet de coquettes médisances. Elle braque par moments un regard farouche sur son mari qui ose jeter quelque mot apeuré dans la conversation. Hadji Rovoama, la nonne, sœur de l'hôte, rit à gorge déployée et complète les dires de sa nièce de remarques incisives. Hadji Siméon, gendre du tchorbadji Jordan, qui n'a jamais eu sur rien une opinion personnelle, prend un indicible plaisir à donner ses suffrages aux affirmations les plus contradictoires. Mihalaki, surnommé *à la française*, le premier qui, à Béla Tcherkva, a arboré, voilà quelque trente ans, des pantalons *à l'européenne* et qui en outre a prononcé ses premiers mots français, auxquels il n'a par la suite rien ajouté, vient de perdre sa bonne humeur : son voisin Hadji Pavli lui a par mégarde pris sa fourchette. Mihalaki n'est pas homme à souffrir une telle impertinence. N'a-t-il pas, durant de longues années, nourri une haine implacable contre « Jeannot le *i* » le premier qui, dans une réunion, l'a appelé, sans la moindre arrière-pensée d'ailleurs, Mihalaki *malafrançaise* au lieu de *à la française*, comme il se plaisait à être appelé. En face de Mihalaki, Damiantcho Grégoire prend place. C'est un des commerçants les plus en vue de Béla Tcherkva, bon patriote et avec cela, conteur disert. S'il commence à

raconter une histoire, et Damiantcho ne demande que cela, il s'abandonne à son imagination vagabonde sans jamais savoir où elle le mènera. Il est presque toujours le héros de ses récits et, s'il ne l'est pas au début, il le devient inmanquablement. Il est si heureux alors : c'est un artiste, ce Damiantcho. Nous apercevons encore Steftchov : ce jeune homme est un favori des autorités turques comme le tchorbadji Jordan ; aussi, dès qu'il met le pied au café de Ganko, on renvoie la politique à de meilleurs jours ¹...

C'est là, parmi ces gens, qu'Ivan Kralitch, empruntant le nom de Ognianov, arrivait pour s'installer un beau jour de 1875. Condamné à la réclusion perpétuelle à Diarbékir, en Asie Mineure, puis évadé et réfugié à Odessa, il venait travailler à l'affranchissement de son pays, un pays tout fourmillant alors d'agents de la révolution. Il réglera sa vie sur celle de ses nouveaux concitoyens. Il ne négligera ni les visites habituelles aux nonnes, le dimanche après l'office, ni les charmantes ripailles de la *Route de Silistra* ². Mais il va s'employer surtout à propager les idées révolutionnaires et à organiser un foyer d'insurrection. Les « jeunes » seront tout naturellement emportés par la parole persuasive de l'homme, mais les « vieux » seront lents à remuer. La plupart d'entre eux, après les premiers moments d'hésitation, se contenteront de flairer la téméraire entreprise sans s'y engager. Ce sont des hommes chevillés à leurs affaires, de graves pères de famille chargés de soucis domestiques, de bons Bulgares trop raisonnables pour accepter les risques que la lutte doit inévitablement entraîner. Ils ont le sens très vif des réalités et ne s'abandonnent à leur imagination que pour des choses qui ne les concernent pas directement. Lorsqu'il s'agit de l'affranchissement du pays, ils sont trop prompts à en discuter sans fin, trop endormis pour agir. Tels sont les gens qu'Ognianov doit conduire à la révolte : tâche difficile, en vérité, que de faire des habitués de Ganko des lutteurs de l'affranchissement.

Et c'est précisément dans cette atmosphère révolutionnaire que l'amour attachera les uns aux autres les personnages centraux du roman. Ognianov et Kandov se disputeront l'amour de Rada, la maîtresse d'école, Steftchov et Sokolov prétendront à la main de Lalka, la fille cadette du tchorbadji Jordan. Les soucis de l'insurrection qui animent ces hommes vont souvent céder le pas à des agitations d'ordre sentimental. L'auteur changera de perspective : la préparation de la révolution sera reléguée au second plan. L'amour et le devoir envers la patrie se partageront à maintes reprises ces

¹ Voir *Œuvres*, t. XXII, ch. VIII, pp. 49-55.

² Voir *ibid.*, p. 65 ; ch. XIV, pp. 81-88 ; ch. XXII, pp. 130-137.

âmes d'une fraîcheur primitive. C'est ce manque d'équilibre chez les héros du roman qui amènera l'insuccès final de leur mission. Au surplus, à ces amours à peine ébauchées manque souvent la chaleur du sentiment vécu. Elles se traduisent par des aventures romanesques qui nous semblent un peu fades et qui tiennent, à notre regret, une place excessive dans la marche du roman. Nous avons la sensation d'épisodes plaqués artificiellement sur une toile de fond qu'anime et qu'éclaire l'idée de l'insurrection.

Cependant les revers ne tarderont pas à déloger Ognianov du fortin où il s'est d'abord confiné. Et, ici, le lecteur assistera à une odyssée au cours de laquelle lui seront présentés certains aspects caractéristiques de cette époque agitée ¹. Nous reviendrons à Béla Tcherkva dans la seconde partie du roman, un an plus tard. Ce sera au début d'avril 1876, une vingtaine de jours avant que la révolution ne soit proclamée.

Car, finalement, après une accalmie, les gens se sont décidés à jouer le tout pour le tout. La nécessité d'armer la ville agitait l'industrie et le commerce. Les réunions secrètes (Dieu sait si elles le furent jamais) du Comité révolutionnaire reprenaient, sur un ton plus réfléchi, les discussions de chez Ganko. Les « jeunes », exaltés, avaient conscience d'être les artisans de l'avenir radieux de leur pays. Les « vieux » se résignaient à ce qui se préparait, malgré la violente indignation de quelques-uns d'entre eux. Trois scènes joliment venues illustrent successivement l'effet que produira la révélation de l'insurrection prête à éclater : chez le malveillant tchorbadji Jordan, une colère terrible ² ; chez le raisonnable tchorbadji Marko, une adhésion modérée ³ ; chez le vieillard Jéroteï, des larmes de bonheur ⁴.

Mais nous avons hâte d'atteindre au dénouement du drame. L'insurrection sera proclamée non pas à Béla Tcherkva, mais à Klisoura, où Ognianov, dévoré de jalousie, se jette dans la mêlée. Et voici ce que sera la révolte à Klisoura ⁵.

Premier jour de vie libre. La liberté n'est plus un mot, une idée, un rêve. La joie inonde la ville. Le président du Comité révolutionnaire a fait son discours à l'église, et les acclamations du peuple ont consacré ses vœux. Les vieilles femmes se félicitent dans la rue ⁶. Les gendarmes turcs ont pris la fuite, et le baptême du feu

¹ Voir *Œuvres*, t. XXII, ch. xxvii-xxxv, pp. 156-208.

² *Ibid.*, t. XXIII, ch. iii et iv, pp. 16-25.

³ *Ibid.*, ch. xiv et xv, pp. 72-85.

⁴ *Ibid.*, ch. xi et xii, pp. 52-62.

⁵ Voir *ibid.*, ch. xxv, pp. 119-122.

Ibid., p. 122.

n'a pas pu avoir lieu ce jour-là. Les hauteurs qui dominent la ville sont occupées par les révolutionnaires.

Second jour de liberté. Office à l'église. Les popes et les femmes prient pour le succès de la lutte. Les hommes creusent des tranchées. Fâcheux signal : les feux annonciateurs de l'insurrection dans la vallée de la Stréma ne se voient nulle part. Le découragement, par bouffées, se répand dans la ville et parvient jusqu'aux tranchées. Entre temps le drapeau a été béni, et deux voyageurs turcs ont été immolés. On est en pleine révolution. Vient le moment où l'on doit essayer le tir de l'artillerie. Jean le Tueur d'ours, vraie tour ambulante, a apporté de la ville un canon en bois de cerisier et, arrivé sur la position, a jeté à terre la dangereuse machine. Sa femme l'a suivi avec un sac contenant la mitraille. « Les insurgés accourent, curieux, pour voir le canon. Il y a encore une vingtaine de canons pareils, destinés à d'autres forts, mais ils sont restés à la ville. On a apporté celui-là pour en éprouver la puissance. On le traîne à un endroit encore plus élevé d'où il pouvait dominer la grand'route et les hauteurs dénudées, on le charge bien de mitraille, on le fixe solidement à terre avec des pieux et, par derrière, on creuse un fossé profond pour abriter les artilleurs. L'impatience d'entendre la voix du premier canon bulgare brûle les insurgés. Une joie enfantine, un indicible enthousiasme les agitent tous. On en voit qui essuient des larmes. Enfants, dit le chef du poste de Zli-dol, écoutez comment le lion du Balkan va rugir... Sa voix fera trembler le trône du sultan et apprendra à tout le monde que le Balkan est libre¹ ! » On est déjà prêt à mettre le feu lorsqu'on s'avise que la détonation va provoquer sûrement quelque panique parmi les femmes et les enfants de la ville. Un message avertisseur est transmis par Tueur-d'ours. Les femmes se bouchent les oreilles de coton et se cachent dans les maisons. « Dans une attente anxieuse les insurgés s'éloignent un peu, les uns se couchent dans les tranchées pour ne rien voir, d'autres même, se bouchent les oreilles avec les doigts et ferment les yeux... Quelques secondes passent dans une affreuse et inexprimable tension de nerfs... Une fumée bleue s'attarde sur la mèche, mais celle-ci ne réussit pas à s'allumer. Les cœurs battent à se rompre dans une attente insupportable. Enfin un petit flocon blanc se forme sur la mèche, qui, fume de plus belle, et aussitôt le canon fait entendre un son débile, comme fâché, rauque, rappelant le bruit d'une planche sèche qui se rompt, quelque chose de semblable à une toux aiguë, et se couvre d'un épais nuage de fumée. Le fût du canon s'est fendu et la mitraille n'est projetée qu'à quelques

¹ *Œuvres*, t. XXIII, p. 123.

pas de là... Plusieurs insurgés qui se sont étendus à terre n'ont pas même entendu la détonation ¹. »

Les jours qui suivirent furent sans ardeur. Déjà certains insurgés donnaient cette contre-partie aux félicitations des vieilles femmes : « C'en est fait de nous, frères, nous sommes perdus ² ». L'avenir, lourd de conséquences, épouvantait les braves artisans. Ah ! s'ils pouvaient reprendre en fidèles serviteurs du sultan leurs métiers, s'ils pouvaient revivre dans leurs foyers les journées monotones de jadis... Eux, dont la vie entière n'avait été qu'un exemple de modération et d'équilibre, comment avaient-ils pu en venir là ?

Nous sommes ainsi à l'épisode final de la lutte ³. Le lendemain, Tossoun bey attaquera les positions des révolutionnaires. Après une courte résistance, les tranchées sont abandonnées. En vain Ognianov et quelques autres tenteront de résister jusqu'au dernier moment. Puis ce seront le pillage et l'incendie de Klisoura, la fuite vers la montagne des femmes, des enfants et des hommes par une pluie torrentielle. Ognianov regardait d'un sommet ce spectacle dont ils étaient, lui et ses camarades, les auteurs indirects, et il pleura. Cependant Béla Tcherkva avait incliné à la sagesse. Pour empêcher l'insurrection d'éclater, les *tchorbadjis* avaient enfermé les jeunes exaltés dans la cave du pope Stavri. Mais quelqu'un avait rapporté que le Balkan fourmillait déjà d'armées commandées par des officiers russes. Le pope Stavri ouvrit la cave et libéra les prisonniers. La nouvelle n'était pas fondée. Les habitants en furent quittes pour une manifestation sans nul résultat. Ils esquivèrent ainsi le désastre ⁴.

Sur ces entrefaites, les trois héros du roman vont périr dans les environs de Béla Tcherkva : Ognianov, Sokolov et Rada, réunis par leur cruel destin. La tête d'Ognianov sera exposée sur la place de Béla Tcherkva. Et l'idiot Mountcho, l'ayant reconnue, se révoltera à sa manière en crachant et en jurant. Il sera pendu. « Ce fou, conclut l'auteur, fut le seul homme qui osa protester ⁵. »

Telle est la peinture de « la vie des Bulgares à la veille de l'Affranchissement ⁶ » que Vazov a ébauchée dans son roman. « Quand, à Odessa, je commençai à écrire *Sous le joug*, je songeais à faire une œuvre comme *Les Misérables* de Victor Hugo », a noté l'auteur ⁷.

¹ *Œuvres*, t. XXIII, pp. 124-125.

² *Ibid.*, p. 122 ; voir aussi pp. 148-149.

³ Voir *ibid.*, ch. xxxv, pp. 153-159.

⁴ Voir *ibid.*, ch. xii et xiii, pp. 208-214.

⁵ *Ibid.*, p. 224.

⁶ Sous-titre du roman, supprimé dans les *Œuvres*, t. XXII et XXIII.
Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 238.

C'est sans doute, en effet, en lisant et en relisant *Les Misérables* qu'il a vu l'époque révolutionnaire émerger de nouveau à ses yeux tant à travers son expérience personnelle qu'à travers les récits qu'il tenait de certains témoins et les lectures qu'il avait faites ¹. Ces souvenirs s'agitaient en lui comme des vagues, agiles, écumantes, se brisant, renaissant pour expirer aussitôt après. A cette vie sans contours il fallait trouver une forme. Nous savons qu'à maintes reprises, depuis 1876, l'écrivain, tant en vers qu'en prose, avait écrit diverses pages sur cette époque ardente ². L'*Épopée des oubliés* en reflétait quelques-uns des plus sublimes moments. Les *Compères* et *Hadji Achille* nous replongeaient, au contraire, dans une période de vie paisible où l'idée de la lutte prochaine ne servait aux gens qu'à animer leurs heures de loisir. En 1882, Vazov avait mis la dernière main au poème du *Noir été*, qui, sur l'approbation d'une commission spéciale, était sur le point d'être imprimé aux frais du ministère de l'Instruction publique de la Roumélie orientale, lorsque l'auteur récusait lui-même son œuvre. « Je retirerai et brûlerai mon poème, car j'eus l'impression qu'il était trop pâle auprès des atrocités qui avaient été consommées en Bulgarie durant l'année 1877 ³ ». Mais ce sont bien *Les Misérables*, en fin de compte, qui semblent lui avoir donné l'idée de faire une synthèse des évocations fragmentaires qu'il avait tentées jusqu'alors.

Vazov pense mieux caractériser l'époque qu'il veut évoquer en reportant l'intérêt du sujet sur la préparation de l'insurrection plutôt que sur l'insurrection elle-même. Cette conception n'était pas, d'ailleurs, sans présenter quelques avantages, puisqu'il ne connaissait lui-même l'insurrection que par ouï-dire. Nous savons avec quelle vigueur il avait su chanter l'*Épopée des oubliés* et qu'il avait manqué ou cru manquer de souffle dans le *Noir été* ⁴. Des raisons personnelles aussi ont dû jouer un rôle de premier ordre dans le choix des événements et dans la manière dont il les interprétera. Il adopte la forme du roman, en tant qu'elle lui assure la plus grande liberté. C'est naturellement Sopot, sa ville natale, calme de loin, fourmillante de près, qui va lui servir de champ d'action. Mais Sopot ne s'est pas insurgée; Béla Tcherkva ne s'insurgera pas non plus : C'est à Klisoura, qui s'était réellement rebellée, que l'insurrec-

¹ Il avait, sans doute, lu le premier volume des souvenirs de Z. Stoïanov et les deux premiers volumes du *Passé* de St. Zaïmov parus en 1884. Voir ci-dessus, p. 91 note 1.

² Voir aussi *Naguère, Œuvres*, t. VII, pp. 133-153, et les *Sans feu ni lieu*, ci-dessus, pp. 44-47.

³ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 68.

⁴ Voir pp. 91 à 96 ci-dessus, et, pour le *Noir été*, au milieu de la présente page.

tion sera placée. Quant à l'apparition dans les villes d'agents révolutionnaires qui rayonnaient ensuite par tous les environs pour y préparer l'insurrection, c'était là un des phénomènes caractéristiques de cette époque. Levski en avait donné d'émouvantes illustrations entre 1869 et 1873, et les « apôtres », par la suite, s'étaient engagés dans la voie tracée par le maître. Vazov connaissait bien St. Zaïmov, qui avait été le chef du mouvement dans la région de Vratsa et qui pouvait lui avoir raconté divers épisodes de son activité et de celle de ses camarades. Ce qui manquait à Vazov, ce n'était pas, certes, les matériaux, mais bien le plan de sa future construction¹.

C'est ici que *Les Misérables* interviennent. Ils font surgir un ensemble net et défini dans l'atmosphère de rêve, de détachement de la vie actuelle où Vazov aimait s'abandonner à ses souvenirs et à son imagination. Ils fournissent le schéma de la première partie du roman et aussi quelques épisodes de la seconde. « La fuite d'Ognianov dans la maison de tchorbadji Marko rappelle jusqu'à un certain point la visite nocturne de Jean Valjean dans la maison de l'évêque Bienvenue », avouait Vazov lui-même². On sait que Jean Valjean, après un incident qui provoque une crise salutaire pour son avenir, s'installe à Montreuil-sur-mer ; il parvient à la notoriété, mais il est guetté par Javert ; Fantine apparaît dans sa vie ; Javert le dénonce, et Jean Valjean n'échappe à la catastrophe que grâce au mensonge d'une religieuse ; le premier volume des *Misérables* s'achève sur un voyage et l'éclipse de Jean Valjean. Or, de même, Ognianov vient à Béla Tcherkva, vit une crise morale, après avoir tué deux Turcs, et veut se dénoncer pour sauver Sokolov, comme Jean Valjean le fait à la fin du premier volume pour sauver Champmathieu ; puis il parvient à la notoriété, voit Rada illuminer sa vie, mais Steftchov le guette déjà, et il ne se dérobe au désastre qu'en s'enfuyant sous l'habit d'un pope. Le voyage, au cours duquel il risque d'être pris dans une chambre d'auberge, à peu près comme Jean Valjean au moment où la religieuse le sauve, est interrompu par un saut à travers la fenêtre et une éclipse qui marquent le point final de la première partie. La seconde partie contient aussi quelques épisodes inspirés des *Misérables*. De même qu'entre Jean Valjean et Cosette s'interpose Marius, entre Ognianov et Rada s'interpose Kandov. L'amour de Cosette pour Marius sera révélé à Jean Valjean par le buvard et par la lettre que Marius envoie à Cosette ; sur quoi, Jean Valjean, dans son désespoir, s'en va aux barricades ; Ognianov, éclairé par une lettre anonyme, surprendra Kandov auprès de Rada

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 238-243.

² *Ibid.*, p. 238.

et se rendra aussitôt dans les tranchées. Tels sont, à n'en pas douter, les cadres où se manifestent les suggestions que Vazov a puisées dans *Les Misérables*.

Mais, dans ce roman où tant de vieilles recettes littéraires se laissent identifier, tous les personnages ont des prototypes vivants que l'auteur a plus ou moins connus ¹. S'il ne s'agit que d'un personnage secondaire, Vazov s'est borné à en crayonner la silhouette d'après l'original. Il a, par contre, dû créer la vie morale des personnages principaux. « Ognianov est la synthèse de Levski et de Zaimov », dit-il lui-même ². De Levski, alors, on connaissait surtout la bravoure légendaire. Nous ne savons ce que Zaimov avait confié à Vazov, mais nous doutons fort que ce fût une histoire d'amour à la veille de l'insurrection, et nous sommes plus portés à supposer qu'il n'y a derrière l'amour de Rada et d'Ognianov que le lien commun d'un roman, sinon des souvenirs personnels de Vazov. Aussi bien Ognianov semble devoir à Jean Valjean quelques traits de sa sensibilité, et Kandov, qui tombe amoureux de Rada, nous rappelle d'assez près Marius. Ainsi expériences vécues et influences littéraires se sont spontanément associées dans l'esprit de Vazov, pour former la matière du premier grand roman de la littérature bulgare. « L'idée, qui avait surgi une nuit dans ma tête, commença vite à prendre corps. C'est avec ardeur, avec enthousiasme que je me donnai à ma besogne et je vécus passionnément les images créées par mon imagination. Une grande partie des épisodes du roman procède de mes observations et de mes souvenirs personnels ³. »

Les origines de cette œuvre en expliquent, dans une certaine mesure, les qualités et les défaillances. A la vie de Sopot, substance première de l'œuvre, une intrigue s'est ajoutée entre quelques personnages que Vazov a mis au premier plan. L'observation directe a fourni à l'auteur l'étoffe sur laquelle il a brodé une courte période de l'existence de ses personnages d'invention, tels que les avait créés son instinct de la vraisemblance psychologique. Il n'est pas surprenant qu'en homme attaché à la réalité Vazov ait communiqué une forte empreinte de vie aux personnages secondaires de Béla Tcherkva, sans réussir à sauver de l'anémie les personnages centraux. L'action se développe suivant une succession d'événements relativement simple. Elle ne s'amplifie d'épisodes accessoires et ne se complique qu'au moment où elle s'engage dans les sinuosités du moule artificiel où l'œuvre est coulée. Le hasard, puissant levier,

¹ Voir ci-dessus, p. 121, note 1.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 175, voir aussi p. 241.

³ *Ibid.*, p. 238.

se met en branle. Les rencontres de fortune se multiplient. Les aventures s'enchaînent, car le roman en est riche. Il est vrai qu'une insurrection en comporte bon nombre, et bon nombre aussi de mystères, mais Vazov est loin de se borner aux cas où aventures et mystères sont en harmonie avec le sujet. Il en use à profusion comme d'un procédé aux effets sûrs. Cet effort excessif d'agencement s'écarte souvent du naturel jusqu'à forger des incidents et des transitions qui laissent le lecteur incrédule. L'action se ramifie au début du roman ; elle alterne à chaque bond et se présente en un faisceau de lignes convergentes vers la fin de la première partie. Aux points les plus critiques* pour les héros, le lecteur curieux se heurte soudain à un chapitre qui l'entretient de tout autre chose : il n'aura qu'une centaine de pages plus loin le dénouement qu'il attend. Le récit s'orne de-ci de-là d'une vérité première ou de quelques réflexions convenant aux circonstances. La marche irrévocable des événements se ralentit, et nous arrivons, comme pour nous reposer, à quelques chapitres qui sont autant de tableaux de maître, pleins d'un charme incomparable. Ce sont précisément ces tableaux qui se gravent profondément dans l'esprit du lecteur et constituent, en somme, les meilleures parties de ce roman. L'intérêt se porte tantôt sur les événements qui dominent les personnages, tantôt sur les personnages qui les suscitent. La durée du roman relève du sort des personnages principaux. C'est l'arrivée d'Ognianov à Béla Tcherkva qui ouvre le roman, c'est sa mort qui y met fin. Il y a là une part variable de réalité et de convention, ou, si l'on veut, dans les cadres d'un mélodrame et d'un roman d'aventures, bien des coins de vie véritable ¹.

¹ Bien des épisodes de *Sous le joug* s'inspirent de la réalité la plus authentique : Sur l'évasion d'Ognianov de Diarbékir en Asie Mineure (*Œuvres*, t. XXII, Ch. xv, pp. 88-93) voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 241 ; sur la fuite d'Ognianov de Béla Tcherkva, incident qui amène l'arrestation de Sokolov (*Œuvres*, t. XXII, pp. 16-17), voir Груевъ, Момѣтѣ спомени, *op. cit.*, p. 28, Изъ архивата на Найдѣнь Геровъ, t. I, София, 1911, p. 299, lettre n° 476, du 18 juillet 1869 et Димитъръ Т. Страшимировъ, Василь Левски., t. I, София., 1929, p. 711.

Quant à l'incident de l'examen, où Steftchov réussit par ses questions obscures à dérouter les petites élèves de la maîtresse Rada (*Œuvres*, t. XXII, ch. xi, pp. 66-73), il a été fourni à Vazov par la querelle mémorable du daskal Jourdan avec D. Popov, voir ci-dessus, p. 19. Voici le texte révélateur, d'un accès difficile d'ailleurs : « Nous avons reçu aujourd'hui des détails sur les examens de fin d'année, à Sopot, dont nous avons longuement parlé dans les derniers numéros. Nous nous bornerons seulement à expliquer le mauvais tour que M. D. Popov, de Karlovo, avait voulu jouer aux élèves. Lorsque, dit notre correspondant, M. Popov commença à interroger les élèves sur l'histoire naturelle, les élèves lui répondaient bien. Après, comme il était, à ce qu'il paraissait, en mauvais rapports avec M. J. Nénov, le maître, il commença à poser des questions tout à fait

Fils d'un commerçant de solide renommée, Ognianov a été dès son adolescence emporté par la vague révolutionnaire qui déferlait aux environs des années 70. Il a trahi les sages intentions de son père et s'est fait maître d'école ; mais il n'a cru trouver sa vocation propre qu'en s'enrôlant dans une équipe de *haïdouks*. Son équipe détruite, il a été appréhendé et condamné à la déportation perpétuelle à Diarbékir, en Asie mineure. Huit années s'y sont lentement écoulées : dures années pour le jeune homme, qui avait jusqu'alors goûté les douceurs silencieuses de la vie de famille. C'est à Vidin, sa ville natale, qu'il avait connu les caresses engageantes des Muses ; c'est là qu'il avait vécu à rêver de tant de nobles exploits. De tout cela, à Diarbékir, il ne lui est plus rien resté. De rares lueurs d'espoir animent son existence, et l'espoir devient réalité le jour où il s'évade. Tels sont les antécédents que nous révèlent des allusions légères, soigneusement éparpillées dans le roman ¹. Installé à Béla Tcherkva, Ognianov devrait se composer une nouvelle personnalité. Que restait-il en lui du jeune idéaliste, de l'exalté de jadis ? Nous découvrirait-il les ruses et l'attitude ombrageuse d'un bagnard endurci par le bâton ? Il se rend en Bulgarie pour y préparer l'insurrection de certaines régions. Un homme volontaire, décidé à tout, impérieux,

contraires et étrangères à cette matière. Ainsi les élèves, qui ne comprenaient pas sa lâcheté, se troublèrent beaucoup et ne purent pas passer l'examen sur toute cette matière. Après quoi commença l'examen de rhétorique et les élèves lurent des descriptions écrites par eux-mêmes en bulgare. La sottise de M. D. Popov est impardonnable ; s'il voulait se montrer trop docte, ce n'était guère le cas à une telle fête et devant de petits enfants. Et, avec la franchise brutale des correspondants de cette époque, l'auteur conclut : Voilà ce que c'est que le charlatanisme. » *България*, II, n° 73, p. 322, col. 1, du 10-23 août 1860.

Sur l'insurrection de Klisoura (*Œuvres*, t. XXIII, ch. xxv-xxvi, pp. 119-125 ; ch. xxviii-xxix, pp. 129-135 ; ch. xxxv, pp. 153-159, et ch. xxxvii, pp. 164-168), voir Димитър Т. Страшимировъ, *История на априлското въстание*, t. III, *op. cit.*, pp. 151-160 et les livres d'un témoin Хр. Ф. Поповъ, *Самуилъ, исторически расказ по въстанието на 1876, година*, София, 1887, pp. 61-102, surtout Градъ Клисора въ априлското въстание, София, 1926, pp. 65-89 ; sur la tentative d'insurrection à Béla Tcherkva (*Œuvres*, t. XXIII, pp. 208-209), voir Димитър Т. Страшимировъ, *История на априлското въстание*, t. III, *op. cit.*, pp. 197-206 et les ouvrages qu'il y cite ; sur l'assassinat des trois révolutionnaires dans l'église de Béla Tcherkva (*Œuvres*, t. XXIII, pp. 209-210), voir Ivan Vazov, *Œuvres*, t. XVII, pp. 122-124, Г. Димитровъ, *Княжество Вългария*, t. II, Пловдивъ, 1896, pp. 411-412 et Димитър Т. Страшимировъ, *История на априлското въстание* t. III, *op. cit.*, pp. 275-277 ; sur les habitants de Sopot et la vie dans cette ville voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 167, 192-193 et 238-243 ; l'autobiographie de la mère de Vazov, dans le recueil jubilaire de 1920 *op. cit.*, pp. 33-58 ; sur l'aveugle Koltcho, qui joue un rôle important dans *Sous le joug*, voir Стилянъ Челингировъ, *Слѣпиятъ Колчо*, *Миръ*, XLIII, n° 11050, du 22 mai 1937 et К. Х. Денкова, *За Колчо Слѣпия*, *ibid.*, n° 11061, du 5 juin 1937.

¹ Voir *Œuvres*, t. XXII, pp. 15, 28, 73, 76, 77, 91, 92.

ayant une riche expérience de la vie, si tel est le futur chef, il peut malgré toutes les difficultés que comporte une pareille entreprise, réaliser ses desseins. Mais s'il est tombé en prison, blessé dans son espérance au seuil de la jeunesse, il en est sorti avec la candeur et l'espérance de ses jeunes années ravivée par la liberté. Ses années de prison l'ont privé de ce contact avec les hommes qui nous découvrent si bien les nuances de la vie : au sortir du bagne, il est toujours le jeune homme honnête, franc, noble, épris d'idéal qui se manifestera souvent hors de propos. Une cassure pourtant s'est faite dans son caractère : la confiance qu'il avait en sa force s'est amoindrie. Il a déjà le sentiment de son impuissance. Est-ce là un trait de sa nature que la prison lui a révélé ? Est-ce l'effet de son emprisonnement ? Probablement les deux à la fois. Son ardeur naturelle, cependant, raidit sa volonté et le pousse à l'action. Il veut faire de grandes choses. Et, dès les premiers pas, entre le désir et la réalité son incapacité est évidente. Il ne sait pas se gouverner. Lorsque les cloches annonceront l'insurrection de Klisoura, tout entier à sa jalousie, il cherchera l'oubli dans cette ville au lieu d'aller accomplir sa mission à Béla Tcherkva¹. Il manque aussi de souplesse. Il est plutôt l'homme d'un seul rôle. Révolutionnaire, il craint l'amour ; amoureux, il semble craindre la lutte. Capitaine, il pourrait mener ses soldats à la victoire ou à la défaite, on ne saurait le dire, mais sans nul doute à une mort héroïque. A Béla Tcherkva, il paraît être un héros ; à Klisoura, il en est un certainement. Mais, avant d'être cela, il a été l'homme traqué qui se méfie de son ombre. Après l'échec de Klisoura, il n'est plus que le jouet de ses facultés en déséquilibre. Tel il se montre dans la troisième partie du roman. Ces divers aspects de son caractère se succèdent sous nos yeux sans nous convaincre. Le personnage nous semble factice. La raison en est peut-être dans cette synthèse dont parlait Vazov lui-même.

Le docteur Sokolov est moins complexe qu'Ognianov. Au début du roman, c'est un jeune homme désœuvré, gai, un jouisseur médiocre. Il nourrit un bien frêle amour pour Lalka, la fille du tchorbadji Jordan : un regard jeté au passage sur les fenêtres où Lalka l'attend anxieuse, une rencontre que le hasard lui procure, ce sont les seules manifestations de sa passion. Il est attiré également par tout ce que lui offre sa vie somnolente : les amis, l'ourse, enfin, moins souvent qu'on ne le penserait, la femme du bey. Rien ne met à l'épreuve cette nature d'une violence décidée, identique à elle-même à toute époque. Levski avait passé par Béla Tcherkva quel-

¹ Voir *Œuvres*, t. XXIII, ch. xxiv, pp. 113-119.

ques années auparavant : Sokolov l'avait reçu et logé dans la chambre que depuis lors l'ourse occupait. L'influence du révolutionnaire avait été décisive sur lui. Il était resté vigoureusement attaché à l'idée de la révolution, mais il n'avait pas pu se rebeller contre la torpeur qui engourdissait Béla Tcherkva. Les discours révolutionnaires, qu'il avait l'habitude de débiter avec emphase, prennent une signification autrement réelle pour lui dès l'arrivée d'Ognianov. Les fiançailles et ensuite le mariage de Lalka le feront souffrir d'une douleur presque physique. Sa souffrance durera comme sa haine pour celui qui lui a ravi un bonheur auquel il avait si peu pensé. Son attitude envers la révolution sera aussi constante que sa souffrance et sa haine. Deux fois il sera emprisonné, et deux fois il se jettera dans la mêlée avec une croissante obstination. Il y a une noble fermeté dans le silence qu'il observe sur l'emploi de son temps au début du roman. Ne pouvait-il inventer un petit mensonge qui le sauvât du danger ? Sa nature répugne à tout subterfuge. Il est presque grand par sa simplicité et sa raideur. La première rédaction du roman le mêlait à des aventures héroï-comiques qui le rendaient un peu caricatural ¹ ; l'auteur a renoncé par la suite à ces aventures, soucieux sans doute d'assurer à son personnage l'allure énergique que son imagination lui prêtait ².

Le personnage de Kandov nous apparaît comme un raisonneur assez contradictoire, notamment dans sa conception de la liberté. « Liberté ? Mais quelle est cette liberté ? Avoir de nouveau un prince, c'est-à-dire un petit sultan ; des fonctionnaires pour nous piller, des moines et des popes qui s'engraissent à nos dépens, une armée qui suce les sucs vitaux du peuple ? Est-ce bien cela votre liberté ? Je ne donnerai pas pour elle une goutte de sang de mon petit doigt ³ ». C'est ainsi que pérore Kandov au début du roman. Et c'est pourtant lui qui, à la fin, meurt pour cette même liberté. Comment s'est produit ce changement ? Cet homme, insensible à tout hormis les quelques idées qui peuplent sa tête, tombe amoureux de Rada alors qu'on croyait Ognianov mort. Cet amour tyrannique est la fin de son socialisme. Pour y échapper, il entre dans le Comité ; il étonne ses camarades par la volonté qu'il manifeste de tuer Stef-tchov, le dénonciateur. Là où les autres voient un acte de patriotisme, il n'y a pour lui qu'un moyen de purger son âme de l'amour ⁴. Son

¹ Voir la deuxième partie de *Подъ игото*. Сб. Н. у., t. II, 1890, ch. ix, pp. 39-40 ; ch. xii, pp. 48-50 ; ch. xv, pp. 50-62 ; mais surtout ch. xvi, pp. 62-66.

² Dès la seconde édition (София, 1894), les chapitres indiqués dans la note ci-dessus sont supprimés.

³ *Œuvres*, t. XXII, p. 85.

⁴ Voir *Œuvres*, t. XXIII, pp. 11-15, 48-49 ; ch. xviii, pp. 91-95.

attitude rigide, sa parole décidée et son silence, tels sont les artifices de ce caractère.

Parmi les femmes, il n'y a que Rada et Lalka qui aient été étudiées de près par l'auteur. Dans sa solitude morale, Rada s'était créé l'image du jeune homme beau, brave, noble, tendre, son « charmeur », son « ange ». Et un jour le « charmeur » fait son apparition. De ce jour elle ne conçoit plus que la vie soit possible sans lui. Elle se sent renaître. Elle avait si bien vu dans l'avenir : cet Ognianov, quel homme extraordinaire ! La petite maîtresse d'école dédaignée, qui servait le café chez le tchorbadji Jordan les jours de fête, fait le bonheur de l'homme qui tient en main les destinées de la ville. Quel orgueil pour elle ! Elle a trouvé son bonheur, s'y attache de toute sa force et préfère mourir plutôt que de lâcher prise. Vazov a voulu incarner dans cette jeune fille sentimentale un être décidé, bravant tout pour son amour, une tendre compagne de révolutionnaire, mais il n'a pu tenir la gageure jusqu'à la fin.

Lalka est une figure estompée. Élevée dans la famille de l'autoritaire tchorbadji Jordan, elle sera la provinciale contrainte à la soumission la plus complète. Elle pleurera lorsque Sokolov sera arrêté ; elle pleurera davantage encore lorsqu'on la mariera à Steftchov. Mais l'amour, si profond soit-il, s'assoupira, et qui sait s'il ne sera supplanté à la longue par l'habitude de la vie commune avec son mari ? Elle se soumettra à lui comme elle s'était soumise à son père. Imbue des préjugés de son milieu, elle ne sera pas capable, même aux moments les plus critiques, d'une démarche décisive ¹. Elle mourra paisiblement, avec un regret impuissant et la pensée fixée sur celui qu'elle avait aimé.

Quant à Steftchov, l'esprit malin qui poursuit de sa haine les personnages auxquels s'attache la sympathie de l'auteur, Vazov l'a présenté de façon toute extérieure. Il ne l'a suivi que dans l'action, où il le montre souvent, infâme, et, lorsqu'il s'est hasardé à regarder dans son âme, il y a découvert quelques bluettes de probité ².

Les autres personnages ne sont que des silhouettes originales, que, d'ailleurs, nous connaissons déjà ³. Certaines figuraient déjà dans les *Compères*, mais de soigneuses retouches y ont été apportées ⁴.

¹ Voir *Œuvres*, t. VI XXIII, ch. vi, pp. 33-37.

² *Œuvres*, t. XXII, p. 140.

³ Voir ci-dessus, pp. 121-124.

⁴ Des hommes comme Jean-sans-bonjour ne vivent plus que d'une réplique. D'autres comme Jean-la-Soyeuse ont disparu. Jeannot le *i*, grâce à sa science, a été traité, il est vrai, avec moins de générosité que dans les *Compères*. L'idiot Mountcho a gagné en relief. M. Béisadé, le vice-président du Comité, est plus vi-

Pourtant, Ginka et le tchorbadji Jordan sont deux figures nouvelles peintes avec fermeté. Une grande concession a été faite au monastère des nonnes : la malice chatoyante de l'auteur a pris, en le peignant, des formes plus plaisantes qu'irrévérencieuses. Le personnage le plus étudié et le plus vivant de cette galerie d'authentiques Sopotiens est le tchorbadji Marko. Vazov a incarné en lui le sens pratique des affaires, les vertus familiales et l'amour modéré, mais profond, de la patrie. Son modèle vivant a été son propre père : le *tchorbadji* Mintcho Vazov ¹.

Ce roman historique, qu'il s'agisse des hommes ou des événements, accuse chez son auteur le souci constant du pittoresque. L'humour jaillit à grands jets dans certains chapitres, ou s'éparpille en fines gouttelettes tout le long de l'œuvre. Il n'y a là rien qui puisse nous surprendre. Les souvenirs qui avaient animé les *Compères* se pressaient avec une délicieuse sollicitude pour réclamer leur place dans l'œuvre nouvelle. Les mêmes personnages allaient parler et agir avec leur gravité coutumière, sans se douter du sourire obstiné que leurs gestes et leurs propos allaient faire naître chez le lecteur. La représentation de *Geneviève de Brabant*, qui se déroule sur une dizaine de pages, constitue à cet égard l'un des chapitres les plus vivants du roman ². Nous touchons ici un souvenir d'une vive fraîcheur, et l'illustration est émouvante de cet état de suggestion auquel cèdent tous les spectateurs. Ceux-là même qui sont le plus disposés à railler le jeu des acteurs se détachent malgré eux de la réalité où ils baignent pour ne vivre que de ce qui se passe sur la scène. Nous comprenons, à les voir hypnotisés de la sorte, combien ces braves gens de Béla Tcherkva devaient être aisément séduits par l'illusion d'une Bulgarie libérée. De la servitude à la liberté il n'y avait pour eux qu'un fossé, si peu profond et si étroit pour qui voyait les choses de loin — un abîme, à y regarder de près. Se sont-ils décidés pourtant, après tant de fougueuses exhortations, à tenter de le franchir ? Et s'ils l'ont tenté, qu'a valu leur effort dans l'ensemble de l'insurrection ? Il faut bien reconnaître qu'à Béla Tcherkva il n'y a pas eu d'insurrection, et qu'à Klisoura, où l'auteur nous transporte pour nous faire sentir l'odeur de la poudre, la tentative d'insurrection qui s'est produite n'a été que lamentable.

goureux en temps de guerre qu'à l'époque épique d'entre toutes d'avant l'insurrection. Hadji Siméon est plus rapidement esquissé dans le roman. M. Fratiou n'a changé ni d'âge, ni d'habitudes, pas plus que n'a changé sa connaissance du français. Mironovski, un gros gaillard noceur, maniaque à sa façon, sera remplacé par le doux Koltcho, qui ne tient de son prédécesseur que la flûte et son rôle de boute-en-train de la ville.

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 166, 175, 239.

² Voir *Œuvres*, t. XXII, ch. xvii, pp. 99-110.

Aux événements de Klisoura et de Béla Tcherkva, dont la réalité historique ne fait pas de doute, Vazov donne plus de portée qu'ils n'en ont eu en réalité ¹. Il fait suivre la défaite de Klisoura de considérations sur l'insurrection entière, en semblant nous présenter les événements de Klisoura et de Béla Tcherkva comme des cas typiques du mouvement d'avril 1876 : « En quelques jours l'insurrection fut partout réprimée. La faillite de cette lutte fut terrible ; la révolte tourna en panique... Révolution et capitulation... L'histoire nous donne des exemples d'insurrections malheureuses autant que saintes, mais jamais pourtant aussi tragiquement humiliantes... L'insurrection d'avril fut un avorton, conçu dans l'enivrement de l'amour le plus passionné, et étouffé par sa mère dans les douleurs de l'enfantement. Cet avorton mourut avant d'avoir vécu. L'insurrection n'eut même pas d'histoire. La vie en fut courte. Espoirs dorés, foi profonde, enthousiasme et force gigantesque — le capital de plusieurs siècles de souffrances — tout s'écroula en un instant. Réveil atroce. Et que de martyrs, que de victimes, que de mort et d'opprobre ! Oui, mais aussi un peu d'héroïsme ². »

L'insurrection, en effet, avait eu ses moments d'héroïsme et ses moments de faiblesse, et il est vrai que l'enthousiasme pour la lutte y avait été plus intense que la lutte elle-même. Vazov avait vu clairement ce double aspect des événements de 1876. Et pourtant l'interprétation qu'il en a donnée comporte des nuances, et qui vont jusqu'à s'opposer. Entre 1880 et 1884, nous l'avons vu comme empoigné par la grandeur de cette époque singulière dans la vie de la nation, tout en faisant allusion à des moments de faiblesse ³. Pourquoi, entre 1888 et 1890, se trouvait-il plus enclin à s'appesantir sur les aspects défavorables de cette même époque ? La réalité même, que Vazov a peinte si fidèlement, nous explique pour une grande part cette attitude négative. Mais l'exil et sa vie en Bulgarie au retour d'Odessa nous la font mieux comprendre encore. ⁴ N'oublions pas non plus que le gouvernement bulgare, hostile aux russo-philés et se dressant contre la Russie libératrice, avait à sa tête l'un des cinq organisateurs de la révolution de 1876 : Stambolov. De

¹ Voir ci-dessus, p. 131, note 1.

² *Œuvres*, t. XXIII, p. 169.

³ Voir Бенковски, *Œuvres*, t. I, p. 175, v. 13-14 ; Кочо, *ibid.*, p. 180, v. 6-7 ; Вратя Жекови, *ibid.*, p. 182, v. 3-4 ; 1876, le poème entier, *ibid.*, pp. 200-201 ; Опълченциѣ на Шипка, *ibid.*, p. 202, v. 12-13 ; Неотдавна, *ibid.*, t. VII, pp. 145-146 et 165.

⁴ Deux mois après son retour en Bulgarie, Vazov écrira à Vélitchkov qui ne se décide pas à rentrer : « Je regrette même d'avoir mis tant de hâte à abrégé mon séjour à l'étranger. Ici encore je suis à l'étranger ». Lettre écrite de Sofia le 2 mai 1889 (St. Athanasov).

même, le Sobranié était présidé par Z. Stoïanov, un ancien collaborateur de Benkovski, le chef suprême de l'insurrection, et l'on se rappelle que Z. Stoïanov avait bataillé contre Vazov à Plovdiv. C'étaient là les hommes qui avaient conçu l'insurrection¹ et comment l'avaient-ils organisée ? Si les fameux massacres de Batak n'avaient pas eu lieu, si la Russie ne s'était pas dévouée pour ses frères opprimés, que serait-on devenu ? « Batak..., ce nom caractérise notre révolution. Il arrive que le hasard commette parfois de tels calembours. Celui-là fut notre providence : il nous donna Batak, mais il avait créé Alexandre II... Si ce mouvement, par ses malheureuses conséquences, n'avait pas provoqué la guerre libératrice, un jugement implacable l'eût menacé : le bon sens l'eût qualifié de folie ; le monde entier, d'opprobre ; l'histoire, de crime² ». Jugement terrible, et qui n'est pas sans quelque vérité, mais dont la vérité relative frappe beaucoup moins que le ton négateur avec lequel il est prononcé. N'en doutons pas après cela : c'est surtout dans le milieu social et politique où *Sous le joug* a été conçu et écrit qu'est la source de cette amertume qui a inspiré certaines pages du roman.

Sous le joug est un livre qui se lit avec entrain. Le lecteur peut sourire à certains moments des subterfuges de l'auteur. Il peut trouver de la fadeur à l'amour d'Ognianov et de la puérilité à celui de Kandov. Il notera peut-être, chemin faisant, bon nombre de lieux communs et de recettes faciles. Et cependant, tout comme les spectateurs de *Geneviève de Brabant*, il manquera rarement de se laisser séduire par ce petit monde de villageois bulgares de la vieille Turquie, avec ses particularités, ses illogismes, son charme. C'est alors sans doute qu'il pourra respirer la fraîcheur de cette vie disparue à jamais.

¹ Voir ci-dessus, pp. 111-112.

² *Œuvres*, t. XXIII, pp. 169-170.

CHAPITRE VII.

LES CONTES ET LE ROMAN « TERRE NOUVELLE » (1889-1899).

Vazov avait mis fin à son exil au printemps de l'année 1889¹. Sa mère était allée voir St. Stambolov, qui lui avait rouvert le chemin du retour. A Sofia, Vazov allait rencontrer Ivan D. Chichmanov, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, à qui l'on venait de confier la direction, ou plutôt la création d'une grande revue de littérature et de folklore, le fameux *Sbornik* ou *Recueil des productions populaires, de science et de littérature* dont la publication se poursuit encore aujourd'hui. Chichmanov réclama, pour le premier volume de son *Sbornik*, *Sous le joug*, dont on parlait déjà beaucoup en Bulgarie². Vazov n'avait écrit alors que la première partie de son roman : celle-ci fut publiée en 1889 dans la collection de Chichmanov. La seconde et la troisième parties allaient être successivement écrites, puis publiées dans la même collection en 1890³.

L'apparition de *Sous le joug* fut un grand événement pour la jeune littérature bulgare, et elle marque un renouveau de popularité pour l'auteur. Les éditions, à partir de l'année 1894, vont se multiplier à une cadence tantôt ralentie, tantôt accélérée, sans le moindre signe de fatigue⁴. Tout jeune Bulgare commençait alors et commence encore son éducation littéraire par la lecture de ce roman, et il y revient plus d'une fois dans sa vie. L'historien de la lit-

¹ Vazov rentre à Sofia le 9 mars 1889. Lettre du 2 mai 1889 (St. Athanasov).

² Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 81, et Иванъ Вазовъ, Прѣди тридесетъ години, dans le Сборникъ въ честь на Професоръ Ив. Д. Шишмановъ по случай на тридесетгодишнината му научна дейностъ, София, 1920, pp. 14-16.

³ Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина, t. I, 1889, pp. 1-176 ; t. II, 1890, pp. 1-162 ; t. III, 1890, pp. 3-50 (chaque volume comprenant trois parties : scientifique, littéraire et folklorique ; la pagination recommence à chaque partie).

⁴ Un tirage à part du roman, d'après l'édition du *Sbornik*, est publié en 1890 ; la deuxième édition paraît en 1894, puis suivent d'autres éditions en 1896, 1910, 1918, 1921, 1922, 1925, 1927 et 1935.

térature bulgare se doit de reconnaître que *Sous le joug* est à la fois le premier en date et certainement le plus évocateur des romans qu'ait produits cette littérature¹. La critique, pourtant, n'a jamais été ferme dans son jugement sur la valeur de l'œuvre, et la presse offre plus d'un article dont les auteurs trahissent aisément les sentiments qu'ils ont pour l'auteur plutôt que pour l'œuvre elle-même². Le roman commença bientôt à paraître en traductions à l'étranger. En 1894, c'était l'excellente traduction anglaise, présentée par l'éminent critique Edmund Gosse, qui en avait écrit la préface³. « Le chef-d'œuvre bulgare sans conteste, un des meilleurs romans que l'Europe orientale ait envoyés à l'Occident⁴ ». « Dans *Sous le joug*, Ivan Vazov a concentré, dans une forme plus mûre qu'ailleurs, les dons extraordinaires de son esprit et de son style. La première qualité qui frappe à la lecture de ce livre remarquable est sa fraîcheur. Il n'est pas difficile de supposer que dans l'original ce roman doit être la première œuvre de génie écrite dans une langue qui garde encore toute sa saveur⁵ ». Et avec la fermeté d'un homme qui ne doute guère de ses jugements, Gosse écrit ces lignes pénétrantes : « On ne peut guère croire que Vazov, arrivé à l'âge de quatre-vingts ans et écrivant toujours avec la même ardeur et la même richesse, puisse jamais retrouver ce premier enthousiasme si spontané et si beau⁶ ». Les revues *The Academy*⁷,

¹ П у а, bien entendu, avant 1889 un ou deux essais qui ne comptent aujourd'hui que pour les bibliographies, tel le roman de D. Gantchev : *Борба за самостоятелност*, София, 1888.

² Voir un article sans titre dont certains passages figurent dans la préface de toutes les éditions de *Sous le joug*, dans *Свобода* IV, n° 331, p. 3, col. 1 et 2, du 13 janvier 1890 et un long compte rendu dans *Литературно-научно списание на Казанлъшкото учителско дружество*, I, 1890, fasc. 6, pp. 177-192. Dans le premier article, tout est vague, noyé dans une admiration sans bornes. Le compte rendu de la revue de Kazanlâk est trop descriptif. L'auteur est très embarrassé pour émettre un jugement personnel, il est plein d'égard pour l'auteur qu'il craint de froisser. Si l'on rappelle quelques notules d'information (de 5 à 10 lignes) parues dans deux ou trois journaux, c'est toute l'attention prêtée par la presse à *Sous le joug* jusqu'en 1894. A cette date, le roman commence à faire le tour de l'étranger. Revues [et journaux bulgares sont inondés de comptes rendus de critiques étrangères. Et c'est à peine vers 1896 que la critique bulgare, pour autant qu'elle existait à cette époque, prend la parole d'une façon assez malheureuse. Sur le retentissement que *Sous le joug* a eu en Bulgarie et à l'étranger voir, les plus grandes réserves faites sur tous les commentaires de l'auteur : Н. Василиевъ, *Подъ Игото въ чуждия и нашия печат*, Мисълъ, XII, 1902, fasc. 1, pp. 31-43.

³ *Under the yoke, a novel from the bulgarian of Ivan Vazoff*, London, 1894.

⁴ *Ibid.*, p. XII.

⁵ *Ibid.*, pp. X-XI.

⁶ *Ibid.*, p. XI.

⁷ *The Academy*, vol. XLV, 1894, N° 1139, p. 186.

Review of Review ¹, *United Irland* ² et *Athenaeum* ³ saluaient le roman comme « le plus remarquable qui ait paru en anglais au cours de l'année 1893. ⁴ » En France Louis Leger écrivait sans sourciller : « *Sous le joug turc* occupe dans la littérature des slaves balkaniques un rang aussi glorieux que *Guerre et paix* dans la littérature russe ⁵. »

Vazov avait déjà atteint la quarantaine. Depuis l'année 1876, il n'avait laissé reposer sa plume qu'à de rares moments. Il se voyait l'écrivain le plus fécond de son pays. Ses œuvres n'avaient pas cessé de retenir l'attention de l'opinion publique. Il était par surcroît, et l'on y fut très sensible, le premier écrivain qui révélât à l'étranger l'existence de la littérature bulgare. Aussi, en 1890, l'année où *Sous le joug* était publié, le libraire Kasârov proposait à Vazov de fonder une revue mensuelle. La revue, sous le titre de *L'étoile du berger*, commença à paraître à partir de janvier 1890. Un cercle littéraire se forma bientôt autour de Vazov, ou pour mieux dire autour de sa revue. On y trouvait des hommes dont le nom était déjà connu, tels Constantin Vélitchkov, M. Géorgiev et St. Mihailovski, et des jeunes écrivains de moins de trente ans qui s'acheminaient rapidement vers la célébrité : T. G. Vlaïkov, P. P. Slavéïkov, Krăstev et Chichmanov. Leur chef de file était naturellement Vazov. Mais, à vrai dire, ce n'était pas là un cénacle littéraire. Ces écrivains étaient de tendances fort diverses et n'avaient de commun que l'esprit de collaboration à la revue. Ils manquaient et d'idées directrices et d'un art poétique, si illusoire fût-il, qui leur eussent permis de communier au même credo. Après la disparition de *L'étoile du berger* ils se disperseront.

Vazov, cependant, aura publié dans *L'étoile du berger* la plupart de ses œuvres écrites en exil : *Le père Nestor*, *Un héros obscur*, *Époque nourricière de grands hommes*, ses carnets de voyage en Russie et d'autres encore ⁶. Il préparera en outre la réédition, à grand tirage d'œuvres antérieurement publiées. Ainsi s'échelonnent, entre les années 1890-95, des réimpressions de *Champs et forêts*, *Poèmes*, *L'amas*, *Italie*, *Étendard et guzla*, *Les tristesses de*

¹ *Review of Review*, vol. IX, 1894, n° du mois de mars, p. 309.

² *United Ireland*, vol. XIII, 1894, n° 645, p. 1.

³ *Athenaeum*, 1894, n° 3454, p. 186.

⁴ *Athenaeum*, 1894, n° 3454, p. 19, col. 2.

⁵ Ivan Vazov, *Sous le joug turc* (*Pod Igoto*), Paris, 1897, p. III.

⁶ Дѣдо Нисгоръ, Денница, I, 1890, fasc. 1, pp. 1-11; Епоха-кърмачка на велики хора, *ibid.*, fasc. 9, pp. 385-401, et fasc. 10, pp. 433-451; Тъменъ герой, *ibid.*, II, 1891, fasc. 6, pp. 241-250; Извънъ България, *ibid.*, fasc. 1, pp. 23-32, fasc. 2, pp. 53-62, fasc. 3, pp. 97-102, fasc. 4, pp. 168-175, fasc. 5, pp. 208-212, fasc. 6, pp. 252-265. Voir ci-dessus, pp. 118-119.

la *Bulgarie, Délivrance* ¹. Il réunira en trois volumes les nouvelles et les contes jusqu'alors dispersés dans les revues ². La comédie de *Mihalaki tchorbadji* elle-même sera réimprimée ³. Il écrira et publiera, en outre, pendant la même période, deux longs carnets de voyage dont il va être parlé plus loin ⁴, un recueil de vers, *Sons* ⁵, et deux volumes de contes : *Ébauches et croquis* ⁶.

En 1890 Vazov s'était marié avec M^{lle} A. Boliarska, mais, treize mois après le mariage, les époux devaient se séparer définitivement. Nous percevons l'écho de sa douleur et de sa déception dans le beau poème du *Prunellier*. Ne donnerait-il pas volontiers et son expérience de la vie et sa gloire, gagnée au prix d'un si dur labeur, pour être à la place de ces enfants gais et insoucians montant à l'assaut d'un prunellier ? De combien peu, pense-t-il, est faite notre joie, encore que bien souvent une longue vie ne suffise pas à nous permettre de l'atteindre ⁷. C'est bientôt après son mariage qu'accompagné de sa mère et de sa femme Vazov avait fait un voyage au mont Rila. Presque à la même époque, il séjournait aussi dans les Rhodopes. La relation de ces deux voyages devait lui inspirer *Le grand désert de Rila* et *Au sein des Rhodopes*. Simples notes de touriste, où l'on retrouve pourtant le fervent de la nature qui avait écrit *Champs et forêts*. Mais, si ce poète s'enfuit dans la montagne, ce n'est pas tant pour y chercher une consolation, comme en 1882-1883, que pour s'isoler du monde. C'est dans la solitude qu'il découvre ce que la nature a mis en lui de bon, de simple, de grand. Il passe des heures à regarder quelque torrent desséché, une pierre qu'il a trouvée. Il éprouve l'admiration facile des enfants. Il est heureux ainsi, et comme, en revanche, il fronce le sourcil lorsque, dans l'homme de la montagne qu'est son guide Mihal, il découvre

¹ Поля и Гори, Пловдивъ, 1893 ; Поеми, София, 1893 ; Грамада, София, 1894 ; Италия, София, 1894 ; Прѣпорецъ и Гусла, Тжигѣ на България et Избавление, София, 1895.

² Повѣсти и разкази, publiés à Sofia, t. I, 1891, t. II et t. III, 1893.,

³ Михалаки Чорбаджи, Пловдивъ, 1891. Il faut mentionner également, outre Подъ игото, 1894, cité déjà : Руска, Пловдивъ, 1889 ; Подпоручикъ Вълко, София, 1893 ; Стихотворения за малки дѣца, Пловдивъ, 1894 ; Хлшове, София, 1894 ; Иде ли? Казанлъжъ, 1895 ; Срѣща, Стара-Загора, 1895 ; Тъмень герой, Мусина, 1895.

⁴ Великата рилска пустиня, Сборникъ за народни умотворенія, наука и книжнина, t. VII, София, 1892, pp. 3-85, recueilli dans les *Œuvres*, t. XV, pp. 3-105 ; Въ нѣдрата на Родопитѣ, Сб. Н. У., t. VIII, София, 1892, pp. 3-104, recueilli dans les *Œuvres*, t. XVI, pp. 3-116.

⁵ Звукове, София, 1893.

⁶ Драски и шарки, t. I, София, 1895 ; t. II, София, 1895.

⁷ Voir Тръносливката, *Œuvres*, t. III, pp. 62-64.

un politicien passionné. Chaque village, chaque site provoque sa verve. Il touche à l'histoire, à la géographie, il rappelle les légendes populaires, les faits divers les plus récents. Le naturel du récit emporte tout cela dans un mouvement charmant. On ne peut se tenir pourtant de regretter l'abondance et la monotonie de certaines descriptions du *Grand désert de Rila*, descriptions trop minutieuses et qui donnent la sensation de redites. Et le lecteur bien informé préfère à cet égard le petit voyage que Vazov avait raconté en 1882 en quelques pages fraîches et colorées ¹.

Dans les deux volumes des *Ébauches et croquis*, Vazov scrute avec une âpre curiosité la société où il vit. Il n'y découvre que travers et vices. Volontiers il est attiré par certains aspects attristants de son époque. S'il se déride, et cela lui arrive souvent, l'impression générale d'amertume n'en subsiste pas moins. Les débuts du premier volume promettent beaucoup, et cette promesse n'est pas un leurre. Ici une femme, après le retour de son mari qu'elle croyait mort, passe de délicieux moments devant la glace à admirer son deuil ². Là un authentique paysan des environs de Sofia, un « Chope » pour éviter de fâcheuses dépenses à l'auberge, s'avise d'aller, avec sa fille, coucher chez un haut fonctionnaire inconsolable de ne pas avoir de servante : le père et sa fille décampent au petit jour, et le bonheur de l'hôte s'évanouit ³. Mais ce ne sont là que curiosités de femmes, ruses de paysans, peccadilles. Voici des avocats de parties adverses qui s'entendent à merveille pour faire durer indéfiniment leur procès ⁴; les juges, qui font triompher la loi aux dépens de la justice : « fiat justitia, pereat mundus ⁵ »; le médecin, qui, pour toucher de respectables honoraires, veut opérer un moribond ⁶, les artistes qui, dans les coulisses, se prennent au collet ⁷; les écrivains qui se vilipendent ⁸; les journalistes prêts à écorcher vif qui que ce soit ⁹; les femmes, qui pratiquent à grand train l'adultère, et les maris, qui n'ont qu'à leur demander en grâce de ne plus faire de la sorte ¹⁰. Ailleurs, Vazov nous fait pénétrer dans la cave d'un commissariat de police

¹ Voir Единъ кжтъ на Стара-планина, Наука, II, 1882-1883, fasc. 2, pp. 167-172 et fasc. 6, pp. 489-503, recueilli dans les *Œuvres*, t. XVII, pp. 106-125.

² Voir Трауръ, *Œuvres*, t. IX, pp. 6-9.

³ Voir Слугиня, *ibid.*, pp. 10-14.

⁴ Voir Двѣтъ врати, *ibid.*, pp. 27-30.

⁵ Voir Членъ 33, *ibid.*, pp. 92-100.

⁶ Voir Гарнитурѣ на прозорцигѣ, *ibid.*, pp. 141-145.

⁷ Voir Репетиция, *ibid.*, pp. 36-38.

⁸ Voir Бждащиятъ литературень «Кружокъ», *ibid.*, pp. 177-182.

⁹ Voir Маратъ, *ibid.*, pp. 118-121; Доносъ, *ibid.*, pp. 158-163.

¹⁰ Voir Драма, *ibid.*, pp. 31-35; Обикновена история, *ibid.*, pp. 15-21; Саво *ibid.*, pp. 54-58; Васялица, *ibid.*, pp. 80-84.

pour nous montrer ce qui s'y passe ¹ ? Et les réunions politiques, et les séances du Sobranié ? Autant de sujets passionnants ! Ce n'est qu'après avoir lu la dernière page qu'on se dira, en dépit de quelques détails réjouissants : « Quelle tristesse ! » N'est-il, en effet, rien de bon dans cette vie ? Et, comme pour lui prouver que non, l'auteur invite son lecteur à suivre *Kardachev à la chasse*, une chasse un peu longue ², mais dont les mécomptes successifs nous font songer aux déceptions de Bouvard et de Pécuchet. Et le lecteur suivra Kardachev, c'est-à-dire l'auteur lui-même, cet écrivain réaliste pris un jour de la louable idée de s'en aller chercher à travers la ville un sujet propre à illustrer le sublime de la vie, mais bientôt, fatigué de l'accompagner en de vaines recherches, il ne doutera plus de la bonne foi de son auteur.

Ces contes procèdent en droite ligne de la vie sociale et politique des années qui suivent le retour de Vazov. Au dégoût pour la politique, si violemment affiché à Plovdiv, Vazov prête cette fois une forme plus discrète. Ses expériences d'exilé, rapatrié par la grâce de Stambolov, ne sont-elles pas là pour l'instruire ? Il ose pourtant publier tel conte, comme *Un héros obscur*, de nature à irriter les dirigeants ³. On sait qu'à Plovdiv il avait conduit une croisade contre les politiciens et surtout contre le démembrement de la nation en partis. Il conserve cette attitude critique, mais adopte un nouveau point de vue. Son observation est maintenant plus subtile et plus profonde. Ce sont les répercussions morales d'un état social qu'il s'attache à étudier chez les hommes de son temps. L'homme politique, le citoyen qui aime son pays, le sociologue cèdent le pas au moraliste.

Mais ce moraliste, qui sait scruter les cœurs et les reins, a surtout pour lui d'être un habile, un spirituel conteur. Il sait choisir le moment pour commencer son récit, interrompre ce récit pour piquer notre curiosité et arracher à son lecteur une exclamation d'attente « et quoi encore ? » — il sait enlever une fin. Son style, animé d'une continuelle palpitation, a toute la chaleur et toute la spontanéité d'une allègre conversation.

¹ Voir «Травиата», *ibid.*, pp. 167-171.

² Voir Кардашев на ловъ, *Œuvres*, t. X, pp. 3-91.

³ Voir ci-dessus, p. 118. Cette nouvelle paraît pour la première fois dans Денница, II, 1891, fasc. 6, pp. 241-250, recueillie dans les *Œuvres*, t. XI, pp. 91-103. Voir également Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 82. Pour l'influence que Vazov a exercée sur ses contemporains qui s'organisaient pour réagir contre la dictature de Stambolov, voir Велчо Велчевъ: Вазовъ като политически дѣецъ, Слънце, II, 1920, fasc. 4, pp. 300-301.



L'année 1894 marque le retour de Vazov à la vie politique. Ce retour, pourtant, n'était que tout apparent. A la vérité, Vazov ne s'était guère écarté de la réalité politique, et ses œuvres l'attestent bien. Son civisme n'avait cessé et ne cessera de s'affirmer par son attachement à ses camarades de lutte et d'exil, par sa fidélité surtout aux idées qui leur étaient communes à eux tous. Néanmoins, en posant sa candidature aux élections parlementaires de 1894, pensait-il réellement déployer dès lors une plus grande activité, ou bien voulait-il seulement renouer la tradition qu'il avait inaugurée à Plovdiv au début des années 80 et que les événements avaient interrompue ? Élu député à Kazanlâk, il allait bientôt siéger au sein d'une majorité à tendances russophiles très accusées¹. Vazov déclinait l'offre du portefeuille de l'Instruction publique que Stoïlov, le président du conseil, lui avait proposé. Stambolov était tombé en disgrâce. Le nouveau gouvernement se hâtait d'améliorer ses relations avec la Russie. Vazov, en tant que député, fit partie de la délégation bulgare envoyée en Russie pour réconcilier les libérateurs avec les libérés. La démarche auprès du Tsar eut un plein succès. Vazov, dans un accès d'enthousiasme, écrivit dans le livre d'or de la Société slave : « L'amour du peuple russe est grand comme est grande sa terre. Vive le Tsar ! Vive la Russie, pour que la Bulgarie puisse vivre, elle aussi² ! » Ces paroles, comme on devait s'y attendre, plurent aux russophiles, et elles soulevèrent des protestations violentes chez leurs adversaires politiques³.

L'année même où Vazov était allé en Russie, ses amis s'avisèrent que vingt-cinq ans étaient révolus depuis la publication du *Pin*. Ils organisèrent à cette occasion un jubilé qui fut annoncé par un manifeste. La solennité eut lieu au siège même du Sobranié⁴. Le

¹ Vazov fut élu à Kazanlâk, le 11 septembre 1894. Il y fut réélu une seconde fois le 17 novembre 1896. Il fut député pendant presque cinq ans, jusqu'aux élections d'avril 1899.

² Voir la brochure commémorative Памятка о свиданіи членовъ Болгарской депутаціи съ членами С.-Петербургскаго Славянскаго Благотворительнаго общества 30 Іюня 1895 года. Les autographes sont reproduits *in extenso* dans Народна Борба, I, n° 8, du 17 septembre 1895 ; Прогрессъ, III, n° 95, du 16 septembre 1895, et Съгласие, II, n° 14 (64), du 8 septembre 1895.

³ Voir Свобода, IX, 1895, nos 1754, 1757, 1765, 1770, des 9, 13, 23, 29 septembre, et n° 1773, du 3 octobre ; Пловдивъ, X, n° 35, du 12 septembre 1895 ; Социалистъ, I, n° 88, du 14 septembre 1895.

⁴ Une relation circonstanciée de cette commémoration a été faite dans le recueil jubilaire de 1895.

président de l'assemblée, V. D. Stoïanov, qui présidait cette séance solennelle, n'était autre qu'un des rédacteurs de la *Revue périodique*, où Vazov avait fait ses débuts littéraires. Il dit au jubilaire en le tutoyant : « Pauvre exilé, il y a vingt-cinq ans, ton seul idéal était un coin libre de la Bulgarie pour t'y fixer et pour te donner à tes modestes occupations ; tu es aujourd'hui un poète célèbre de qui les mérites et la gloire trouvent un retentissement non seulement dans toute la Bulgarie, mais dans tout le monde civilisé ¹ ». Vazov, dans sa réponse, se borna à rappeler dans quelles circonstances *Le pin* avait été publié : il y avait vingt-cinq ans de cela, « un jeune homme pauvrement vêtu, l'air timide et irrésolu, s'arrêtait avec une crainte pieuse devant la porte d'un grand bâtiment, ornée de l'inscription : « Société littéraire bulgare ». Et ce jeune homme, pauvre et confus..., portait dans son âme la vieille ambition de devenir poète... et, dans sa poche, un long manuscrit, un manuscrit en vers ² ». Il dut être d'une extrême modestie en parlant de son rôle et de sa place dans les lettres bulgares : « Mes proches connaissent bien la lutte intérieure qui précéda ma décision. Mais on m'a persuadé que ce jubilé est en même temps une fête de la littérature bulgare ; que les honneurs qui me sont rendus s'adressent à tous les paisibles et modestes travailleurs de notre renaissance politique et intellectuelle... Ce triomphe n'est pas le mien : devant moi je vois toute cette glorieuse file d'écrivains, de courageux pionniers et combattants qui m'ont légué les idéaux de la nation pour que, de mon côté, je les transmette aux générations futures ³ ». Si spontanée que fût cette solennité, certains journaux la désapprouvèrent : ils insistèrent sur les mobiles politiques qui l'avaient suscitée, et tels firent remarquer que Vazov était bien jeune pour une pareille apothéose ⁴.

Quant à son activité politique, Vazov, à cette occasion, la définissait lui-même comme suit : « En tant que député, je n'ai pas déployé d'activité politique ; je n'ai pris aucune part aux luttes vio-

¹ *Recueil jubilaire* de 1895, p. 28.

² Voir *ibid.*, pp. 30-31. Vazov évidemment embellit ses souvenirs pour cette circonstance solennelle : *Le pin*, comme on l'a précédemment vu, est envoyé dans une lettre datée de Galatz à V. Droumev (voir ci-dessus p. 49, note 1). Il est bien possible que Vazov ait rôdé devant le siège de la *Société littéraire bulgare*, mais il ne semble pas que ce fût au moment où il fera parvenir *Le pin* à V. Droumev.

³ *Ibid.*, p. 34.

⁴ Les lecteurs curieux pourront se référer à : *Свобода*, IX, 1894-1895, nos 1757, 1763, 1765-1767 ; X, 1895-1896, nos 1779, 1780 ; *Съгласие*, II, 1895, n° 15 (65) ; *Знаме*, I, 1894-1895, n° 65 ; II, 1895-1896, nos 9 et 22 ; *Народна борба*, I, 1895, n° 8 ; *Освобождение*, I, 1895-1896, nos 11 et 30 ; *Социалистъ*, I, 1895, nos 90, 91, 94, 96 ; *Пловдивъ*, X, 1895, n° 35 ; *Борецъ*, I, 1895, nos 26 et 28.

lentes ; j'étais entièrement absorbé par l'idée d'un grand roman ¹. » On ne saurait être plus sincère. Le roman en question parut sous le titre de *Terre nouvelle*, moins d'un an après le jubilé de Vazov ². Comme dans *Sous le joug* l'auteur y voulait donner une riche peinture de la vie sociale et politique en Bulgarie pendant les années 1877-1885. Il suffit au lecteur, pour voir clair dans cette œuvre, de se rappeler la vie de Vazov à Roustchouk, son séjour à Berkovitsa et à Sopot, son installation à Plovdiv et le peu d'activité politique dont il fit preuve alors ³. *Terre nouvelle* présente une vue panoramique, une sorte de chronique de l'époque, ou, suivant l'image de Stendhal, un miroir qu'on promène le long d'un chemin ⁴. Trop de curiosités de la part de l'auteur ont compliqué sa promenade. Il se peut qu'avec un itinéraire plus direct et plus court l'évocation qu'il nous apporte eût été plus vivante. Mais ce n'est là qu'une vaine conjecture. Le fait est que Vazov s'efforce ici de faire revivre la vie d'une société dans toute sa complexité mouvante. C'est à ce dessein qu'il sacrifie tout souci de simplicité et d'harmonie. Nous retrouvons dans cette étude de mœurs l'observateur sensible et le travailleur modeste qu'était Vazov vers 1880-1885. Il porte dans le roman le nom de Stremski. Il rappelle le poète Bratchkov des *Sans feu ni lieu*, mais vieilli de quelques années. Vazov éprouvera la même tendresse pour Stremski qu'autrefois pour Bratchkov. Stremski est de ceux qui fondent de grandes espérances sur l'avenir de la Bulgarie. « C'est une terre nouvelle » qui prendra naissance après la libération, pense-t-il. Ébloui par son patriotisme, il fait de son pays le lieu d'élection de toutes les vertus sociales. Tous s'appliqueront, avec une abnégation égale à celle qui a inspiré l'insurrection, à construire sur les cendres de la guerre le nouvel édifice. Et les déceptions, une à une, s'annoncent inexorables. A Roustchouk, on fraude ⁵ ; à Brégovets, un médecin étale son égoïsme hideux ⁶ ; sur la route de Sopot, un candidat député s'épanche en discours démagogiques ⁷ ; à Plovdiv, la déception est cruelle entre toutes ⁸. Stremski trouve enfin dans son foyer, auprès de sa femme, un coin reposant. Là, comme un grand enfant, il s'enveloppe dans la seule illusion qui lui reste, et il se lamente sur le sort de cette Bulgarie infortunée qu'envahissent les

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 87.

² Нова земя, романъ изъ живота на българитѣ прѣзъ първитѣ години слѣдъ освобождението въ седемъ части, София, 1896.

³ Voir ci-dessus, ch. III et IV, pp. 67-110.

⁴ Cité chez Jean Giraud, *L'École romantique française*, Paris, 1931, p. 168.

⁵ Voir *Œuvres*, t. XXIV, II^e partie, ch. XVIII-XIX, pp. 99-105.

⁶ Voir *ibid.*, III^e partie, ch. IV, pp. 137-142.

⁷ Voir *ibid.*, III^e partie, ch. XXIII-XXIV, pp. 209-216.

⁸ Voir *ibid.*, t. XXV, V^e partie, pp. 47-138, et VII^e partie, pp. 183-238.

hommes nouveaux. Il est loin, pourtant, d'être un pessimiste, et, de fait, son désespoir s'envole vite, ses plaies se cicatrisent, et il revivra ses rêves pour retomber dans de nouvelles déceptions. L'expérience de la vie ne laisse qu'une fugitive empreinte sur cet homme qui veut imposer son idéal au monde et n'y parvient jamais, faute d'action.

Sa femme Névenka est une personne falotte. Et c'est Draga, l'ancienne amante de Stremski, captivante et légère, qui nous donne le frisson de la vie. Elle répand autour d'elle un peu de cette volupté qu'exhale tout son être. Hadji Eftim, le vieux, est de la même lignée que les belles figures des tchorbadjis de Béla-Tcherkva. Le pope Kăn est un personnage curieux pour l'étude des mœurs de l'époque : c'est un de ces popes politicien et turbulent d'un type qui, par bonheur, est disparu aujourd'hui. Le docteur Drenski, Blagodoumov, les vrais héros du moment, méritaient, de la part de l'auteur, une étude plus attentive et plus approfondie.

L'élaboration de *Terre nouvelle* est plus soignée et plus réfléchie que celle de *Sous le joug*. L'auteur y a accompli un effort sensible pour mettre mieux en valeur ses procédés d'écrivain. Il cherche souvent l'image, il donne des instantanés de la nature, il stylise le dialogue, il polit sa phrase. Conscient de son effort, il a lui-même reconnu que *Terre nouvelle* « dépassait comme œuvre d'art » son premier roman¹. Et pourtant *Terre nouvelle* donne l'impression d'un livre moins puissant. Les raisons en sont multiples. Il va de soi, d'abord, que le fond même des deux romans, les époques différentes qu'ils évoquent fixent d'avance le choix du lecteur : la période révolutionnaire est celle vers laquelle le lecteur se porte et continuera à se porter avec un intérêt accru ; les générations suivantes ne feront que préciser et développer ce penchant ; or, *Terre nouvelle* reflète une période de transition dont Vazov semble même ne pas avoir saisi tout le « dynamisme ». Edmund Gosse l'avait justement pressenti² : cette qualité insaisissable qui impressionnait le critique anglais, cette fraîcheur dont il avait écrit que Vazov ne la retrouverait jamais plus, c'est là, nous semble-t-il, un des secrets de *Sous le joug* ; la comparaison inévitable de ce premier roman avec les suivants ne pouvait être que défavorable à ces derniers.

Impatiemment attendue, *Terre nouvelle* provoqua des déceptions³.

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 244.

² Voir ci-dessus, p. 140.

³ A cet égard l'attitude réservée de deux critiques qui avaient voué à l'œuvre de Vazov la plus grande admiration est significative. Voir Ник. Бобчевъ, «Нова земя» романъ отъ Ивана Вазовъ, Българска Сбирка, III, 1896, fasc. 8, pp. 815-822, et surtout la deuxième partie de l'article, *ibid.*, IV, 1897, fasc. 1, pp. 102-111 ; Б. Ц(оневъ), Иванъ Вазовъ, Нова земя, Български прѣгледъ, III, 1896, fasc. 7-8, pp. 253-258.

Le public et l'auteur furent également déçus. Les avis très favorables de la presse étrangère concernant *Sous le joug*, reproduits en Bulgarie, et le bruit qu'on avait fait autour du nouveau roman avant sa parution incitèrent la critique à juxtaposer les deux œuvres pour les juger et les comparer. Deux opuscules in-8°, qui, à eux deux, ne comptaient pas moins de 186 pages, parurent en 1896¹. Les auteurs adoptent comme données fondamentales « certaines nécessités modernes de l'art » et les « principes du roman ». Il est aisé de deviner que, de leur point de vue, les œuvres de Vazov n'y répondent pas toujours. Ses héros, à leurs yeux, manquent d'héroïsme, les sujets manquent de grandeur. Les influences étrangères, qu'ils exagèrent à volonté, les indignent. Ils appliquent aux deux romans une critique psychologique d'une rigueur par trop dogmatique. Nous avons, à les lire, l'impression qu'ils ont cherché ce qui fait défaut à l'écrivain en ignorant les valeurs présentes dans son œuvre. Les journaux de l'opposition ne manquèrent pas de faire écho à ces opinions assez tranchantes pour faire quelque effet. « L'attitude intransigeante que j'entrevis dans l'unanimité de la critique à me nier me fit comprendre, écrivait plus tard Vazov, que ma situation d'écrivain n'était plus possible et que je devais renoncer à écrire. Et je jetai la plume². »

Cependant, une scission s'était faite au sein du cabinet. Elle entraîna la démission de Vélitchkov comme ministre de l'Instruction publique, et Vazov fut instamment prié par des amis d'accepter le poste vacant, ce qu'il fit³. L'activité de Vazov comme ministre n'est guère marquée que par sa parfaite mesure⁴. Il semble n'avoir guère été tenté par les grandes réformes, estimant comme il le disait au Conseil supérieur de l'enseignement, qu'on n'arrive à de bons résultats que « par une évolution méthodique... C'est seulement en

¹ Voir Д-ръ В. Балджиевъ, Критика върху «Подъ игото», София, 1896, et И. Миларовъ, Иванъ Вазовъ като романистъ, София, 1896.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 87.

³ Vazov fut ministre de l'instruction publique du 26 août 1897 (voir Държавен вѣстникъ, XIX, n° 186, du 26 août 1897) jusqu'au 19 janvier 1899 (voir *ibid.*, XXI, n° 13, du 19 janvier 1899).

⁴ Il fit voter par le Sobranié les lois et règlements suivants : loi sur la légalisation des diplômes délivrés par les Écoles supérieures étrangères (voir XX, n° 9, du 14 janvier 1898) ; règlement de l'examen d'état des maîtres d'écoles (voir *ibid.*, XX, n° 29, du 7 février 1898) ; règlement des bibliothèques nationales de Sofia et Plovdiv (voir *ibid.*, XX, n° 127, du 18 juin 1898) ; loi pour changer et compléter les articles 25, 58, 61, 130, 131, 135, 136, 148, 160, 172, 182 et pour changer l'article 132 de la loi sur l'instruction publique (voir *ibid.*, XXI, n° 14, du 20 janvier 1899) et la loi sur l'inspection des collèges et des écoles primaires (voir *ibid.*, XXI, n° 20, du 28 janvier 1899). Voir aussi Н. Алексиевъ, Нашата училищна политика, София, 1912, pp. 105-114.

suivant le fil de la tradition dans le développement de l'enseignement que nos pas vers le progrès seront sûrs et qu'ainsi nous nous approcherons plus vite de notre radieux idéal »¹. Il est intervenu pourtant, en un sens fort conservateur, dans la question de l'orthographe² et l'organisation de l'instruction publique en Bulgarie ; on lui doit nombre de jardins d'enfants, le travail manuel dans les écoles et le progrès des exercices physiques³. Mais ses fonctions ministérielles allaient lui apporter plus d'ennui que de satisfaction. Vazov s'était opposé à l'existence des associations d'instituteurs en dehors du contrôle de l'État, parce que, disait-il au Sobranié, depuis deux ans ces associations sont devenues des foyers de socialisme, et l'instituteur ne doit être « ni libéral, ni bourgeois, ni socialiste... pour remplir entièrement son rôle, il doit être au-dessus de toutes les querelles et intrigues sociales, au-dessus de toutes les luttes de partis, où bouillonnent de viles passions et la méchanceté »⁴. Les attaques de l'organe des instituteurs et des journaux socialistes contre Vazov faisaient rage⁵. Le gouvernement lui-même était durement critiqué tant à cause de la loi sur le rachat de la voie ferrée d'une compagnie étrangère qu'à cause du nouvel emprunt. Toutes les attaques atteignaient vivement la susceptibilité du poète. Le cabinet de Stoïlov donna sa démission en janvier 1899, et Vazov se vit libre : « Je me sentis soulagé, avoue-t-il, comme si j'étais déchargé d'un poids. Je quittai mon poste avec la conviction que je n'aurais pas dû l'accepter »⁶.

¹ Рѣчь за отваряне на Висшия учебенъ съветъ, Училищенъ прѣгледъ, III, 1898, fasc. 7-8, p. 706.

² M. Léon Beaulieux a caractérisé de façon excellente son intervention dans la question de l'orthographe (voir *Revue des Études slaves*, V, 1925, pp. 74-76).

³ Voir Училищенъ прѣгледъ, II, 1897, fasc. 10, pp. 1126-1127 ; III, fasc. 2, pp. 153-156 ; fasc. 3, pp. 247-249 ; fasc. 5, pp. 469-483 et 489-491 ; fasc. 10, pp. 1033-1035 et 1037-1048 ; fasc. 11, pp. 1153 et 1156-1166.

⁴ Дневници (стенографически) на деветото обикновено народно събрание, втора редовна сессия, t. III, София, 1898, p. 361, col. 2.

⁵ En effet nous sommes en présence d'une campagne vigoureusement menée par bon nombre de journaux et de revues pendant tout le temps que Vazov fut ministre. On peut au besoin se référer aux revues et journaux suivants : Мисълъ, VII, 1897, fasc. 8-9, pp. 764-767 ; VIII, 1898, fasc. 1, pp. 88-94 ; Ново време, II, 1898, fasc. 2, pp. 202-210, fasc. 5, pp. 536-538 ; Учителъ, V, 1897-1898, fasc. 3, pp. 242-243, fasc. 5, p. 408, fasc. 7-8, pp. 594-603, fasc. 9, pp. 716-724, fasc. 10, pp. 809-814 ; VI, 1898-1899, fasc. 1, pp. 73-75, fasc. 5, pp. 398-400, fasc. 6, pp. 415-429 ; Право Дѣло, I, 1898, fasc. 1, pp. 53-63, fasc. 2, pp. 116-118 et 123-128, fasc. 5, pp. 302-303, fasc. 6, pp. 365-367, fasc. 7, pp. 431-433, fasc. 8, pp. 507-510 ; II, 1899, fasc. 4, pp. 197-204, fasc. 5, pp. 262-267 ; Новъ отзывъ, I, 1898, nos 11, 19, 23, 29, 95, 96, 97 ; Работнически вѣстникъ, I, 1898, nos 41, 43 ; II, 1899, n° 17 ; България, I, 1898, n° 94 ; Социалистъ, III, 1897, n° 58 ; Освобождение, II, 1897-1898, nos 20, 23, 25, 26, 27, 30, 37, 50 ; Съзнание, I, 1898-1899, nos 4, 5-6, 8, 17, 20-21, 24-25, 26 ; Народъ, I, 1897-1898, nos 7, 9, 11, 12, 19, 21, 23, 29, 35, 38.

⁶ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 88.

CHAPITRE VIII.

L'ÉVOCATION DU PRÉSENT ET DU PASSÉ (1899-1912).

Après avoir quitté le ministère, et ce fut la dernière fonction publique qu'il occupa, Vazov s'éclipsera graduellement de la vie politique. A partir de ce moment, il se consacre tout entier à ses travaux littéraires. Il s'était fait construire une coquette maison d'un étage dans une belle rue de Sofia. Il y habitait avec sa mère et sa sœur Văla. Les deux femmes animaient le nouveau foyer où Vazov, tout en s'acheminant lentement vers la soixantaine, trouvait de délicieux moments de détente. C'était un intérieur bourgeois, chaud et commode. Vazov avait pour lui deux pièces au premier : son cabinet de travail et sa chambre à coucher. Dans le cabinet de travail, sa table, un sofa où après le déjeuner, le journal à la main, il cédait à un irrésistible assoupissement ; une bibliothèque, dont les portes vitrées révélaient une modeste collection de livres ; une étagère — et la fameuse corbeille qui emportait à tout jamais brouillons et lettres : c'était là le fonds primitif du mobilier. Quelques portraits et d'autres objets vinrent s'y ajouter par la suite. Les dernières années, glorieuses et tumultueuses, amenèrent un téléphone ¹. L'une des fenêtres lui offrait le spectacle toujours renouvelé de la rue, l'autre était braquée sur le mont Vitocha qu'il adorait. Souvent il inaugurait sa journée de travail par une promenade au jardin Boris, joyeusement escorté par son chien, un de ces Hector qui, durant vingt ans, furent ses inséparables compagnons. Le soir, il ressortait pour acheter des journaux et pour entreprendre dans les rues animées une tournée que lui-même a copieusement critiquée dans *Kardachev à la chasse*, mais à laquelle il ne manquait guère. Il lui arrivait souvent d'entrer dans un café. Sa vie calme et retirée était celle de l'homme de lettres installé dans sa gloire, mais continuant sa tâche dans une retraite sûre et aisée.

¹ Voir sur le téléphone de Vazov les spirituels souvenirs de Stilian Tchilingirov dans la *Българска мисъл*, VI, fasc. 10, pp. 643-646.

A cette époque deux amitiés commencèrent à rayonner dans l'âme de Vazov, deux amitiés qui lui survécurent. C'est vers l'année 1885 que le jeune Ivan D. Chichmanov, alors étudiant à Genève, avait rencontré Vazov dans un cercle d'écrivains ¹. La mise correcte du poète, sa haute stature avaient quelque peu déconcerté le jeune homme, qui s'attendait à voir une silhouette d'allure romantique. Chichmanov avait admiré dès l'âge d'écolier l'auteur des *Tristesses de la Bulgarie*, mais du jour de printemps de l'année 1889 où il avait emporté le manuscrit de *Sous le joug* pour le publier dans le *Sbornik* qu'il dirigeait, les relations entre les deux hommes devaient se resserrer de plus en plus. En 1903, Chichmanov devenait ministre de l'Instruction publique ; il était professeur à l'Université de Sofia depuis 1889 ². Le savant frappait ceux qui l'approchaient par l'étendue de son érudition ; l'homme était affable, doux, spirituel, sociable, plein de bonté ³. Il ne tarda pas à séduire Vazov, si distant de sa nature que fût le poète. Pendant son ministère, Vazov le sollicite en faveur de gens de sa connaissance, proches ou lointains : tantôt un instituteur à nommer, tantôt un écrivain à aider. « Mille pardons de te déranger, lui écrivait-il par exemple. Je n'ose le faire que parce que je m'adresse à toi, Chichmanov. Je ne l'aurais demandé à personne d'autre » ⁴. Chichmanov, par la suite, deviendra le conseiller littéraire de qui il attend un jugement sur ses œuvres. Qu'il s'agisse du titre d'un ouvrage, il lui soumet plusieurs projets et prend en considération son choix. S'agit-il de l'ouvrage lui-même, il lui envoie son manuscrit et le remet ensuite en chantier pour tenir compte des corrections suggérées par son ami ⁵. Chichmanov, de son côté, met Vazov à contribution. Il lui pose, sans en avoir l'air, les mille questions que sa curiosité d'historien de la littérature fait naître en lui. Il note à la hâte des bribes de conversations avec le poète. Il parvient même à persuader celui-ci de lui raconter sa vie et de lui expliquer l'éclosion de la plupart de ses œuvres (véritable enquête, poursuivie en 1915, et qui n'exigea pas moins de sept séances). Bougonnant à l'ordinaire au début de la confession, Vazov retrouvait bientôt sa belle humeur à mesure qu'il continuait le récit

¹ Voir Първата ми среща съ Вазова (1885), Слънце, II, 1920, fasc. 4, pp. 283-285, article reproduit dans Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 355-357.

² Voir Алманахъ на Софийския Университетъ (1888-1928), София, 1929, pp. 202-203.

³ Voir М. Арнаудовъ, Ив. Д. Шишмановъ, dans la publication Български писатели, *op. cit.*, t. V, София, s. d., pp. 187-211.

⁴ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 267.

⁵ Voir *ibid.*, pp. 255-314 les lettres portant les nos : 10, 20, 24, 25, 30, 32, 34, 36, 38, 41, 44, 50, 52, 59, 64, 65, 93, 124, 127.

de sa vie ¹. Ce sont tous ces précieux souvenirs, toutes ces notes, ainsi qu'un grand nombre de lettres, qui ont été publiés après la mort du regretté savant par M. Arnaudov dans son *Ivan Vazov, souvenirs et documents*, ce livre fondamental pour tous ceux qui étudient et étudieront Vazov et son œuvre. Le poète n'avait jamais pris le moindre souci de ses papiers : aussitôt son travail imprimé, il en détruisait le manuscrit, comme il détruisait les lettres qu'il recevait. Chichmanov s'appliqua, avec son plus beau sérieux, à le convaincre de conserver manuscrits et lettres. Ces documents auront, lui disait-il, un intérêt primordial pour les futurs historiens de son œuvre ². Ce ne fut point là chose facile à obtenir, car le poète avait contre Chichmanov un allié dévoué en la personne de sa vieille servante Katia, mère Katia, née comme lui à Sopot, son second Cerbère, éprise d'ordre et toujours prête à brûler les vieux papiers, « ces ordures », comme elle disait. On convint finalement que Chichmanov aurait un pouvoir absolu sur l'insatiable corbeille ³, et celui-ci, dès lors, ne manqua pas, à la fin de chaque visite, d'emporter le contenu de la corbeille sous le regard ironique du maître de céans qui ne reconnaissait à cette façon de faire que l'avantage de faciliter la besogne de sa vieille servante.

En 1905, quinze ans après les débuts de son amitié avec Chichmanov, Vazov fut introduit dans la famille des Elmazov. C'est là qu'il connut M^{me} Elmazov, à qui il porta durant le reste de ses jours une très vive affection. Il se plaisait particulièrement au sein de ce jeune ménage. Il y retrouvait peut-être l'image du home dont il avait autrefois rêvé. L'hôtesse, jeune et gracieuse, faisait la joie de ces réunions, où Vazov et Chichmanov se retrouvaient fréquemment. Vazov encouragea les débuts littéraires d'Evgénia Mars, pseudonyme de M^{me} Elmazov, que, sur ses vieux ans, il se plaisait à appeler, son élève. La publication des nombreuses lettres que Vazov a adressées à E. Mars nous révélera peut-être un jour des côtés peu connus de la vie intérieure du poète.

Si unie que paraisse la vie de Vazov pendant les premières années de ce siècle, elle fut toutefois traversée à maintes reprises par les vives réactions que provoquaient chez lui l'attitude négative de certains critiques littéraires, en particulier du Dr Krăstev. Ce critique, en sa jeunesse, avait été tout comme Chichmanov un admirateur de Vazov ⁴. Il avait même, à Leipzig, où il avait fait ses études

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 350-351.

² *Ibid.*, pp. 354 et 369.

³ *Ibid.*, p. 369.

⁴ Voir Д-ръ К. К. Кръстевъ, Иванъ Вазовъ, студии за стихотворната му поезия, Трудъ, II, 1888-1889, fasc. 5, pp. 629-630.

de philosophie, mis en chantier un article sur l'œuvre du poète. Il y estimait, notamment, que, dans *Slivnitsa*, Vazov s'était inspiré d'idées plutôt que de la réalité, et il lui trouvait même je ne sais quelle teinte d'idéalisme platonicien ¹. Il faisait remarquer également que dans l'*Épopée des oubliés* l'auteur se montrait au sommet de son talent ². Et le futur docteur ajoutait : « L'idée d'une défense de la poésie fondée sur la science actuelle, la philosophie, a mûri en moi parallèlement avec l'étude de l'œuvre de Vazov, et elle s'est développée largement, en liaison avec l'heureuse influence qu'il a eue sur moi ³ ». Dans la seconde partie de son article, achevé après un assez long intervalle, Krăstev expliquait que la première partie était le fruit de ses jeunes années et que, depuis ce temps-là, bien des choses avaient changé. « Seuls mes idéaux et mes conceptions sont demeurés indemnes de l'œuvre du temps. Et Vazov est pour moi, aujourd'hui, à la même hauteur qu'autrefois ⁴ ». C'était vers 1888. Krăstev était alors directeur de l'école normale de Kazanlăk. En février 1892, il venait s'installer à Sofia en qualité de traducteur au ministère des Affaires étrangères ⁵. Il entra à ce moment dans le cercle de *L'étoile du berger* et assumait la critique théâtrale dans cette revue. Ses comptes rendus étaient sérieux et notoirement sévères. Mais leur ton raide ne plut pas à la direction qui, par une note insidieuse, avertit les lecteurs de ses réserves ⁶. Krăstev cessa bientôt après de publier ses comptes rendus et, l'année suivante, fonda une revue mensuelle : *La critique*. Il changea un peu d'attitude à l'égard de *L'étoile du berger*, mais sans montrer pourtant aucune rancune. Dans la quatrième et dernière partie de son étude sur la poésie de Vazov il exprimera encore pour l'*Italie* la même admiration que pour les recueils antérieurs : « La forme et la substance sont si harmonieusement fondues, si bien choisies, on dirait une délicieuse mélodie ⁷ ». Mais, à l'étonnement du lecteur, il couronnera son jugement par l'expression d'un doute qui deviendra par la suite le principe directeur de sa critique : « La question la plus importante est pourtant de savoir si ce sentiment mérite d'être cristallisé dans ces vers, s'il mérite notre attention ? N'est-ce pas un sentiment tout individuel, passager, soumis à une mode ? N'est-il pas de ces senti-

¹ Voir Д-ръ К. Кръстевъ, Иванъ Вазовъ, етюди за стихотворната му поезия, *art. cité*, p. 625.

² Voir *ibid.*, p. 626.

³ *Ibid.*, fasc. 6, p. 758.

⁴ *Ibid.*, pp. 767-768.

⁵ Voir Алманахъ на Софийския Университетъ, *op. cit.*, p. 108.

⁶ Voir Денница, II, 1891, fasc. 2, p. 91, note 1.

⁷ Изъ етюди - тѣ за стихотворна - та поезия на Ивана Вазовъ, Критика, I, 1891, fasc. 6, p. 211.

ments que, seul, le poète ou ses contemporains éprouvent ? Voilà ce qui peut et ce qui doit être le critérium de la grandeur ou du néant de la poésie lyrique et de toute l'œuvre de Vazov ¹. »

Le revirement du critique à l'égard de Vazov est net, et il progressera, bien que lentement. Ce revirement se produit en même temps que s'accuse l'influence de Pentcho Slavéïkov sur Krăstev ². La rupture aura lieu en 1895, l'année où le poète, remportant un succès électoral sur le critique, son concurrent, était élu député de Kazanlăk ³. Dès lors Krăstev sera de plus en plus intransigeant

¹ Изъ етюди-тъ за стихотворна-та поезия на Ивана Вазовъ, *art. cité*, p. 211.

² Voir la belle étude de Siméon Radev : Д-ръ Кръстевъ като литературенъ критикъ, *Художникъ*, II, 1906-1907, fasc. 4-5, pp. 19-42, Voir surtout p. 20.

³ Voir *Дневници на деветото обикновено народно събрание*, t. II, София, 1897, p. 35. Au moment où Vazov devient ministre en 1897, Krăstev écrira quelques lignes laissant poindre l'animosité qui existait déjà entre eux depuis environ 1895 : « Malgré toutes les antipathies que, depuis les deux ou trois dernières années, nous inspire Iv. Vazov comme homme et écrivain, nous ne nous permettons aucune critique avant de voir ses actions comme ministre. » *Министритѣ на народното просвъщание, Мисль*, VII, 1897, fasc. 7, p. 628. Il n'est guère surprenant que peu après il revienne à la charge avec un surcroît d'antipathie. Et Vazov, dans ses charmantes *Silhouettes japonaises*, faisant allusion au revirement de Krăstev, écrira avec une ironie narquoise : « Un de ces heureux fut le poète de talent Ghéhaïcha Tsousé. Et chacun de ses livres était accueilli par le grand Hara-Karasouta-Khi-Yamatsoura à peu près avec ce salut : « Hosanna ! Réjouis-toi, ô terre japonaise ! Ton grand poète et fils, Ghéhaïcha Tsousé, alluma encore un lustre sur tes terres et mers, éclaire d'un nouveau soleil ton ciel spirituel. Le génie ailé de ton fils bien-aimé vole impétueux dans les hautes sphères de la gloire et aucun esprit ne peut prévoir jusqu'à quelle limite aboutira le vol vertigineux de sa pensée. Prosterne-toi devant Ghéhaïcha Tsousé ! » Mais un matin (cet événement mémorable eut lieu le second jour des jeûnes en l'honneur de la terrible déesse de la vengeance, Mada-Kiou — que le Dieu omnipotent Hironima protège la tête du lumineux Mikado !) — un matin les peuples de l'empire entier furent émus par une critique du grand Hara-Karasouta-Khi-Yamatsoura à l'occasion du nouveau livre du célèbre poète Ghéhaïcha Tsousé. Cette critique profonde et pleine de sagesse commençait par ces lignes : « Notre grande terre est souillée par une honte ! Le versificateur sot et sans talent, appelé Ghéhaïcha Tsousé, nous livra un nouvel exécrément de son petit esprit. Le tas des ordures de l'esprit dans la terre japonaise s'enrichit encore d'une inutile saleté, et la galerie des écrivains japonais et sans talent donne la première place à la sotte et crétinisée pécure nommée Ghéhaïcha Tsousé ! » Le peuple fut ému, tous les cœurs furent atteints, car la parole du grand Hara-Karasouta-Khi-Yamatsoura avait de l'autorité, et son impartialité était célèbre sur toutes les quatre cents îles de l'empire — que la déesse Ohzou la préserve de tout mal ! — et jamais un être vivant ne pouvait douter de la probité de conscience de Hara-Karasouta-Khi-Yamatsoura (son nom signifie : celui qui porte le sceptre (ou la lumière) de l'universelle conscience). Les uns pensaient que le dragon impur de la grotte du dieu Mouzma était entré dans l'âme du poète sous la forme d'un nuage ; d'autres disaient que le malheureux Ghéhaïcha Tsousé avait avalé un lézard, en dormant sous la magnolia des fées

vis-à-vis de Vazov, sans d'ailleurs jamais nier le rôle considérable qu'il avait joué dans les lettres bulgares¹. Au nom de principes absolus comme « l'esthétique », « la beauté éternelle », « la pérennité de l'œuvre d'art », toutes formules en somme aussi fuyantes que dénuées de sens réel lorsqu'elles sont posées *a priori*, il déniera toute valeur artistique à certaines œuvres de Vazov. Il tendra surtout à généraliser ses jugements sur l'œuvre entière de l'écrivain et prendra soin de désavouer son admiration d'autrefois en s'excusant sur sa jeunesse, sur son inexpérience à une époque où la littérature était pour lui lettre close. Mais les dates sont là, qui s'opposent à cette volte-face².

A vouloir expliquer par des raisons de doctrine la nouvelle attitude de Krăstev, on ne ferait vraiment qu'appauvrir le fond du problème. Mais ne vouloir trouver la source de la fougue combattive du critique que dans une animosité personnelle entre les deux hommes ne serait pas moins mesquin et tendancieux. Il y eut là, à la vérité, des querelles personnelles ; il y eut sans doute aussi une rivalité d'ordre littéraire que « l'esthétique » et la critique ont exploitées autrement qu'elles ne l'auraient fait si les deux hommes étaient restés des amis.

La revue *La critique*, de Krăstev, ne vécut que huit mois. Elle fut remplacée, l'année suivante, par *La pensée*, dirigée aussi par Krăstev. Cette dernière parut dix-sept années durant, et elle reste l'une des plus grandes revues qui aient été publiées en Bulgarie³.

qui croît sur le rocher Moraka, et qu'il était devenu aussi nul que le lézard, tout en gardant sa forme humaine ; d'autres enfin supposaient, et avec raison, que le pauvre homme, en rêvant, les yeux au ciel, aurait marché sur le cordon d'un nouveau-né de sexe féminin, jeté dans la rinqure et se serait, à cause de cela, transformé en ce monstre de nullité complète. Et des milliers encore de suppositions plus ou moins fondées. Cependant la cause était très simple : Hara-Karasouta-Khi-Yamatsoura et Ghéhaicha Tsousé s'étaient querellés » (*Œuvres*, t. XII, pp. 65-66). L'allusion est claire. Voir ci-après p. 157, note 1.

¹ Voir Д-ръ К. Кръстевъ, Иванъ Вазовъ, Мисль, XV, 1905, fasc. 7, pp. 389-392, 396.

² « Je n'ai pas soutenu et je ne soutiens pas que tous ses contes sont tels (mauvais), au contraire, plus on avance, plus on trouve de relativement meilleurs ; mais d'autre part, je ne cache point qu'aujourd'hui je n'apprécie pas même les meilleurs autant que je l'ai fait il y a quinze ans, lorsque la beauté artistique des œuvres poétiques était pour moi lettre close. Интимната мисль на г-на Ив. Вазова, Мисль, XVI, 1907, fasc. 2, p. 133. Évidemment Krăstev a tort de déprécier de telle façon ses études critiques écrites vers 1892, et même avant cette date, à l'époque où il annonce la publication de *La pensée* : ses études ultérieures il faut l'avouer, ne sont pas d'une valeur de beaucoup supérieure à celles-là.

³ *La pensée* paraît sans interruption de 1892 jusqu'en 1908. Après un repos de deux années, elle met fin à son activité en 1910, avec la publication d'un *Sbornik* en deux volumes.

A partir de l'année 1892 environ, Krăstev commence à exercer, comme critique, une influence considérable ¹. En 1895 il est nommé professeur de philosophie à l'Université de Sofia, poste qu'il occupa sous divers titres et avec des interruptions jusqu'à sa mort, le 5 avril 1919 ². Autour de *La pensée* un cénacle se forma, dont le noyau est constitué par l'équipe déjà classique : Krăstev, P. P. Slavéïkov, P. K. Iavorov et P. Todorov. C'est dans *La pensée* que furent publiés la plupart des articles les plus durs sur l'œuvre de Vazov : outre ceux de Krăstev, d'autres de moindres critiques et des pages de P. P. Slavéïkov d'une sévérité virulente et injuste ³. Vazov, de son côté, riposta vivement au moins par deux fois, et les dates indiquent qu'il réagit d'assez bonne heure contre ses critiques ⁴. En outre, *La revue bulgare* et *Le recueil bulgare*, les deux grandes revues où Vazov collaborait régulièrement, publièrent plusieurs articles en sa faveur et elles se firent presque un devoir, la dernière surtout, de tenir les lecteurs au courant, trop souvent malheureusement de façon vague et incomplète, des traductions de Vazov paraissant à l'étranger et de l'accueil qu'elles y trouvaient ⁵. Les ar-

¹ Sur K. Krăstev, voir l'étude que lui a consacrée N. Filipov dans Български писатели, publication citée, t. V, pp. 155-186. Une bibliographie sommaire accompagne cette étude.

² Voir Алманахъ на Софийския Университетъ, *op. cit.*, p. 108.

³ Voir Мисль, IX, 1899, pp. 56, 63, 64, 230, 464, 569-571, 669 ; XI, 1901, p. 180 ; XVI, 1907, pp. 368-369 ; XVII, 1908, pp. 249-250, 252 ; Мисль, литературенъ сборникъ, t. I, 1910, pp. 188-191.

⁴ Voir Докторъ Джанъ-Джанъ, Драски и шарки, t. II, София, 1895, pp. 232-240, recueilli dans les Œuvres, t. IX, pp. 214-220. Il est évident qu'il y vise le docteur Krăstev ; Болната змия, Скитнишки пѣсни, София, 1899, pp. 66-67, recueilli dans les Œuvres, t. III, p. 150. Il semble viser Pentcho Slavéïkov. Voir enfin Японски силуети d'une époque plus tardive, Българска сбирка, XI, 1904, fasc. 1, pp. 3-8, recueillies dans les Œuvres, t. XII, pp. 61-68 et Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 247.

⁵ Voir Българска сбирка, I, 1894, pp. 78-79, 159-164, 174, 246, 329-330, 336, 903 ; II, 1895, pp. 206-208, 543, 720-722, 731, 832, 1045-1046 ; III, 1896, pp. 207, 315, 319, 614-617, 623, 832 ; IV, 1897, pp. 447, 559, 1107-1108 ; V, 1898, pp. 400, 496, 784-785, 788, 883 ; VI, 1899, pp. 296, 637-657, 658-660, 694, 883 ; VII, 1900, pp. 143, 622, 678 ; VIII, 1901, pp. 68-71, 80, 220, 284, 705 ; IX, 1902, pp. 208, 278, 391-394, 415, 612 ; X, 1903, pp. 74, 540, 604, 660 ; XI, 1904, pp. 136, 200, 254, 330, 540, 588-589, 660 ; XII, 1905, pp. 603-604, 668 ; XIII, 1906, pp. 80, 144, 208 ; XIV, 1907, p. 280 ; XV, 1908, pp. 152, 292 ; XVI, 1909, pp. 151, 560 ; XVIII, 1911, pp. 568, 639 ; XIX, 1912, p. 143 ; XX, 1914, p. 80 ; XXI, 1915, pp. 400-403 ; Български прѣгледъ, I, 1893-1894, fasc. 5, p. 172, fasc. 7, p. 149, fasc. 9, p. 154 ; II, 1894-1895, fasc. 4-5, pp. 303-305, fasc. 8, pp. 159-160, fasc. 9-10, p. 314 ; IV, 1897, fasc. 2, p. 122. Fait curieux à noter, on trouve même dans les quatre premières années de *La pensée*, à l'époque où les rapports ne sont pas définitivement rompus, quelques notules sur la fortune de Vazov à l'étranger. Voir Мисль, 1892, p. 296 ; III, 1893-1894, p. 712, et IV, 1894-1895, pp. 389-393.

ticles de *La pensée* n'étaient pas sans jeter le doute dans l'esprit des lecteurs. Les jeunes étaient visiblement impressionnés par le ton d'autorité et de conviction des critiques. Ces vagues de défaveur s'agitèrent quelque temps autour du poète, puis devinrent moins fortes après la disparition de *La pensée* en 1910, et elles finirent par expirer lentement, en ne laissant derrière elles qu'un clapotis léger et comme attardé.

*
* *

La période qui va de 1899 à 1912 fut une des plus fécondes pour Vazov. En cette année 1899, cependant, le poète ne pouvait guère espérer une floraison nouvelle de son génie. Il se retirait de la vie politique, déçu et fort irrité. Alors qu'en 1898, blessé par la critique, il s'était jeté dans la vie active pour oublier sa douleur, voilà qu'il ressortait de cette vie avec de nouvelles plaies plus profondes et plus cuisantes. Plusieurs mois durant, il ne voulut pas toucher à sa plume, et il semblait résolu à mettre fin à sa carrière littéraire. Mais, l'été de l'année suivante, il fit une excursion de quelques jours dans le Balkan, et, dans la solitude de la montagne, sa muse, la jeune animatrice qui avait dédaigné les vanités du monde, retrouva son poète errant et le rendit joyeusement à la poésie¹. Ce fut un renouveau d'inspiration qui fit éclore les séduisantes fleurettes champêtres que le poète appela *Chansons du pèlerin*.

Le gai géranium, le serpolet sauvage
Ont donné leur odeur à mes nouvelles chansons ;
J'y ai mêlé l'haleine de la montagne,
Et leur parfum est frais comme la forêt ².

Le poète nous fera partager, en de riantes images, ses émerveillements. La nature, comme par enchantement, lui fera oublier l'amertume de sa déception. Le lecteur a joie à le suivre dans ce monde que le mal n'a pas encore entamé. C'est là, au sein de cet univers indéciblement beau, que Vazov semble recouvrer la plénitude de son être moral. Dans ces moments, ses sens s'assoupissent, et le bonheur le traverse comme un souffle délicieusement tiède. Les deux poèmes

¹ Voir le poème Горска скитница, *Œuvres*, t. III, pp. 140-141.

² На горска чубрика и здравецъ весель
Тѣзъ пѣсни нови, знамъ, ще да миришатъ,
Съ планински дѣхъ и лѣхъ съмъ ги размѣсилъ,
Затуй на диво и на прѣсно дишатъ.

Моиѣ пѣсни, *ibid.*, p. 113.

De val en val et *Dans l'univers* reflètent la sérénité de son âme et nous révèlent le prélude du pèlerinage qu'il a entrepris¹. On le surprendra tantôt à genoux, murmurant dans une inspiration religieuse une prière improvisée, tantôt au sommet d'un rocher, se laissant envahir par les harmonies du crépuscule². Son cœur, mollement agité, ne tardera pas à lui rappeler des jours où ce bonheur sans relief et sans contours avait un nom³. Où est-elle cette femme aux multiples visages, la compagne de ses jours d'autrefois ? Le guide, pour l'emmener, lui dira doucement : « Allons, Monsieur ! » et le rêve s'évanouira. C'est probablement accompagné de Mladen, le guide le moins sensible aux beautés de la nature, que Vazov rayonnera aux environs des petits monastères où il campera la nuit. C'est dans l'un de ces monastères qu'il écrit la savoureuse ballade *La cloche sonne*⁴. Mais quelle joie d'arriver aux charmantes pièces *Les chevrettes broutent* et *J'ai marché sur le serpolet sauvage*⁵ ! Les accents encore juvéniles du poète nous laissent déjà saisir le scepticisme de sa maturité. Il s'intéresse pourtant de plus en plus aux paysans qu'il rencontre. La jeune Colombine qui le raille ne lui fait-elle pas envier l'existence champêtre⁶ ? Le minuscule bouvier n'est-il pas émouvant, absorbé dans son abécédaire par les grandes découvertes qu'il est en train d'y faire ?⁷ Mais ce ne sont là qu'émotions passagères, et Vazov, si rêveur soit-il, ne cessera pas de pénétrer plus avant jusqu'au fond de cette vie paysanne. Or, elle est misérable, cette vie ; telle est la vérité poignante que nous apporte le beau poème *Venez nous voir* !⁸ Et le poète arrive ainsi au problème angissant de la souffrance éternelle de l'homme. Heureux le bouvier qui a fait les premières conquêtes de l'alphabet sans jamais pouvoir s'élever jusqu'à comprendre cette misère humaine ! Il ne sera pas long à s'associer à l'appel déchirant de ses aînés : « Venez nous voir ! » Le poète était parti de la ville à la recherche de l'oubli. Et voilà qu'après quelques jours de repos dans la montagne, il reviendra de là-bas la tête pleine des mêmes soucis, replongé dans la réalité implacable des villages qu'il a vus. Ces quelques poèmes, qui nous permettent de suivre la tendance sociale de Vazov, se perdent néanmoins parmi les notations fugitives de son âme en quête de

¹ Voir *Отъ доль въ доль...*, *Œuvres*, t. III, p. 116, et *Въ всемира*, *ibid.*, p. 123.

² Voir *Молитва въ планината*, *ibid.*, pp. 139-140, et *По здрачъ*, *ibid.*, p. 131.

³ Voir *Върхътъ*, *ibid.*, pp. 117-118.

⁴ Voir *Клепалото бие*, *ibid.*, pp. 135-136.

⁵ Voir *Хрупатъ козицитѣ* ! *ibid.*, pp. 145-146, et *Настъпихъ чубрика дива...* *ibid.*, 153.

⁶ Voir *Гълъбинка*, *ibid.*, pp. 114-115.

⁷ Voir *Чети говедарче* ! *ibid.*, pp. 144-145.

⁸ Voir «Елате ни вижте!», *ibid.*, pp. 123-125.

solitude et de silence. Une fraîcheur printanière anime ces vers délicats écrits en plein été. Ils sentent, comme le disait l'auteur, le parfum de la montagne. Les mots, si dociles à colorer ses émotions, se laissent doucement caresser par la musique suave des vers. Ils ravivent le souvenir de certaines strophes de *Champs et forêts*, mais nous trouvons plus de nuances et une note plus intime dans les *Chansons du pèlerin*. Ce nouveau recueil fut apprécié à sa valeur. *La pensée* lui fit un aimable accueil et Vélitchkov en écrivit un compte rendu élogieux ¹.

C'est pour dissiper les alarmes trahies par quelques-unes des *Chansons du pèlerin* que Vazov paraît avoir écrit la plupart des vers qu'il publia l'année suivante sous le titre de *Sous notre ciel*. Le quatrain mis en tête du petit recueil en dévoile l'inspiration dominante ². Vazov chante le travail, car c'est en lui qu'il voit le seul espoir de relèvement national. C'est un hymne au travail qui veut triompher des quelques cris d'angoisse échappés au poète. L'auteur veut se persuader que sa chanson ralliera les vrais travailleurs pour le redressement du pays. Il trouve que sa vie, remplie de labeur, est pourtant trop facile. Ne se dégagera-t-il du groupe de ses amis, qui dissertent abondamment d'art et de succès, pour aller saluer ce paysan brûlé de soleil qu'il a rencontré à sa tâche ³ ? Ce paysan ne deviendra-t-il pas à ses yeux le symbole lumineux de l'avenir ? Il n'y a que les grains du semeur des champs pour donner la vraie, la riche moisson ! « Je connais d'autres semeurs dans le champ, dans l'autre champ de chez nous ; il ne poussera là que chardon et ortie, mais non point l'épi doré ⁴ ». Et le poète, emporté par la confiance qui l'envahit, pousse avec fermeté son cri victorieux : « Travaillons ! » ⁵

La plupart de ces poèmes « à thèse » n'agissent que lentement sur le lecteur. Il lui faut retrouver cette atmosphère d'effervescence où le pays entier a vécu pendant de longues années, avant et après

¹ Voir Скитнишки пѣсни отъ Ив. Вазовъ, compte rendu dans Мисль, IX, 1899, fasc. 10, pp. 363-364 et К. В(еличковъ), Скитнишки пѣсни отъ Ив. Вазова, Лѣтописи, I, 1899-1900, fasc. 1, p. 18.

² Сѣйте ламтежъ кѣмто правда божествена,
Сѣйте любовь — не вражда,
Милость въ сѣрдцата и обичъ мжжествена
Кѣмто дълга и труда!

³ Прѣдъ орача, *Œuvres*, t. III, pp. 217-218.

⁴ Зная сѣячи и други въвъ нивата —
Въ другата нива у насъ:
Тамъ ще поникне трѣнакѣтъ, копривата,
Не позлатениятъ класъ.
Нивата, *ibid.*, p. 172).

⁵ Voir Да работимъ, *ibid.*, pp. 209-210.

sa libération ; ce n'est qu'à ce prix qu'il sentira l'effluve du poète passer en lui avec une intensité de plus en plus forte. De-ci de-là, pourtant, quelques poèmes solitaires nous convient à la rêverie. C'est parfois un attristant tableau d'automne dans le jardin du poète où, seuls, les mignons chrysanthèmes essaient de rappeler la vie qui s'en va ¹, ou un moulin abandonné que le poète trouve sur sa route par une grise journée d'octobre ². Lent et impitoyable, l'automne pénètre dans son âme. Novembre succède à octobre, et le poète, obsédé par les souvenirs des jours anciens, écrira les vers mélancoliques des *Nuits de novembre* ³. Puis c'est l'hiver, c'est la misère des pauvres ⁴. Mais nous devons nous arrêter là, si nous ne voulons sacrifier notre rêverie à des réalités navrantes.

*
* *

Coup sur coup, entre 1900 et 1905, trois volumes de contes parurent : *Vu et entendu* ⁵, *Monde bariolé* ⁶, *Matinée à Banki* ⁷, et, avec eux, le roman *La reine de Kazalar* ⁸.

Les contes procèdent de la manière des *Ébauches et croquis* (voir ci-dessus, p. 143). Vazov y affirme son vigoureux talent de conteur. Le choix des sujets est plus varié que dans les deux premiers volumes. Des esquisses de la réalité la plus immédiate voisinent avec quelques belles pages qu'ont inspirées surtout des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Cette idée y revient de façon obsédante que les gens des villes désertent les ateliers et les boutiques et que les jeunes paysans, à la campagne, quittent la terre pour chercher asile dans quelque bureau ou quelque loge de concierge appointé par l'État. Tout le monde aspire à être politicien, pense l'auteur, et ce n'est là

¹ Voir Димитровче, *Œuvres*, t. III, p. 182.

² Voir Парисаната воденица, *ibid.*, pp. 185-186.

³ Voir Ноемврийски нощи, *ibid.*, pp. 192-193.

⁴ Voir Пъсеньта на фъртуната, *ibid.*, pp. 212-217.

⁵ Видено и чуто, разкази, спомени и пътешествия, София, 1901, recueillis dans *Œuvres*, t. X, pp. 95-178, sauf les notes de voyage reportées au t. XV, pp. 106-160.

⁶ Пъстъръ свѣтъ, разкази, спомени, драски, пътни впечатления, София, 1902, recueillis dans les *Œuvres*, t. XI.

⁷ Утро въ Банки, добродушни разкази, София, 1905, recueillis dans les *Œuvres*, t. XII.

⁸ Казаларската царица, София, 1903, recueillie dans les *Œuvres*, t. XXVI-XXVII. Après la publication de ce roman (1903), Vazov souffrit pendant deux ans environ d'une névralgie qui affectait sa main droite. En 1906 il alla à Vienne, à Nancy, à Contrexéville et à Constantinople se soigner d'un mal de gorge que les médecins ne purent que constater. La mystérieuse douleur s'évanouit d'elle-même, et Vazov se remit de plus belle au travail.

qu'une première étape pour devenir fonctionnaire (*tchinovnik*). On fuit le travail dur, mais productif, pour s'enliser ou, dans le meilleur cas, pour s'élever rapidement sur les degrés de l'échelle administrative. A cette obsession l'auteur commence par donner une forme allègre. Il prend un ton dégagé pour nous raconter ses impressions, ses rencontres, mais jamais il n'arrive jusqu'à la fin de son récit sans qu'un peu de colère ne se glisse sous sa plume.

Ainsi Mihaïl Tchonine (un camarade d'enfance de l'auteur), fait pour être artisan, et qui, après toutes sortes de vicissitudes dans l'immense armée des fonctionnaires, finit par se faire mouchard ¹. Vazov un jour, en revenant de la montagne, les souliers démolis, reconnaît dans le cordonnier d'une humble boutique son vieux camarade, et, avant que l'ancien *tchinovnik*, tout confus de sa nouvelle situation, ait pu gagner la porte, l'autre se précipite sur lui pour serrer sa main calleuse qui, désormais, le fera vivre honnêtement. Mais les histoires n'ont pas toujours un dénouement si heureux. Tel le jeune paysan qui abandonne la terre de son vieux père pour se laisser ballotter par les vagues périlleuses de la politique ². Tel « l'invalidé » qui s'abaisse jusqu'à mendier parce que, destitué, l'on ne sait pourquoi, de sa fonction, il ne daigne pas gagner son pain en faisant un autre travail ³. Un moment, en écoutant l'histoire d'un jeune homme, Vazov retrouve sa joie. Qu'on s'imagine un jeune Bulgare, fonctionnaire de l'économet du ministère de la Guerre : persuadé qu'il peut faire mieux, il quitte son poste, se rend en Allemagne pour apprendre le métier de bourrelier, et il ouvre plus tard une boutique à Sofia. Le voilà, l'homme rare, introuvable : Vazov est radieux, mais sa joie est de courte durée, car il apprend que ce jeune homme est un juif, et non point ce Bulgare désabusé de la bureaucratie qu'il appelle de ses vœux ⁴.

Mais, en dehors des quatre contes inspirés par cette grande préoccupation sociale qui hantait Vazov, une note d'apaisement se laisse saisir, dans les deux premiers volumes de contes. Souvent l'écrivain cherche une histoire pour le seul plaisir d'écrire. Aucun sujet, si futile soit-il, ne le déconcerte. Ses souvenirs d'enfance le sollicitent, et le conteur prend de plus en plus goût à se raconter lui-même. Dans *Les daskals*, au long d'une trentaine de pages, il évoque avec tendresse sa vie d'écolier ⁵. Dans *Vingt ans après* il se

¹ Voir Михайлъ Чонинъ, *Œuvres*, t. X, pp. 143-150.

² Voir Отъ оралото до урата, *ibid.*, t. XI, pp. 23-26.

³ Voir Инвалидъ, *ibid.*, pp. 89-91.

⁴ Voir Първиятъ младъ българинъ, който...*ibid.*, t. X, pp. 121-125.

⁵ Voir Даскалитъ, *ibid.*, pp. 151-178.

souvient des années passées à Pernik ¹. Enfin, dans *Les premiers jours de liberté*, il se plaît à parler de ses débuts dans l'administration ². La *Matinée à Banki* consacre comme la note dominante l'apaisement qui déjà se faisait sentir dans d'autres œuvres. De temps en temps un éclat, encore, se produit : telle la charmante fantaisie des *Gerbes en feu* ³. Mais le meilleur conte de ces trois volumes, et avec *Vient-il ?* le meilleur de toutes les petites œuvres en prose de Vazov, est à coup sûr *Le père Iotso regarde*, dont nous voulons donner une impression au lecteur ⁴.

Le père Iotso avait soixante-quatre ans lorsqu'à la veille de la guerre russo-turque de 1877 il perdit la vue. Il ne vit pas la guerre, heureusement, mais il ne put voir non plus la Bulgarie affranchie. Dans le hameau où il habitait, rien n'avait changé le cours oisif de la vie ; rien, sauf naturellement les histoires extraordinaires que les paysans se racontaient sur la Bulgarie nouvelle. Comment pouvait-il se représenter tout cela, le père Iotso ? Elle était bien vague pour lui, cette « Bulgarie affranchie ». Un grand événement vint soudain illuminer les ténèbres de son existence. Ce fut la cinquième année après l'Affranchissement. Le hasard avait amené au village un sous-préfet, lequel, comme tous les sous-préfets, arborait un uniforme galonné. Le père Iotso comprit qu'il s'agissait du « pacha » bulgare, et il se dirigea, tout ému, pour voir le dignitaire. Dites-lui, insistait-il, que le père Iotso, l'aveugle, veut le voir.

« Qu'est-ce qu'il y a, bon père ? demanda le sous-préfet avec amabilité.

Le vieillard leva la tête, tourna vers lui ses yeux sans vie qui ne pouvaient pas se mouvoir. Seuls, les muscles de son gros visage tremblaient nerveusement.

— Est-ce toi Votre Grâce, mon fils ?

— Oui, c'est moi, bon père.

— Le pacha ?

— Lui, en personne, répondit le préfet en souriant.

Le père Iotso s'approcha, mit son *kalpak* sous son bras gauche, prit la main du sous-préfet, toucha sa manche de drap fin, les boutons de cuivre de sa poitrine, tâta aussi de sa main tremblante les épaulettes tressées d'argent et, se soulevant, les embrassa.

— Seigneur Dieu ! j'ai vu, dit le vieillard, en faisant le signe de la croix, et il essuya de sa manche les larmes qui jaillirent de ses yeux morts. Puis, s'inclinant tout bas, il dit encore :

¹ Voir Слѣдъ двайсетъ години, *ibid.*, t. XI, pp. 26-33.

² Voir Първите дни на свободата, *ibid.*, pp. 37-47.

³ Voir Запаленитѣ снопе, *ibid.*, t. XII, pp. 18-22.

⁴ Voir Дѣдо Йоцо гледа... *ibid.*, t. X, pp. 95-104.

— Et maintenant, mon fils, pardonne-moi de t'avoir dérangé. Et, faisant sonner son bâton et la tête toujours découverte, il s'éloigna ¹ ».

Plus tard, le père Iotso put à loisir palper un soldat, un vrai soldat botté, portant un sabre, qui était venu passer son temps de congé au village. Que de choses le jeune bavard ne lui racontait-il pas ! Il lui parla de l'armée bulgare, du *sérail* bulgare (c'est-à-dire du palais) et d'un tas de merveilles.

— « Ah sapristi ! mais c'est justement maintenant que j'aurais besoin de mes yeux », gémit le vieillard ².

Et finalement, un jour, ce fut une nouvelle incroyable qui le bouleversa. On raconta dans le village que le gouvernement bulgare allait construire, dans ces montagnes où un cheval pouvait à grand'peine trouver quelque vague sentier, une ligne de chemin de fer.

— « Il s'est donc trouvé quelque part des ingénieurs encore plus instruits ? Eh, le monde est grand. Cette fois aussi ce sont des Français ?

On lui dit que c'étaient des Bulgares. Le vieillard resta bouche bée.

— Comment ? des nôtres ? Des ingénieurs bulgares ? Alors que des pachas et des Français instruits disaient que ce n'était pas possible. Mais nous avons donc des gens encore plus instruits, nous ! Eh, mais les millions, les milliers de millions dont parlait tchorbadji Mano ?

— Et les millions, nous les avons... » ³.

Vint le grand jour où le train s'annonça, chuintant et sifflant, dans la montagne. De ce moment, tous les jours, le père Iotso allait s'asseoir sur un rocher à l'heure où le train devait passer, et, là, rayonnant de bonheur, brandissait son chapeau. En le voyant ainsi on se disait : « C'est le père Iotso qui regarde ». Un soir, le père Iotso ne revint pas au village. Le lendemain son fils le trouva inanimé sur le rocher, le chapeau à la main. Il était mort en saluant la nouvelle Bulgarie.

Tel est ce charmant conte, digne de figurer dans une anthologie des meilleurs conteurs de l'Europe. Vazov y a su donner à la vie son naturel et son relief dans une langue sobre et ferme.

Avant la *Matinée à Banki* ⁴ Vazov avait publié *La reine de Kazalar*. Le sujet de ce roman lui avait été fourni par un fait divers qu'un ami lui avait raconté dans le train ⁵ : Vazov s'en était emparé, et il en fit un roman en deux petits volumes.

¹ *Œuvres*, t. X, p. 99.

² *Ibid.*, p. 101.

³ *Ibid.*, p. 102.

⁴ Voir ci-dessus, p. 161, notes 7 et 8.

⁵ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 245.

Une jeune fille délurée, Milka Hrousanova, trouve un beau garçon timide et, comme on devait s'y attendre, le décide au mariage. Cet épisode n'est probablement qu'une invention de l'auteur destinée à étendre quelque peu les proportions de son roman et à lui permettre d'y introduire certains représentants de la nouvelle génération qu'il se proposait de peindre. Mais, moins prévoyante que Milka, sa sœur Tsonka, humble institutrice de village, cède aux instances de son amant ; et c'est ici que débute la véritable histoire. L'amant, las de l'institutrice qui l'aime trop, cherchera meilleure fortune à Sofia. Abandonnée, l'institutrice, après bien des péripéties, sera sauvée par un personnage effacé, dont le seul titre — un amour de bon aloi — suffit à nous rassurer sur l'avenir de la jeune femme.

Cette mince histoire, qui pouvait être racontée en quelques pages et donner la matière d'un conte, favorisait aussi une solide armature que Vazov n'a pas manqué de lui donner. Mais il n'a pu se défendre d'en compliquer l'action de la façon la plus artificielle : méprises, rencontres de hasard, aucune des vieilles recettes ne manque à ce roman. Si la peinture de mœurs avait été dégagée du va-et-vient qui encombre le roman, le lecteur aurait mieux saisi les aspects nouveaux de la vie qui lui est présentée. L'auteur, ici, nous transporte à une époque et dans une atmosphère sociale qui ne sont plus les mêmes que dans *Sous le joug* ou dans *Terre nouvelle*. Un lustre a suffi à transformer la société que Vazov avait peinte dans *Terre nouvelle* : elle réagit dans le bien et dans le mal d'une manière calme et comme plus réfléchie. Quelques personnages se détachent sur l'ensemble avec un saisissant relief. L'héroïne du roman dissimule au fond de son âme le mensonge d'un mariage dont personne ne doute et qui, en réalité, n'a jamais eu lieu. Les sourdes inquiétudes de la « reine » du village, que l'on croit heureuse, céderont la place au grand malheur qui la guette. Que lui reste-t-il à faire, sinon à mourir après avoir tué celui qui a souillé sa vie ? Mais, heureusement pour le roman, il n'en sera rien, et le lecteur suivra, jusqu'à ce qu'elle s'efface, la silhouette de cet être affaissé, qui lutte pour son pain. Comédienne dans sa vie et sur la scène d'un théâtre ambulant, pourra-t-elle jouer son rôle jusqu'à la chute du rideau ? Nulle part dans son œuvre, sinon dans *Vient-il ?* Vazov n'a peint la souffrance humaine avec autant de compassion retenue et de vigueur ¹. Et ce drame poignant nous semble malgré tout bien incomplet et tout extérieur. C'était la détresse morale de l'héroïne qui faisait l'intérêt profond du roman. Mais Vazov a été entraîné, comme dans *Sous le*

¹ Voir ci-dessus p. 114.

joug et dans *Terre nouvelle*, à nous donner une vue panoramique plutôt qu'à creuser des sentiments. Son œuvre a gagné en étendue ce qu'elle ne pouvait gagner en profondeur. C'est une conception qui avait ses avantages et ses inconvénients, mais elle n'a donné au roman que peu d'avantages, sans lui épargner aucun inconvénient.

Traïtchev, l'ami volage de cette pauvre enfant, est une figure que, sous des aspects détestables et presque monstrueux, nous avons déjà entrevue en Gorolomov. Vazov avait créé ce prototype dans une époque troublée : il en avait sans doute exagéré certains traits, mais il en avait saisi la vérité. Traïtchev a le désir, avec la même ardeur que Gorolomov, de s'élever rapidement dans la société, mais il ne vaut pas son aîné. Il met plus de patience à faire le mal et y prend aussi plus de plaisir. Il est vaniteux, coureur de filles, noceur, joueur de cartes : un futur homme public et, en attendant, un amusant personnage de roman. Milka Hrousanova est une jeune fille sentimentale, aux manières libres et d'idées avancées, trahissant en elle une protagoniste de l'émancipation de la femme. Elle joue le rôle qu'elle s'est assigné, drapant sa vraie nature dans le vêtement d'un personnage littéraire ; elle est artificielle comme son futur époux, le timide ingénieur aux mille et une vertus. Beaucoup de femmes de l'époque ont pu, sans doute, se reconnaître en elle. Parmi les personnages épisodiques, quelques vieilles femmes tranchent fortement sur cette jeunesse moderne. Le pope Déian a beaucoup d'attrait en sa candeur d'homme qui n'a eu comme nourriture spirituelle qu'un petit nombre de livres, mais des meilleurs. Il se sent dérouté dans cette société nouvelle. Tchakalov aurait été sans doute la figure la plus intéressante du roman, s'il n'avait pas été si livresque : il représente l'idéal de Vazov, l'homme de qui il a rêvé toute sa vie ; il est le régénérateur du village et du pays entier ; il devra triompher des Traïtchev pour le bien de tous.

La reine de Kazalar parut au début de l'année 1903. Il en fut vendu, pendant les trois premiers mois, 3000 exemplaires, ce qui était, pour l'époque, un énorme succès de librairie¹. En dépit de quelques critiques acerbes, l'œuvre, de toute évidence, a fortement attaché ses lecteurs. C'est un miroir précieux pour la connaissance des mœurs du temps, et l'on peut à bon droit la considérer, après *Sous le joug*, comme le meilleur roman de Vazov.

Dès 1900, Vazov se sentait de plus en plus attiré par l'histoire. Il avait été invité, cette année-là, à donner pour une collection historique la description de quelques villes et localités de Bulgarie,

¹ Voir Българска Сбирка, X, 1903, fasc. 10, p. 660. Vazov va lui-même porter à 6000 le nombre des volumes vendus les trois ou quatre premiers mois. Voir За «Казаларската царица», *ibid.*, XIX, 1912, fasc. 1, pp. 3-4.

à la manière de ses notes de voyage sur le mont Rila et les Rhodopes¹. Il dut à cet effet entreprendre un voyage dont il relatara deux ou trois épisodes en quelques pages recueillies dans *Vu et entendu* ². Il visita d'abord Târnovo, où l'inoubliable Moskov lui fit voir les moindres recoins de l'ancienne capitale : « ...ces ruines royales gardaient pour mon âme une inexprimable fascination ; elles me retenaient par leur air triste et cette austère grandeur d'une gloire passée qui nous est chère. C'était toute l'histoire du royaume de Târnovo qui se révélait à moi, une histoire agitée, fertile en surprises étonnantes, incroyable comme l'aspect de ce Târnovo même où, deux siècles durant, une fiévreuse vie politique avait bouillonné. Pendant les quelques jours que je passai là, solitaire, j'étais entièrement transporté dans les siècles révolus, dans les souvenirs des tragiques et fatals événements qui s'y étaient produits, et les fantômes du passé ressuscitaient devant moi en toute leur grandeur, avec tout leur charme ³ ». De fait, le poète s'occupa d'histoire pendant les années qui suivirent ces pérégrinations à travers la Bulgarie. Il lut avec passion les chroniqueurs et les historiens ⁴. Deux des projets qu'il avait alors conçus, le roman de *Svêtoslav Terter* et la nouvelle d'*Ivan Alexandre*, virent le jour en 1907 ⁵. »

Svêtoslav Terter est le héros d'une période de l'histoire bulgare dûment romancée par l'auteur. La vieille ville de Târnovo lui sert de toile de fond. Un boyard pusillanime, Smilets, abandonne cette ville à l'arrivée de Tchoki, le chef tatar. Mais Tchoki est bientôt la victime d'un guet-apens tramé par le prince Svêtoslav Terter, qui montera par la suite sur le trône des rois bulgares. Tel est le canevas, auquel s'ajoutent des intrigues de second ordre. Le souci de construction, que nous avons noté dans *La reine de Kazalar*, est plus manifeste encore dans ce nouveau roman. Il comporte même trop d'ordre et de symétrie au début de l'œuvre, si bien que les premiers chapitres nous laissent une impression de lenteur et d'immobilité ⁶, impression d'autant plus forte que l'auteur, soucieux de se

¹ Voir l'article За «Казаларската паница» cité ci-dessus, p. 166, note 1.

² Voir Велико Търново, едно поклонение на Асѣневската столица, Лѣтописи, II, 1900-1901, fasc. 3, pp. 49-52, recueilli dans les *Œuvres*, t. XVII, p. 163-171 ; voir peut-être aussi Единъ нашъ черноморски бисеръ, *ibid.*, pp. 187-191.

³ *Œuvres*, t. XXVIII, p. 5.

⁴ Vazov a lui-même indiqué les sources de ses œuvres historiques : voir *Œuvres*, t. XIV, p. 207 ; t. XX, pp. 96-101 et 191-195 ; t. XXI, pp. 5-7.

⁵ Светославъ Тертеръ, романъ изъ българската история въ края на XIII вѣкъ, София, 1907, recueilli dans les *Œuvres*, t. XIV, et Иванъ Александъръ, историческа повѣсть изъ живота на Търновското царство въ срѣдата на XIV столѣтие, Пловдивъ, 1907, recueillie dans les *Œuvres*, t. XIII, pp. 99-189.

⁶ Voir les dix premiers chapitres, *Œuvres*, t. XIV, pp. 3-45.

documenter, accumule de minutieuses descriptions de palais, de vêtements, de parures. Mais, par bonheur, il ne s'attarde ainsi qu'au début pour bientôt prendre son vol et nous raconter à sa manière ordinaire, c'est-à-dire sur le ton le plus naturel, la suite de son histoire. Ainsi bien le décor de l'ancien Târnovo est évoqué avec une précision qui ne laisse pas d'intéresser le lecteur¹. Des paysages sont notés en touches rapides, suivant un procédé étranger jusqu'alors à l'écrivain. Des figures curieuses nous apparaissent : tels le boyard Baldio, le brigand Radoïl et même la diaphane Slavka, en qui nous devinons une femme de caractère. Mais le prince Svétoslav, le héros du roman, est plutôt l'ombre d'un jeune homme rusé qui ourdit une sédition, qu'un révolté redoutable. Il n'affirmera sa personnalité qu'au moment où il deviendra roi, c'est-à-dire lorsque le roman aura déjà pris fin.

La nouvelle d'*Ivan Alexandre* est moins longue, mais plus vivante que ce roman. Le sujet choisi tient d'assez près à l'histoire. Sarah, la future reine, Krasimira, l'ancienne amante du roi, Doroslava, la femme d'un boyard : autant de beautés destinées à renverser et à restaurer des royaumes. Le roi et le gentilhomme Rad Lupu sont tous deux épris de la juive Sarah. Krasimira ne peut se résigner à se voir abandonnée par le roi, et elle s'allie avec la reine pour empêcher le mariage royal avec l'intruse ; le boyard Géorgi, d'amour et de jalousie, perd la raison. Tous ces personnages sont les jouets des passions qui sévissent dans leurs âmes primitives. Le peuple, gagné par une secte qui rejette toute contrainte sociale, s'abandonne à une vie licencieuse ; la soif de vivre et de jouir le consume. Krasimira hait sa rivale comme « sa tombe » ; une vieille religieuse se plaint que la vie au couvent soit dépourvue de toute joie ; les boyards qui s'opposent au second mariage du roi sont émerveillés par la beauté de Sarah et pardonnent tout. Un souffle de volupté traverse cette nouvelle et caresse doucement le lecteur. La même atmosphère de pénétrante volupté se retrouve dans la nouvelle de *Nora*, parue en 1907 comme *Ivan Alexandre*². Sarah, Nora, Draga sont trois femmes exubérantes de vie, les plus naturelles que Vazov ait créées, mais non pas, sans doute les plus morales. Elles nous ont souvent donné l'impression d'être copiées sur le même original, et l'on peut conjecturer qu'elles nous donnent le reflet de souvenirs de jeunesse, se rapportant au séjour du poète à Roustchouk.

¹ Voir *Œuvres*, t. XIV, ch. ix, pp. 29-38.

² *Нора*, повѣсть, Пловдивъ, 1908, non recueillie dans les *Œuvres*.



C'est au théâtre que Vazov connut, entre 1907 et 1912, le plus retentissant succès. On n'a pas oublié qu'il avait, dès ses années d'adolescence, conçu le projet d'une tragédie : *Svëtoslav Tiho* ¹. On se souvient aussi qu'après l'Affranchissement, l'immortel *Mihalaki tchorbadji* et le drame de *Rouska* avaient fait glorieuse figure dans le répertoire de bien des théâtres bulgares ². En 1894 Vazov avait quelque succès avec les *Hâches*. En 1897, il avait publié la comédie de *Bëlodouchkov*, dont le dictionnaire encyclopédique de Kasărov garde seul le souvenir ³. Plus tard Vazov allait écrire deux comédies, d'un esprit mordant et qui plurent beaucoup : l'une sur les journalistes, et l'autre sur les quëmandeurs d'emploi ⁴. Mais sa consëcration d'écrivain dramatique date de l'inauguration du Théâtre National de Sofia en 1907. A cette occasion, il avait composé un prologue, qui précëda durant toute la saison la représentation de l'*Ivanko* de Vasil Droumev ⁵. Le départ fut heureux, car Vazov, en moins de six ans, ëcrivit cinq piëces qui, toutes, furent jouëes au Théâtre National ⁶. Parmi ces cinq piëces, deux seulement offrent des sujets nouveaux : *Ivailo* et *Borislav*. Pour ce qui est des autres,

¹ Voir ci-dessus, pp. 34 et 55.

² Voir ci-dessus, pp. 72 et 87-88.

³ On trouve dans les journaux de l'époque bien des notules qui signalent les représentations des *Hâches*. Nous nous bornerons à renvoyer le lecteur au journal *Миръ*, I, n^{os} 9, 11 et 12, des 11, 15 et 18 octobre 1894. Les *Hâches* paraissent en volume la même année. Quant à *Bëlodouchkov*, voir Л. Касжровъ, Енциклопедически рѣчникъ, t. I, Пловдивъ, 1899, p. 190. Vazov n'a jamais mentionné cette comédie. Nous n'en avons nous-même trouvé aucun exemplaire. La Bibliographie de Balan ne la mentionne pas non plus. Pourtant elle fut jouée par la troupe « Pleurs et rires » et ne semble pas avoir passé inaperçue. La première en a eu lieu à Sofia, dans le salon de la Slavianska Bësëda, le 16 février 1896. Voir deux analyses détaillées de cette piëce : Новата драма на Ив. Вазовъ «Бëлодушковъ», Българска сбирка, III, 1896, fasc. 3, pp. 334-336 et sous les initiales R. K. : Бëлодушковъ, нова драма въ IV дëйствия отъ Ив. Вазова, Прогрессъ, V, n^{os} 56-59, 62, 63, des 3-29 mai 1897.

⁴ Вëстникъ ли? комедия въ едно дëйствие, София 1900, recueillie dans les *Œuvres*, t. XVIII, pp. 111-152, et Службогонци (Станчо Квасниковъ на гости у министра), комедия въ двë дëйствия, София, 1903, recueillie dans les *Œuvres*, t. XIX, p. 3-54. En outre Vazov publie une comédie de fort mince valeur : *Les candidats de la gloire*, Кандидати на Славата, recueillie dans les *Œuvres*, t. XIX, pp. 55-98.

⁵ Прологъ за тържественото откриване на Народния театръ на 2 януарий, 1907, *Œuvres*, t. III, pp. 237-247.

⁶ Voir Бориславъ et Къмъ Пропасть, *Œuvres*, t. XX ; Ивайло et Казаларската парица, *ibid.*, t. XXI ; Подъ игото, София, 1911, non recueilli dans les *Œuvres*.

ce sont les romans de *Sous le joug*, *La reine de Kazalar*, et *Ivan Alexandre* que l'auteur a transportés sur la scène ¹.

Dans *Vers l'abîme*, Vazov a repris le sujet d'*Ivan Alexandre*. On y voit de nouveau le roi, qui veut à tout prix épouser la juive Sarah. Cette volonté offusque naturellement les boyards, élevés dans les meilleures traditions du christianisme, et fait protester le peuple. Le moment critique du drame se réduit à cette alternative : le mariage aura lieu avec le consentement des boyards, ou bien le roi renoncera au trône, et l'on aperçoit trop combien cette situation, fautive d'être traitée par un grand auteur dramatique, risque aisément de devenir languissante. L'auteur n'évite ce péril qu'en introduisant dans sa pièce le fantôme de l'avenir, qui trouble les boyards. Que deviendra la Bulgarie, par ces temps de désarroi, si Ivan Alexandre abdique ? Les Turcs saccagent déjà la Thrace, et les *bogomiles*, dont le nombre augmente prodigieusement, minent l'État. C'est le boyard Raksine qui devient le porte-parole de la cause commune. Il rappelle à maintes reprises que le drame intime d'aujourd'hui sera suivi demain de la tragédie d'un peuple tombant sous le joug étranger. Le personnage principal de la pièce est en réalité la Bulgarie elle-même, dont le sort est en jeu. L'angoisse qui naît sur la scène se répand dans la salle et gagne les spectateurs, les spectateurs bulgares tout au moins, car ce drame historique est un drame essentiellement bulgare, dont la puissance suggestive ne trouve de résonances profondes que dans un public sensible par avance aux problèmes nationaux qui lui sont posés.

Ce sont également des problèmes d'ordre national qui planent sur *Borislav*. Les personnages sympathiques à l'auteur sont tous pleins de l'idée de patrie, et le roi plus que les autres : « Croyez bien, boyards, dit-il à propos de Borislav, qui dans sa fureur a voulu le tuer, que, même si dans sa folie il avait une seconde fois levé le glaive contre moi, je lui aurais peut-être pardonné. Car je l'aimais comme un fils et plus qu'un fils. Mais il a osé lever le glaive contre la patrie : pas de grâce pour lui ². » C'est par raison d'État que le roi veut marier sa fille Tamara avec le roi de Naples : s'il n'avait supputé, malgré la parole déjà donnée au roi de Naples, que le mariage de sa fille avec Borislav était moins avantageux, la matière même du drame eût sans doute fait défaut.

Les pièces de Vazov accusent les traits principaux de ses romans. Ce sont toujours de larges « tableaux de vie » que l'auteur adapte à la scène. Pas de crise psychologique proprement dite. Le troisième

¹ Voir ci-dessus, pp. 121-138, 164-167, 168.

² *Œuvres*, t. XX, p. 73.

acte fournit généralement le foyer où se croisent les rapports multiples de ses personnages entre eux. Ce sont des aspects extérieurs peu étudiés, plutôt que des conflits profonds de l'âme humaine, que l'auteur nous présente. *Borislav* est construit sur deux intrigues : l'amour du jeune guerrier et la sédition contre le roi. C'est le hasard d'une rencontre qui rend la pièce possible. Dans *Ivailo*, le drame psychologique tient plutôt à la douleur de la paysanne Kréména qu'à la ruse de la reine Marie, qui veut gagner Ivailo, chef de la sédition, et cette douleur, pourtant, n'est dans la pièce qu'un fait accessoire, Les *Hâches* n'étaient de même qu'une série de scènes pittoresques. Le cas du roi Alexandre de *Vers l'abîme* ne contient en somme rien de dramatique : la passion royale est satisfaite, et le second mariage, à considérer froidement la situation, aura lieu le jour où il le voudra : les gardes auraient raison de la résistance des boyards, si toutefois ceux-ci avaient l'imprudence de résister, et, quant au peuple de Târnovo, le vin royal suffirait à désarmer sa mauvaise volonté.

Les caractères des personnages ont quelque chose de sommaire. Ainsi Borislav est brave et aime avec fougue Tamara. Tamara ne l'aime pas moins, mais elle semble soumise à son père. Ivan Asen est un bon, un grand roi. Le personnage du drame relativement le mieux étudié n'est ni Borislav, qui a donné son nom à la pièce, ni le roi, ni Tamara : c'est le Seigneur Théodore, cet être en apparence insignifiant, marmottant des formules religieuses et égrenant pieusement son chapelet entre ses doigts, mais qui nous laisse regarder un peu dans son âme ténébreuse.

Tout l'effort de l'auteur est dirigé sur le développement de l'intrigue. Là, il fait preuve, à vrai dire, d'une véritable maîtrise. La mise en scène, en particulier, lui apporte une aide puissante. L'action se déroule, rapide, selon des calculs subtils, ne s'arrêtant que sur les tableaux les plus pittoresques. Ainsi les trois premiers actes de *Borislav* se succèdent avec un intérêt dramatique croissant jusqu'au moment où Borislav lève son glaive contre le roi. Les deux derniers actes sont de véritables coups de théâtre. Il s'y produit une miraculeuse rencontre de tous les acteurs du drame et, le hasard de cette rencontre une fois admis, toute cette fin de la pièce tient les spectateurs en haleine jusqu'au tomber du rideau. Tels détails nous donnent parfois l'impression de certaine parenté avec la technique théâtrale de Shakespeare, mais il faut reconnaître que l'influence de Shakespeare sur Vazov n'est en somme que toute superficielle. A la vérité, la matière même du théâtre de Vazov vient de ses romans, et les traits les plus frappants de ces derniers, à savoir cet incessant mouvement, ce goût chez l'auteur pour les aventures

mystérieuses, compliquées, surprenantes plutôt que pour l'analyse psychologique, tous ces traits se retrouvent dans son théâtre, mais comme atténués et ternis.

Il est d'usage de faire peu de cas des comédies de Vazov. Cette attitude négative est, dans une certaine mesure, injuste. *Mihalaki tchorbadji*, et *Candidats de la gloire* mis à part, il reste toujours les comédies d'*Un journaliste* ² et des *Chercheurs d'emploi*, qui n'ont rien perdu de leur comique robuste ¹. L'élément spirituel et attristant à la fois d'*Un journaliste* ² se rapporte encore à un passé qui ne saurait nous laisser insensibles. Quant à *Chercheurs d'emploi*, nous y trouvons l'amorce d'un thème promis à un brillant avenir.

Les pièces de Vazov ont fait salle comble au Théâtre National de Sofia pendant plusieurs saisons. Entre 1907 et 1912 on n'en donna pas moins de 154 représentations. Vazov n'a d'autre rival, sur l'affiche, que Shakespeare lui-même, dont les pièces n'ont atteint pendant la même période que 66 représentations. Ce sont *Vers l'abîme* et *Borislav* ² qui ont obtenu les succès les plus retentissants.

Les divers épisodes de l'histoire bulgare que Vazov avait évoqués dans ses romans et dans son théâtre lui ont inspiré également un grand recueil de vers dont le titre rappelle la vieille citadelle des rois bulgares dans leur capitale de Târnovo : *Légendes du Tsarévets* ³. La veine patriotique y est sincère et noble, mais, à l'exception de quelques poèmes — *Seigneur Théodore à Târnovo*, *Tchoki* ⁴, *Le patriarche Eftim* ⁵, *La réunion des esprits* ⁶ et *Le minaret* ⁷ — l'ensemble du recueil est noyé dans une éloquence copieuse et un peu traînante. ⁸

¹ Voir ci-dessus p. 169, note 4.

² Voir Годишникъ на българския Народенъ театъръ въ София, год. I-V, 1907-1912, София, 1912, pp. 28-37.

³ Легенди при Царевецъ, Балади и поеми, София, 1910, recueillies dans les *Œuvres*, t. XXVIII, pp. 5-122.

⁴ Киръ Тодоръ въ Търново, *ibid.*, pp. 38-41.

⁵ Патриархъ Евтимий, *ibid.*, pp. 90-96.

⁶ Сборътъ на духоветъ, *ibid.*, pp. 100-104.

⁷ Минарето, *ibid.*, pp. 112-116.

⁸ Il faudrait également citer les beaux poèmes de Клепалото бие et Блѣнь въ стара черква, *ibid.*, pp. 117-120, mais ils font plutôt partie du recueil Скитнишки пѣсни, où ils paraissent pour la première fois.

CHAPITRE IX.

LES DERNIÈRES ANNÉES (1912-1921).

La vieillesse s'annonçait déjà, et Vazov pouvait considérer avec joie le long chemin parcouru et l'œuvre qu'il avait créée pendant une bonne quarantaine d'années. Depuis quelques années, il rêvait d'une édition complète de ses œuvres : ce rêve, entre 1911 et 1918, était devenu en partie réalité¹. Les huit premiers volumes de cette édition d'ensemble contenaient tous les recueils de vers, quelques grandes nouvelles et deux pièces de théâtre. Cet auteur était, il faut le dire, un père quelque peu trop tendre pour tous les fruits de son inspiration : il ne négligeait certaines pièces que par exception et sans doute même à regret ; des œuvres qui n'avaient qu'une très maigre valeur littéraire, d'autres qui n'en avaient guère se trouvaient insérées au milieu des meilleures. Il est vrai que parfois ces humbles créations étaient accompagnées de quelque notice explicative en guise d'excuse. Vazov voulait garder à son œuvre le caractère d'un vaste journal enregistrant jour à jour les vibrations de son âme. Il ne se relisait pas sans saisir en plus d'un endroit les outrances de sa jeunesse ou même de son âge mûr, mais, sauf d'insignifiantes retouches, il respectait ce qu'il avait jadis pensé et écrit.

L'approche de la vieillesse lui apportait de plus en plus le calme auquel il avait aspiré toute sa vie. Les attaques de *La pensée* s'étaient éteintes avec la revue elle-même. Le Théâtre National, depuis plusieurs années, jouait constamment ses pièces. La vie sociale et politique dont il s'était éloigné lui semblait s'apaiser. L'étude du passé n'avait pas manqué de lui révéler, par comparaison, les avantages que le présent de son pays rénové pouvait avoir sur les époques troubles d'autrefois. Il pouvait, lui qui avait vécu les trente premières années de la Bulgarie nouvelle, mesurer le grand progrès

¹ Il paraît cinq volumes entre 1911 et 1914, deux en 1917 et le huitième en 1918.

qui avait été réalisé à la faveur de l'indépendance. La guerre de l'indépendance avait couvert le pays de ruines. Puis un travail prodigieux s'était accompli, provoquant l'admiration de tous ceux qui avaient eu l'occasion de visiter le pays. Le président Théodore Roosevelt, qui de loin s'intéressait à cet effort, avait dit avec raison : « Aucun pays n'a fait des pas aussi gigantesques dans la voie du progrès que la Bulgarie durant les trente dernières années ¹ ». La passion de l'intérêt public avait embrasé toutes les couches de la nation. On veillait au bien commun ; on critiquait sans ménagement tout ce qui était entrepris pour le bien commun ; souvent on se rebellait ; en un mot, on témoignait en toute occasion de beaucoup, sinon même de trop de tempérament, ce qui comportait à la fois des avantages et des inconvénients. L'inauguration d'une voie ferrée provoquait ni plus ni moins d'admiration [que la construction d'une école ou d'une minuscule fontaine ; et, dès le lendemain, on se remettait à l'œuvre pour faire mieux. Vazov, qui avait suivi les moindres manifestations de la vie sociale et politique de son pays et s'y était même fourvoyé à plusieurs reprises ainsi que les plus intempérants, avait réagi souvent avec vivacité. D'autre part, la vie intérieure du pays n'était pas le seul objet de préoccupation de l'opinion publique : il n'y avait qu'à franchir les frontières bulgares pour rencontrer des frères de même langue courbés sous la domination étrangère. Ces malheureux se révoltaient sans répit, imploraient l'aide des Bulgares libérés et plus d'une fois leur reprochaient vivement de les abandonner dans leur détresse. La nation était morcelée, et toute politique nationale, quelle qu'elle fût, ne pouvait que favoriser les aspirations vers l'union tant rêvée. C'est sous le double signe d'un effort constructeur à l'intérieur et d'un élan vigoureux vers l'union que la Bulgarie avait vécu les trente premières années de sa vie mouvementée. Cependant, l'idée de la force nationale, timide au début, prenait consistance dans l'âme de tout Bulgare. Une vague d'optimisme, une confiance dans le triomphe de l'idéal national commençait à se répandre partout.

Un feuilleton de Vazov publié dans le quotidien *La paix* du 3 janvier 1912 nous laisse voir le poète s'abandonnant aux caresses d'un rêve qui l'a toujours hanté, mais qui ne fut jamais aussi grandiose que ce jour-là ². Nous sommes transportés au dernier jour du xx^e siècle. Cela se passe sous le règne d'Alexandre, fils du roi Boris.

¹ Voir Théodore Roosevelt, « The story of the Balkans », dans *The Outlook*, hebdomadaire paraissant à New-York, vol. CII, n° V du 23 novembre 1912, pp. 606-609 ; la citation se trouve à la page 609, col. 1.

² Voir Последниятъ денъ на XX вѣкъ, en feuilleton dans Миръ, XVIII, n° 34461 du 3 janvier 1912.

On n'a qu'à pénétrer dans le palais royal de Sofia pour surprendre une conversation du roi avec son fils. Le prince téléphone à son père d'Ohrid pour l'avertir qu'il passera le réveillon à Constantinople. Il ira entendre la messe à Sainte-Sophie et rendra ensuite visite au grand prince Alexandre au palais du Bosphore. Le récepteur raccroché, le roi recevra en audience successivement le gouverneur d'Ohrid, l'ambassadeur d'Angleterre, l'amiral de la flotte bulgare, l'ambassadeur de Serbie qui vient d'arriver de Raguse, résidence d'hiver du roi des Serbes et finalement l'envoyé extraordinaire de la République espagnole. Ensuite le roi ira se promener à pied jusqu'au parc Boris. Il passera entre une double haie de palais, longera les nouveaux bâtiments de l'Université, du Sénat et du Ministère de la marine. Arrivé sur une hauteur qui domine le parc et la ville tout entière, le roi contempera sa belle capitale qui n'a pas moins de 350.000 habitants, puis il portera son regard sur le mont Vitocha, où scintille la luisante coupole d'un merveilleux hôtel et où l'on peut nettement distinguer le funiculaire essoufflé escaladant la montagne. Vision de poète que la réalité n'a pas entièrement démentie. Sofia avait déjà en 1934 plus de 320.000 habitants. L'Université dont il parle est construite depuis plusieurs années ; le parc est plus beau que le poète ne l'aurait imaginé ; l'Espagne est une république et la Serbie englobe la Dalmatie. On verra sans doute avant peu la coupole luisante de l'hôtel du mont Vitocha, et l'on surprendra les mouvements paresseux du funiculaire. Mais, à cela près, que de déceptions pour le poète !

Les rêves qui furent ceux de tous les Bulgares, à peine réalisés, devaient cruellement sombrer. En octobre 1912 la guerre balkanique était déclenchée. Les petits pays alliés combattirent sans broncher et finirent par enlever la victoire. La Bulgarie eut, à coup sûr, dans cette victoire, la plus grande part de lauriers et de sacrifices. Mais les dissensions entre alliés aboutirent à la seconde guerre balkanique et aux douloureuses mutilations qui en furent la conséquence. A peine deux ans de trompeuse accalmie, et la grande guerre attira la Bulgarie dans son sillage meurtrier. L'épilogue douloureux de ces efforts fut lu à ses représentants à Neuilly en 1919¹. Pendant toute cette période, où alternèrent l'affliction et la joie, Vazov vécut dans une constante agitation. Il se rendait souvent sur les champs de bataille, mais passait pourtant la plus grande partie de son temps à Sofia, attendant avec angoisse les nouvelles du front. Jamais sa muse ne fut plus affairée. Ses poésies paraissaient dans le

¹ Voir Colonel Lamouche, *Quinze ans d'histoire balkanique* (1904-1918), Paris, 1928.

quotidien *La paix*, dans les *Informations de guerre*, ou même parfois dans quelque journal régional. Le retentissement en fut prodigieux. Les lettres affluaient de toutes parts chez Vazov, et, par bonheur, Chichmanov les a sauvées de la célèbre corbeille ¹. « Les élans de votre âme que j'ai trouvés reflétés dans le journal *La paix*, lui écrit du front un lieutenant, et surtout la poésie *Cette guerre* et votre *Salut à ceux de Tchataldja* m'ont touché, et longtemps je n'ai pu arrêter mes larmes... Vous nous donnez des forces nouvelles. Un capitaine de génie ne pourrait inspirer tant de fermeté ni tant de courage ² ». De Suisse on lui écrit : « Nous lisons régulièrement vos poésies dans *Les informations de guerre*. Si vous saviez combien elles sont douces lorsqu'on est loin de la Bulgarie ³ ». Tel autre jeune lieutenant, profitant d'un moment d'accalmie sur le champ de bataille, écrit : « Vous n'êtes pas un poète comme les autres. Vous vivez avec l'âme du peuple ⁴ ». — « Ce que je sens, ce que j'éprouve, vous l'exprimez d'une manière admirable », lui écrit une étudiante ⁵. « Tu es notre maître, tu es le tuteur de la nation, tu es le guérisseur de nos âmes », proclame un avocat au début d'une lettre ⁶. Tel autre correspondant signale au poète un fait de guerre et le prie de s'en inspirer pour un poème. Vazov ne tardera pas à écrire le poème demandé ⁷. Les rédactions des journaux, elles aussi, lui demandent des vers : « Nous avons encore une prière à vous adresser : écrivez en vers ou en prose quelque chose que nous puissions publier le jour où nos soldats franchiront la frontière. Cet événement mémorable ne peut être glorifié que par votre plume. Vous seul pouvez parler à l'âme du peuple ⁸. »

Tous ces poèmes, parus dans les journaux, furent réunis en quatre recueils. En 1914, après la paix de Bucarest, Vazov publie, en guise de consolation, les poèmes qui célébraient la première guerre balkanique : *Sous le tonnerre des victoires* ⁹. En 1916, pendant la grande guerre, la Macédoine libérée, Vazov se souvint de ses vers brûlants écrits à l'occasion de la seconde guerre balkanique, et il les mit en tête des *Chansons pour la Macédoine* ¹⁰. En 1917, il chante dans

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 317-340.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 317-318.

³ *Ibid.*, p. 319.

⁴ *Ibid.*, p. 330.

⁵ *Ibid.*, p. 330.

⁶ *Ibid.*, p. 339.

⁷ *Ibid.*, p. 333 ; voir le poème *Завоятъ на Черна*, *Œuvres*, t. V, p. 97.

⁸ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 317.

⁹ *Подъ гръма на побѣдитѣ*, София, 1914, *Œuvres*, t. V, pp. 5-75.

¹⁰ *Пѣсни за Македония*, 1913-1916, София, 1916, recueilli dans les *Œuvres*, t. V, pp. 117-185.

Échos nouveaux ¹ les succès des armées bulgares en Dobroudja et, pendant les premiers mois qui suivirent la signature du traité de Neuilly, il publia la plaquette *Elle ne mourra pas* ². Pas le moindre fait, pendant cette période, n'a échappé à sa vigilance. Il a tout chanté et n'a pas cru qu'il pût faire autrement. Les événements le bousculaient : il ne leur résistait qu'en les glorifiant.

On est au début de la première guerre balkanique. Le poète s'efforce d'apaiser ses craintes devant l'avenir incertain. Dieu tolérerait-il encore l'esclavage que subissent ses frères opprimés ? Il a raison. Dieu est clément, et les armées bulgares prennent des villes, brûlent les étapes et arrivent tout près de Constantinople. On applaudit. On chante victoire. Le poète est au paroxysme de son inspiration. Ses vers s'alignent fiévreusement ; les mêmes mots y reviennent, les mêmes idées, les mêmes images. Un événement incroyable, cependant, se trame dans les ténèbres. Le poète est tenaillé par l'angoisse. La justice n'existe-t-elle pas, pense-t-il, ou, si la justice, fait défaut, n'y a-t-il pas la force pour la rétablir ? Sa voix menaçante, qu'anime une irrésistible colère, retentit comme un tonnerre sillonnant un ciel couvert de nuages lugubres ³. Suivent deux années de silence. Et le nouvel orage s'élève, il renverse tout sur son chemin — et l'injustice d'abord. Vazov exulte. La Macédoine est libre, la Dobroudja est libre à son tour. La guerre, après cela, n'a plus de raison d'être. Les ennemis ont durement souffert. Assez de carnage. Plus de haine ⁴. Que la paix féconde cette terre inondée de sang ! ⁵

Dès 1916, la censure est alarmée par quelques poèmes de Vazov : elle en supprime trois de *La paix* ⁶. Le poète, irrité, adresse une lettre aux censeurs : « Je constate avec surprise que vous avez raturé dans *La paix* trois de mes poésies. Je ne vois pas ce qu'il y a de dangereux et de préjudiciable dans le fait que j'y parle de paix. L'idée de la paix est aujourd'hui l'idée de toute l'humanité. Faut-il à un tel point enchaîner la pensée la plus anodine ? ⁷ » Le commandant L., chef du bureau de la censure lui répond : « Avec tout le respect que nous avons pour notre « poète national », pour qui en effet je ne peux éprouver que l'estime la plus sincère et la plus profonde, je vous communique que, selon le règlement de la censure militaire, il nous

¹ Нови екове, София, 1917, *Œuvres*, t. V, pp. 79-113.

² Не ще загине, София, s. d., *Œuvres*, t. V, pp. 189-199.

³ Voir „Па шта си ти ? ” et На Македония, *Œuvres*, t. V, pp. 119-122.

⁴ Voir „Горко на побѣдениѣ”, *ibid.*, pp. 158-159 ; Сръбско бѣгство, *ibid.*, pp. 162-163 ; На сръбския народъ, *ibid.*, p. 173.

⁵ Voir Прѣдъ творчески трудъ, *ibid.* pp. 165-166.

⁶ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 331.

⁷ *Ibid.*, p. 332.

est défendu de publier tout ce qui pourrait avoir une influence négative sur la puissance militaire, sur l'esprit du peuple et de l'armée. La censure a jusqu'à maintenant raturé de vos poésies les pièces suivantes : *Soupir*, *Quand ?* et *Cauchemar*. Dans la première vous écrivez que « les pauvres cabanes poussent des gémissements » et vous vous révoltez contre les lauriers et les tombeaux. Dans la seconde vous faites des commentaires sur la paix. Dans la troisième vous dites que le monde est noyé dans le sang et que la mort fauche et moissonne. Les idées et les sentiments profondément humains que respirent vos chansons ne manqueront pas de toucher tout homme et surtout celui qui sent toutes ces horreurs s'abattre sur sa propre tête. Mais on envoie des milliers d'exemplaires de ce journal au front. Le soldat, en ce moment, doit avoir le cœur dur ¹ ». Et la guerre continue malgré les alarmes du poète. Français et Anglais s'efforcent d'évincer les armées bulgares des terres qu'elles ont libérées. Pourquoi, se demande le poète, ces nobles et grandes nations, qui se sont réclamées de la liberté et de la justice, veulent-elles nous remettre des chaînes ? ² Tout cela passa comme un songe. L'éveil fut douloureux, mais il fallait revivre courageusement, en faisant appel aux vertus essentielles de la nation : le travail et l'opiniâtreté ³.

En relisant aujourd'hui les poèmes de ces quatre recueils, on est déçu de n'y trouver que si peu de vers qui plaisent à un lecteur sans parti pris, mais ceux qui ont échappé à la morsure du temps vont tout droit et très profondément au cœur de tout Bulgare ⁴. L'atmosphère morale où ces vers ont pris naissance et provoqué l'admiration s'est transformée : ils ne font plus, en temps de paix, que figure d'orphelins : comme si la poésie effrayée par ce torrent furieux d'excitation s'était enfuie, craintive. « Je les donne tout simplement comme des documents historiques d'une époque vécue, écrit Vazov dans la préface de *Sous le tonnerre des victoires*. Documents historiques de ce qui a disparu, mais qui restera dans l'histoire de notre passé : les victoires du peuple ⁵. »

Après la paix, Vazov chercha l'apaisement dans les voyages, dans le passé éloigné de son pays, dans ses souvenirs d'autrefois. Ses im-

¹ Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 331.

² Voir *Allons enfants de la patrie*, Пѣсни за Македония, 1916, *op. cit.*, pp. 21-22 ; На англо-френскитѣ плѣнници, *ibid.*, p. 44 ; Тамъ въ солунския край..., *ibid.*, p. 98. Ces poèmes n'ont pas été recueillis dans les *Œuvres*.

³ Voir le recueil Не ше загине ! ci-dessus, p. 177, note 2.

⁴ Voir Къмъ бойнитѣ полета, *Œuvres*, t. V, p. 8 ; Тааъ война..., *ibid.*, pp. 20-21 ; Люлебургазкитѣ дни въ София, *ibid.*, p. 56 ; Паметникъ на българската мощъ, *ibid.*, p. 62 ; Българскитѣ Богъ *ibid.*, pp. 117-118 ; Тамъ !, *ibid.* p. 129.

⁵ Подъ грѣма на побѣдитѣ, София, 1914, p. 1. Cette préface a été supprimée dans les *Œuvres*.

pressions paraissaient en feuillets dans le quotidien *En avant*, où en même temps St. Mihailovski publiait de vigoureux articles de fond. Les feuillets de Vazov furent réunis en 1920 dans le petit volume *Extrait du carnet du poète* ¹. Le cauchemar de l'issue fatale de la guerre y revient à chaque page. Mais un rayon de soleil vint éclairer ces jours assombris avec l'apparition de son dernier recueil : *J'ai senti le lilas* ². Vazov avait déjà publié en 1917 *La gerbe de juillet* ³, qui contenait quelques aimables poésies, encore qu'elles aient passé presque inaperçues dans le tumulte de la guerre. *J'ai senti le lilas* paraissait à une époque non moins tumultueuse et fut cependant fort apprécié. Le poète avait tiré du fond de son coffre une liasse de papiers jaunis imbibés d'essence de roses pour livrer à la curiosité du public les vers nés dans la plus profonde intimité. « Ici s'expriment les mouvements les plus intimes de l'âme de l'homme et du poète, dit Vazov... : ce sont des pages détachées du livre de mon cœur ⁴ ». Trois cycles, *Images et visions*, *Au pied d'Ambaritsa* et *Les roses*, se partagent les poèmes de ce recueil ⁵. Bien que ces vers aient été écrits à des époques différentes, la même inspiration gracieuse les anime, les mêmes images y apparaissent, la même musique les pénètre. La vie du poète est toute baignée d'une lumière évanesciente où les plus grandes tristesses, les plus implacables angoisses s'assoupissent mollement. La plupart des vers d'*Images et visions* sont de charmantes toiles que Vazov peint avec l'indolence d'un artiste qui ébauche des croquis pour son propre plaisir. Dans *Les acacias*, *Le bois de pins*, *Nuit étoilée*, *Les chrysanthèmes*, *Le parc en automne*, *La ruine*, *Impressions champêtres*, *L'autel*, *Le matin*, il n'y a rien de bien neuf, rien qui nous surprenne ; et pourtant on ne se lasse guère d'admirer la simplicité de l'expression, le calme rêveur de ces délicieuses visions, le sentiment délicat qu'elles inspirent ⁶. Le poète aime à se voir de temps à autre dans ces croquis, il aime à parler de sa jeunesse ... ⁷ Des souvenirs veloutés affluent en cortège. L'odeur du lilas lui rappelle un soir d'été passé avec « elle » ; c'est une autre « elle » qu'il revoit au bord de la rivière ou

¹ Изъ бѣлѣжника на поета, София, 1920, non recueilli dans les *Œuvres*.

² Люлека ми замириса, София, s. d., *Œuvres*, t. XXVIII, pp. 125-220.

³ Юлска нитка, София, 1917, non recueilli dans les *Œuvres*.

⁴ *Œuvres*, t. XXVIII, p. 220.

⁵ I. Образи и видения, *ibid.*, pp. 126-173 ; II. Подъ Амбарица, *ibid.*, pp. 175-190 ; III. Триндафилитъ, *ibid.*, pp. 191-219.

⁶ Voir Акациитъ, *ibid.*, p. 126 ; Боровиятъ лѣсъ, *ibid.* p. 137 ; Хризантеми, *ibid.*, p. 144 ; Руина, *ibid.*, p. 148 ; Полски впечатления, *ibid.*, p. 152 ; Олтаръ, *ibid.*, p. 162 ; Утро, *ibid.*, 162.

⁷ Voir Изъ прозорца, *ibid.*, p. 129 ; Лаура, *ibid.*, p. 145 ; Тя се казваше Тамара, *ibid.*, pp. 150-151.

bien c'est Madeleine, l'amour de sa vingtième année, qui découpe une silhouette fugitive, ou bien encore une Laure qu'il serait difficile de situer à une époque précise dans la vie du poète ¹.

Mais Vazov se demande de plus en plus quelle est la valeur de son œuvre, et quel est le sort que l'avenir lui réserve ². Toutes les fois qu'il s'engage en de telles réflexions, c'est pour en ressortir l'âme sereine, avec la conviction ferme d'avoir bien servi son pays. Sa lyre était faite pour des prières « et de tendres soupirs », alors qu'il avait dû chanter surtout les orages qui ont sévi sur son pays.

Ma patrie, je t'ai tout donné :
Ame, cœur, amour, rayons du ciel
Reçus de toi, je te les ai rendus en chansons ³.

Les accents de sa voix deviennent encore plus touchants lorsqu'il retourne à son enfance. Tout revit dans ses souvenirs : la cour de la maison paternelle avec la source chantante, avec le lilas solitaire sous lequel se dessine la figure impassible de son père, un long *tchibouk* à la main ; la pièce de réception avec l'inconsolable « poitrine » ; le miroir qui déformait les visages, et là-bas, au fond, on aperçoit nettement le grand sofa où sa mère passait des heures entières absorbée dans la lecture du *Télémaque* ⁴. Sopot, ce charmant Sopot qu'il était fixé à jamais dans la mémoire du poète, réapparaît inondé d'une tendresse crépusculaire. Voilà sa place publique, ses rues anguleuses, le monastère égrenant son éternelle prière et, à l'arrière-plan de ce tableau, l'immense montagne, séduisante de grâce, qui, à cette époque, n'était que l'endroit de prédilection où vagabondaient les petits élèves de l'école buissonnière et leur refuge le plus sûr contre les innocentes persécutions des « sages » de la ville ⁵. Le poème *Pleure-noyer* clôt ses souvenirs d'enfance. On désignait de ce nom le lieu où l'on se séparait de ceux qui allaient en Roumanie gagner leur vie. C'est là que Vazov avait abandonné ses parents,

¹ Voir Люлена ми замира, *ibid.*, pp. 131-132 ; Край рѣката, *ibid.*, p. 133 ; Магдалина, *ibid.*, pp. 138-139.

² Voir Струни, *ibid.*, p. 131 ; Недопѣта пѣсень, *ibid.*, pp. 134-135.

³ О родиню, азъ сичко тебе дадохъ :
Душа, сърдце, любовь, зари небесни,
Отъ тебѣ приети — върнахъ ти ги въ пѣсни.
Съзерцание, *ibid.*, p. 153.

⁴ Voir Дворѣтъ ни, *Œuvres*, t. XXVIII, pp. 175-176 ; Гостната стая, *ibid.*, pp. 176-178.

⁵ Voir Сопотъ, *ibid.*, pp. 180-182 ; Мънастирътъ, *ibid.*, p. 184 ; Подъ Амбарица, *ibid.*, p. 186 ; Бѣгълци, *ibid.*, p. 188 ; Плачи-орѣхче, *ibid.*, p. 190.

lorsque, en 1870, son père l'avait envoyé chez l'oncle Kirko pour devenir un homme raisonnable.

La troisième partie du recueil contient un roman d'amour en 61 poèmes. Ce roman se situe à une époque vague de la vie du poète, mais il a été réel. Que ce soit l'histoire d'une seule passion ou celle de plusieurs passions, l'auteur a certainement prévu la question sans vouloir satisfaire la curiosité du lecteur. Peut-être a-t-il voulu mettre à l'épreuve la perspicacité de ses biographes ¹. Cet amour est fait tout de tendresse. La passion semble s'en être évanouie, si jamais elle y fut présente. Il ne reste que l'amitié de deux âmes qui se sont ouvertes l'une à l'autre et qui voguent sur un bonheur paisible. Ce sont deux ombres, plutôt que deux êtres, bercées par les mélodieux accords d'un rêve infini. Elles se comprennent sans prononcer un mot ; elles se sentent enlacées sans l'être ; vraiment elles se trouvent ensemble lorsqu'elles se croyaient séparées. Ce n'est pas en réalité un roman : il n'y a ni début fleuri, ni fin douloureuse. Ce sont des attitudes surprises par le poète et crayonnées dans son album ; ce sont des murmures qu'il a exprimés dans une musique à peine perceptible ².



Vazov vivait ses derniers jours en subissant les atteintes encore discrètes de la vieillesse. Un nimbe de vénération se formait autour de sa personne. Son œuvre était devenu désormais classique. Ses amis, dès 1911, avaient pensé au prix Nobel, et Chichmanov s'était adressé à cet effet au slavisant suédois Alfred Jensen ³. Les écoles, les rues, les bibliothèques populaires, les sociétés culturelles qui portaient le nom de Vazov ne cessaient de se multiplier. La nation entière communiait dans la gloire de son grand poète. Ces marques d'affection venant de toutes parts ne manquaient pas de toucher profondément Vazov. La tradition rapporte à ce sujet plus d'une anecdote. Un matin, raconte un témoin, un apprenti menuisier chargé de quelques planches, les déposa à terre en apercevant Vazov

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 131, 134, 136, 153.

² Voir Ти ме срѣщна, *Œuvres*, t. XXVIII, p. 192 ; До прозореца, *ibid.*, p. 192 ; Въ планината et Бъседа, *ibid.*, p. 193 ; Зима, *ibid.*, p. 196 ; Кога четешъ et Есень, *ibid.*, p. 197 ; Гората питаше, *ibid.*, p. 199 ; Въ тишината, *ibid.*, p. 200 ; Довиждане, *ibid.*, p. 201 ; Гълчишъ ме, *ibid.*, p. 202 ; Славеи, *ibid.*, p. 206 ; Ти молишъ, *ibid.*, p. 211 ; Подъ снѣжнитѣ коси, *ibid.*, p. 214 ; По снѣга, *ibid.*, p. 217.

³ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 108-109 et 343-347.

et s'en fut lui baiser la main. Le poète ne put retenir quelques larmes d'attendrissement ¹.

Ce fut en 1920 que, malgré ses multiples refus, on célébra le cinquantième anniversaire de son activité littéraire. Le gouvernement s'associa, avec un zèle qu'on ne saurait trop admirer, aux grandes manifestations organisées à cette occasion. Le Sobranié vota à l'unanimité une récompense de 100.000 léva et une loi libérant à perpétuité de tout impôt les biens et les revenus de l'écrivain ². Les dons privés et les recettes des représentations données en son honneur alimentèrent un fonds d'environ un million de léva qui porta son nom. C'est ce fonds qui permit la publication de la grande édition en 28 volumes de ses œuvres ³. La fête elle-même revêtit le plus grand éclat. Une cérémonie, au cours de laquelle furent prononcés quelques discours pénétrants, eut lieu au Théâtre national en présence de S. M. le Roi Boris, des membres du gouvernement, des représentants de l'Université, de l'Académie bulgare et des écoles, d'un public d'élite. Le matin, avant la cérémonie, les personnalités officielles s'étaient rendues chez le poète pour lui présenter leurs hommages et, de là, en un cortège où le poète marchait au premier rang, on avait gagné le théâtre. L'après-midi fut consacré au défilé du public devant sa maison. Les journaux et les revues tant bulgares qu'étrangers publièrent quelques centaines d'articles sur Vazov. Trois volumes de *Mélanges* furent publiés respectivement par le comité qui organisa le jubilé, par la Société des gens de lettres et par l'Académie bulgare ⁴. Un volume de plus de 400 pages relatant dans le plus grand détail tout ce qui se rapporte au jubilé fut édité par le ministère de l'Instruction publique ⁵. La fête, comme un écho, se répercuta longuement en province. Vazov, accompagné du ministre St. Omartchevski, y effectua une glorieuse tournée. C'était

¹ Voir Христо Борина, Пресни спомени, Слънце, III, 1921, supplément du fasc. 6-8, p. xix.

² Voir Дневници на деветнадесетото обикновено Народно събрание, първа извънредна сесия, т. II, София, 1921, pp. 1066-1073 ; Държавен вѣстникъ, XLII, n° 81, p. 3, du 14 juillet 1920 ; Българскиятъ народъ за своя великъ поетъ Иванъ Вазовъ, София, 1920.

³ Voir Ст. Чилингировъ, Прослава на Ивана Вазовъ, *op. cit.*, pp. xiii-xvi.

⁴ Voir le recueil jubilaire de 1920 ; Юбилеенъ сборникъ Ив. Вазовъ (Chr. Tsankov, *op. cit.*, Сборникъ I на съюза на българските писатели, посветенъ на Ивана Вазовъ, София, 1920, publié par les soins de Al. Balabanov, N. Athanasov et D. Podvărzatchov. Il faut également mentionner un petit volume publié par le ministère de la Guerre : По пжтя на славата (София, 1921). Mais sauf une étude rapide de V. Uroukov, le reste de ce volume ne présente qu'un florilège des œuvres du poète.

⁵ Voir Ст. Чилингировъ, Прослава на Ивана Вазовъ, *op. cit.*

la première fête après la paix et la plus grande qui eût jamais été organisée pour un homme public.

A ces insignes marques d'honneur Vazov devait ne survivre qu'un an à peine. Ce fut le 22 septembre 1921, à midi, que Vazov succomba à une mort subite. Les obsèques furent solennelles ¹. Durant cinq jours, son corps fut exposé à la cathédrale, où vinrent se recueillir plusieurs dizaines de milliers de personnes. Et, par une journée pluvieuse, la dépouille mortelle fut suivie à pied jusqu'à la place Al. Nevski, où avait été préparée sa sépulture, par un immense cortège en tête duquel marchait S. M. le roi Boris, suivi des membres du gouvernement, des hommes de lettres, des professeurs de l'Université et d'une foule considérable. Ce fut ainsi, nimbé d'une auréole de gloire, que disparut le patriarche des lettres bulgares, qui avait été tout à la fois dans sa vie et dans son œuvre un grand citoyen, un grand poète, un grand Bulgare.

¹ Voir, à propos de la mort de Vazov, le volume publié par le ministère de l'Instruction publique : Ст. Чилингировъ, Помен за Ивана Вазов, сборник за траурните чествувания на народния поет от 22 до 28 септември 1921 год., София, s. d.

CHAPITRE X.

LES IDÉES.

C'est en quête de la joie de vivre et du bonheur que Vazov se révèle dans son œuvre et dans sa vie. Il explore le monde partout où il peut trouver son bien : parmi les hommes, loin d'eux, dans la nature ou dans la solitude d'une chambre au chaud décor, mais toujours, en somme, dans un milieu réel qui nous soit accessible. Rien de ce qui dépasse le champ de notre expérience quotidienne ne paraît le préoccuper. Les graves questions de l'au-delà, les profondes impasses de la métaphysique ne lui arrachent le plus souvent que quelques soupirs d'inquiétude et notre poète, rebroussant chemin, se tire sain et sauf de l'aventure, par une exclamation qui ne laisse pas de souvenir.

Vazov est curieux de la vie. Il met à l'aimer une juvénile ardeur. Son œil rapide se plaît à caresser les formes des choses, à suivre les mouvements des êtres, à vaguer dans le lointain en y projetant des rêves. Le souffle de la vie l'enivre. L'infinie variété de ce « monde bariolé », qu'il croit découvrir au jour le jour, possède on ne sait quoi de vertueux, exhale une robuste santé. Sous les apparences de cette image de la vie, ce sont certains aspects de sa personnalité même que découvre Vazov, car cette harmonie parfaite, cette vie débordante de sève, il l'a souvent sentie germer au plus profond de son être. Cette image ordonnée du monde et la réalité mouvante qui n'est que désordre ne tarderont pas à s'affronter : le déséquilibre surgira d'un coup. Deux tendances contraires se partagent la personnalité de Vazov et arrivent à dresser, l'un en face de l'autre, un homme qui veut se donner à la vie et un autre qui cherche à s'en évader. Qu'il soit enfermé chez lui ou promène sa rêverie dans la nature, Vazov est porté à ne considérer le plus souvent que les côtés heureux de la vie. C'est à de tels moments que le poète recrée une image idéale du monde et s'efforce de la garder immaculée, loin des atteintes de ce monde même. Il semble que, subissant l'attraction d'un énorme aimant, d'innombrables molécules d'un passé que le

souvenir ennoblit, d'un avenir fait d'aspirations et de rêves et d'un présent illusoire esquissent des figures pleines d'enchantement.

Vazov aurait pu sans doute demeurer plus longtemps en possession du bonheur, s'il avait pu se confiner dans la paix intérieure, se laisser aller aux éloquentes séductions d'un optimisme alimenté par une solide santé et des expériences d'une vie relativement exempte de soucis. Sa nature mobile, son tempérament vigoureux le portaient à la dépense d'énergie, à l'action. Mais, au premier contact avec la réalité, il commençait à regretter son bonheur solitaire baigné de rêve et de soleil, et il s'efforçait de regagner sa retraite. Il espérait plus et mieux que la vie ne pouvait lui donner. Et c'est alors qu'il invoquait le passé, c'est alors qu'il croyait voir le bel avenir. Il y a en lui une intarissable plainte contre la vie et une soif inassouvie de cette même vie. Le rêveur déborde de désirs, de forces, il s'élance de sa retraite à la conquête de la joie ; mais souvent une timidité foncière, une crainte de l'inconnu le retient à mi-chemin, ou même, l'ayant laissé aller jusqu'à l'action, brise son élan. La réalité fait naître la douleur et ne le satisfait point ; le rêve manque de vie et ne le satisfait pas non plus. Lancé à la poursuite du bonheur, il est comme ballotté entre l'action et le rêve. Et ce n'est enfin que dans les cadres d'une existence bourgeoise, retirée et presque aisée, qu'il devait finir par trouver la solution de son bonheur personnel. Il lui avait pourtant fallu, pour parvenir à cette solution, plus de quarante années de tâtonnements, d'essais obscurs, mais douloureux. Ce climat de satisfaction sera celui où il vivra le reste de sa vie, repassant ses souvenirs, dégustant en gourmet les menus plaisirs quotidiens, suivant à distance, et toujours avec vigilance et bon sens, la vie qui passait à côté de lui.

Dans la vie qu'il contemple, et à laquelle il se mêle parfois, ce sont des préoccupations sociales et des problèmes d'ordre national qui dominent. Vazov est porté à considérer les êtres qu'il fait revivre dans ses œuvres en tant que cellules sociales. L'homme livré à lui-même, en proie à sa vie strictement personnelle, paraît lui échapper, à peu d'exceptions près. Dans la complexité déconcertante de la vie intérieure de l'homme, cette vie faite de clairs-obscur, Vazov ne s'aventure qu'en de très rares occasions. Et même alors il n'étudie de notre âme que ce qui parvient à s'extérioriser. C'est l'action, en tant qu'ayant une portée sociale, qui sert à qualifier, à définir l'homme. C'est elle qui lui fait voir en profondeur ses origines psychologiques. De la sorte il néglige cette nuée d'étincelles de pensées et de sentiments, ces inspiratrices puissantes de l'action qui s'évanouissent une fois l'action accomplie. Il en résulte que, dans son œuvre, les personnages sont d'une simplicité et parfois

d'une lucidité remarquables. Sa connaissance de l'homme a pourtant quelque chose de sommaire et de rapide. Ses personnages font étroitement partie d'une classe et sont les fils exclusifs d'une époque. Il est nécessaire, pour les bien comprendre, de les situer exactement dans le milieu et le temps auxquels ils appartiennent.

Trois grands romans, *Sous le joug*, *Terre nouvelle* et *La reine de Kazalar*, se proposent d'illustrer trois époques que Vazov saisit dans les vagues ininterrompues des quarantes premières années de notre vie nationale. Efforts stériles pour conquérir l'indépendance dans *Sous le joug* ; conquête des fortunes et des privilèges après l'Affranchissement dans *Terre nouvelle* ; aspect moral du pays libéré après les premiers moments de cette conquête dans *La reine de Kazalar*. Autour de ces trois romans, plusieurs volumes de contes et de poèmes viennent nuancer et préciser les mêmes inspirations. Ce ne sont qu'espérances déçues, véhémentes protestations, désespoirs profonds. Mais, à mesure que Vazov s'aventure dans le passé, d'indulgents sourires naissent sur ses lèvres. Une fois seulement, il portera un jugement sévère sur les hommes qui vécurent avant 1876, le jour où il leur reprochera d'avoir, au moment suprême, sacrifié leur idéal aux intérêts immédiats ¹. Par ailleurs, cependant, l'atmosphère dans laquelle il fait revivre cette époque demeure sereine à la fois et toute entourée des regrets que font surgir en nous les souvenirs aimés.

Vazov est patriote d'instinct, comme tout Balkanique, contre le voisin qui empiète sur le vieux domaine de son peuple : contre le Turc, contre le Grec, contre le Roumain et même contre le frère de Serbie. Et son patriotisme a la ferveur libératrice de l'esprit garibaldien et aussi la confiance dans la race qu'affermir une idéologie russe, dont il ne perçoit pas d'abord le caractère plus moscovite que slavophile. Mais, si ses illusions sur la Russie ne doivent être ébranlées que vers la fin de sa vie, les débuts de la Bulgarie libérée, par contre, lui apportent dès l'abord plus de déceptions que de joies. La vie sociale, depuis 1878, ne le satisfait aucunement. Ce ne sont pas pourtant l'ordre préétabli dans l'État, ni l'esprit des lois qui provoquent sa méfiance et son amertume. Car, à regarder de près les faits, le contenu réel est infiniment variable dans les cadres vagues d'un régime social ou politique. Or, c'est ce contenu, c'est la substance que nous mettons dans ces cadres qui importe par-dessus tout pour Vazov. Les formules, si séduisantes qu'elles soient, le laissent insensible. Car,

¹ Voir ci-dessus pp. 138 et 111-112 ; voir également la deuxième partie de *Sous le joug*, *Œuvres*, t. XXIII, ch. xxviii-xxix, pp. 129-135 ; ch. xxxiii, pp. 148-150 ; ch. xxxv, pp. 153-159 ; la troisième partie, ch. i, pp. 169-171, et ch. xii-xiii, pp. 208-214.

en matière de bien-être social, ce n'est pas la découverte d'une formule ou d'un régime, mais la réalisation pratique qui vaut en fin de compte. Tant d'ingénieuses théories ont passé à côté de la vie sans l'améliorer !

Vazov est fortement attaché à la démocratie bulgare, créée immédiatement après 1878. Pour un peuple de paysans et d'artisans, où la proportion des petits bourgeois est restreinte, ce régime était assurément celui qui convenait le mieux à sa psychologie et à son genre de vie. Aussi la critique de l'écrivain va-t-elle à tout ce qui se fait à l'intérieur d'un système imposé par la nature même des choses. Elle constate un manque d'idéalisme et une absence du sentiment de responsabilité civique qui ne répondent pas aux grandes libertés octroyées par les nouvelles lois. Elle dénonce une extension effroyable des égoïsmes : le bien de l'individu est érigé en suprême commandement. Doganski de *Terre nouvelle*, le représentant des « hommes nouveaux », s'expliquera à cet égard avec un cynisme et une franchise qui désarment et laissent l'impression la plus pénible :

« Mais je n'ai pas seulement un traitement, j'en ai trois : le traitement de médecin militaire à l'hôpital, celui de médecin du district et les revenus de ma profession d'avocat ! Et puis, on trouve souvent des biens de Turcs à très bon marché.

— Tu pratiques donc le métier d'avocat ? Mais ce sont des choses incompatibles !

— Incompatibles, oui, mais je le fais ; et même, si je pouvais être nommé substitut épiscopal, je l'aurais accepté. Pourquoi ris-tu ? Je n'ai qu'un but dans la vie : gagner de l'argent... En effet, de l'argent. Écoutez bien ! Dix ans j'ai fait de la médecine, j'abî mais ma santé sur les livres, je disséquais des cadavres à la clinique, je m'empoisonnais de leur odeur infecte, je me privais de mille commodités et joies de la vie, je travaillais comme un forçat pour terminer mes études dans les privations et la misère, à l'étranger, loin de mon pays et des miens, avec un seul but : être utile à l'humanité, diras-tu ? — oui, mais c'est à moi que j'ai pensé tout d'abord. C'est pour moi que je suis devenu médecin, et non pas parce qu'il y aurait des malades dans le monde. Tu comprends ? La Bulgarie est libre maintenant. Pour moi cette liberté s'exprime dans la facilité de m'enrichir ; telle est aussi pour moi la valeur de la science. Sans cette condition il n'y a ni liberté, ni science. Tu t'étonnes de mes idées ? Tu as tort. Je ne parais étrange que parce que je confesse mes idées. Les autres les suivent tous sans rien dire et se donnent pour des patriotes, des serviteurs désintéressés de la société — des idéalistes. Ils mentent. Ils ne demandent qu'à gagner de l'argent et ils font bien ¹ ».

¹ Œuvres, t. XXIV, *passim* pp. 139-140.

Ainsi Vazov est quelque peu désabusé des espérances qu'il fondait sur l'avenir de son pays et sa déception durera pendant une assez longue période après la libération. Il est le type de l'homme formé avant 1876, et qui vit toujours dans le climat d'idéalisme de cette époque. Il aurait sans doute voulu, comme le père Iotso l'aveugle, sentir le souffle de la liberté qui pénétrait dans son pays sans en voir de ses yeux les ravages attristants : « Il était pourtant un homme, écrira-t-il, qui était mort à la veille de la guerre libératrice et qui était ensuite ressuscité, ou du moins avait pu éprouver, en présence de la Bulgarie libérée, l'étonnement d'un ressuscité, sans éprouver pourtant nos déceptions à nous autres vivants, qui voyons ¹... »

L'opposition entre les deux époques que l'Affranchissement sépare persiste longtemps chez Vazov. Son élan vers le mieux dont il rêve le conduit à un idéal dont les formes épousent souvent les expériences et les souvenirs de sa jeunesse. Une hiérarchie solide s'était formée, au cours d'une lente évolution, dans la société de son pays. Chacun, dans cet ordre social, avait sa place, ses privilèges et ses obligations, une morale qui bridait les intérêts personnels et maintenait un équilibre, l'équilibre nécessaire à un peuple avide de liberté et de progrès. Il va de soi que l'imagination de Vazov ne manquait pas d'apporter à ses souvenirs quelques retouches favorables. L'unique obstacle, semblait-il, qui se présentait alors, c'était l'oppression. Il suffisait de la supprimer pour réaliser le bonheur de tous. L'avenir, pourtant, réservait bien des surprises. Au lendemain de la guerre de 1877, tout l'ancien système se trouvait bouleversé. Le symbole vague d'une Bulgarie libre devient une réalité : des fonctionnaires, des impôts, des élections, une police, etc. Les énergies, jusqu'alors tendues vers le progrès et vers une vie meilleure visent des buts purement personnels. Un immense domaine s'ouvre, où les postes vacants n'attendent que des candidats, et l'on s'applique de son mieux à en tirer les plus grands profits. C'est une période de confusion. Il y a un reclassement des gens dans la société. Les plus habiles ne sont pas les derniers à se faire valoir. Les privilèges et les responsabilités glissent de main en main. Il se forme rapidement une bourgeoisie à qui revient la primauté dans l'État. Cette bourgeoisie, dont les débuts sont d'une extrême modestie, affiche souvent un extérieur prétentieux. Et Vazov, qui en connaît les origines, l'enfance et les premiers balbutiements, ne cesse de réagir contre elle. Ceux qui exercent des professions libérales — médecins, avocats et autres — aussi bien que les fonctionnaires de l'État, ne rêvent que de grandes fortunes, rapidement

¹ *Œuvres*, t. X, p. 95.

acquises. La famille, autrefois solide dans sa structure, se voit de plus en plus atteinte. Le snobisme s'installe en maître dans ces milieux. Et le contraste cependant, est désolant entre la vie de ces parasites du nouvel ordre de choses et l'existence du paysan.

Le paysan est misérable, ignorant, égoïste, incrédule, sauvage. N'est-ce pas notre faute de l'avoir laissé dans cet état lamentable ? C'est son relèvement moral et matériel qui devait être notre première tâche. Qui supporte les lourdes obligations qu'impose l'État nouveau, sinon ce paysan, lui qui a consenti les plus gros sacrifices pour notre liberté ? Cette injustice ravive sans cesse la désillusion qui persiste en Vazov.

Les divisions anciennes des intellectuels en fonction des partis, ces partis qu'on aurait dû supprimer aussitôt après la libération, se sont imposées par la suite à toute la nation, et elles en entravent singulièrement la vie. La politique devient dans l'État le problème capital, et le politicien est l'homme du premier plan. L'État, au reste, n'existe que grâce aux partis et ne sert le plus souvent qu'aux partis. D'aucuns y trouvent de brillantes carrières. Il en est même, parmi les paysans et les artisans, qui y voient un gagne-pain commode. L'État est devenu un immense asile qui héberge les partisans. Et c'est sous l'image du partisan qu'on peut reconnaître bon nombre de gens sans nulle prétention, utiles travailleurs et braves Bulgares, qui tous avaient rêvé avant 1876 d'une Bulgarie enfin libérée, rêve très vague et trop vague sans doute dans leur esprit, mais tout baigné de bonheur. La politique, après 1878, a commencé à devenir une psychose qui tend à corrompre la nation entière. La conscience de posséder un État libre, l'amour frémissant du pays s'effacent peu à peu ; les noms précieux d'État et de Bulgarie se vident de leur sens. Les volontés réunies en commun s'effritent sous la poussée des intérêts personnels. Or cet élan magnifique, qui pendant les jours d'esclavage avait emporté la nation, eût dû se prolonger. L'esprit de sacrifice qui avait animé le pays eût dû dans la Bulgarie libérée s'exprimer sous des formes encore plus belles qu'autrefois. Or, la réalité n'apporte à ces devoirs qu'un démenti cruel.

Tel est le schéma de la critique que Vazov adresse à la société de la Bulgarie nouvelle. C'est là, dans l'ensemble, une critique toute négative : le poète, au jour le jour, réagit avec vivacité contre les événements quotidiens, privés ou publics ; ses impressions sont celles de la vie prise sur le vif. Mais il ne tarde pas à revenir à la charge, sa protestation a presque toujours un envers : il proteste et veut tout aussitôt donner conseil, exciter à la vertu et à l'action. C'est la partie constructive de sa critique. Car Vazov, on l'a vu, assigne à

l'écrivain un rôle important dans la société ¹. Il est en cela de la même lignée que ses confrères bulgares des années 1860-1880 du siècle dernier, et son sens de la fonction sociale de l'écrivain l'apparente, bien entendu, aux romanciers et aux publicistes russes de cette même époque. L'homme de lettres de cette période était doublé d'un homme d'action. P. R. Slavéïkov, Rakovski, Karavélov, Botev, pour ne citer que les plus grands, n'ont souvent voulu être écrivains que dans la mesure où ils pouvaient agir sur la masse. Cette conception est celle de Vazov. « Le principe de *l'art pour l'art* n'est pas, en tout cas, le mien: Je pense, dira-t-il à Chichmanov, et je te l'ai souvent dit, que l'écrivain doit instruire. C'est sa mission sociale ². » Et encore : « Je sais que les œuvres à thèse ne vivent pas longtemps, mais quoi ? Il suffit que l'écrivain ait rempli sa mission primordiale ³. » Il importe aussi pour le poète bulgare d'être fils de son peuple et de son temps ⁴... »

C'est sur un vaste programme constructeur, dont les éléments sont disséminés, que se fondent les idées de Vazov. L'effort national doit tendre bien plus vers l'éducation morale que vers l'instruction qu'il reconnaît, d'ailleurs, pour une nécessité première. Les chiffres qui enregistrent la disparition rapide des illettrés peuvent éblouir les statisticiens : ils laissent sceptiques les moralistes. Toutes les classes de la nation doivent se pénétrer de l'esprit de tolérance et d'amour pour l'homme, de la notion du devoir envers la patrie. Il faut surtout empêcher que ce peuple composé de gens de condition modeste ne se différencie en classes sociales distantes les unes des autres. Autrefois il n'y avait que les mots « peuple » et « populaire », qui voulaient dire « nation » et « national », car la nation était le peuple, la masse. L'homme du peuple vient tout naturellement à ceux qui se sont élevés dans la société : il vient, le bras tendu, le regard franc, le sourire aux lèvres, leur donner une vigoureuse poignée de main. Nous devons lui répondre avec la même spontanéité et la même franchise. Et, avant de donner à ce geste une signification symbolique, il nous faut voir là une réalité vivante. La Bulgarie est une démocratie au sens originel du mot. Nous avons intérêt à revenir souvent aux bases solides de la nation et à nous retremper dans cette atmosphère faite de modestie, de travail et d'amour pour la chose publique, ces vertus les plus grandes de nos aïeux.

De fait, l'idée de nation s'incarne pour Vazov dans l'État. Toutes

¹ Voir ci-dessus, p. 109.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 174.

³ *Ibid.*, p. 104.

⁴ *Œuvres*, t. XXVIII, pp. 7-8.

les volontés plient devant la volonté suprême de l'État. C'est un État puissant que veut Vazov¹. Il faut qu'un régulateur impose sa cadence à la marche de toute la nation vers le progrès. Il faut une évolution qui s'éprouve et se corrige elle-même, plutôt que des innovations et des réformes révolutionnaires. Un État fort et éclairé peut coordonner les efforts communs vers des buts précis et mettre un frein aux appétits sans cesse en éveil. C'est l'État qui trace les chemins de fer, édifie des écoles, envoie les jeunes gens faire des études à l'étranger. L'État est partout. C'est lui qui peut faire le plus de bien en évitant le plus de mal. Et les attaques de ce fervent de l'État contre la politique sont naturellement d'autant plus violentes qu'il croit voir à la tête de cet immense organisme les hommes qui méritent le moins cet honneur.

Les problèmes intérieurs du pays sombrent d'emblée, et la patrie seule apparaît dans toute sa splendeur et sa pureté, aussitôt que le pays est menacé dans sa liberté et dans son existence. Les notions de liberté et de justice, dans les rapports entre peuples, n'ont plus pour Vazov qu'un sens conventionnel et protocolaire. La foi qu'avait le jeune homme de 1876 dans les paroles sacrées s'est évanouie. Le peuple bulgare en son entier avait son droit au soleil, et ceux qui l'avaient démembré à Berlin n'étaient pas sans le savoir. Seule, la Russie, à force de grands sacrifices, a fait œuvre de justice. Et la douleur de l'écrivain fidèle à cette tradition de gratitude sera d'autant plus grande de voir aux prises Bulgares et Russes pendant la grande guerre. Les Bulgares, estime-t-il, ne veulent, comme tous les autres peuples, qu'avoir leur petite maison à eux, cette demeure pleine de charme qu'ils appellent la Bulgarie, et tous ceux-là doivent y trouver place qui nous implorent de les prendre avec nous. Les guerres que la Bulgarie a menées depuis 1885 sont toutes, selon Vazov, des croisades pour le triomphe d'une cause sainte. Les hommes d'État bulgares avaient en face d'eux des tâches nombreuses et difficiles : ils ont pu à maintes reprises en être troublés, hésiter. Mais, pour la nation, le but à atteindre, était unique, et elle a justifié par sa vaillance la grandeur de ce but. Toutes distinctions de parti, de couleur, de classe et d'âge ont été emportées par le souffle puissant qui a rendu le peuple à sa nudité première. Pessimisme sur le plan social et optimisme sur le plan national : ce sont là chez Vazov, deux attitudes, qui s'apparentent en réalité d'autant plus qu'elles paraissent distinctes. Au fond, on y trouve les

¹ Voir plus particulièrement le discours que Vazov, en qualité de ministre, fit au *Sobranie* le 13 décembre 1897, Дневници (стенографически) на деветото обикновено народно събрание, втора редовна сессия, т. III, София 1898, pp. 361-365.

mêmes aspirations vers une vie meilleure, vers la justice et vers la liberté.

Pendant les dernières années de sa vie, Vazov était porté à faire certaines concessions à l'impatiente intransigeance de sa jeunesse et de son idéalisme ¹. « Tu cherches la perfection, allait-il dire par la bouche d'une vieille femme, mais on ne la trouve que dans les livres. Dans le monde, mal et bien vont de front ² ». D'autre part, les guerres avaient contribué à resserrer les liens spirituels entre le poète et le peuple entier. Cet écrivain était devenu comme un père qui ne manque pas une occasion de réprimander ses enfants, mais aussi de leur faire les plus grands éloges. Le public, épris, avait pour lui plus que l'admiration qu'inspire un grand écrivain, et la joie de l'écrivain était bien au-dessus de la banale satisfaction de se voir fêté. Durant ses années d'épreuve, par trois fois, Vazov n'avait-il pas vu s'opérer cette unanimité des opinions, cette unité des forces qui lui semblait faire défaut chez son peuple ? La vie intérieure du pays bénéficiait, par ailleurs, d'une accalmie annonciatrice d'une tradition qui se préparait dans la Bulgarie nouvelle. Les progrès réalisés au jour le jour, pendant une quarantaine d'années, étaient considérables, et ils n'échappaient guère à la vigilance du patriote. Dès 1895, dans le discours qu'il avait prononcé lors de son premier jubilé, ce patriote disait : « Plus j'avance en âge, plus je deviens optimiste. Ces générations, je les vois pousser, s'approcher de moi, avec de nouvelles aspirations peut-être, mais toujours aussi avec la flamme de jadis ³. »

Malgré quelques douloureuses expériences, Vazov vécut ses dernières années plein d'une ferme confiance dans les destinées de son pays.

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 227.

² *Œuvres*, t. XXVII, p. 8.

³ Voir le *Recueil jubilaire* de 1895, pp. 34-35.

CHAPITRE XI.

L'ÉCRIVAIN.

Il y a, pour Vazov, entre la beauté naturelle et celle que produit l'artiste, le même rapport qu'entre le modèle parfait et une copie imparfaite. La poésie, qui contient le beau, le bien et l'utile, pénètre la nature et les hommes comme un souffle régénérateur. La poésie est le symbole d'une vie supérieure, de la santé, de la perfection morale ¹. Le poète, être d'essence infiniment délicate, est, pour emprunter l'antique image, comme Vazov le fait souvent, une lyre exprimant en langage humain, et partant d'une façon imparfaite, les vagues divines et insaisissables de la poésie. C'est ainsi que, s'abandonnant avec une complaisance particulière à ces idées d'inspiration romantique, Vazov s'est abstenu d'aborder en termes exprès les problèmes qui furent les préoccupations maîtresses de sa vie : ceux de l'art et de la poésie. Les appréciations générales et évasives qu'il a données de ses œuvres nous inclineraient à conclure que la recherche de la beauté est chez lui l'effet d'un mouvement spontané dont il ne semble pas avoir eu pleine conscience ². Mais, si son art poétique est vague, l'œuvre est là qui s'offre à l'analyse.

La définition bien connue de Théophile Gautier conviendrait parfaitement à notre écrivain. Il est vraiment un homme pour qui le monde extérieur existe. Choses et êtres éveillent en lui des impressions pleines de jeunesse et de fraîcheur. C'est un perpétuel jaillissement de sensations auquel il se prête avec joie. Mais de quelle nature sont ces sensations, et comment les exprime-t-il ? C'est là, sans doute, le propre de son art. Vazov perçoit le monde tel quel, et l'expression qu'il en donnera tendra à être adéquate à la réalité, sans plus. Son imagination pourra combiner les diverses péripéties d'une histoire ou les éclairer d'une lumière éblouissante ; elle ne fera,

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 143-144, 152.

² Voir *ibid.*, pp. 188, 191, 199, 200, 205, 206, 208, 209, 210, 220, 224, 225, 227, 234, 244.

pourtant, que retenir fidèlement les impressions reçues d'un objet ou d'un être. Elle ne fera surgir, ni au moment de la perception, ni à sa suite, aucun rapprochement, aucune comparaison qui renouvelle cette perception. De même, ses sens n'empièteront que rarement l'un sur l'autre. Aussi les images sont-elles relativement rares chez lui, sauf, bien entendu, celles qui sont devenues des lieux communs. L'image neuve ne s'offre pas à lui spontanément, et, là où nous la trouvons, elle est visiblement l'effet d'une recherche dont on sent parfois l'effort. Nous avons saisi, dès ses premiers essais, dans les vers traduits de Parny, une tendance à abolir l'image en la réduisant à la réalité telle que ses sens la perçoivent. Choses et êtres semblent se refléter en lui en leur exacte authenticité. Les vibrations que le monde extérieur fournit à sa sensibilité n'ont guère la vertu d'attirer les scintillements vagabonds de son imagination, d'amener des rencontres surprenantes ni nouvelles. Ses images rayonnent presque toujours autour des mêmes thèmes : le feu, l'orage, le cours rapide de l'eau, l'océan, le ciel, etc. Ses comparaisons ou ses métaphores débordent l'image proprement dite : elles s'étalent en tableaux qu'il brosse avec simplicité. Prenons au hasard cette vision que le Vésuve lui inspira probablement un soir qu'il était en barque avec une Italienne, échangeant des baisers passionnés ; l'image d'un géant vêtu d'une armure de lave et obscurcissant le ciel de son souffle se substituera au volcan :

Dans sa noire cuirasse de lave,
Solitaire, au-dessus de la mer azurée,
Courroucé, le Vésuve se dresse, sombre géant,
Et de son souffle épais obscurcit le ciel ¹.

Vazov ne peut condenser ses visions dans des images. Il lui faut un tableau qui se développe, prend les proportions d'un poème entier et symbolise un état d'âme.

Nous revenons ainsi à notre formule initiale : l'homme voit avec exactitude la réalité, l'écrivain transpose fidèlement sa perception. D'où il suit que cet écrivain s'exprime plutôt par tableaux que par images. Et c'est le mot propre, animé par l'émotion, qui aura chez lui la force expressive : chaque fois qu'il l'emploiera tout seul, en dehors des artifices de la rhétorique, il atteindra cette vigoureuse

1

Във своята черна ризница отъ лава,
Сърдитъ край синьото море, единъ,
Стърчи Везувий — мраченъ изполинъ,
И съ гжстѣкъ дѣхъ небето замѣглява.

Везувий, *Œuvres*, t. II, p. 129.

simplicité dont il a emporté le secret. Car ses images visuelles, olfactives, tactiles, gustatives ou auditives manquent souvent de couleur, de vivacité, surtout de nouveauté. Elles n'apportent que de maigres ressources à son style. C'est dans sa sensibilité qu'il faut chercher le mouvement et la grâce mélodieuse de sa poésie, ainsi que le charme incomparable de sa prose. L'étude de sa poésie et de sa prose finit par porter entièrement sur ce robuste tempérament où un habile musicien et un merveilleux conteur puisent à la fois leur énergie.

L'épithète, à quelques exceptions près, n'est pas, chez Vazov, une trouvaille. Elle n'est souvent qu'un outil qui remplit une fonction médiocrement significative. Elle n'est ordinairement pas de nature à éveiller des aspects inattendus, à exciter la surprise. Elle s'incorpore docilement dans les habitudes de la langue parlée et devient aisément une sorte de cliché.

L'art de cet écrivain, ramené à ses éléments, est en fonction d'une manière de percevoir, de sentir le monde extérieur plutôt que d'une technique du style plus ou moins riche. En fait de technique, il faut reconnaître, hélas, que Vazov ne néglige rien de la rhétorique courante. Il croit voir en elle des ressources propres à servir son art, alors qu'en fait elles lui enlèvent quelque peu de sa fraîcheur. Il s'applique parfois, nous l'avons vu, à rechercher l'image à laquelle, pourtant, sa nature est rebelle, et tout son effort n'aboutira qu'à un petit nombre d'images ; il sera plus heureux dans l'invention des épithètes, et l'on en trouvera plus d'une qui pointe dans son œuvre avec suavité et grâce, en particulier dans bien des pages de prose, telles les charmantes *Silhouettes japonaises*, ainsi que dans les recueils *Italie*, *Chansons du pèlerin*, *Sous notre ciel*, *J'ai senti le lilas*¹. Il faut noter au passage que ces trouvailles se rencontrent généralement dans des œuvres d'une inspiration calme et recueillie qui lui a laissé le loisir de la recherche, œuvres écrites pour la plupart dans les vingt dernières années de sa vie. Mais, si nous ouvrons les recueils de guerre qui se placent entre ceux que nous avons cités, nous serons débordés par l'abondance des clichés.

La genèse des œuvres de Vazov nous est mal connue. Il n'en est aucune dont nous soyons à même de retracer les phases successives, de comparer les diverses rédactions, de retirer tout ce que des états successifs nous enseigneraient sur son art, sa pensée, sa psychologie. Certains ont parlé du travail acharné que Vazov met-

¹ Voir Японски силуети, *Œuvres* t. XII, pp. 62-68. Lire à ce sujet la belle étude de Vladimir Vasilev : Японски силуети, Мисъл, Литературен сборник, t. II, 1910, pp. 142-151. Sur *Italie*, *Chanson du pèlerin*, *Sous notre ciel*, *J'ai senti le lilas*, voir ci-dessus, pp. 107-108, 158-161, 179-181.

taît à écrire ses œuvres, des tourments qu'il infligeait aux imprimeurs ; d'autres, au contraire, se sont plu à mettre en relief sa facilité. Pourtant, à bien regarder, toutes preuves à cet égard nous font défaut dans un sens comme dans l'autre. Les variantes qu'accusent les éditions successives, par rapport à l'édition princeps, se bornent dans bien des cas à la suppression de passages ou de strophes entières ; les retouches de détail sont d'une valeur inégale, souvent de peu d'intérêt¹. Au fond, ce que nous connaissons le mieux de l'histoire de ses œuvres, c'est leur point de départ. Toutes, elles ont une source dans le présent ou dans le passé de sa vie. Nous sommes suffisamment armés pour reconnaître dans sa création poétique les contours de la vérité².

Ce sont tantôt une méditation, tantôt un souvenir ou des sentiments saisis sur le vif que Vazov transpose dans ses poèmes. Ce sont des états d'âme fugitifs, notés à diverses époques de sa vie et exploités d'une manière légère. Nombre de ses thèmes reviennent sous des aspects qui comportent des nuances. Que ce soit la femme, elle est à tour de rôle l'ange adoré, source de bonheur, l'être volage, la traîtresse rusée ou la douce compagne de la fin de sa vie³. Mais sous ces traits si différents, nous reconnaissons aisément telle ou telle figure féminine qui a passé dans sa vie. Le thème de la nature offre la même diversité d'aspects : un jour mère qui régénère son âme obnubilée et lui offre un trésor d'affection, elle nous apparaîtra une autre fois dame altière, froide, insensible, d'une beauté qui charme, mais ne satisfait pas chez le poète son besoin inné de tendresse⁴. Il n'est qu'un thème, dans toute l'œuvre, qui présente une harmonie constante et parfaite : le thème de la patrie. Cette patrie, sous le joug d'abord, puis libérée, Vazov l'a aimée depuis son adolescence jusqu'au dernier jour de sa vie avec la même ferveur de néophyte. L'harmonie parfaite, ici, se trouve peut-être moins dans la figuration poétique que dans l'âme même de l'écrivain. Chercher l'unité ou l'évolution dans les thèmes de Vazov, c'est chercher une stylisation à laquelle le poète lui-même ne paraît pas avoir pensé. Ses

¹ Voir à ce sujet deux articles très instructifs de R. Tcholakov : *Вазовиѣ стихотворения отъ 1889 год.*, Българска мисълъ, IV, 1929, fasc. 6, pp. 420-245 et : *Текстови разлики въ « Де е България »* *ibid.*, X, 1935, fasc. 3, pp. 195-197.

² Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 187-251.

³ Voir ci-dessus pp. 35-39, 89, 106-108, 120, 179-181. Voir également *Въ царството на самодивитѣ*, *Œuvres*, t. IV, pp. 128-132.

⁴ Nombreux sont les poèmes inspirés à Vazov par la nature. La liste en serait trop longue. Il suffit de se rapporter aux poèmes suivants qui illustrent si bien notre pensée : *При Риялския Мънастиръ*, *Œuvres*, t. II, pp. 179-180 ; *Пакъ изъ тебе ходя*, *ibid.*, pp. 6-7 ; *Когато ида въ Балкана*, *ibid.*, p. 19 ; *Майски видъ*, *ibid.*, pp. 15-16 ; *Родопитѣ*, *ibid.*, pp. 28-31 et *Къмъ природата*, *ibid.*, pp. 8-11.

poèmes, à dire vrai, ne présentent de variantes que celles d'un fonds d'idées et de sentiments dont nous avons essayé, en lui ôtant sa parure, de tracer les linéaments dans le chapitre précédent.

Pour écrire ses vers, Vazov attend l'inspiration. Docile au conseil de La Fontaine, il ne force pas son talent ¹. L'inspiration, chez lui, s'annonce généralement fébrile ². C'est une excitation qui l'assujettit pendant des intervalles irréguliers et imprévisibles ³. C'est alors qu'il parvient à écrire avec promptitude quelques poèmes, souvent même tout un recueil ⁴. Surviennent des jours calmes, des mois et parfois des années entières ⁵. Vazov est plongé dans l'inquiétude car il croit tarie en lui la source de poésie ⁶. Et c'est ordinairement pendant ces périodes stériles en fait de vers qu'il écrit sa prose et son théâtre ⁷.

Vazov commence à écrire ses poèmes, guidé par une musique intérieure qui se règle sur un mètre que les dieux lui ont donné, selon le mot de Valéry ⁸. En même temps, son état d'âme se précise en une idée souvent très claire ou en un sentiment qui sera développé tout le long du poème. Comment de cette musique intérieure et de cet état d'âme aisé à définir parviendra-t-il au poème achevé ? Nous ne le savons guère. La rapidité avec laquelle il a fait paraître certains recueils, comme ceux qui se sont succédé pendant les périodes de guerre, en 1885 et de 1912 à 1918, nous indique une facilité extrême. Rappelons-nous le portrait donné par Chichmanov : un homme nerveux, le visage et les yeux en feu, émergeant d'un tas de papiers, ayant passé de longues heures à sa table de travail. Tel, sans doute, était Vazov dans les moments d'inspiration où sont nés ses poèmes les plus pathétiques ⁹.

Le poète met souvent de la hâte à matérialiser son inspiration, à épuiser son sujet. C'est alors peut-être que des noms, des épithètes, des images passablement médiocres viennent remplir la mesure d'un vers ou s'installent même dans un vers entier pour compléter la

¹ Voir La Fontaine, *Fables*, livre IV, fable V : *L'âne et le chien*.

² Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 117.

³ Voir *ibid.*, pp. 109 et 113.

⁴ Voir *ibid.*, pp. 131, 195, 208, 235.

⁵ Voir *ibid.*, pp. 117, 124, 126, 153, 154.

⁶ Voir *ibid.*, pp. 97, 98.

⁷ Voir *ibid.*, pp. 82, 118-119.

⁸ « Les dieux, gracieusement, nous donnent pour rien tel premier vers ; mais c'est à nous de façonner le second qui doit consonner avec l'autre et ne pas être indigne de son aîné surnaturel », cité dans Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, Flammarion (Paris, 1926), p. 245. Voir à ce sujet les aveux de Vazov chez Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 145, 209.

⁹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 348.

strophe. Ce procédé est surtout fréquent dans les vers à rythmes rapides. Une inspiration paisible s'extériorise d'une façon plus parfaite : là, Vazov est à l'abri de l'expression banale et du remplissage que dénotent malheureusement nombre de ses poèmes et qui déconcertent chez un grand poète.

La nature de l'émotion détermine chez Vazov le jeu des rythmes, en même temps que la perfection et l'abondance de l'expression verbale. Une colère ou une exaltation amènent en désordre une cascade de paroles écumantes, comme au contraire le souvenir d'un lointain bonheur appellera quelques vers tendrement rythmés d'une exquise sobriété. Cueillons quelques vers au passage. Ainsi, dans *Rakovski*, toute l'inquiétude, toute l'énergie, toutes les contradictions de cette curieuse figure de notre renaissance sont rendues d'une façon admirable par le mouvement du rythme rapide, saccadé, animé par un souffle haletant :

Мечтателъ безуменъ, образъ невъзможенъ,
На тъмна епоха синъ бодъръ, тревоженъ,
Раковски, ти дрѣмешъ подъ бурена гжстъ,
Изъ който поглежда полусчупенъ кръстъ.
Спи, дрѣми, почивай, ти, който не спѣше,
Ти кой бѣше вихъръ, котелъ що кипѣше
Надъ нѣкакъ злобенъ, стихиянъ огнь.
Спи! Кой ще разбужда вѣчния ти сънь?

Природата вѣща бѣше се сбъркала:
Тя отъ тебъ да стори гений бѣ искала,
Затова въ глава ти като въ една пещъ
Фърли толкося пламъкъ и възторгъ горещъ,
Но другъ таенъ демонъ се намѣси тамо
Ти стана създание отъ крайности само
Елементъ отъ страсти, отъ злъчка и мощъ,
Душа пълна съ буря, съ блѣсъкъ и съ нощъ
Твоята вражда бѣше вражда сатанинска,
Твоята любовъ бѣше любовъ исполинска,
Любовъ безъ съмнѣние, безъ свѣсть, безъ прѣдѣлъ,
Що, катъ кръстъ огроменъ, ти бѣше понелъ.
Твоятъ символъ бѣше: смъртъ или свобода,
Съньтъ ти — Балкана, кумирътъ — народа.
Народа съ безчестье и съ кърви облянъ.
Твоятъ животъ цѣлий бѣше единъ блянъ! ¹

¹ Rêveur insensé, image paradoxale,
Fils énergique et inquiet d'une époque obscure,
Rakovski, tu sommeilles sous l'épaisse broussaille,
D'où pointe une croix à demi brisée.
Dors, sommeille, repose, toi qui ne dormais pas,
Toi qui étais l'ouragan, la chaudière qui bouillonne,

La lecture de ce poème fait penser à un panneau primitif brossé de quelques touches larges et vigoureuses. *Levski*, dont le mouvement rythmique est inspiré par Victor Hugo, donne, sauf quelques moments d'accalmie, la même impression de mobilité, de ballottement sans issue, d'énergie qui s'insurge ¹. *L'épopée des oubliés* abonde en exemples de ce genre. Le développement verbal dont on trouve de copieux exemples dans l'œuvre de Vazov, bien qu'il soit inspiré de Victor Hugo, traduit heureusement les crispations d'une sensibilité facile à exciter. C'est pour Vazov, à de certains moments de sa vie, une nécessité intérieure, plus qu'une affaire de goût, plus qu'un précepte de son art poétique.

D'autre part le poète sait trouver aussi tel mouvement majestueux et lent qui s'harmonise avec son sujet, ainsi celui de ces vers de quatorze syllabes que nous lisons dans le poème *A la nature*, poème puissant, mais d'une richesse verbale, il est vrai, un peu stérile :

Поклонъ на тебъ, природо, създание необятно, ²
 На твоя сводъ лазуренъ, на твойто слънце златно,
 На твойта вѣчна младостъ и вѣчна красота,
 На всичко що е въ тебе божествено и тайно,
 Невидимо катъ Бога, велико и безкрайно
 И равно съ вѣчността.

На всичко що те пълни и движи и вълнува,
 Що пѣй, що шушне страстно, въздиша иль празнува —

Sur un feu infernal, indomptable.
 Dors ! Qui troublerait ton éternel sommeil ?

La sage nature s'était trompée
 Lorsque, voulant faire de toi un génie,
 Elle avait, comme dans un four, mis dans ton cerveau
 Tant de flamme, tant d'enthousiasme ardent.
 Mais un démon mystérieux s'en mêla :
 Tu devins un être fait tout de contrastes,
 Élément de passions, de bile et de puissance,
 Âme pleine de tempêtes, d'éclat et de nuit.
 Ta haine était une haine satanique
 Ton amour, un amour titanesque
 Amour exempt de doutes, absurde, sans limites,
 Que tu portais comme une immense croix.
 Ta devise était : la mort ou la liberté,
 Ton sommeil — le Balkan, ton idole — le peuple,
 Le peuple baigné dans le sang et dans l'opprobre.
 Toute ta vie ne fut qu'un long rêve !

Œuvres, t. I, pp. 194-195.

¹ Voir Левски, *ibid.*, pp. 169-174.

Отъ дѣха на зефира до буйний аквилонъ,
 Отъ бѣлото кокиче — дете на снѣговетъ,
 До бора исполински — врѣстникъ на вѣнчетъ —
 Поклонъ сега, поклонъ. ¹

C'est l'immensité de la nature que veut exprimer le poète. Il est envahi par une extase infinie qui se traduira en vers par des vagues de ravissement : sentiment qui ne se satisfait pas et ne s'assoupira pas en une contemplation. L'analyse, ici, s'étire en douze vers, et elle se poursuivra tout au long du poème. Sauf deux ou trois images, on doit convenir que c'est là une bien banale et fastidieuse énumération. Mais quelle puissance magique du rythme ! Comme tous ces mots, s'accumulant dans un ordre peu calculé, s'animent, se colorent, parlent un langage merveilleux. Jamais, avant Vazov, les lecteurs bulgares n'avaient entendu ces longs vers résonner d'accords si pleins, si neufs.

Dans *La langue bulgare*, l'implacable amertume qui renforce l'orgueil du poète raidit ses vers et les fait sonner d'une musique franche :

Езикъ свещенъ на моитѣ дѣди,
 Езикъ на мжки, стонове вѣковни,
 Езикъ на тая, дето ни роди
 За радость не — за ядове отровни ².

Quatre vers lui suffisent pour frapper vigoureusement l'esprit du lecteur et pour faire vibrer ses fibres les plus intimes. L'allure ferme du rythme est soutenue par les sonorités claires des voyelles :

¹ Je me prosterne devant toi, ô nature, création sans bornes,
 Devant ta voûte azurée et ton soleil d'or,
 Devant ton éternelle jeunesse et ton éternelle beauté,
 Devant tout ce qu'il y a en toi de divin et de mystérieux,
 Invisible comme Dieu, grand et infini
 Et qui égale l'éternité.

Devant tout ce qui te remplit, t'agite et t'émeut,
 Devant tout ce qui chante, murmure passionnément, soupire ou exalte,
 Du souffle du zéphyr jusqu'au furieux aquilon,
 De la blanche fleur — fille des neiges
 Jusqu'au pin géant — contemporain des siècles,
 Je me tiens longuement prosterné.

Œuvres, t. II, p. 8.

² O langue sacrée de mes pères,
 Langue de tourments, de gémissements séculaires,
 Langue de celle qui nous donna la vie,
 Non pas pour la joie, mais pour des tortures empoisonnées.

Ibid., p. 47.

Охъ, азъ ще те обриша отъ калъта
 И въ твоя чистий блѣскъ ще те покажа,
 И съ удара на твойта красота
 Азъ хулиницитѣ твои ще накажа. ¹

Avec quel bonheur gronde dans ces vers l'orgueil du vainqueur alimenté par sa colère ! La voyelle *a*, qui revient 18 fois en quatre vers, et qui figure par trois fois dans le dernier mot, est d'une force expressive incomparable. On doit reconnaître dans cette strophe comme dans tout le poème quelques-uns des vers les plus virils qui aient été écrits en bulgare, et il convient d'ajouter que, parmi ces derniers, la part la plus grande, sinon la part exclusive, revient à Vazov, entre tous les poètes de son pays.

Citons encore, dans une note toute différente, ces vers que berce tendrement une molle tristesse :

Ронягъ се въ златната есенъ
 Листъ подиръ листъ отъ дървата,
 Рони се пѣсенъ следъ пѣсенъ
 И на пѣвецъ изъ душата.

Ронягъ се днитѣ ми блѣдни:
 Всѣкой день: «Сбогомъ» на радость
 Нѣкаква, иль на последни
 Блѣнове, сѣнки отъ младость.

Въ тиха скръбъ гледамъ къмъ заникъ,
 Гледамъ какъ слънце ще зайде....
 Скоро и ази, тукъ странникъ,
 Негли ще чуя зовъ: «Хайде!» ².

- ¹ Oh, je te laverai de ces souillures
 Et je te présenterai dans ton éblouissante pureté,
 Et du seul éclat de ta beauté
 Je souffletterai tes calomnieux.

Œuvres, p. 48.

- ² Dans l'automne doré, une à une,
 S'envolent les feuilles des arbres,
 Une à une aussi s'envolent les chansons
 De l'âme du poète.

Mes jours incolores s'envolent :
 Chaque jour je dis adieu à une joie
 Ou aux derniers
 Rêves, ombres de jeunesse.

Dans une douce mélancolie je contemple le couchant,
 Je contemple le soleil à son déclin...
 Et bientôt à mon tour, étranger dans ces lieux,
 J'entendrai peut-être le suprême appel : « Allons, viens ! »

Œuvres, t. XXVIII, p. 155.

Un seul instant les enjambements des 7^e et 8^e vers nous font sentir la perte douloureuse que le poète a subie. Et le rythme reprend sa cadence mélancolique et résignée pour aboutir au poignant « allons, viens ! » du dernier vers.

Nous n'avons qu'effleuré le problème de la valeur expressive du rythme dans la poésie de Vazov : l'étude en nécessiterait, certes, à elle seule tout un livre. Il va de soi que, pour un poète chez qui les images évocatrices sont rares, la musique du vers et le rythme qui anime les mots sont les éléments essentiels de sa poésie. Les meilleurs poèmes de Vazov, et il suffira de se reporter à ceux dont nous avons parlé, nous laissent saisir l'heureuse harmonie qui règne entre le sens et le rythme. Ils offrent cette beauté sans parure et sans fard qui a tant de charme. Mais cette harmonie, il est vrai, est absente de beaucoup de poèmes. Il ne reste alors à ceux-ci que le ton oratoire, qui fatigue, et la rhétorique, qui ennuie. C'est alors aussi que nous sommes accablés par la régularité et la symétrie impeccables des mètres dans ces séries de vers qui finissent par engendrer la monotonie : le rythme s'absorbe dans le mètre. Vazov a essayé des vers de tout mètre : depuis les vers sautillants de quatre syllabes jusqu'aux vers graves et majestueux de quatorze syllabes. Ils ont tous en commun la même vertu : une mélodie nette ; ils chantent merveilleusement. Le poète lui-même en avait le sentiment : « Je chantais mes vers avant de les écrire », confiait-il à M^{me} Evgénia Mars ¹. Il excelle à enclorre dans ses vers une phrase musicale qui correspond à une proposition. L'enjambement se trouve ainsi réduit à un rôle secondaire. Vazov ne l'a employé d'une façon suivie qu'à deux ou trois reprises : dans l'*Épopée des oubliés*, dans *Légendes du Tsarévets* et dans son dernier recueil, *J'ai senti le lilas* ².

Bien qu'il semble avoir eu conscience de l'effet que le changement de mètre peut produire dans un poème, Vazov n'introduit que rarement dans une pièce des vers d'une autre longueur que celle qu'il a adoptée d'abord. Certains poèmes donnent, au premier coup d'œil, l'illusion d'être écrits en vers de longueur différente ; mais on s'aperçoit vite qu'il n'y a là qu'un artifice typographique. Quant à la rime, elle est souvent réduite à l'assonance ³. Il arrive trop souvent au poète d'imposer un accent anormal au mot, ou d'en transcrire d'une

¹ Mot rapporté par M^{me} Evgénia Mars dans une charmante entrevue qu'elle a bien voulu nous accorder en septembre 1935.

² Voir ci-dessus, pp. 91-97, 172, 179-181.

³ Sur la rime chez Vazov, voir Д-ръ Стефанъ Младеновъ, Къмъ вокализма на новобългарския книжовенъ езикъ съ огледъ на римитѣ у най-виндгѣ поети, *Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté historico-philologique*, XXX, София, 1934, pp. 27-31 et 42.

façon incorrecte la syllabe finale pour obtenir une rime, artificielle sans doute, mais dans la majorité des cas riche, sinon rare. La rime n'est pas, à vrai dire, dans les vers de Vazov, le bijou brillant qui attire l'amateur passionné, mais elle sert admirablement la musique des vers et forme un tout harmonieux avec l'ensemble.

*
* *

La prose de Vazov est d'un grand conteur. Critiques et lecteurs, en Bulgarie, ont toujours été frappés par la légèreté, l'aisance, la simplicité prenante de sa phrase. Nous imaginons aisément l'écrivain à l'œuvre : conteur animé par sa verve, pétillant de saillies spirituelles, tout au plaisir de nous raconter son histoire. Une entrée en matière rapide, et dont même il se passe souvent, à peine quelques mots — et l'atmosphère est créée.

La langue est simple, claire, car l'écrivain se préoccupe surtout de ce qu'il veut raconter, et non pas de la manière dont il le raconte. Son style laisse deviner les inflexions de sa voix, le feu de son regard ; on entend parfois les éclats de son rire robuste. Il n'oubliera à aucun moment son lecteur. Et tous les effets qu'il tentera seront en raison de l'impression qu'il veut produire sur ce lecteur. Il lui fera grâce de longues descriptions, de fastidieuses réflexions, de tout ce qui, en somme, pourrait le fatiguer. Cet auteur ne met guère de distance entre son style et lui-même. Il communique à ses œuvres les frissons de son esprit mobile : rêveur aux tristesses romantiques, ou bien fin observateur, il est toujours là, ce conteur, menant son récit avec une souple et ondoyante maîtrise. Sa méthode de composition sera bien aussi celle d'un conteur. Ses récits sont d'une admirable facture, mais la construction des grandes œuvres est fragile. Il raconte ; il ne compose pas. Il n'exécute pas séparément chacune des parties d'un ensemble pour ensuite les organiser en un tout, les cimenter par d'adroites transitions. Un portrait ou un paysage par exemple ne sont souvent pour lui que morceaux de bravoure qui viennent suspendre le cours de son récit, plutôt que nécessités profondes de son art. Aussi bien ses portraits et ses paysages, qu'ils soient fouillés ou rapidement esquissés, sont, à quelques exceptions près, ternes et uniformes ; en tout cas, ils ne se gravent pas dans l'esprit du lecteur. Reprend-il le récit, son style est fait de frissons et épouse les vibrations de la réalité qu'il reflète. Mais ce n'est pas un style d'artiste du verbe à proprement parler. S'il arrive à Vazov d'atteindre certains effets, lorsqu'en revanche il se trouve dépourvu de l'inspiration à laquelle il doit toute son aisance, il ne manque guère d'être froid, descriptif, ou bien senti-

mental. En vérité Vazov cherche la vie, et cette vie, on ne la retrouve dans ses œuvres qu'à travers une prose ordinairement simple, mais limpide, précise, directe, ayant de la vigueur nerveuse et de la spontanéité. Ce sont ordinairement les épisodes les plus évocateurs ou les plus émouvants de son existence qui lui dictent ses meilleures pages. Un épisode de vie médiocre ne lui inspire que des pages ternes. Le mouvement de la réalité, chez lui, détermine le mouvement de la phrase. Le sujet lui donne le ton et la couleur du style, et ce sujet reçoit de lui la grâce naturelle et l'émotion humaine. Il suffit d'aborder une page souvent prise au hasard pour avoir une sensation nette de ce style. Ce qui, en deux mots, caractérise sa prose, comme d'ailleurs ses vers, ce n'est pas la richesse des procédés techniques : ce sont l'inspiration qui les anime et le mouvement qui les fait vivre.

Conteur merveilleux toutes les fois qu'il s'abandonne à son inspiration, écrivain facile et brillant, mais peu heureux lorsqu'il s'écarte de sa manière personnelle, c'est là une formule sommaire, sans doute, mais qui s'impose quand on veut définir le prosateur.

Et pourtant ce jugement général comporte des réserves et des compléments. On ne saurait nier que, outre son théâtre, le roman historique de *Svetoslav Terter* et dans une certaine mesure la nouvelle d'*Ivan Alexandre* laissent apparaître un souci de construction et de style où l'artiste s'affirme ¹. On ne saurait non plus perdre de vue sa prose comique que colorent une ironie souriante et une gaîté de bon aloi. Vazov y déforme à plaisir les êtres et les choses, et cette déformation ne manque pas de faire la joie de son public. Descriptions et portraits, si effacés ailleurs, prennent ici du relief. Telle cette description qui serait banale, si on la transposait sur un ton sérieux :

« C'était un beau jour de mai (ainsi commencent les romans). Le soleil, gai et rayonnant comme la face d'un député fraîchement élu, était déjà haut dans le ciel et versait ses rayons dorés sur les champs et les forêts, sur les oiseaux qui chantaient, sur les hommes qui pensaient. Je dis « qui pensaient », car à ce moment Daki pensait. Il s'était assis à la turque sur le sofa de la cour, un pied nu, la tête découverte, etc. ². »

Souvent nous surprendrons Vazov à ciseler ou à buriner ses portraits, mais l'artiste interrompra son travail à chaque coup de burin pour se livrer, comme une provinciale bavarde, à des remarques

¹ Voir Светославъ Тертеръ, *Œuvres* XIV, et Иванъ Александъръ, *ibid.*, t. XIII, pp. 99-189.

² *Œuvres*, t. VII, p. 13.

d'une narquoise ironie. Cette notation rapide des traits typiques, alternant avec des commentaires puisés dans la vie des personnages, illumine d'un comique charmant le portrait que voici :

Daki avait un ami fidèle. On l'appelait le père Ivan. On l'appelait aussi Tête-de-chien. Mais, puisque ce remarquable personnage jouera dans mon récit un rôle de première importance, je dois en indiquer les traits saillants. L'ami de Daki, bien qu'on l'appelât « père », était jeune encore : il n'avait que trente-trois ans. La tradition rapporte qu'il avait été le premier dans cette ville à laisser pousser sa barbe, et c'est depuis lors que tous les habitants, jeunes et vieux, avaient commencé à l'appeler « père ». Sa popularité et son sobriquet se répandirent vite dans tout le district, et on ne le connaissait plus que sous le nom de « père Ivan », au plus grand désespoir de sa tendre épouse. Son véritable nom, M. Ivan Aspaziévitch Dormidolski n'était connu que de lui seul. La barbe du père Ivan, responsable de cette rapide popularité, couvrait tout son visage sauf les sourcils, les yeux et le nez, qui était énorme. Sa bouche était cachée par les moustaches, qui se trouvaient tout à fait confondues avec la barbe. Sur ses joues poussait toute une forêt de poils où n'avaient jamais pénétré ni les rayons du soleil, ni les dents du peigne. Mon Dieu, quelle barbe ! Longue, touffue, feutrée, impénétrable, elle rendait son visage agréablement symétrique. Et ses yeux ? Et son nez rugueux et marqué de la petite vérole, comme celui d'un grenadier ayant pris part à vingt batailles ? Et ses oreilles à l'intérieur desquelles poussait une forêt de poils ? Lorsque, la nuit de ses noces, sa femme l'avait vu pour la première fois, elle avait éprouvé une telle frayeur qu'il avait fallu lui courir après par les rues pour la ramener à son domicile. C'est même là, toute une histoire. Sa femme, avant de l'épouser, avait été musulmane. La vieille femme qui était allée lui offrir la main d'Ivan Aspaziévitch Dormidolski avait jugé nécessaire, pour le succès de sa mission, de cacher la personne du père Ivan sous le nom de certain beau commissaire de la petite ville. La nuit même, Djamilé était emmenée, baptisée et mariée avec le beau commissaire, comme elle le croyait. Mais quelle déception, lorsqu'au lieu du cher visage du commissaire, dans la pénombre de la chambre nuptiale, elle avait vu une tête chevelue et un grand nez braqué sur elle ! Il paraît que c'est alors, dans sa fuite, qu'elle l'avait appelé Tête-de-chien, car, le lendemain, toute la ville l'appelait déjà « père Ivan Tête-de-chien » ! Bon Dieu ! Un homme qui s'appelait M. Ivan Aspaziévitch Dormidolski (quel nom noble et sonore !) être surnommé du coup « père Ivan Tête-de-chien ¹ » !

*
* *

On sait quelle a été l'heureuse évolution de la langue littéraire bulgare pendant la seconde moitié du xix^e siècle et le début du xx^e : apports copieux de mots provinciaux et de mots étrangers, création

¹ *Œuvres*, t. VII, pp. 9-10.

de néologismes, assouplissement de la langue au point qu'elle puisse exprimer les nuances les plus fines de la pensée. Il y aurait à la vérité une étude passionnante à écrire sur le travail des trois générations d'écrivains qui, avec une ténacité et un zèle peu communs, ont contribué à cette évolution. La part de Vazov, dans cette grande tâche, est exceptionnelle. Il a introduit dans l'usage des lettrés nombre de mots des parlers populaires ; il a fait appel aux mots étrangers et surtout à des mots qu'il emprunte largement au russe et au turc ; il n'est pas insensible au néologisme. Mais il ne cherche aucun titre de gloire à surcharger sa langue de mots d'un emploi rare. Il faut, selon lui, que l'œuvre d'art, fasse sentir au lecteur les palpitations de la vie même. Le lecteur ne doit pas être astreint à recourir aux dictionnaires ; il ne doit pas se trouver gêné à toute phrase nouvelle. Vazov est discret, mais insinuant, dans l'emploi des mots nouveaux ou rares. Aussi bien la plupart de ceux qu'il a proposés, en les employant dans ses œuvres, se sont absorbés dans la langue littéraire et incorporés dans l'usage ¹. A de certains moments de sa carrière, Vazov paraît avoir eu le souci d'épurer sa langue des éléments étrangers, comme l'a si bien montré M. St. Mladénov dans une excellente étude ². Des mots étrangers employés dans les premières éditions cèdent souvent la place dans les éditions postérieures à des mots bulgares. Mais il y aurait exagération à conclure que l'écrivain a donné la chasse aux mots étrangers ³. Tout mot, à ses yeux, peut rendre des services, que lui-même semble ne pas dédaigner, et nous le voyons, jusque dans le dernier discours qu'il prononça lors de la commémoration de son soixante-dixième anniversaire, ne pas faire fi d'au moins deux mots d'origine étrangère qu'il eût pu facilement éviter. On ne saurait d'ailleurs se dissimuler que le débordement des éléments turcs dans *Sous le joug* risque de rendre la lecture de ce roman de plus en plus laborieuse pour les lecteurs des jeunes générations.

Mais le grand mérite de Vazov est d'avoir su, à une période où

¹ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 110 ; Ст. П. Василевъ, Езиковитѣ завети на Ив. Вазовъ, Родна речъ, I, 1927-1928, fasc. 2, pp. 63-64. Cette étude est recueillie dans Българскиятъ писателъ и родната речъ, t. I, София, 1933, pp. 14-29. Б. Ц[оневъ], Скитнишки песни, нови лирически стихотворения отъ Ив. Вазовъ, Български прѣгледъ, VI, 1898-1899, fasc. 1, pp. 120-121 ; Петко Кол. Ржбовъ, Езиковна браница чзъ « Нова Земя », отъ И. Вазовъ, 2. изд. 1896, Периодическо списание, LX, pp. 990-996.

² Voir Стефанъ Младеновъ, Къмъ оцѣнката на Вазовата дейность отъ езиковно-историческо гледище, dans le *Recueil jubilaire* de 1920, pp. 135-150 ; Р. Чолаков, Чуждици в езика на Вазова, Развигор, I, n° 41, du 15 octobre 1921.

³ Voir Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 102, 110 ; Ст. П. Василевъ, Езиковитѣ завети на Ив. Вазовъ, *art. cit.*, p. 64.

certaine indécision régnait encore parmi les écrivains, fixer dans son œuvre une langue précise, claire, étonnamment riche, capable d'exprimer la réalité sous ses aspects les plus divers, bien qu'un peu vague encore dans le domaine de la vie morale et des abstractions. Cette langue, Vazov l'a assouplie avec maîtrise, il lui a donné de la vigueur et de l'éclat. Par sa syntaxe simple, par son style léger, il a contribué beaucoup à assurer au bulgare écrit la clarté naturelle au langage parlé. C'est cette langue, de jour en jour plus riche, qui reste la langue littéraire de notre temps.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION.

Vazov a franchi une à une les grandes étapes de la vie sociale et politique de la Bulgarie entre 1870 et 1920. Il serait peut-être plus juste de dire que ce sont ces étapes qui, tranchant de rudes chapitres dans sa vie toute unie, se sont gravées dans son œuvre. Poésie, carnets de voyage, nouvelles, romans, théâtre, tous les genres dont il a, le premier, donné le modèle, ont reçu la vie de ses aspirations, toujours les mêmes, vers le progrès et le bonheur de son pays. Sans doute avait-il connu, à ses débuts d'autres désirs, d'autres plaintes, les forces égoïstes de sa jeunesse. Mais, progressivement et tout en poursuivant ses rêves de poète, il est parvenu à faire siennes les joies et les peines de la nation. Il est devenu la conscience, sans cesse en éveil, de son peuple, et cela a été si souvent dit en Bulgarie que nous aurions scrupule à insister sur ce lieu commun.

Son action sur les lecteurs a été immense. Il a été en Bulgarie l'auteur le plus lu, le mieux compris, le plus aimé. Des générations d'hommes de lettres ont subi, sans pouvoir y échapper, son influence : de l'âge d'écolier jusqu'à l'âge où l'on croit trouver sa personnalité. Et combien nombreux sont ceux qui sont restés dans son sillage !

Le rôle qu'il a joué dans la littérature bulgare et le rang qu'il y tiendra désormais ne prêtent plus à discussion. M. Arnaudov, en deux remarquables études, les a établis l'un et l'autre de main de maître ¹. Après la disparition de Botev et de Karavélov, pendant que P. R. Slavéïkov s'éclipsait de la vie littéraire, Vazov est demeuré, pour une bonne vingtaine d'années, le seul grand écrivain de son pays. Entre temps une nouvelle génération d'écrivains allait faire son entrée dans les lettres. Ces prosateurs, poètes et critiques, pour la plupart de formation « européenne », c'est-à-dire occidentale, apportaient des valeurs nouvelles. Mais c'est en réalité Vazov qui

¹ Voir Проф. М. Арнаудов, Канонът на българската литература, Пролом, I, 1922, fasc. 16-17, pp. 493-501, et du même auteur : Вазовъ и българската литература, Родна речъ, X, 1936-1937, fasc. 1, pp. 6-10.

jouissait des suffrages du grand public, et il leur a survécu d'une dizaine d'années, manifestant une fois de plus son influence jusque vers la fin de sa vie, non point tant peut-être par la forme de ses œuvres que par les sujets que lui inspiraient son sens du présent et de la vie toute chaude de chaque jour.

Ce fut une carrière bien remplie que la sienne : cinquante années d'activité, dont une bonne quarantaine pendant lesquelles, sauf quelques moments de défaveur, son nom et ses œuvres dominent le pays. Les réactions mêmes de la critique suffisent à attester la grandeur redoutée de son influence. Il a créé, dans l'histoire de la littérature bulgare, un courant puissant ou, si l'on préfère, *une atmosphère littéraire*. Les lecteurs qui aiment les formules précises et nettes se demanderont peut-être quelle est la couleur, quelle est la manière de cette œuvre ? S'agit-il, suivant les formules généralement admises, d'un romantique, ou bien d'un réaliste ? Nous nous méprendrions à son endroit en prétendant lui assigner une place dans ces cadres tout faits. Il n'a été en effet ni un romantique, ni un réaliste de la stricte observance, bien qu'il semble s'être inspiré successivement, et aussi en même temps, des romantiques et des réalistes. Il s'apparentait à la fois aux uns et aux autres : tantôt s'abandonnant à des ravissements et à des tristesses de source romantique, tantôt obsédé par des curiosités méticuleuses de réaliste. Seul, le symbolisme, qu'il n'avait connu que par de fugitives lectures et sur la fin de sa vie, n'avait éveillé en lui que méfiance et raillerie ¹. Ce qui le préoccupa constamment durant sa vie, ce fut la substance de ses œuvres. Car il n'avait adopté entièrement le credo d'aucune école littéraire. Ses goûts et ses conceptions accusent bien des hérédités et des influences fondues dans un ensemble qui porte la marque de son éclectisme personnel. L'art, comme à tout artiste véritable, ne lui posait d'autre problème que d'exprimer les palpitations de son moi, que ce moi demeurât replié sur lui-même, ou se produisît au dehors. Et ce don d'expression se ramenait pour lui à deux conditions : la spontanéité et la chaleur du vécu. Nous avons vu quel était le charme et quelles sont aussi les insuffisances de cette conception.

Mais ceux qui allaient suivre de près le maître, que pourraient-ils apporter de nouveau aux lettres bulgares ? Vazov avait lui-même épuisé les ressources de son art. Il avait, avec une technique simple, doté la littérature bulgare de quelques œuvres remarquables,

¹ Voir Въспоминателни бѣлѣжки за К. Величковъ dans : К. Величковъ, Повѣсти, разкази, спомени, t. I, *op. cit.*, pp. XVI-XVII ; Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 137, 142, 160, 164-165, 168.

sans pourtant parfois éviter l'échec. La génération de Krăstev et Slavéïkov annonçait des tendances appelées à renouveler la littérature bulgare. Ces écrivains, par leur culte de la forme, s'apparentaient aux parnassiens français, bien que l'influence qu'ils avaient subie fût allemande. Une deuxième génération, à cheval sur la grande guerre, allait tenter un nouvel effort, cette fois d'inspiration symboliste ¹. Vazov, avec un certain orgueil mêlé d'un peu de dépit, réprouvait sur la fin de sa vie ces nouveaux venus, tout en reconnaissant ce qu'ils offraient de perfection dans la forme : « Ces gens doivent être fous, mais quelle perfection dans la forme ! » confiait-il à Chichmanov ². Pourtant les jeunes écrivains, eux aussi n'étaient pas sans mesurer la distance qui les séparait du grand vieillard. Au lendemain de sa mort, la revue *Zlatorog* publiait un article nécrologique où nous lisons : « Vazov est notre père spirituel, et le sentiment de piété filiale qu'il nous inspire est celui que nous éprouvons en entrant dans la maison paternelle. Cette maison est tout ce que nous avons de plus cher, de plus aimé en ce monde. Il se peut que nous ayons passé sous l'arc triomphal de plusieurs victoires, que nous nous soyons éloignés de notre père à tel point que nous ne nous comprenions plus, et cependant notre affection pour lui est profondément gravée en nous, et par moments elle s'éveille et illumine nos âmes d'une clarté intime, douce comme le sourire d'une mère et tendre comme son amour ³. »

L'ombre de Vazov plane encore sur bien des œuvres qui paraissent de nos jours. Les lecteurs lui sont fidèles. On a dit parfois que son œuvre allait vieillir rapidement. L'assertion est d'autant plus vaine que nous sommes condamnés à ne jamais savoir le goût de ceux qui viendront après nous. De fait, l'art du poète a été surpassé sans que ses meilleurs poèmes aient perdu pour cela de leur charme. Quant à sa prose, elle garde toujours son souffle de fraîcheur et de jeunesse. Vazov reste un des plus grands conteurs de la littérature bulgare. Il raconte avec fougue, avec verve, avec naturel. On trouvera toujours un infini plaisir à l'écouter.

¹ Voir Владимиръ Василевъ, *Отъ петъ години насамъ*, *Златорогъ*, IX, 1928, fasc. 4, pp. 165-182 et fasc. 9-10, pp. 450-464 ; D. Chichmanov, *Le mouvement littéraire en Bulgarie*, Sofia, 1925 ; Г. Константиновъ, *Българската литература следъ войната*, I, София, 1933 ; Д-ръ Милко Ралчевъ, *Критика на новата българска лирика*, София, 1934 ; — Nicolaï Dontchev, *Esquisse d'un tableau de la nouvelle littérature bulgare*, Sofia, 1935 ; — Проф. Д-ръ К. Гължбовъ, *Новата българска литература*, *Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté historico-philologique*, XXX ; II, 6, София, 1936, pp. 3-42 (à chaque étude la pagination recommence) ; Georges Hateau, *Panorama de la littérature bulgare*, Paris, 1937.

² Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, p. 167.

³ *Златорогъ*, 1921, au verso de la feuille additionnelle qui ouvre le fascicule 7.

Il y a plus . Les idées que Vazov a exprimées dans son œuvre, ou celles qui s'en dégagent, ont, ces dernières années, repris de la force. Après quelques égarements dans notre vie sociale et politique, nous revenons à ce solide bon sens, à cette passion de bâtir notre jeune pays qui ont animé Vazov sa vie durant, et dont, chez notre peuple, la source est toujours fraîche. La pensée du peuple redevient le foyer d'où rayonne l'unité spirituelle de tous les Bulgares. C'était là précisément l'un des plus beaux rêves de Vazov. Il serait inexact, sans doute, de lui attribuer ce renouveau. La vérité est qu'il avait, l'un des premiers parmi les siens, saisi les tendances profondes de l'âme populaire, — et qu'il en était devenu ainsi l'interprète infatigable.

Quant à l'œuvre même, ou plutôt quant aux sujets qui la composent, il en est beaucoup qui nous semblent aujourd'hui avoir perdu tout intérêt, mais il en est aussi bon nombre qui ne pourront que gagner avec le recul du temps. Plus les lecteurs bulgares seront loin des premières années où le pays a fait l'apprentissage de sa liberté, plus ils seront attirés par le tableau puissant que le grand écrivain leur en a donné. Jamais œuvre de poète ni de romancier ne tint de plus près à une période décisive de l'histoire d'un pays.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous remercions vivement M. Iv. Péev-Platchkov, ancien rédacteur en chef du journal *Mir*, d'avoir dissipé nos doutes sur la paternité de certains feuilletons publiés dans ce journal.

Abréviations: Ден. = Денница; Н. гл. = Народний гласъ; Б.сб. = Българска сбирка; В. из. = Военни извѣстия.

I. — MANUSCRITS ET PIÈCES D'ARCHIVES.

1) Lettre d'Ivan Vazov à Vasil Droumev (Galatz, 1^{er} février 1872) et les manuscrits autographes de Борътъ и Къмъ природата — 4 feuillets (Archives de la Bibliothèque nationale de Sofia: II. B. 1852).

2) Manuscrits autographes de Върата ми и Всесилни-тъ сълзи — 2 feuillets (Archives de la Bibliothèque nationale de Sofia: II. B. 1852).

3) Ministère de la Justice: Dossier N° 2, Lettre И du prénom et lettre В du nom de famille (Musée Iv. Vazov, Sofia).

4) Tribunal de Berkovitsa: Dossier N° 123, N° d'archives: 1/1029 (Musée Iv. Vazov, Sofia).

5) 24 lettres d'Ivan Vazov à C. Vélitchkov: 2 de Constantinople (26 décembre 1886 et 25 août 1887); 10 d'Odessa (1887-1888); 12 de Sofia (1889-1895) (fonds St. Athanasov).

6) Престолътъ. Историческа драма въ 5 дѣйствия — 46 feuillets dactylographiés (avec de nombreuses corrections autographes) + 7 feuillets autographes (fonds Boris Vazov).

7) Двубой. Глума въ три дѣйствия, писана прѣзъ 1892 (corrigée 1902), прѣработена прѣзъ 1919 година. 51 feuillets dactylographiés + 3 feuillets autographes (fonds Boris Vazov).

II. — OEUVRES D'IVAN VAZOV.

Pour les oeuvres publiées dans les périodiques et dans les journaux, nous ne donnons que la première édition. Les références entre parenthèses indiquent que l'oeuvre a été recueillie dans l'édition de Paskalev (1921-1922).

1870

Борба. Периодическо списание, II, 1870, pp. 103-106.

1871

Станси. Стара Планина. Отечество, II, № 78, 26 février.

Днесъ. Свобода, II, № 16, 17 avril.

Дунавъ. Периодическо списание, III, pp. 108-109.

1872

На единъ отговоръ. Читалище, II, fasc. 8, 15 janvier, pp. 371-372.

Борътъ (t. I, pp. 7-8). Периодическо списание, pp. 201-204.

Върата ми. *ibid.*, pp. 204-205.

Ода по случаятъ на въскъчаніето на първи Българскі Народенъ Екзархъ на екаръшескый тронъ въ Цариградъ. Читалище, II, fasc. 12, 15 mars, pp. 564-565.

Царь Борисъ и идолопоклонницитъ, Читалище, II, fasc. 22, 15 août, pp. 1039-1042.

Страдающий пжтникъ. Читалище, II, fasc. 24, 15 septembre, p. 1134;

Сонетъ, къмъ единъ българс. писателъ, *ibid.*, pp. 1133-1134.

Единъ кжсь отъ Цариградъ, *ibid.*, pp. 1135-1136;

Свѣщникътъ да свѣти. *ibid.*, pp. 1136-1137.

1874

Прибиране въ отечеството. Читалище, IV, fasc. 6, 26 mars pp. 189-190.

Отъ вситъ крайща и земи. Читалище, IV, fasc. 14, 15 juillet, p. 404.

1875

На чужбина. Читалище, V, fasc. 3, 15 février, pp. 127-128.

Тежка мисль. Читалище, V, fasc. 6, 30 mars, pp. 272-273.

Ода на 11-ий майя, Напрѣдъкъ, IX, № 46, 14 juin.

Сиромашия (t. I, pp. 9-14). Читалище, V, fasc. 12, 30 juin pp. 562-564, et dans П. Ивановъ, Стихотворения, Цариградъ, 1875, pp. 123-130.

Сбогомъ на Витошь-планина. Напрѣдъкъ, X, № 58, 6 septembre.

Луиза (t. I, pp. 101-102). Напрѣдъкъ, X, № 68, 1 novembre.

Эпиграма, Г-ну Богорову. Напрѣдъкъ, X, № 71, 6 décembre.

1876

Привѣтствие на Леди Странгфордъ. Напрѣдъкъ, X, № 78, 24 janvier.

Първий Снѣгъ. Напрѣдъкъ, X, № 86, 20 mars.

Гора и поле. Напрѣдъкъ, X, № 88, 2 avril.

Пролѣтъ. Напрѣдъкъ, X, № 89, 10 avril.

Свобода или смъртъ (t. I, pp. 23-24). Нова Бжлгария, I, № 9, 26 juin.

Къмъ Европа (t. I, pp. 36-38). Стара планина, I, № 1, 7 août.

Прѣпорече и гусла. Стихотворения отъ Пѣйчина; Книжка I. Издава за ползата си Българското Централно Благотворително Общество въ Букурещъ, in-8, 64 pp.

Що е нашиятъ вѣкъ? (t. I, pp. 58-61). Стара-планина, I, №№ 11 et 12, 15 et 18 septembre.

Боятъ на 16 септемврия (t. I, pp. 55-56). Стара-планина, I, № 20, 16 octobre.

Подълъ ли е българскый народъ? (t. I, pp. 49-55). Възраждане, I, № 19, 19/1 octobre.

За наша благодарѣла (t. I, pp. 62-63), Напрѣдъкъ, XI, № 105, 29 octobre.

Россия! (t. I, pp. 69-71). Стара-планина, I, № 35, 15 décembre.

1877

На тебъ Бжлгарію свѣщенна. Бжлгарски гласъ, I, № 36, 12 février.

Полѣтъ (t. I, pp. 72-73). Напрѣдъкъ, XI, № 121, 4 mars.

Возвание кжмъ Бжлгарскія народъ. Букурещъ, 12 Априлий 1877. Feuille volante: fac-similé, гр. II, № 4, dans Сб. Н. У., XIII, p. 688, София, 1896.

Топѣтъ аеахтя! (t. I, pp. 79-80). Сѣкидневний новинарь, I, № 26, 5 mai.

На негово императорско височество Великий Князь Николая Николаевича, главнокомандующий на южно-руската армия въ Плоещъ. Éd. du journal Сѣкидневний новинарь, Букурещъ, 1877, майя 10/22, feuille volante: 31 × 23½ × cm., conservée au Musée Ivan Vazov, Sofia. (t. I, pp. 85-88).

Царю, добръ дошелъ! 2 feuilles lithographiées : 34½ × 21 cm. (Archives de la Bibliothèque nationale de Sofia).

Падна Пгѣвень! (Въ честь на Руското войнство (t. I, pp. 110-111). Свищовъ, 29 novembre, Feuille volante: 38½ × 24½ cm. (Archives de la Bibliothèque nationale de Sofia: II. B. 2969).

Тжгитъ на Бжлгария, стихотворения отъ И. Вазова, 1877. Букурещъ, imp. Й. Андричъ, in-8, 47 pp.

1878

Писмото на Г. К. И. Иречека. До Одеските Българи. Българинъ, I, № 30, 25 janvier.

Избавление, съвременни стихотворения отъ И. Вазова, 1878. Илия Р. Блъсковъ и Г. Цончовъ (Букурещъ)), in-8, 91 pp.

Въ Русенското Театро. Българинъ, I, № 76, 13 juillet.

Македония въстана! Българинъ, II, № 105, 9 novembre.

Наший Докторъ. Българинъ, II, № 106, 12 novembre.

Маршъ. Марица, I, № 32, 14 novembre.

1878. Чувства по новата година (t. I, pp. 112-114). Свищовъ. Feuille volante: 41 x 33 cm. (Archives de la Bibliothèque nationale de Sofia: II, B. 6437).

1879

Раффе. Българинъ, II, № 120, 4 janvier.

Каравелова изгубихме! Българинъ, II, № 127, 28 janvier.

Тя коя бѣ, не попитахъ (По случай на народното събрание). Българинъ, II, № 130, 8 février.

Новости изъ нашия градъ (Писмо до приятеля ми Г. С. Вацовъ). Цѣлокупна България, I, № 40, 29 novembre.

Видулъ, тракийска идилия и писмо до г-на С. Вацова. София, imp. Ковачевъ, in 8, 29 pp.

1880

Самуилъ или Мечтания на Перникъ, Марица, III, № 155, 28 janvier.

Майска китка. Лирически стихотворения отъ И. Вазова. Дановъ, Пловдивъ, Русчукъ, Солунъ, in-8, 65 pp.

Начало на поемата Грамада. Български гласъ, I, № 16 et 18 des 16 et 23 février.

Поздравление къмъ Негово Височество Княза Александра I, Български гласъ, I, № 27, 26 mars.

Провинциалъ въ столицата. Цѣлокупна България, I, № 77, 30 avril.

На детето. Българска иллюстрация, I, fasc. 1, p. 16.

Грамада. Българска иллюстрация, I, fasc. 2, pp. 15-16; fasc. 3, pp. 6-8, 10.

Загубенъ въ тыпата гъста et Лира, исторически и обстоятелствени стихотворения, Н. гл., II, № 137, 14 novembre.

Такива сме каквито сме си! et Илю войвода, драма въ петъ дѣйствия отъ Никола Живковъ (compte rendu). Н. гл., II, № 140, 25 novembre.

Зимна глѣсенъ et Г. Т. Х. Станчевъ, Драматургъ (compte rendu). Н. гл., II, № 142, 2 décembre.

Свѣтски-тѣ условия (t. II, pp. 195-197), Н. гл., IV, № 350, 11 décembre.

На балътъ (t. I, p. 146), Н. гл. II, № 145, 12 décembre.

Сантиментална расходна по Европа (t. I, pp. 157-162). Н. гл., II, №№ 148, 23 et 149, 30 décembre.

1881

Articles parus dans Народний гласъ: (sauf mention spéciale ce sont des éditoriaux : a) Vie politique et administrative de la Roumélie : III, 1881, №№ 163, 13 févr. ; 185, 1 mai ; 186, 5 mai ; 188, 12 mai ; 213, 7 août ; 220, 1 sept. : V, 1883, №№ 392, 7 mai ; 418, 10 août ; 453 et 455, 10 et 17 déc. : Мисли върху работи-тѣ на Источна Румелия ; — VI, № 469, 10 mars 1884.

b) Défense de la Constitution ; contre les régimes qui imposent la répression ; Critique violente du coup d'Etat fait par le prince de Battemberg. III, 1881, №№ 165, 20 févr. ; 189, 15 mai ; 190, 19 mai ; 192, 26 mai ; 194, 2 juin ; 196, 9 juin (voir encore article p. 2, col. 3-4) ; 197, 12 juin ; 198, 16 juin (voir encore p. 1 2^e article) ; 199, 19 juin (voir encore art. p. 2, col. 3-4 et p. 3, col. 1 et Отворено писмо до Негово Височество българский князь Александръ I) : 200, 23 juin ; 202, 30 juin ; 203, 3 juillet ; 204, 7 juillet ; 209, 24 juillet ; 210, 28 juillet ; 211, 31 juillet ; 221, 4 sept. ; 225, 18 sept. ; 230, 6 oct. — IV, 1882, №№ 278, 3 avril (p. 1, 2^e art.) ; 282, 17 avril ; 285, 28 avril ; 316, 14 août ; 333, 13 oct. ; 344, 20 nov. ; — VI, № 469, 10 mars 1884.

c) Sur la Russie : III, 1881, №№ 168, 3 mars ; 169, 6 mars ; — V, №№ 395-396, 21 mai 1883 ; — VII, № 520, 20 mars 1885.

d) Sur les partis politiques : III, 1881, №№ 182, 21 avril ; 184, 28 avril ; 231, 9 oct. ; IV, 307, 14 juillet 1882 ; — V, 1883, №№ 370, 19 févr. ; 422, 24 août (p. 1, 2^e art.) ; 439, 22 oct. (p. 1, 3^e art.) ; 458-459, 31 déc. ; — VI, 1884, №№ 465, 11 févr. ; 486, 23 juin ; 510, 22 déc. ; 511, 29 déc. (p. 1, 3^e art.) ; — VII, 1885, № 544, 24 oct. (p. 1, 3^e art.) ; 514, 19 janv. (p. 1, 2^e art.).

e) Problèmes d'ordre national : IV, 1882, №№ 254, 2 janv. (p. 2 col. 2-3) ; 267, 20 févr. ; 284, 24 avril (p. 1, 2^e art.) ; 288, 8 mai ; 295, 2 juin ; 298, 12 juin ; — V, № 369, 16 évr. 1883 ; — VI, 1884, №№ 470, 17 mars : Митинги-тъ и печать-тъ ; 472, 31 mars (p. 1, 2^e art.) ; 277, 5 mai ; 491, 11 août (p. 1, 2^e art.).

f) Vie intellectuelle : III, № 174, 24 mars, 1881 ; — IV, 1882, № 257, 16 janv. ; 318, 21 août ; — V, 1883, №№ 368, 12 févr. : Българският народен театръ ; 421, 20 août (p. 1, 2^e art.) ; 424, 31 août ; 434, 5 oct. ; 444, 9 nov. ; 456 et 462, 21 déc et 21 jan. 1884 : Българският театръ.

1881

Царьтъ умрѣ ! (t. I, pp. 144-145). Н. гл., III, № 168, 3 mars.

A l'occasion de la mort de Lord Beaconsfield. Н. гл. III, № 179 (éditorial), 10 avril.

Не отдавна (t. VII, pp. 133-169). Наука, I, fasc. 1, avril, pp. 3-17 ; fasc. 2, pp. 97-114 ; fasc. 3, pp. 205-219.

Пустота (t. III, pp. 161-162), *ibid.* fasc. 1, p. 33.

Старий стражаръ. Наука, I, fasc. 2, mai, pp. 149-150.

Бенковски (t. I, pp. 174-177). Наука, I, fasc. 3, juin, pp. 256-259.

Отечество, драма въ петъ дѣйствиа отъ К. Величкова (compte-rendu). *Ibid.*, pp. 288-290.

Митрофанъ (t. VII, pp. 3-53). Наука, I, fasc. 5, août, pp. 339-351 ; fasc. 6, pp. 431-446 ; fasc. 7, pp. 519-539 ; fasc. 8, pp. 628-635.

Желалъ бихъ да угасна азъ ет На едно птиче кацнало на прозореца ми (t. III, pp. 56-57) Наука, I, fasc. 8, novembre, pp. 627, 668-669.

Патриотъ съмъ, вѣрвай Бога. Н. гл., III, № 246, 1 décembre.

Патриотизъмъ, Н. гл., III, № 247, 4 décembre.

Ремлингъ. Н. гл., III, № 248, 8 décembre.

Бюджетъ, Н. гл. III, № 249, 11 décembre.

За твоятъ, Анно, хубостъ безподобна ет Доста врѣме се борихъ. Н. гл., III, № 251, 18 décembre.

(Гусла), Най-нови лирически и епически стихотворения отъ Ивана М. Вазова 1879-1881 год. Дановъ, Пловдивъ, София, Русчукъ, 1881, in-8, 160 pp.

Нова ересь, Н. гл., III, № 252, 23 décembre.

Филологическа распря (t. III, pp. 93-98). Н. гл., III, № 253, 30 décembre.

1882

Voir articles de Народний гласъ: 1881.

Митрофанъ, повѣстъ отъ И. Вазова ; издание ново и прѣработено. Пловдивъ, imp.

Д. В. Манчовъ, 1882, in-8, 55 pp.

Сурвакание. Н. гл. IV, № 254, 2 janvier.

Размишления за франкъ-тъ. Н. гл., IV, № 262, 3 février.

Гласъ отъ напредъкъ. Н. гл., IV, № 263, 6 février.

Господинъ Мортагонъ, комедия въ 2 дѣйствиа. Н. гл. IV, №№ 255, 256, 258, 6, 13, 20 janvier.

Прѣвратъ (t. II, pp. 200-201). Н. гл., IV, № 265, 13 février.

Горанъ. Н. гл., IV, № 278, 3 avril.

Румелийско цѣте. Н. гл., IV, № 285, 28 avril.

Майски видъ (t. II, pp. 15-16). Н. гл. IV, № 288, 8 mai.

Българската Иллюстрация, (compte-rendu). Н. гл., IV, № 294, 29 mai.

Изъ Източна Румелия de Jireček (compte-rendu). Н. гл., IV, № 296, 5 juin.

Михалаки чорбаджи, комедия въ 2 дѣйствиа отъ И. Вазова. Пловдивъ, Свѣш-товъ и Солунъ, Д. В. Манчовъ, in-8, 54 pp.

A l'occasion de la mort du général Skobélev. Н. гл., IV, №№ 303-304 (éditorial), 3 juillet.

Хаджи-Ахилъ (t. VI, pp. 145-180). Наука, II, fasc. I, juillet, pp. 3-18, ; fasc. 2, août, pp. 97-112. Природа (t. II, pp. 8-13). *Ibid.*, fasc. 1, pp. 41-44.

Ранений опълченецъ при Шейново (t. II, pp. 25-27). Наука, II, fasc. 2, août, pp. 153-157.

Единъ кжтъ на Стара-планина. *Ibid.*, pp. 167-172 ; fasc. 6, pp. 489-503.

Нощната музика, Двѣ вълни, Родното пепелище (t. II, pp. 49-50). Наука II, fasc. 5, novembre, pp. 443-447.

Отечество (t. II, pp. 5-6).

Смущение-то на намаленитѣ заплати (t. III, pp. 98-100). Н. гл., IV, № 343, 17 novembre.

Спокойний човѣкъ (t. II, pp. 194-195), Н. гл., IV, № 349, 8 décembre.

Нап'то време съ шумъ е. Н. гл. IV, № 351, 15 décembre.

Народна и стара пѣснопойка, издалъ Павле М. Лютовъ ; 2^e éd. (de Прѣпорець и гусла). София, imp. Богданъ Прошекъ, 1882, in-8°, pp. 43.

1883

Voir articles de Народный гласъ: 1881.

Кукуригу, вѣстникъ сатирически (compte rendu), Н. гл., V, № 360, 15 janvier.

За своеволно-то робство, (отъ Ла Боеси), (compte rendu), Н. гл., V, № 362, 22 janvier.

Природа, или книга за чудеса-та на свѣтъ-тъ (compte rendu), Н. гл., V, № 375, 9 mars.

Политически процесъ за Драганъ Цанковъ (compte rendu), Н. гл., V, № 376, 12 mars.

Послѣдно-то ми ходѣне въ София (compte rendu). Н. гл., V, № 379, 23 mars.

Майчино възпитание, Бителезецъ-тъ, Два разказа, Питиасъ и Дамонъ (compte rendu sur quelques brochures traduites par Минтовъ). Н. гл., V, № 386, 16 avril.

За прѣдъ людѣ-тъ ли сме? Н. гл., V, № 389, 27 avril.

«Мита» или излъгано момиче, съчинение отъ Д. Стеревъ (compte rendu). Н. гл., V., № 391, 4 mai.

Ода за 15 май, день на коронавяние-то на Негово Императорско Величество Руский Императоръ Александъръ III, Н. гл., V, № 394, 14 mai.

Не мили не драги (t. VI, pp. 3-106). Наука II, fasc. 9-10, mai-juin, pp. 1077-1095 ; III, fasc. 1, pp. 3-23 ; fasc. 2, pp. 105-123 ; fasc. 3-4, pp. 209-237.

Долина-та (t. II, p. 14). Н. гл. V, № 419, 13 août.

Цено или освобождение-то на България (compte rendu). Н. гл., V, № 421, 20 août.

Разлюляхъ се нап'тъ надежди. Н. гл., V, № 422, 24 août.

Стихотворения за малки дѣца (Притурка на книга «Баштинъ езикъ»), написа Иванъ М. Вазовъ. Пловдивъ, Свѣштовъ, Солунъ, Манчовъ, 1883, in-8, 32 pp.

Новъ свѣтъ и нови люде (t. VI, pp. 181-203). Н. гл., V, №№ 424, 31 août ; 425, 3 septembre ; 426, 7 septembre ; 427, 10 septembre ; 432, 28 septembre ; 433, 1 octobre ; 434, 5 octobre ; № 436, 12 octobre ; 437, 15 octobre ; № 440-441, 29 octobre et VI, № 496, 15 septembre, 1884.

Откъслякъ (t. I, pp. 200-201). Н. гл., V, № 429, 17 septembre.

Единъ кжтъ на Стара-планина отъ И. Вазова. Пловдивъ, Областна Печатница, 1883, in-8, 21 pp.

Дорѣ не бѣше още влязълъ въ вихъра свѣтовни ; Не дай, Боже, да загинемъ (t. II, p. 57).

Не, не вѣрвамъ, че до край (t. II, p. 72). Наука, III, fasc. 1, octobre, pp. 67-68.

Посвеждава се на една черна кожа. Н. гл., V, № 435, 8 octobre.

Многостарателна ржкопись (t. III, pp. 100-109). Н. гл., V, №№ 442 et 443, 2 et 5 novembre.

Руска. Драма въ 4 дѣйствия. Н. гл., V, №№ 447-453, 19 novembre-10 décembre ; 455-457, 17-24 décembre.

Раковски (t. I, pp. 194-196). Периодическо списание, IV, pp. 133-135.

Загорка, поема. Изъ живота на българитѣ въ западни край на България отъ И. Вазова. Пловдивъ Д. В. Манчовъ, 1883, in-8, 45 pp.

Руска, драма въ 4 дѣйствия отъ И. Вазовъ, Пловдивъ, Свѣштовъ, Солунъ, Манчовъ, in-16, 76 pp.

1883-1884

Либенъ и планина, Змия въ пауза, Орачъ-разбойникъ (t. II, pp. 87-90, 92-94). Наука, III, fasc. 3-4, décembre-janvier, pp. 364-368.

1884

Voir articles de Народний гласъ: 1881.

Поля и гори, нова сборка стихотворения отъ И. Вазова, 1882-1883. Пловдивъ, Д. В. Манчовъ, 1884, in-8, 216 + III pp.

Кихавица-та на Саллюста. Н. гл., VI, № 460-462, 21 janvier.

Къмъ казионнитѣ. Съединение, II, № 54, 19 janvier.

Картоиграчъ-тъ. Н. гл., VI, № 463, 28 janvier.

«Синайска роза» (t. IV, pp. 175-180). Наука, III, fasc. 5-6, février-mars, pp. 503-505.

Въ царство-то на самодиви-тъ (t. IV), Н. гл., VI, №№ 469-475, 3 mars-21 avril.

Lettre à P. R. Slavéïkov : Търновска Конституция, I, № 19, 9 mars.

Отворено писмо. До господина П. Р. Славейкова редакторъ на «Т. Конституция».

Н. гл., VI, № 469. 10 mars.

Италия (t. II, pp. 127-128), Въ Ватиканъ (t. II, pp. 136-137), Байронъ (t. II, pp. 119-120), Славянски звукъ (t. II, pp. 122-123), Просекиня, По морето (t. II, p. 112). Марица, VII, № 631, 13 juillet.

«Знание», брой 6 (compte rendu) et Либену Каравелову. Н. гл., VI, № 487, 14 juillet.

Дѣ е поезия-та? (t. III, pp. 17-18). Н. гл., VI, 496, 15 septembre.

Стихотворение. По слухай на патриотическото дѣло на градъ Пловдивъ, което той извърши на 23-й септември 1884, та спаси честь-та на българска-та народност. Н. гл., VI, № 498, 29 septembre.

Италия. Лирически стихотворения. Пловдивъ, Манчовъ, 1884, in-16, 72 pp.

Цалувката на Юда (t. II, p. 130), Плавание, Два кораба, Облаци (t. II, p. 138), Видъ (t. II, p. 142) et Театръ и музика (compte rendu). Н. гл., VI, № 510, 22 décembre.

Българска хрестоматия или сборникъ отъ избрани образци по всички-тъ родове съчинения съ приложение на кратки жизнеописания на най-знаменити-тъ писатели аз-въ класове-тъ на градски-тъ училища и на Реални-тъ гимназии, съставиха И. Вазовъ и К. Величковъ; Частъ I, Проза. Пловдивъ, Свѣштовъ, Солунъ, Манчовъ, 1884, in-8, IV + 496 pp.

Частъ II, même titre : Поезия, in-8, 470 + VIII pp.

1885

Voir articles de Народний гласъ : 1881.

Минжло-то de Ст. Заимовъ (compte rendu), Н. гл., VII, № 519, 23 février.

Македонски сонети (t. III, pp. 75-80). Зора, I, fasc. 1, mars, pp. 25-29.

Ода за хилядогодишния празникъ на славянскитѣ първоучители Св. Кирилла и Методія (t. III, pp. 231-232); Мочуртъ (t. XVII, pp. 125-131); Черното знаме (t. III pp. 81-82); Недѣй дума думи ледни; Пѣсни за мая (t. III, pp. 18-25). Зора I, fasc. 1, mars, pp. 92, 121-128, 138, 174-179.

Чичовци (t. VIII, pp. 3-83). Зора I, fasc. 1, pp. 3-5; fasc. 2, pp. 49-64; fasc. 3, pp. 97-111; fasc. 4, pp. 145-156; fasc. 5, pp. 195-207.

Поетътъ : Гете, Викторъ Хюго, Байронъ, Шиллеръ, Алфредъ де Мюссе, Хайне, Леопарди (t. III, pp. 5-11), Пушкинъ. Зора I, fasc. 2, avril, pp. 76-81.

A l'occasion de la mort de Victor Hugo. Н. гл. VII, № 530 (éditorial), 18 mai.

Sur Rakovski. Н. гл., VII, № 534 (éditorial), 15 juin.

Revue des livres dans Зора, I, pp. 43-47, 139-141, 188-189, 288.

1886

Сливница, стихотворения по войната ни съ сърбитѣ прѣзъ 1885 отъ Ивана Вазова. Пловдивъ, Д. В. Манчовъ, 1886, in-8, II+34 pp. II édition, in-8, 40 pp.

Подпоручикъ Вълко, раскази отъ сръбско-българската война. Издава Славянска книжарница «Зора» на Г. Цаковъ. Пловдивъ, in-8, 28 pp.

1887

Стихотворения за малки дѣца (Притурка, на книга «Баштинъ езикъ», 3^e éd., Пловдивъ, Свѣштовъ, Солунъ, Манчовъ, 1887, in-8, 32 pp.

1888

Молитва (t. III, pp. 35-36).

Вѣйте хали тѣжни, хали есенешки (t. III, p. 55).

Четвърта годишнина на Сливница (t. III, pp. 51-52),

Съ бѣла зимна пелена покрита (t. III, p. 44).

Не съмъ борецъ, не съмъ герой прославенъ (t. III, p. 38).

Има дни тежки въ мойто изгнание. Библиотека свети Климентъ, 1, fasc. 2, pp. 214-218.

Прѣбитото псе (t. III, pp. 12-17), et Зименъ вечеръ, Библиотека свети Климентъ, I, 1889, fasc. 4, pp. 403-405 ;

1889

Единъ бждни вечеръ въ Пиринъ-Планина (t. VI, pp. 107-111). Книжници за прочитъ, I, fasc. 3, pp. 3-7.

Декемврий 25-й. Библиотека свети Климентъ, II, fasc. 7, pp. 54-55.

Искра. *Ibid.*, p. 55.

Руска, драма въ 4 дѣйствия отъ Ив. Вазовъ. Пловдивъ, Драганъ Манчовъ (1889), in-8, 44 pp.

Подъ игото, романъ изъ живота на Българетѣ въ прѣдвечернето на освобождение-то. Сб. Н. У., I, pp. 1-176.

Надсонъ; Въ затворъ влаженъ да прѣмирашъ; Подъ върбитѣ, Два ангела има у мене; Неволно отбихъ се въвъ Божия храмъ (t. III, p. 37); Не съмъ отъ оние, ще нѣлжѣ живота (t. III, pp. 39-40); Мисльта; Има тайни въвъ душата (t. III, pp. 11-12); Повѣхнала розо; Животъ! Шо е? Сънь безобразни!..; Хайне; Орелъ небесенъ жителъ; На Горкото; Два орла; Мечта, вечъ остави ме; Наистина, азъ алѣ копнѣж; Кога умрж не плачете; Хубави сте, за чудо сте; Самодивска дружба (t. II, pp. 90-92); Мусалла (t. II, p. 184), Сб. Н. У. I, София, 1889, pp. 177-192.

1890

Дѣдо Нисторъ (t. VII, pp. 90-104). Ден., I, fasc. 1, janvier, pp. 1-11;

Вчера настѣжи нова година... (t. III, p. 36), *ibid.*, p. 12;

Отъ Марица до Тунджа (t. XVII, pp. 131-137), *ibid.*, pp. 28-35, et fasc. 2, février, pp. 71-78.

Чудна нощъ покри земята морна; Бѣше врѣме, когато незнаяхъ (t. III, pp. 37-38); О бѣдно сърдце, пакъ се вълнувашъ! (t. III, p. 47); Безсънье... задушенъ отъ мисли и ядъ (t. III, p. 42). Ден., I, fasc. 2, février, pp. 79-80.

На тоя часъ получихъ. Литературно-научно списание на Казанлъжското учителско дружество, I, fasc. 2, février, p. 33.

Златната планина, Ден., I, fasc. 2, février, pp. 49-63, et fasc. 3, pp. 108-114.

Изъ кривинитѣ (t. VII, pp. 84-90). Ден., I, fasc. 3, mars, pp. 97-101;

Отъ мисль, чувство и въздишки et Въздишки на единъ свѣтъ (t. III, pp. 31-34), *ibid.*, pp. 114-117.

Вечеръ. Литературно-научно списание на Казанлъжското учителско дружество, I, fasc. 3, mars, p. 73.

Изборъ (t. VIII, pp. 84-120). Ден., fasc. 4, avril, pp. 145-153; fasc. 5, pp. 211-221; fasc. 6, pp. 251-261.

- Костенецъ. Пжтни бълѣжки. Ден., I, fasc. 4, avril, pp. 175-180.
 Като пчели, когато се ројжт (t. III, pp. 41-42). Ден., I, fasc. 6, juin, p. 250.
 Младенец (t. VII, pp. 122-132), Ден., I, fasc. 7-8, juillet-août, pp. 289-299.
 Уломъкъ (t. III, pp. 40-41). Ден., I, fasc. 10, décembre, p. 538. Една сцена на св.
 Кралската площадъ (t. VIII, pp. 128-133), *ibid.*, pp. 550-553.
 Въ униние (t. III, pp. 44-45) et Кога те погледна... (t. III, pp. 26-28), Ден., I, fasc.
 9, septembre, pp. 401-402, 408-409.
 Епоха-кърмачка на велики хора (t. XI, pp. 140-184). Ден., I, fasc. 9, septembre,
 pp. 385-401, et fasc. 10, octobre, pp. 433-451.
 Трауръ на една муза (t. III, pp. 57-59). Ден., I, fasc. 10, octobre, pp. 452-453.
 Расходка до Искъръ, *ibid.*, pp. 454-458, et I, fasc. 11, pp. 486-493.
 Цончовата мьстъ (t. VIII, pp. 121-127), Ден., I, fasc. 11 novembre, pp. 481-486.
 Коледенъ даръ (t. VII, pp. 116-121), Ден., fasc. 12, décembre, pp. 529-533.
 Подъ игото (suite). Сб. Н. У., II, pp. 1-162, et III, pp. 3-50.
 Revue des livres dans Ден., I., pp. 47, 473-479; 512-519.
 Славчо (t. VII, pp. 54-83). Г. Котевъ, Български народенъ календаръ за 1891
 година, София, 1809, pp. 53-83.

1891

- Два врага (t. VIII, pp. 146-152). Ден., II, fasc. 1, janvier, pp. 1-8; Майно клета...
 (t. III, pp. 45-46), *ibid.*, pp. 39-40; Извънъ България (t. XVI, pp. 119-184), *ibid.*, pp.
 23-32; fasc. 2, pp. 53-63; fasc. 3, pp. 97-102; fasc. 4, pp. 168-175; fasc. 5, pp. 208-212;
 fasc. 6, pp. 252-265.
 Епитропътъ (t. VIII, pp. 134-145). Ден., II, fasc. 2, février, pp. 49-53; fasc. 4, pp.
 145-150. Нощта царува, тихо на вънъ е (t. III, pp. 38-39), *ibid.*, p. 73.
 Млъкни! Ден., II, fasc. 3, mars, pp. 116-117; Прѣдиролетни соннети (t. III, pp.
 64-67), *ibid.*, pp. 151-154.
 Сладкодуменъ гостъ на държавната трапеза (t. XI, pp. 185-204) et Пакъ чувамъ
 вѣкъ на ненавистъ и злоба. Ден., II, fasc. 5, mai, pp. 193-208, 213.
 Тьменъ герой (t. XI, pp. 91-103). Ден., II, fasc. 6, juin, pp. 241-250; И кряскаме:
 равенство, правда, свобода (t. III, p. 168), *ibid.*, p. 265; Христо Ботевъ (t. XIII, 49-91),
ibid., pp. 274-282; fasc. 7-8, pp. 314-325; fasc. 10, pp. 442-454.
 Срѣца (t. VII, pp. 105-115), Тръносливката (t. III, pp. 62-64) et Единъ день на Ви-
 тоша. Ден., II, fasc. 7-8, juillet-août, pp. 305-313, 326-328, 362-373.
 Бурната нощъ (t. VIII, pp. 153-158). Ден., II, fasc. 9, septembre, pp. 385-389.
 Впечатления въ Рила. Ден., II, fasc. 10, octobre, pp. 433-441; fasc. 11-12, p. 497-
 502; Попѣй ми, поете, *ibid.*, fasc. 10, pp. 473-474.
 Въ самотия et По поводъ на единъ шурмъ. Ден., II, fasc. 11-12, novembre-décembre,
 pp. 525-527, 539-540.
 Съчинения на Ивана Вазовъ. Повѣсти и раскази; t. I, София, impr. Даскаловъ,
 1891, in-8, 239 pp.
 Стихотворения за малки дѣца (Притурка на книга «Баштинъ езикъ»), 6^e éd., Плов-
 дивъ, Манчовъ, 1891, in-8, 32 pp.
 Михалаки чорбаджи; 2^e éd. Пловдивъ, Манчовъ, 1891, in-8, 46 pp. (D'après la bi-
 bliographie de Balan, № 1455).
 Revue des livres dans Ден., II, pp. 41-46, 83-85, 134-139, 188-191, 234-237, 381-382,
 426-430, 495-496, 567-568.

1892

- Нощно пжтувание. Твоитѣ очи, На единъ скърбенъ приятель. Мисль, 1, fasc.
 3-4, février, pp. 187-188.
 Усамотение (t. III, pp. 48-49). Мисль, I, fasc. 6-7, avril, pp. 369-370.
 Великата рилска пустиня. Сб. Н. У., VII, pp. 3-85.
 Въ недрата на Родопитѣ. Сб. Н. У., VIII, pp. 3-104.
 Съчинения на Ивана Вазовъ. Повѣсти и раскази; томъ II. София, impr. Ив. П.
 Даскаловъ, 1892, in-8, 247 pp.

1893

Струма. Книжници за прочитъ, II, fasc. I, mars, p. 1.

Пеизаж (t. VIII, pp. 155-167). Български преглед, I, fasc. I, septembre, pp. 55-64.

На карантината (t. XII, pp. 89-103). Български преглед, I, fasc. 2, octobre, pp. 36-48.

Lettre adressée à la Commission chargée de fixer l'orthographe bulgare. *Ibid.*, pp. 192-194.

Пилатъ (Швейцарски бѣлѣжки). Мисълъ, III, fasc. 7, novembre, pp. 522-528.

Драски и шарки, очерки изъ столичния животъ; часть I. София, Касжровъ, 1893, in-8, 159 pp.

Звукове, лирически стихотворения отъ Ивана Вазовъ, София, имп. Даскаловъ, 1893, in-8, 95 pp.

Повѣсти и разкази; t. III. София, имп. Даскаловъ, 1893, in-8, 290 pp.

Подпоручикъ Вълко. Издава Българското народообразователно дружество. София, 1893, in-16°. (D'après la Bibliographie de Balan, № 1460).

Поеми, София, имп. «Либерални клубъ», 1893, in-8, 179 pp.

Поля и гори, нова сборка стихотворения отъ И. Вазова. Второ издание, исправено и допълнено. Пловдивъ, Манчовъ, 1893, in-8, 11 + 155 pp.

Съчинения на Ивана Вазовъ: Повѣсти и разкази; t. I, 2^e éd. (София), Касжровъ (1893), in-8, 223 pp.

1894

«Ново прѣселение» (t. IX, pp. 42-48) Б. сб., 1, fasc. 1, janvier, pp. 1-7.

Женевското езеро (Изъ лирическата сборка «Алпийската книга»): Островъ Русо (t. III, pp. 83-84), Toujours lui (t. III, p. 84), Обиколка на езерото (t. III, pp. 84-85) Шилонскиятъ замъкъ (t. III, pp. 85-86), Лодката, Набрѣжието, Канцоната (t. III, p. 86), Български прѣгледъ, I, fasc. 6, février, pp. 1-4.

Какво мѣлваше Монбланъ: Богъ, Въждѣление, Стоплентъ, Юнгфрау, Врѣхътъ (t. III, pp. 80-83). Б. сб., I, fasc. 2, février, pp. 81-83.

Пжтьомъ (t. XI, pp. 26-33). Б. сб., I, fasc. 3, mars, pp. 192-199.

Иска ми се да дочакамъ et Пролѣтъ весела настана. Свѣтлина, IV, fasc. 4, avril, pp. 32 et 57.

Орловото крило (t. III, pp. 193-194). Б. сб., I, fasc. 4, avril, p. 286.

Облакъ, Дума, III, fasc. 10-11, avril-mai, p. 577.

Балканска нощъ (t. XII, pp. 75-83). Б. сб., I, fasc. 5, mai, pp. 355-363.

Дѣ е жѣвната? Б. сб., I, fasc. 6, juin, p. 482.

Неостарѣла (t. IX, pp. 188-190). Български прѣгледъ, II, fasc. 1, novembre, pp. 3-5.

Не се отчайвай (t. III, p. 79), Б. сб., I, fasc. 12, décembre, p. 905.

Февруарий. Периодическо списание, XLVII, p. 779.

Два разказа: Единъ бѣдни вечеръ въ Пиринъ-планина отъ И. Вазовъ и Старий звѣнаръ отъ В. Нороленко. Солунъ, К. Г. Самараджиевъ, 1894, in-8, 15 pp.

Грамада, поема изъ шопския животъ отъ Ив. Вазова. Издава Българското народообразователно дружество. София, имп. Ив. П. Даскаловъ, 1894, in-16, 44 pp.

Италия, лирически стихотворения; 2^e éd. София, Чипевъ, 1894, in-8, 46 pp.

Подъ игото. Романъ изъ живота на българитѣ въ прѣдвечерието на освобождението въ три части съ 25 иллюстрации въ текста. Изработени отъ Пйотровски, Обербауера, Митова и Мърквича; 2^e éd. София, Чипевъ, 1894, in-8, 504 pp.

Подпоручикъ Вълко, разказъ отъ Ив. Вазова; 3^e éd. Издава Българското народообразователно дружество. Пирдопъ, 1894, in-16, 23 pp.

Стихотворения за малки дѣца (Притурка на книга «Баштинъ езикъ»), 7^e éd., Пловдивъ, Манчовъ, 1894, in-16, 38 pp.

Хжшове, драма въ петъ дѣйствия. София, Чипевъ, 1894, in-8, 148 pp.

1895

Той е младъ, здравъ, интелигентенъ, dans Календаръ на софийския окръженъ съвѣтъ за 1895, София, pp. 123-125.

- Бъдни вечеръ въ столицата (t. XII, pp. 53-61). Б. сб., II, fasc. 1, janvier, pp. 1-9.
 Борецу (t. III, pp. 79-80), *ibid.*, p. 16.
 И пакъ позорѣтъ има тържеството (t. III, pp. 164-165). Прогрессъ, III, № 36, 12 février.
 Подъ брѣмето на редъ иамами скръбни (t. III, pp. 165-167). Млада България, I, № 4, 18 février.
 Срѣдъ смѣтний шумъ (t. III, pp. 78-79). Български прѣгледъ, II, fasc. 4-5, février-mars, p. 19.
 Чистиятъ пжтъ. Литературна премия на В. «Прогрессъ» за III-та година, София, 1895, pp. 3-6.
 Когато пролѣтъ приближава... (t. III, pp. 195-196). Б. сб., II, fasc. 3, mars, p. 225.
 Люцернъ. Свѣтлина, V, 1895, fasc. 4, avril, p. 50.
 «Народътъ» (t. IX, pp. 149-151). Б. сб., II, fasc. 4, avril, pp. 339-341.
 За животъ.... (t. III, pp. 71-72). Български прѣгледъ, II, fasc. 6, avril, p. 25.
 Въ изгнание (t. III, pp. 42-43). Б. сб., II, fasc. 5, mai, pp. 508-509.
 Апостолътъ въ примѣядие (t. XII, pp. 155-159). Искуство, I, fasc. 1, juillet, pp. 3-7.
 Биографически очеркъ. Свѣтлина, V, fasc. 7-8, juillet-août, pp. 98-99.
 Биографични бѣлѣжки. Свѣтлина, V, 1895, fasc. 9, septembre, pp. 131-134.
 Когато бѣхъ на Черни връхъ (t. III, pp. 72-73). *ibid.*, p. 144.
 Lettre de remerciement à V. D. Stoianov, président du comité jubilaire. Миръ, II, № 156, 3 octobre.
 Не я будете! (t. III, p. 73). Искуство, I, fasc. 2-3, novembre, p. 16.
 Discours prononcés à l'occasion du jubilé. Юбилеятъ на Иванъ Вазовъ, София, 1895, pp. 30-35, 59.
 Прѣдъ гроба на Царя-освободителя (t. III, pp. 49-50), Юбилеенъ сборникъ на Славянската бесѣда, 1880-1895. София, pp. 27-28.
 Драски и шарки, очерки изъ столичния животъ: часть I, 2^e éd.. София, Чипевъ, 1895, in-8, 159 pp.
 Драски и шарки (очерки изъ столичний животъ); часть II, София, Пенчо В. Спасовъ, 1895, in-8^o, 240 + II pp.
 Иде ли? (Расказъ). Издава Книжечното Дружество «Просвѣта» С. Радне-Махле. Казанлъкъ, imp. «Надежда», 1895, in-16, 15 pp.
 Избавление (1877-1878 г.), отъ Ивана Вазовъ; ново издание, София, Вълковъ, 1895, in-8, 53 pp. (Библиотека за мало и голѣмо № 3.)
 Прѣпорецъ и гусла (1875-1876 г. (отъ Ивана Вазовъ; 3^e éd. София, imp. Вълковъ, in-8, 46 pp. (Библиотека за мало и голѣмо № 1).
 Срѣща (Расказъ). Издава книжечното Дружество «Просвѣта» С. Радне-Махле. Стара -Загора, 1895, in-16, 21 pp.
 Тжигитѣ на България (1876-1877 г.) отъ Ивана Вазовъ; ново издание. София, imp. Вълковъ, 1895, in-8, 41 pp. (Библиотека за мало и голѣмо № 2).
 Тъменъ герой, расказъ отъ Иванъ М. Вазовъ. Издава Мусинското Читалище «Новъ Животъ». Мусина, 1895, in-8, 20 pp. (Евтена Библиотека, книжка VII).

1896

- Какъ минжхми русската граница, Б. сб., III, fasc. I, janvier, pp. 3-11.
 Хала. Глава изъ ненапечатания още романъ на Ив. Вазова: Нова Земя (t. XXIV, pp. 28-31). Искуство, I, fasc. 4, mars, pp. 35-36.
 Като се връщамъ отъ гарата. Братски листъ, 14 mai.
 Прѣчекъ при триумфалната арка (Глава изъ романа на Г. Вазова: «Нова земя»), (t. XXIV, pp. 179-184). Б. сб., III, fasc. 6, juin, pp. 513-518.
 Подъ игото; 3^e éd. София, imp. Даскаловъ, 1896, V + 528. (D'après la bibliographie de Balan, № 1461).
 Нова земя, романъ изъ живота на българитѣ прѣзъ първитѣ години слѣдъ освобождението, въ седемъ части съ 19 иллюстрации отъ Обербауера, Мърквичка, А. Митова и Канелла. 1^{re} éd., София, Чипевъ, 1896, in-8^o. IV + 542 pp.
 Бикоглавъ (Расказъ). Издава Книжечното Дружество «Просвѣта» въ гр. Ст.-Загора (№ 33). Стара-Загора, 1898, in-8^o, 24 pp.
 Préface à G. X. Боневъ, Раскази изъ Българския животъ, София, 1896, III-IV.

1897

Пътни драсчици по линията София. Романъ (t. XVII, pp. 32-37). Миръ, III, № 372, 6 avrîl.

Първий Май на г-нъ Старковъ, Миръ, III, № 382, 4 mai.

Единъ кътъ на покой и забрава (t. XI, pp. 50-53). Миръ, III, № 385, 11 mai.

Великситъ (t. XI, pp. 105-108). Миръ, III, № 393, 1 juin.

Житейски ситнежи, Миръ III, № 399, 15 juin.

Нашата велика планина. Миръ, III, № 402, 22 juin.

Провинциални картини. Миръ, III, № 405, 29 juin.

По чуки и по чалове, Миръ, III, № 408, 6 juillet.

Богданъ (t. XVII, pp. 95-99). Миръ, III, № 411, 13 juillet.

Българскиятъ Херкулесбадъ. Миръ, III, № 414, 20 juillet.

При брѣга на Джамбовица. Миръ, III, № 420, 6 août.

Единъ день въ сръбската столица. Миръ, III, № 422, 10 août.

Посѣщение на Кремиковския мѣнастиръ. Миръ, III, № 425, 17 août.

Мургащъ (t. XVII, pp. 83-86). Миръ, III, № 428, 24 août.

Звукове, лирически стихотворения отъ Ивана Вазовъ; 2^e éd. София, Чипевъ, 1897, in-8, 95 pp.

1898

Рѣчь произнесена отъ Министра на Народното Просвѣщение, Ив. Вазовъ, по поводъ интерелацията на Павликенския народ. Прѣдставителъ Г. Габровски, въ засѣданието на Народното събрание отъ 13 декември 1897 г., Училищентъ прѣгледъ, III, fasc. 1, janvier 1898, pp. 11-20.

Апостолътъ въ примѣждие dans Сборниче Василь Левски, София, 1898, pp. 128-138.

На Нейно Царско Височество Княгиня Мария-Луиза. Миръ, V, № 636, 23 janvier.

1899

Ситнежи. Миръ, V, № 642, 6 février.

Литературна бесѣда, Миръ, V, № 645, 13 février.

Отъ тукъ — отъ тамъ. Миръ V, № 649, 23 février.

Литературна бесѣда. Миръ V, № 651, 27 février.

Отъ оралото до урата (t. XI, pp. 23-26). Миръ, V, № 654, 6 mars).

Ситнежи. Миръ, V, № 660, 20 mars.

Въ зоологическата градина (t. XI, pp. 124-127). Миръ, V, № 663, 27 mars.

Единъ влакъ. Миръ V, № 666, 3 avrîl.

Литературни ситнежи. Миръ, V, № 669, 10 avrîl.

Великенско размисление (t. XII, pp. 148-150). Миръ, V, № 672, 17 avrîl.

Ситнежи. Миръ V, № 674, 24 avrîl.

Въ планината, Овчарката «Гълъбинка», (t. III, pp. 113-115), Свѣтлина, IX, fasc. 4-5, avrîl-mai, p. 10.

Трепещуща дѣйствителность. Миръ, V, № 677, 1 mai.

Света София. Миръ, V, № 680, 8 mai.

Свѣтовни ситнежи. Миръ, V, № 682, 15 mai.

На Пушкиновата стогодишнина (t. III, p. 206). Български прѣгледъ, V, fasc. 9-10, mai-juin, p. 1.

Недѣй! Б. сб., VI, fasc. 6, 15 juin, pp. 1-2.

«Той не умира» (t. III, pp. 119-120). Свѣтлина, IX, fasc. 6, juin, p. 9.

Г. Докузмерджановъ на капжнитѣ. Миръ, VI, № 782, 29 juin.

До заселский водопадъ (t. XVII, pp. 19-27). Миръ, V, № 704, 10 juillet et № 707, 17 juillet.

«Волтъ» (t. XVII, pp. 74-80). Миръ, V, № 712, 31 juillet.

Седмъ прѣсгола (t. XVII, pp. 28-32). Миръ, V, № 718, 14 août.

Своге и искрепка долина (t. XVII, pp. 37-42). Миръ, V, № 724, 28 août.

Изгнанници (t. III, pp. 116-117). Б. сб., VI, fasc. 13-14, 1 et 15 septembre, p. 601.

«Сръбско-Българската война» (t. XI, pp. 81-85). Миръ, V, № 730, 11 septembre.

Планинци (t. III, p. 120). Ученишки другарь, II, fasc. I, 15 septembre, pp. 4-5.
Подъ есеннигъ лучи (политическа екскурзия) (t. XI, pp. 85-89). Миръ, V, № 738, 2 octobre.

Капята листата (t. XI, pp. 3-5). Лѣтописи, I, fasc. 1, 15 novembre, pp. 10-11.
Скитнишки пѣсни. Впечатления и усѣщания въ Малката и Голѣмата Стара-Планина (1899). София, Касжровъ, 1899, in-8, 72 pp.
Госпожата му. Миръ VI, № 756, 20 novembre.
Челопешката гора (t. XI, pp. 5-17). Б. сб., VI, fasc. 17-18, novembre, pp. 801-813.
Героиня (t. III, pp. 203-204). Лѣтописи, I, fasc. 2, 1 décembre, p. 32.
Шетня. Изъ нашата животрепещуца дѣйствителность, Миръ VI, № 762, 4 décembre.

Хжшове, драма въ петъ дѣйствия и една жива картина; второ съвършено прѣ работено издание. София, Чипевъ (1889), in-8°, 125 pp.

1900

Трансвалъ (t. III, pp. 187-189). Лѣтописи, I, № 4, 1^{er} janvier, p. 70.
Махната отъ програмата! (t. XI, pp. 61-69). Б. сб., VII, fasc. 1, janvier, pp. 3-11.
Убийство, (t. XII, pp. 49-52). Лѣтописи, I, № 6, 1 février, pp. 111-112.
Тяжно! Миръ, VI, № 788, 12 février.
Павли Фертигътъ (t. XI, pp. 18-22). Б. сб., VII, fasc. 2, février, pp. 80-85.
Видѣхъ го пакъ (t. III, p. 212). Кокиче (t. II, pp. 179-180), Шумъ (t. III, p. 196). Лѣтописи, I, № 8, 1 mars, pp. 151-152.
«Засмницитѣ». Миръ, VI, № 798, 9 mars.
Скромнигъ идеали (t. III, pp. 204-206). Свѣтлина, X, fasc. 3, mars, p. 3.
Колчимъ на югъ погледна... (t. III, p. 194). Б. сб., VII, fasc. 3, mars, p. 149.
Двайсетий вѣкъ (t. III, p. 187) et Отъ оралото до урѣта (t. XI, pp. 23-26). Надежда, I, fasc. 1-18 mai, pp. 1, 7-10.
Вискеръ-планина. Миръ, VI, № 847, 15 juin.
Приключенията на г-жа Туркулова, Свѣтлина, X, fasc. 6, juin, pp. 1-3.
Изъ новъ друмъ (t. XI, pp. 127-140). Б. сб., VII, fasc. 6, juin, pp. 362-375.
Утро въ село Банкя (t. XII, pp. 3-6). Лѣтописи, I, № 17-18, 15 juillet, pp. 334-335.
Единъ Български Херкулесбадъ. Миръ, VI, № 855, 5 août.
Една родопска усоя (t. XVII, pp. 60-64). Миръ, VI, № 863, 26 août.
Инвалидъ (t. XI, pp. 89-91). Лѣтописи, II, № 1, 20 novembre, pp. 6-7.
При Ионъ Братвано (t. XI, pp. 103-104). Б. сб., VII, fasc. 9, novembre, pp. 595-596.
Подъ нашегъ небе, нови стихотворения. Издава редакцията на списанието «Надежда». Стара Загора, 1900, in-8, 104 pp.
Ура! Лѣтописи, II, № 2, 15 décembre, p. 25.
Двѣ пролѣти (t. III, pp. 191-192). Надежда, I, fasc. 2, p. 129.
На гости на Юмрю-Чалъ, Въспоминание за едно пътуване по Стара-Планина, (t. XVIII, pp. 87-95), *ibid.*, pp. 134-143.
Вѣстникарь ли? комедия въ едно дѣйствие, отъ Ивана Вазовъ. София, П. М. Бжаайтовъ, 1900, in-8, 80 pp.
При Ивана Гърбата dans Юбилеенъ сборникъ по случай 25-годишнината отъ първия выпускъ на Габровската Априловска Гимназия, Пловдивъ, 1900, pp. 161-164.

1901

Велико Търново (t. XVII, pp. 163-171). Лѣтописи, II, № 3, 15 janvier, pp. 49-52.
Първитѣ дни на свободата (t. XI, pp. 37-47). Б. сб., VIII, fasc. 1, janvier, pp. 3-16.
Въ електрическия трамвай (t. XI, pp. 69-78). Б. сб., VIII, fasc. 3, mars, pp. 153-160.
Погледъ възъ историческия животъ на грузинския народъ. *Ibid.*, pp. 178-180.
Въ Царството на славата (t. XIX), acte I. Б. сб., VIII, fasc. 4, avril, pp. 221-239.
Иманярь. Лѣтописи, II, № 6-7, 15 mai, p. 121.
Ювильейна пѣсень. Миръ, VII, № 975, 2 juin.
Митрополитъ Климентъ при Царя. Миръ, VII, № 993, 14 juillet.

Единъ старопланински мѣнастиръ (t. XVII, pp. 103-105). Лѣтописи, II, № 9-10, 10 août, pp. 197-198.

Единъ нашъ черноморски бисеръ (t. XVII, pp. 187-191). Миръ, VII, № 1013, 1^{er} septembre.

Княжевскиятъ трамвай. Миръ, VII, № 1017, 10 septembre.

Ranem et circenses! Миръ, VII, № 1020, 15 septembre.

Истинскиятъ прогресистъ (Историята на г-нъ Панделкина). Миръ, VII, № 1024, 22 septembre.

Цвѣтуциятъ периодъ на българската литература, Миръ, VII, № 1028, 29 septem bre.

Столични ситнежи. Миръ, VII, № 1032, 6 octobre.

Въ топлитѣ вълни. Миръ, VII, № 1036, 13 octobre.

Изъ Владайското устѣ (t. XVII, pp. 17-19). Миръ, VII, № 1040, 20 octobre.

«Клепцѣтъ» и «Дивакътъ». Миръ, VII, № 1044, 27 octobre.

Единъ образецъ за подражание. Миръ, VII, № 1045, 28 octobre.

Столични ситнежи. Миръ, VII, № 1048, 3 novembre.

Въ Царството на славата (t. XIX), acte II, Б. сб., VIII, fasc. 9, novembre. pp. 577-589.

Сливница, (t. XI, pp. 120-123). Миръ, VII, № 1051, 10 novembre.

Прѣдъ Пиротъ (t. XII, pp. 169-173). Миръ, VII, № 1055, 17 novembre.

Скучни часове. Миръ, VII, № 1061, 27 novembre.

Ложа № 1 (Впечатления отъ едно засѣданіе въ Народното Събрание). Миръ, VII, № 1071, 17 décembre.

Въ Царството на славата (t. XIX), acte III. Б. сб., VIII, fasc. 10, décembre, pp. 645-659.

Звѣздата (t. XI, pp. 48-50). Миръ, VII, № 1075, 29 décembre.

Видено и чуто. Разкази, спомѣни и пжтешествия. София, Олчевъ, 1901, in-8, 159 pp.

1902

Юрдановъ-день. Миръ, VIII, № 1077, 5 janvier.

Слѣдпразнично настроение. Миръ, VIII, № 1083, 19 janvier,

Ah, Excellence! (t. XI, pp. 108-120). Б. сб., IX, fasc. 1, janvier, pp. 3-15.

Балканскитѣ Ромео и Юлія (t. XII, pp. 7-17). Б. сб., IX, fasc. 2, février, pp. 73-83.

Дъщерята на Пилата (t. XI, pp. 56-60). Б. сб., IX, fasc. 4, avril, pp. 209-213.

Май, Ученическа бесѣда, II, fasc. 10, juin, p. 218.

Въ тържеството. Задруженъ трудъ, I, fasc. 7, juillet.

На връха Свети Никола (t. XVII, pp. 99-103). Славянски гласъ, I, fasc. I, août, pp. 18-19.

Прѣзъ снѣжна Рила... Лѣтописи, IV, fasc. 1, 9 novembre, p. 1.

Поети. Миръ, VIII, № 1200, 23 novembre.

Фелдфебелъ Стамболковъ (t. XIII, pp. 5-13). Б. сб., IX, fasc. 9, novembre, pp. 549-557.

Пьстъръ свѣтъ. Раскази, спомени, драски, пжтни впечатления, отъ Ивана Вазовъ. София, Олчевъ, 1902, in-8, II+235 pp.

1903

Бѣжанци... Б. сб., X, fasc. 1, janvier, p. 5.

Процѣпалникъ (t. XII, pp. 35-46). Б. сб., X, fasc. 4, avril, pp. 209-219.

Тамъ! Ученическа бесѣда, IV, fasc. 1, septembre, p. 1.

Безпокойствата на Елисавета Александровна (t. XII, pp. 69-73). Б. сб., X, fasc. 9, novembre, pp. 541-545.

Срѣщитѣ ми съ Любена Каравелова (t. XII, pp. 160-164). Б. сб., X, fasc., 10 décembre, pp. 605-609.

Préface à Кирилъ Христовъ : Избрани стихотворения. София, 1903, pp. III-IX.

Службогонци (Станчо Квасниковъ на гости у министра). Комедия въ двѣ дѣйствія отъ Ивана Вазовъ. София, Олчевъ, 1903, in-8, 80 pp.

Казаларската царица, романъ. София, Олчевъ, 1903, in-8, 340 pp.

1904

- Владиката Каравангелись. Славянски гласъ, II, fasc. 1, janvier, pp. 3-4.
 Японски силуети (t. XII, pp. 62-68). Б. сб., XI, fasc. 1, janvier, pp. 3-8.
 Прояснь (t. XII, pp. 47-48). Б. сб., XI, fasc. 3, mars, pp. 137-138.
 Маргарита (t. XII, pp. 174-195). Б. сб., XI, fasc. 4, avril, pp. 201-206; fasc. 5, pp. 265-271; fasc. 6, pp. 333-337; fasc. 8, pp. 473-477.
 Великата рилска пустиня. Пътни бѣлѣжки и впечатления. София, Олчевъ, 1904, in-8, 141 + II pp.
 Въ нѣдрата на Родопитѣ. Пътни бѣлѣжки и впечатления. София, Олчевъ, 1904, in-8, 138 + III pp.
 Поеми, 1879-1884. — Грамада, Моята съсѣдка Гмитра. Зихра. Загорна. Епопея на забравенитѣ. Въ царството на самодивитѣ. Кихавицата на Салюста. Синайска роза. По простонародни мотиви. София, Олчевъ, 1904, in-8, 224 pp.

1905

- Български Ничшеянецъ. Миръ, XI, № 1618, 3 août.
 Лѣтна София. Миръ, XI, № 1623, 9 août.
 Ваканция. Миръ, XI, № 1628, 14 août.
 Но вие българи ли сте? Миръ, XI, № 1630, 18 août.
 Изъ свѣта и у насъ. Миръ, XI, № 1633, 21 août.
 Столицата и живота ѝ. Миръ, XI, № 1639, 28 août.
 Есень (t. III, p. 72). Художникъ, I, № 3-4, 31 août, p. 2.
 Двѣ дѣйствителности (t. XVII, p. 174). Миръ, XI, № 1645, 4 septembre.
 При политѣ на Царевецъ (t. XVII, pp. 174-180). Миръ, XI, № 1650, 11 septembre.
 Въ старата Боянска черква (t. III, pp. 232-234). Художникъ, I, № 1, 15 septembre, p. 2.
 Людоѣди, Малкъ Дневникъ, II, № 14, 30 octobre.
 Двата акропола на Търново. Миръ, XI, № 1690, 30 octobre.
 Въ коридора на сѣдилището. Миръ, XI, № 1696, 6 novembre.
 Не гласуваль! Миръ, XI, № 1701, 13 novembre.
 «Първа лѣстовичка». Миръ, XI, № 1707, 20 novembre.
 Родопски връхове (t. XVII, pp. 68-74). Миръ, XI, № 1713, 27 novembre.
 Посѣщение у г. Вазова (interview). Свѣтлина, XIII, fasc. 11-12 (novembre-décembre), pp. 7-9 et XIV, 1906, fasc. 1, janvier, pp. 2-3.
 Изъ нашитѣ живописни крайща — мѣнастиръ Погановски (t. XVII, pp. 52-55). Миръ, XI, № 1719, 4 décembre.
 Бесѣди подъ зимното небе. Миръ, XI, № 1724, 11 décembre.
 Важна историческа намѣра. Гробътъ на Патриарха Евтимия. Миръ, XI, № 1729, 18 décembre.
 Поезия на Коледата. Миръ, XI, № 1735, 25 décembre.
 София на 1880 година. Б. сб., XII, fasc. 10, décembre, pp. 605-608.
 Кѣмъ очерка: «София прѣзъ 1880 г.» (Нови данни за биографията на Василь Левски), *ibid.* p. 653.
 Утро въ Банки. Добродушни разкази. София, Чипевъ, in-8, 267 pp.

1906

- Проклятие възъ Иванка (t. XXVIII, pp. 17-22). Б. сб., XIII, fasc. 1, janvier, pp. 3-8.
 Гранична хижка (t. XIII, pp. 14-16). Художникъ, I, № 8-9, 15 janvier, pp. 2-3.
 Затмѣнието, Смъртъ на Ивана Асѣня II; Балдуинъ (t. XXVIII, pp. 42-44; 22-27). Б. сб., XIII, fasc. 2, février, pp. 81-83, 84-88.
 Великиятъ заточеникъ. Духовна пробуда, I, fasc. 1, 1 mars, pp. 8-10.
 Лобната скала et Бѣгството на Ивана Асѣня (t. XXVIII, pp. 67-70, 55-59). Б. сб., XIII, fasc. 3, mars, pp. 145-153.
 Небивала защита (t. XIII, pp. 22-26). Художникъ, I, № 15-16, 15 avril, pp. 2-3.

Свети Димитрий Чудотворецъ, Калояновият орелъ, Чоки (t. XXVIII, pp. 13-16, 27-31, 71-75).

Ангелътъ. Б. сб., XIII, fasc. 4, avril, pp. 209-212, 213-216, 216-220, 239-242.

Хамалингътъ. Духовна пробуда, I, fasc. 5, 1 mai, pp. 7-8.

Калиманъ II, Ивайлова брачна нощъ (t. XXVIII, pp. 44-48, 49-52). Б. сб., XIII, fasc. 5, mai, pp. 277-284.

Бесѣда надъ Княжево (t. XIII, pp. 27-33). Духовна пробуда, I, fasc. 8, 15 juin, pp. 7-9.

Сборътъ на духоветѣ, Шишмановият брѣстъ (t. XXVIII, pp. 100-104, 109-111). Б. сб., XIII, fasc. 6, juin, pp. 341-348.

Двѣ чети. Духовна пробуда, 1, fasc. 10, 15 septembre, pp. 7-9.

Императоръ Киръ Тодоръ въ Търново, Жидовъ гробъ (t. XXVIII, pp. 38-41; 96-100). Б. сб., XIII, fasc. 7, septembre pp. 409-418.

За Костенецкия водопадъ (t. XIII, pp. 17-21). Художникъ, II, № 1, 20 septembre, pp. 2-3.

Литературни бѣлѣжници. Миръ, XII, № 1981, 29 octobre.

Литургията (t. XXVIII, pp. 105-108). Б. сб., XIII, fasc. 8, octobre, pp. 473-476.

Къзъ-Хисаръ (t. XXVIII, pp. 75-79). Духовна пробуда, I, fasc. 4, 15 novembre, pp. 1-2.

Иванъ Асѣнъ II въ гроба (t. XXVIII, pp. 112-116). Б. сб., XIII, fasc. 9, novembre, pp. 537-541.

Куманката (t. XXVIII, pp. 31-34). Б. сб., XIII, fasc. 10, décembre, pp. 601-603.

1907

Ерусалимитъ на българската признателностъ: Плѣвентъ, Пордимъ, Бѣла (t. XVII, pp. 152-163). Б. сб., XIV, fasc. 1, janvier, pp. 3-13.

На полето. Б. сб., XIV, fasc. 2, février, pp. 81-82.

Дамяну Груеву, Македоно-одрински прѣгледъ, II, fasc. 30, 11 mars, pp. 466-467.

Прологъ за тържественото откриване на Народния театръ (t. III, pp. 237-247). Б. сб., XIV, fasc. 3, mars, pp. 149-159.

Побѣдилъ живота (t. XIII, pp. 34-38). Духовна пробуда, II, fasc. 3, 5 avril, pp. 8-10.

Химна на св. Князь Бориса Михаила. Славянски гласъ, V, fasc. 3, p. 97, et Б. сб. XIV, fasc. 5, avril, p. 283.

Патриархъ Евтимий (t. XXVIII, pp. 90-96). Последниятъ му день (t. XIII, pp. 39-40). Б. сб., XIV, fasc. 4, avril, pp. 213-219, 286-288.

До Радомиръ, (t. XVII, pp. 141-147). Духовна пробуда, II, fasc. 8-9, 20 juin, pp. 10-11.

Черепичъ. Б. сб., XIV, fasc. 7, septembre, pp. 424-432.

Едно интервю съ г-на Ив. Вазова по случай смъртъта на К. Величкова. День, IV, № 1372, 7 novembre.

Есенна сутрина. Духовна пробуда, II, fasc. 16, 5 décembre, p. 7.

Татарска парица (t. XXVIII, pp. 59-66). Б. сб., XIV, fasc. 10, décembre, pp. 617-624.

Светославъ Тертеръ, Романъ изъ българската история въ края на XIII вѣкъ. София, Чипевъ, in-8, 239 pp.

Иванъ Александъръ, историческа повѣстъ изъ живота на търновското царство въ срѣдата на XIV столѣтие отъ Ивана Вазовъ. Пловдивъ П. Бѣловѣждовъ, in-8, 86 pp.

1908

Прѣдъ пролѣтъ. Духовна пробуда, II, fasc. 19, 5 février 1908, p. 1.

Ирина Кюмненъ (t. XXVIII, pp. 34-37). Б. сб., XV, fasc. 3, mars, pp. 153-156.

Ефросина Пантолеонъ. Б. сб., XV, fasc. 4, avril, pp. 225-227.

Нора, повѣстъ отъ Ивана Вазовъ. Пловдивъ, П. Бѣловѣждовъ, in-8, 68 pp. (Библиотека «Духовна пробуда» № 8).

1909

Още единъ (Спомени за Д. К. Поповъ по случай смъртта му). Духовна пробуда, III, fasc. 2, 5 janvier, pp. 3-4.

Прѣсни спомени (Цариградъ слѣдъ въскръсване на конституцията). Б. сб., XVI, fasc. 1, janvier, pp. 3-6.

Бориславъ. Историческа драма въ 5 дѣйствия изъ царуването на Ивана Асеня II. София, Чипевъ (1909), in-8, 112 pp.

1910

Живѣя въ Берковица. Рѣчь, IV, № 857, 1^{er} janvier.

Велбжждъ и Сливница (t. XXVIII, pp. 79-85). Б. сб., XVII, fasc. 1, janvier, pp. 3-8.

Развалииниѣ, Сѣмейно огнище, I, fasc. 4, février, pp. 101-102.

Long discours prononcé à l'occasion d'une visite faite à Svichtov: Souvenirs des années 1878-1879. Дневникъ, IX, № 2766, 21 avril.

Привѣтствена пѣсень. Миръ, XII, № 2997, 22 mai.

Протестъ на г. Ив. Вазовъ. День, VII, № 2232, 21 juin.

Бѣлоградчишкитѣ скали (t. III, pp. 234-235). Художествена култура, I, fasc. 6, juin, p. 81.

Зимна нощъ. Съврѣмenna Илюстрация, I, fasc. 2, décembre, p. 8.

Подъ игото. Романъ въ три части, изъ живота на Българитѣ въ прѣдвечерието на освобождението, съ 30 илюстрации отъ Пйотровски, Мърквичка, Митова, Обербауера, Канела и др.; 4^e éd. София, Чипевъ, 1910, in-8, 510 pp.

Подъ сѣбга на годинитѣ. Седѣнка, I, 1910, fasc. 1, p. 2.

Кѣмъ Пропастъ, пиеса въ 5 дѣйствия и 1 картина. Извлѣчена изъ повѣстѣта «Иванъ Александръ». Съ 8 илюстрации и съ исторически бѣлѣжки. София, Ив. Г., Игнатовъ, 1910, in-8, 102 pp.

Бориславъ, историческа драма въ 5 дѣйствия изъ царуването на Ивана Асѣя II; 2^e éd., illustrée. София, Чипевъ, 1910, in-8, 111 + II pp.

Легенди при Царевецъ. Балади и Поеми. София, Ив. Г. Игнатовъ, in-8, 134 pp.

1911

Възпоминателни бѣлѣжки за К. Величковъ (t. XIII, pp. 92-95). Б. сб., XVIII, fasc. 1, janvier, pp. 3-5.

Видѣние (Търново прѣзъ юний 1414 г.). Б. сб., XVIII, fasc. 7, septembre, pp. 433-434.

«Казаларска Царица». Начало на III^o дѣйствие (t. XXI). Б. сб., XVIII, fasc. 8, octobre, pp. 501-504.

За «Русна» (Спомени). Знание, I, fasc., 2, 2 novembre, pp. 85-88.

Казаларската царица, Сцени отъ трето дѣйствие (t. XX, pp. 144-146). Съврѣмenna Илюстрация, I, fasc. 11-12, novembre-décembre, p. 11.

Изъ «Казаларската царица» (t. XXI, pp. 139-142). Литературна Бесѣда, I, fasc. 8-10, décembre, pp. 225-228.

Подъ игото, пиеса въ 10 драматически картини отъ Ивана Вазовъ. Прѣдставена прѣвъ пѣтъ въ Народния театръ на 16 декемврий 1910 г. София, Чипевъ, (1911), in-8^o, 109 pp.

Изъ голѣмитѣ поети, стихотворни прѣводи; поправено издание, София, «Знание», (1911), in-16, 136 pp.

Възпоминателни бѣлѣжки за К. Величковъ. Константинъ Величковъ, Повѣсти, разкази, спомени, t. I, София (1911), pp. V-XXIII.

Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. София, Паскалевъ, 1911, in-8. Томъ I. Лирика (1875-1880 г.). Прѣпорецъ и гусла. Тѣжитѣ на България. Избавление. Гусла. Епопея на забравенитѣ. 208 pp. Томъ II. Лирика (1882-1891 г.). Поля и гори. Италия. Сливница. Въ лоното на Рила. 207 pp.

1912

Последниятъ день на XX вѣкъ. Миръ, XVIII, № 3446, 3 janvier.
 За «Казадарската Царица», Б. сб., XIX, fasc. I, janvier, pp. 3-8.
 Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ; т. III. Лирика. Звукове. Скитниш-
 ки пѣсни. Подъ нашето небе. София, Паскалевъ, 1912, in 8°. 252 pp.

Dans Миръ, XVIII :

Една книга за светитѣ мѣста : «Светитѣ мѣста на признателна България», отъ
 Стоянъ Сень-Жанъ д'Акарски, № 3561, 24 mai.

Изъ нашитѣ списания. № 3629, 14 août.

Напрѣдъ за Македония. № 3661, 21 septembre.

Шуми Марица (t. V, pp. 22-23). № 3733, 4 décembre.

Топоветѣ (t. V, pp. 9-10). 1912, № 3735, 6 décembre.

Тритѣ крѣпости (t. V, pp. 18-19), № 3743, 14 décembre.

Люле-Бургазскиятъ бой (t. V, pp. 8-9). № 3750, 21 décembre.

Тааъ война... (t. V, pp. 20-21), № 3752, 23 décembre.

Неприятели (t. V, pp. 21-22). № 3754, 25 décembre.

Симеонъ при Мраморно море (t. V, p. 35). № 3756, 29 décembre.

На Пнерь Лоти. Б. сб. XIX, fasc. 8-10, octobre-décembre, p. 496.

1913

Dans Миръ, XIX:

За ония, които сж при Чаталджа (t. V, pp. 46-47). № 3759, 1^{er} janvier.

Новѣйшата турска история (t. V, p. 44) et Революцията въ Цариградъ, № 3769, 13
 janvier.

Булаиръ (t. V, p. 63). № 3789, 2 février.

«Люби!» (t. V, pp. 50-51). № 3807, 20 février.

Рипарска Ромжия (t. V, pp. 41-42). № 3802, 15 février.

Българскиятъ Богъ (t. V, pp. 117-118), № 3818, 4 mars.

Паметникъ на българската мощъ (t. V, p. 62), № 3820, 6 mars.

Щурмътъ на Одринъ (t. V, pp. 63-65). № 3830, 16 mars.

Русия (t. V, p. 60). № 3834, 20 mars.

Обновенъ народъ (t. V, p. 15). № 3839, 25 mars.

Върху форта Айвазъ-баба (t. V, pp. 65-66). № 3849, 5 avril.

Слѣдъ Сливница... (t. V, pp. 118-119), № 3856, 12 avril.

Мрътвитѣ долини въ Македония (t. V, p. 71). № 3860, 18 avril.

«Па шта си ти ?» (t. V, pp. 119-120). № 3865, 23 avril.

Тържественъ часъ (t. V, p. 119) № 3868, 27 avril.

На сръбскитѣ поети (t. V, pp. 123-124). № 3882, 11 mai.

Сърбия и Македония (t. V, pp. 125-126). № 3885, 15 mai.

Българскиятъ май (t. V, pp. 71-72). № 3886, 16 mai.

Ангиста. № 3888, 18 mai.

На Македония (t. V, pp. 120-122). № 3891, 21 mai.

Нѣмѣяхъ тѣжно азъ... (t. V, p. 28). Балкански лѣтописи, I, № 1, 26 mai-8 juin,
 p. 10.

Буйнитѣ нива (t. V, pp. 69-70). № 3903, 3 juin.

Полкъ слѣдъ полкъ! (t. V, p. 130). № 3906, 7 juin.

Мрачна мисль. № 3908, 9 juin.

Гръцкитѣ бѣсноти. № 3913, 14 juin.

Българскиятъ воинъ (t. V, pp. 47-48). № 3919, 20 juin.

Разгромътъ. № 3922, 23 juin.

При срѣщата на героитѣ (t. V, pp. 74-75). № 3961, 4 août.

Изъ «Ивайло»: acte II, scène VI (t. XXI). Знание, II, fasc. 1, septembre, pp. 1-7.

Майката на героя (t. V, pp. 51-52). Свободно мнение, I, fasc. 8, 19 octobre, p. I.

Христо Ганчевъ (t. V, P. 57). Седмична иллюстрация «Приносъ», 1, fasc. 3, 19 octo-
 bre, p. 4.

- «За бждащето на Анхиало». Седмична илюстрация «Приносъ», I, fasc. 4, 26 octobre, p. 4.
- Надъ гроба на майка ми (t. V, pp. 12-13). Свободно мнение, I, fasc. 10, 2 novembre, p. 1.
- Пленниците (t. V, pp. 36-37). Свободно мнение, I, fasc. 11, 9 novembre, p. 1.
- Remarques sur Ивайло. Азъ знамъ всичко, I, № 2, 10 novembre, pp. 2-3.
- На българскитѣ милосердни сестри (t. V, p. 48). Свободно мнение, I, fasc. 12, 16 novembre, p. 1.
- Мамо, дѣ е тате? (t. V, pp. 59-61). Свободно мнение, I, fasc. 13, 23 novembre.
- Ивайло. Единъ овчаръ царъ. Седмична илюстрация «Приносъ», I, fasc. 8, 23 novembre, p. 7.
- Самотникътъ (t. V, pp. 39-40). Свободно мнение, I, fasc. 18, 28 décembre.
- Не шумимъ ний кресливо. Свѣтлина, XXI, fasc. 1-2, p. 4.
- При раненитѣ герои (t. V, pp. 33-34). Свѣтлина, XXI, fasc. 5, p. 2.
- Ивайло: acte II, scène V (t. XXI). Съврѣмenna илюстрация, II, № 21-22, p. 3.
- Ивайло, историческа драма въ петъ дѣйствия. София, Паскалевъ, 1913, in-8, 101 pp.
- Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ (t. V. Драми. Ивайло. Казаларската царица. София, Паскалевъ, 1913, in-8, 190 pp.

1914

- Не за завоевания се боримъ, Б. сб., XX, fasc. 1, janvier, p. 3.
- Стогъ (t. V, pp. 49-50). Знание, II, fasc. 5, janvier, p. 415.
- Моитѣ пѣсни (t. V, p. 75). Свободно мнение, II, fasc. 8, 22 février, p. 117.
- Поклонъ (t. V, p. 29). Свободно мнение, II, fasc. 9, 1 mars, p. 134.
- Единъ позивъ къмъ българското сърце. Утро, IV, № 1124, 13 mars.
- При първий зовъ (t. V, pp. 26-27). Сцена въ окопитѣ (t. V, p. 34). Съврѣмenna мисълъ, IV, fasc. 2, février, p. 77-78.
- Кантата. Юбилеенъ сборникъ по случай 30-годишнината отъ освобождението на България, София, 1914, pp. 144-145.
- Когато Одринъ бѣше нашъ. Одринъ-Чатаалджа, publié par les soins de Iv. Vazov, K. Christov et Al. Balabanov (София, 1914), pp. 7-11.
- Казаларската царица, драма въ 5 дѣйствия и 1 картина. София, Паскалевъ (1914), in-8, 88 pp.
- Хжпше, драма въ петъ дѣйствия и една жива картина; второ съврѣшено прѣработено издание. София, Чипевъ (1914), in-8, 125 pp.
- Подъ грѣма на побѣдитѣ. Стихотворения писани прѣзъ първата балканска война. София, imp. «Балканъ», 1914, in-8, 112 pp.
- Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. Томъ IV. Поеми. Грамада. Моята съсѣдка Гмитра. Зихра. Загорка. Въ царството на самодивитѣ. Кихавицата на Салюста. Синайска роза. Съ 30 илюстрации въ текста, изработени отъ художниците Ал. Божиновъ, Н. Мариновъ, Ал. Мутафовъ, Вл. Антоновъ и др. София, Паскалевъ, 1914, in-8, 184 pp.
- Слѣдъ побѣдата на Айвазъ-баба. Миръ, XXI, № 4512, 13 mars.
- Миръ, XXI.

1915

- Тамъ! (t. V, p. 129). Отечество, II, fasc. 9, 24 octobre, p. 2.
- Освободенитѣ градове. Миръ, XXI, № 4719, 11 novembre.
- Allons, enfants de la patrie! Миръ, XXI, № 4723, 15 novembre.
- Монологътъ на кралъ Петра. Миръ, XXI, № 4729, 22 novembre.
- Христосъ възкресе! (t. V, pp. 132-133). Миръ, XXI, № 4735, 29 novembre.
- Въ улицитѣ тъмни... (t. V, pp. 155-156); Свети Клименте! (t. V, pp. 147-148); «Горко на побѣденитѣ» (t. V, pp. 158-159); Да се не гордѣиме! (t. V, pp. 164-165). Б. сб., XXI, fasc. 9-10, novembre-décembre, 505-507; 510-512; 514-515.
- Dans Миръ, XXI:
- Охридско езеро (t. V, p. 131). № 4736, 1 décembre.

Крали Марко (t. V pp. 137—138). № 4740, 5 décembre.
 Разговоръ съ тѣхъ (t. V, pp. 133-135). № 4742, 8 décembre.
 На англо-френскитѣ плѣнници. № 4746, 12 décembre.
 Нощно одѣние (t. V, pp. 138-139). № 4744, 10 décembre.
 Слѣдъ Вардарската експедиция. № 4747, 13 décembre.
 Грядущето. № 4751, 18 décembre.
 Въ бури... (t. V, p. 142). № 4753, 20 décembre.
 Българската доброта (t. V, pp. 143-144). № 4756, 24 décembre.
 Пирати. № 4757, 25 décembre.
 Бѣдятъ ни... № 4758, 29 décembre.

1916

Културни врази: Ич и Ъ. Миръ, XXII, № 4761, 1^{er} janvier.
 Пиянство въ Бѣлградъ (t. V, pp. 135-136). Отечество, III, fasc. 1, 2 janvier, p. 2.
 Видение. Миръ, XXII, № 4762, 3 janvier.
 Кое ги кара?, В. Из., XXV, № 2, 3 janvier.
 Нашитѣ дни въ историята (t. V pp. 148-149). В. Из., XXV, № 3, 4 janvier.
 Черна гора. В. Из., XXV, № 4, 5 janvier.
 Пѣсень, пѣсень моя... (t. V, p. 150). Миръ, XXII, № 4764, 6 janvier.
 Мжката му. В. Из., XXV, № 5, 6 janvier.
 «Ще ви строшимъ жбитѣ». В. Из., XXV, № 7, 7 janvier.
 Источникътъ Бонапартъ. В. Из., XXV, № 8, 10 janvier.
 Не извиквашъ, милостъ ти... Отечество, III, fasc. 2, 9 janvier, p. 2.
 Габриелъ д'Анунцио. В. Из., XXV, № 12, 15 janvier.
 На кочичето (t. V, pp. 151-153). Миръ, XXII, № 4768, 12 janvier.
 Пробуда (t. V, pp. 150-151). Миръ, XXII, № 4769, 13 janvier.
 Земята и небото се вричаха безъ страхъ. Миръ, XXII, № 4770, 14 janvier.
 Раздори ли! Миръ, XXII, № 4773, 17 janvier.
 Екъ. В. Из., XXV, № 14, 17 janvier.
 Мило либе, тукъ земята (t. V, pp. 153-154). В. Из., XXV, № 15, 19 janvier.
 Языкътъ нашъ (t. V, pp. 154-155). Миръ, XXII, № 4774, 19 janvier.
 Бѣдоносна плячка. В. Из., XXV, № 16, 20 janvier.
 Азъ вчера посѣтихъ Борисова градина (t. V, p. 157). Миръ, XXII, № 4777, 22 janvier.
 Що чула Витоша... (t. V, p. 158). Миръ, XXII, № 4780, 26 janvier.
 Частъ (t. V, pp. 159-160). Миръ, XXII, № 4782, 28 janvier.
 На гарата (t. V, pp. 160-161). В. Из., XXV, № 26, 31 janvier.
 Нощно бѣние (t. V, pp. 138-139). Духовна Зора, X, fasc. 1-2, janvier-février, pp. 29-30.
 «Балканскиятъ Шейлокъ» (t. V, pp. 161-162). Миръ, XXII, № 4786, 2 février.
 Мисли по случай срѣщата въ Нишъ. В. Из., XXV, № 27, 2 février.
 Сръбското бѣгство (t. V, pp. 162-163). Миръ, XXII, № 4787, 3 février.
 Тамъ въ Солунския край... В. Из., XXV, № 28, 3 février.
 Тѣсень билъ Балкана! (t. V, pp. 163-164). В. Из., XXV, № 29, 4 février.
 Прѣдъ творчески трудъ (t. V, pp. 165-166). Миръ, XXII, 4790, 6 février.
 О пѣсни! (t. V, pp. 166-167). Миръ, XXII, № 4791, 7 février.
 На тържествата подъ покривката (t. V, p. 172). Миръ, XXII, № 4793, 10 février.
 Радостта на сѣнникѣ (t. V, pp. 170-172). В. Из., XXV, № 34, 11 février.
 На сръбския народъ (t. V, p. 173). Миръ, XXII, № 4795, 12 février.
 Скитникътъ кралъ, Миръ, XXII, № 4796, 13 février.
 Свѣтовната война... (t. V, pp. 183-184). Миръ, XXII, № 4797, 14 février.
 Благодаря ти, Боже! (t. V, pp. 178-179). В. Из., XXV, № 37, 14 février.
 Тритѣ наши езера (t. V, p. 183). В. Из., XXV, № 42, 21 février.
 Armata Nostra! Миръ, XXII, № 4952, 8 septembre.
 Скрѣбъта на Александра II. Миръ, XXII, № 4958, 15 septembre.
 Джелати (вчерашното траурно шествие изъ София). Наша мисль, I, fasc. 2, 24 septembre, p. 3.
 Я вижте ги! Миръ, XXII, № 4975, 6 octobre.

- Духът на Овидия. Миръ, XXII, № 4981, 13 octobre.
 Генералъ Добруджану. Миръ, XXII, № 4984, 17 octobre.
 Кюстенджа. Миръ, XXII, № 4992, 26 octobre.
 Войната въ Добруджа. Миръ, XXII, № 4994, 28 octobre.
 Съюзници. Миръ, XXII, № 4996, 31 octobre.
 Мечът на Аспаруха (t. V, p. 84). В. Из. XXV, № 239, 31 octobre.
 Погромът. Миръ, XXII, № 4997, 1 novembre.
 Разцвѣтъ на славянската идея. Миръ, XXII, № 4999, 3 novembre.
 3-та година! В. Из., XXV, № 242, 3 novembre.
 Чулъ Господъ... Миръ, XXII, № 5000, 4 novembre.
 Паметниците на Добруджа (t. V, pp. 81-82). В. Из., XXV, № 244, 6 novembre.
 Смѣшниятъ паметникъ. Миръ, XXII, № 5001, 6 novembre.
 Гладнатори. Миръ, XXII, № 5002, 7 novembre.
 Роби. Миръ, XXII, № 5004, 10 novembre.
 На рускиѣ войни (t. V, pp. 83-84). Миръ, XXII, № 5005, 11 novembre.
 Иго (t. V, p. 80). В. Из., XXV, № 248, 11 novembre.
 Пояръгът. Миръ, XXII, № 5006, 13 novembre.
 При Черна (t. V, pp. 102-103). В. Из., XXV, № 249, 13 novembre.
 Вѣсти (t. V, pp. 106-107). Миръ, XXII, № 5007, 14 novembre.
 Тутраканъ (t. V, p. 81). В. Из., XXV, № 251, 15 novembre.
 Година! (t. V, pp. 87-88). Отечество, III, fasc. 42-43, 15 novembre, p. 2.
 Хидрата (t. V, pp. 85-86). Миръ, XXII, № 5009, 16 novembre.
 Раздвоение (t. V, p. 108). Миръ, XXII, № 5010, 17 novembre.
 Добруджанската конница (t. V, pp. 82-83). В. Из., XXV, № 253, 17 novembre.
 Двата краля. Миръ, XXII, № 5012, 20 novembre.
 Тихъ бѣлъ Дунавъ се вълнува. Миръ, XXII, № 5018, 28 novembre.
 Отговоръ. В. Из., XXV, № 261, 28 novembre.
 Сенкевичу (t. V, p. 99). Миръ, XXII, № 5019, 29 novembre.
 Оплакванията на генералъ Сарай. В. Из. XXV, № 263, 30 novembre.
 Букурещкиятъ пиръ. Миръ, XXII, № 5020, 30 novembre.
 Родината (t. V, pp. 93-94). Миръ, XXII, № 5021, 1^{er} décembre.
 Вряждебна! В. Из., XXV, № 264, 1^{er} décembre.
 Тайна (t. V, pp. 94-95). Миръ, XXII, № 5022, 2 décembre.
 «Юда»-ли? (t. V, pp. 90-91). Миръ, XXII, № 5024, 5 décembre.
 Хубава родино! (t. V, p. 89). В. Из., XXV, № 268, 6 décembre.
 Есенниятъ вѣтъръ (t. V, p. 107). Миръ, XXII, № 5025, 6 décembre.
 Ура! Миръ, XXII, № 5026, 7 décembre.
 «Кръстоносци на правото». В. Из., XXV, № 269, 7 décembre.
 На поклонение (t. V, pp. 104-105). Миръ, XXII, № 5027, 8 décembre.
 Хиената. В. Из., XXV, № 270, 8 décembre.
 Ангелътъ (t. V, p. 112). Миръ, XXII, № 5028, 9 décembre.
 Аеропланигъ. В. Из., XXV, № 273, 12 décembre.
 Свещени вълнения (t. V, pp. 108-109). Миръ, XXII, № 5031, 13 décembre.
 Последни пѣсни (t. V, p. 79). Миръ, XXII, № 5034, 16 décembre.
 Новина (t. V, p. 100). Миръ, XXII, № 5035, 18 décembre.
 Гривица. В. из., XXV, № 278, 18 décembre.
 Дивниѣ ме... (t. V, pp. 96-97). Миръ, XXII, № 5037, 20 décembre.
 Историческа мисия (t. V, p. 106). Миръ, XXII, № 5038, 21 décembre.
 Неслушана философия, В. Из., XXV, № 281, 21 décembre.
 Погибающа Ромъния, В. Из., XXV, № 282, 22 décembre.
 Какво ми казваше Черни връхъ. Миръ, XXII, № 5040, 23 décembre.
 Българскиѣ знамена (t. V, pp. 91-92), В. Из., XXV, № 285, 26 décembre.
 Тулча (t. V, p. 93). Миръ, XXII, № 5044, 28 décembre.
 Завоятъ на Черна (t. V, p. 97). Миръ, XXII, № 5045, 29 décembre.
 Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ; томъ VI, Повѣсти и разкази: Не-
 мила-недраги. Въ Пиринъ. Вълко на война. Иде ли? Мочурѣтъ. Саломоновскиятъ
 пиркъ. — Хаджи Ахилъ. — Кандидатъ за хамама. — Висиниѣ. София, Паскалевъ,
 1916, in-8, 223 pp.
 томъ VII. Повѣсти и разкази: Митрофанъ и Дормидолски. — Бѣлимелецѣтъ. —

Изъ кривинитѣ. — Дѣдо Нисторъ. — Срѣща. — Коледенъ даръ. — Бикоглавъ. — Неотдавна. — Gronde Maritza. София, Паскалевъ, (1916), in-8, 195 pp.

Пѣсни за Македония 1913—1916 г. София, Чипевъ, 1916., in-8, 128 pp.

1917

Жътвата (t. V, pp. 97-98). Миръ, XXIII, № 5047, 2 janvier.

Българо, живѣй! (t. V, pp. 100-101). Миръ, XXIII, № 5048, 3 janvier.

Мачинъ. Миръ, XXIII, № 5050, 5 janvier.

Битоля, В. Из., XXVI, № 9, 12 janvier.

Война и пѣвецъ, Миръ, XXIII, № 5052, 9 janvier.

Молитва (t. V, p. 105). Миръ, XXIII, № 5053, 10 janvier.

Мирътъ, В. из., XXVI, № 7, 10 janvier.

Историята наша... (t. V, p. 110). Миръ, XXIII, № 5054, 11 janvier.

Цвѣти (t. V, pp. 103-104). Миръ, XXIII, № 5055, 12 janvier.

Члунъ (t. V, p. 98). Миръ, XXIII, № 5056, 13 janvier.

Македонскитѣ витязи (t. V, p. 92). В. Из., XXVI, № 11, 15 janvier.

Дунавътъ, В. Из., XXVI, № 12, 16 janvier.

Жрецитѣ на Ваала. Миръ, XXIII, № 5058, 16 janvier.

Славата ни (t. V, p. 99). В. Из., XXVI, № 14, 18 janvier.

Гласове изъ въздуха. Отечество, IV, fasc. 4, 28 janvier p. 2.

Къмъ небето (t. V, pp. 86-87). Миръ, XXIII, № 5153, 14 mai.

Мечтание (t. XXVIII, p. 158). В. Из., XXVI, № 110, 17 mai.

Защитници на слабитѣ народи. Дунавъ, I, № 39, 17 mai.

Гласовѣтѣ (t. V, p. 110). В. из., XXVI, № 111, 18 mai.

Великодушниятъ зовъ (t. V, pp. 112-113). Всеобщъ прѣгледъ, I, fasc. 9, 1^{er} juin. p. 1.

Всемирната война (t. V, pp. 111-112). Духовенъ-общественъ прѣгледъ, I, fasc. 3, juin, p. 79, et fasc. 5, p. 150.

Видѣхъ теменужка (t. XXVIII, p. 128). Всеобщъ прѣгледъ, I, fasc. 10, 15 juin, p. 1.

Майчино сърдце. Всеобщъ прѣгледъ, I, fasc. 11, 1 juillet, p. 1.

Dans Миръ, XXIII :

Надъ водопада (t. XVII, pp. 191-192). № 5217, 30 août.

Край рѣката (t. XVII, pp. 192-193). № 5218, 31 août.

Зелено! (t. XVII, p. 192). № 5219, 1^{er} septembre.

Цвѣтята (t. XVII, p. 193). № 5223, 6 septembre.

Скитане (t. XVII, p. 193). № 5224, 7 septembre.

О Белмекенъ! (t. XVII, p. 194). № 5225, 8 septembre.

Славенитѣ (t. XVII, p. 195). № 5226, 10 septembre.

Проломътъ (t. XVII, p. 194). № 5227, 11 septembre.

Чубричитѣ (t. XVII, p. 199). № 5228, 12 septembre.

Далеко... (t. XVII, p. 201). № 5236, 22 septembre.

Хаосътъ. Всеобщъ прѣгледъ, I, fasc. 14, 22 septembre, p. 2.

Орловото гнѣздо (t. XVII, pp. 199-200). № 5238, 25 septembre.

Ив. Вазовъ. I. Вълно на война, II. Дѣдо Йоцо гледа... III Пѣсень. Ал. Константиновъ: Дружество «Въздържане». Издава щабътъ на втора армия. Пловдивъ, 1917, 47 pp. (Четиво за войницитѣ отъ втора армия; кн. втора).

Юлека китка. Впечатления и поетически навѣи при Костенецкия водопадъ, юлий, 1917 год., София, Книгоиздателство на българскитѣ писатели, 1917, in-8, 44 pp.

Préface à Спомени на Арсени Костенцевъ; 2^e éd., София, 1917, p. I.

Походна войнишка библиотека. Издава Щабътъ Дѣйствующа Армия. София 1917, in-16: За родината (1878-1917), 139 pp. (№ 1). Хаджи Ахиль и други разкази, 192 pp. (№ 7). Митрофанъ и Дормидолски, 90 pp. (№ 14). Чичовици, 142 pp. (№ 20). Поеми, легенди, балади и пѣсни, 140 pp. (№ 40).

Нови екове. Дисонанси. София, Чипевъ, 1917, in-8, 80 pp.

1918

Сърдцето на поета. Вѣстникъ на втора армия, № 49, 9 mars, p. 11.

Изъ прозореца си (t. XXVIII, p. 129). Развитие, I, fasc. 2, 15 mars, p. 33.

Животътъ? (t. XXVIII, pp. 142-143). Родната рѣчъ (t. XXVIII, p. 145). Развитие, I, fasc. 15, 1^{er} octobre, pp. 449-450.

Préface à Г. Митовъ. На война съ 28-й пѣх. Стрѣмски полкъ, София, 1918, pp. I-II.

Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. Томъ VIII. Повѣсти и Разкази: Чичовци. Искровъ и Райна. Цончовата мѣст. Една сцена. Епитропътъ. Два врага. Бурната нощъ. Пейзанжъ. София, Паскалевъ, 1918, in 8°, 173 pp.

Походна войнишка библиотека. Издава Щабътъ на Дѣйствуващата Армия. София, 1918, in-16: Живописни кѣтве на България. 111 pp. (№ 43). Дѣло Нисторъ и други разкази. 179 pp. (№ 44). Подъ игото, избрани глави съ кратко съдържание на романа. 160 pp. (№ 45). Невмили-недраги. 132 pp. (№ 47). Бориславъ, историческа драма въ 4 дѣйствия изъ царуването на Ивана Асѣня II; трето прѣработено за п. в. б. издание 115 pp. (№ 42).

1919

Пролѣтъ, Акациитѣ, Пробуденъ, Зарачъ, Прошка (t. XXVIII, pp. 125-126, 151, 130, 153). Слънце, I, fasc., I, 10 mai, p. 2.

Сърцето на поета, Огнище, I, fasc. 6, juin, p. 273.

Безсмъртниитѣ (t. XXVIII, p. 149). *Ibid.*, pp. 273-274.

Елисейна. Напрѣдъ, I, № 76, 13 septembre.

О майко! Съснениитѣ, Распни го! Молба, Ударитѣ, Утрото (t. V, pp. 189-190).

Миръ, XXV, № 5807, 19 septembre.

Триумфътъ на насилието. Миръ! Прѣстани! Не гине, Тѣмъ (t. V, pp. 191-192).

Миръ. XXV, № 5815, 29 septembre.

Люлека ми замириса, лирични стихотворения. София, «Слънце» (1919), in-8, 127 pp. (Сбирка български писатели, № 2).

Недопѣта пѣсень (t. XXVIII, pp. 134-135). Слънце, I, fasc. 7-8, 30 septembre, p. 193.

Прѣдъ портрета на К. Величковъ (t. XXVIII, p. 146). Обществена обнова, I, fasc. 1, septembre, p. 2.

Прѣдъ черната рѣка (t. V, pp. 193-194). Миръ, XXV, № 5817, 2 octobre.

Скрѣбъ. Напрѣдъ, I, № 93, 4 octobre.

Трудътъ (t. V, pp. 198-199). Миръ, XXV, № 5820, 6 octobre.

Непобѣдима! (t. V, pp. 194-195). Миръ, XXV, № 5827, 14 octobre.

Уилсону (t. V, pp. 195-196). Миръ, XXV, № 5831, 18 octobre.

Картинки изъ дневната дѣйствителностъ. Напрѣдъ, I, № 107, 21 octobre.

Единъ излетъ изъ сѣпките на нашия животъ. Напредъ, I, № 113, 28 octobre.

Кулата (t. V, pp. 197-198). Миръ, XXV, № 5841, 30 octobre.

Расходка изъ историята. Напрѣдъ, I, № 128, 15 novembre.

Есенно небе. Напрѣдъ, I, № 141, 2 décembre.

Велики спомени въ печални дни, Напрѣдъ, I, № 151, 13 décembre.

Впечатления отъ «Българската Атина» (t. XVII, pp. 147-152). Напрѣдъ, I, № 158, 22 décembre.

Сила. Свърѣмненна Иллюстрация, III, fasc. 5, décembre, p. 3.

Не ще загине! Стихотворения писани прѣзъ Септемврий-октомврий 1919 год. София, Чипевъ, 1919, in-16, 22 pp.

За миналото, сбирка стихотворения отъ Ив. Вазовъ и Ив. Зриновъ. Издава Бѣлочерковското поборническо опълченско дружество. Бѣла-Черква, Ат. Величковъ, 1919, in-16, 10 pp.

Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. Томъ III. Лирика. Звукове. Скитнишки пѣсни. Подъ нашето небе. София, Паскалевъ, (1919), in 8° 252 pp.

1920

- Бовъ (t. XVII, pp. 80-83). Напрѣдъ, I, № 182, 24 janvier.
 Планината. Листопадъ, II, № 8, janvier, p. 86.
 Бѣгство. Обществена обнова, I, fasc. 5-6, janvier-février, p. 189.
 Асѣнъ I. Напрѣдъ, I, № 189, 3 février.
 Айвазъ-баба. Напрѣдъ, I, № 232, 25 mars.
 Революция (Спомени отъ Одеса). Напрѣдъ, I, № 237, 31 mars.
 Пиръ въ Ерусалимъ. Напрѣдъ, I, № 245, 10 avril.
 Нашата Мелпомена въ люлката си. Напрѣдъ, I, № 251, 19 avril.
 Срѣща на истокъ съ западъ. Напрѣдъ, I, № 261, 30 avril.
 Водопадътъ (t. XVII, pp. 8-13). Напрѣдъ, I, № 265, 7 mai.
 Рѣчь на г. Ив. Вазовъ при отпразднуването юбилея на професоръ Шишмановъ.
 Миръ, XXVI, № 5992, 8 mai.
 Най-младата столица на Балканския полуостровъ (t. XVII, pp. 137-147). Напрѣдъ, I, № 271, 14 mai.
 Голѣмиятъ день, Скъпи спомени. Напрѣдъ, I, № 277, 22 mai.
 «Волѣтъ». Напрѣдъ, I, № 284, 2 juin.
 Enquête: « Quel est le rôle de l'écrivain bulgare ? » Réponse de Vazov. Обществена обнова I, fasc. 10, juin, p. 479.
 Нашиятъ печатъ въ турско врѣме. Напрѣдъ, I, № 296, 16 juin.
 Два аеропана. Напрѣдъ, I, № 293, 12 juin.
 Въ царството на Одисея. Напрѣдъ, II, № 311, 3 juillet.
 Мистеръ Джимъ Анджеловъ. Напрѣдъ, II, № 317, 10 juillet.
 България на чистъ въздухъ. Напрѣдъ, II, № 322, 17 juillet.
 По висинитъ и въ самотинитъ (t. XVII, pp. 49-52). Напрѣдъ, II, № 334, 31 juillet.
 При шумътъ на Искра (t. XVII, pp. 42-45). Миръ, XXVI, № 6061, 2 août.
 Планината се събужда (t. XVII, pp. 45-49). Напрѣдъ, II, № 342, 10 août.
 Поетическа биография на Ивана Вазовъ до 20-годишната му възраст. Напрѣдъ, II, №№ 346-351, 14-21 août. (De Vazov lui-même : autobiographie).
 Жилавината на легендитъ (Едно интервю съ г. Ив. Вазовъ), Напрѣдъ, II, № 415, 12 novembre.
 Витоша et Първий снѣгъ. Демократически прѣгледъ, XIII, fasc. 6, novembre, p. 443.
 Прѣди тридесетъ години, Спомени за една моя книга. Сборникъ въ честь на Професоръ Ив. Д. Шишмановъ, по случай на тридесетгодишната му научна дѣйность (1889-1919), София, pp. 14-16.
 Моето първо печатно стихотворение, Сборникъ 1, ред. Ал. Балабановъ, Н. Атанасовъ и Д. Подвързачовъ (София, 1920). p. 9.
 Изъ Бѣлѣжника на поета (откъслецъ отъ природата и живота), София, «Побѣда», 1920, in-8, 96 pp.
 Въ Иаточна Румелия, спомени. София, «Български печатъ». 1920, in-8, 15 pp.
 Габровски, Т. — Поетическа биография на Ивана Вазовъ до 20 годишната му възраст (написана при сътрудничеството на поета). София, imp. «Витоша». 1920, in-16, 36 pp.

1921

- Писмо отъ Иванъ Вазовъ. Развигоръ, I, № 3, 23 janvier.
 Бура въ планината. Напрѣдъ, II, № 514, 15 mars.
 Мартъ. Демократически прѣгледъ, XIV, fasc. 1, mars, p. 53.
 Ангелъ. Напрѣдъ, II, № 553, 30 avril.
 Нашиятъ поетиченъ езикъ (Бѣжливи бѣлѣжки). Развигоръ, I, № 11, 19 mars.
 По вълнитъ на Черно-море. Напрѣдъ, III, № 589 et 592, 16 et 22 juin.
 Данте (Рѣчь, произнесена отъ г. Ив. Вазовъ по случай отпразднуването на 600 година отъ неговата смъртъ отъ страна на итало-българското дружество въ София). Миръ, XXVIII, № 6320, 27 juin.
 Уводни думи. Тракия прѣдъ ревизията на северския договоръ. Рѣчи произнесени на публичното сѣдание въ Военния клубъ на 13 февруари 1921 отъ Иванъ Вазовъ, Генералъ Т. Марковъ, Ст. Караджовъ и Д-ръ Бор. Вазовъ. София, 1921, p. 3.

Подъ игото, романъ въ три части изъ живота на Българитѣ въ прѣдвечерието на освобождението, съ портрета на автора и 16 иллюстрации отъ художниците: Пйотровски, Мърквичка, Митовъ, Обербауеръ и Канела. Издание Пето. София, Чипевъ, 1921, in-8, 405 pp.

Привѣтъ Кр. Сарафову et Народниятъ театръ, картина, dans Кръстьо Сарафовъ, сборникъ по случай тридесетъ-годишната му дѣйность, София, 1921, pp. 10 et 82-83. Любовъ и природа. София, Чипевъ, 1921, in-16, 119 pp.

Discours prononcés à l'occasion du jubilé. Ст. Чилингировъ, Прослава на Ивана Вазовъ, София, 1921, pp. 40-41, 60-65, 75-78, 96-97, 132-136.

*
* *

Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. София, Паскалевъ, 1921. in-8:

Томъ I. Лирика (1875-1880 г.). Прѣпорецъ и гусла. Тжигитѣ на България. Избавление. Гусла. Епопея на забравенитѣ, 208 pp.

Томъ II. Лирика (1882-1891 г.). Поля и гори. Италия. Сливница. Въ лоното на Рила, 207 pp.

Томъ III. Лирика. Звукове. Скитнишки пѣсни. Подъ нашето небе, 252 pp.

Томъ IV. Поеми. Грамада. Моята съсѣдка Гмитра. Зихра. Загорка. Въ царство-то на самодивитѣ. Кихавицата на Салюста. Синайска роза, 180 pp.

Томъ V. Лирика (1912-1919 г.). Подъ грѣма на побѣдитѣ. Пѣсни за Македония. Нови екове. Не ще загине, 203 pp.

Томъ VI. Повѣсти и разкази. Немили-недраги. Въ Пиринъ. Вѣлко на война. Иде ли? Саломоновски циркъ. — Хаджи Ахилъ. Кандидатъ за Хамама, 215 pp.

Томъ VII. Повѣсти и разкази. Митрофанъ и Дормидолски. Бѣлмелецътъ. Изъ кривинитѣ. Дѣдо Нисторъ. Срѣща. Коледенъ даръ. Бикоглавъ. Неотдавна. Gronde Maritza, 187 pp.

Томъ VIII. Повѣсти и разкази. Чичовци. Искровъ и Райна. Цончовата мѣсть. Една сцена. Епитролътъ. Два врага. Бурната нощъ. Пейзажъ, 168 pp.

Томъ IX. Драски и шарки. Очерки изъ столичния животъ, 220 + II pp.

Томъ X. Драски и шарки. Видено и чуто. 178 pp.

Томъ XI. Пѣстъръ свѣтъ, разкази, спомени, драски. 204 pp.

Томъ XII. Утро въ Банки, 196 pp.

Томъ XIII. Разкази. Етюди. Иванъ Александъръ, 190 pp.

Томъ XIV. Светославъ Тертеръ. Романъ изъ българската история въ края на XIII вѣкъ, 207 pp.

Томъ XV. Живописна България. Великата рилска пустиня. Мусалла, 160 pp.

Томъ XVI. Живописна България: Въ нѣдрата на Родопитѣ. Пжтувания. Изъ Русия. 184 pp.

Томъ XVII. Живописна България, пжтни бѣлѣжки, 211 pp.

Томъ XVIII. Драми и комедии. Хжшове. Вѣстникарь ли? 152 pp.

Томъ XIX. Комедии. Службогонци. Кандидати на славата, 98 pp.

Томъ XX. Драми. Бориславъ. Кѣмъ пропасть. 195 pp.

Пълно събрание съчиненията на Ивана Вазовъ. София, Паскалевъ, 1922, in-8:

Томъ XXI. Драми. Ивайло. Казаларската царица, 179 pp.

Томъ XXII. Подъ игото, романъ въ три части; часть I, 208 pp.

Томъ XXIII. Подъ игото, романъ въ три части; часть II-III, 224 pp.

Томъ XXIV. Нова земя, романъ въ седемъ части; часть I, II, III, 216 pp.

Томъ XXV. Нова земя, романъ въ седемъ части; часть IV, V и VII, 238 pp.

Томъ XXVI. Казаларската царица, романъ въ двѣ части; часть I, 141 pp.

Томъ XXVII. Казаларската царица, романъ въ двѣ части; часть II, 152 pp.

Томъ XXVIII. Легенди при Царевецъ. — Люлека ми замириса, 223 pp.

Томъ XXII. Подъ игото, романъ въ три части; часть I, София, Паскалевъ, 1925, in-8, pp. 232.

Томъ XXIII. Подъ Игото, романъ въ три части; часть II-III, 2^o éd. София, Паскалевъ, (1925), in-8, 235 pp.

1926

Гете. Листопадъ, VII, fasc. 9-10, septembre, pp. 258-259.

Животът на поета, както ми го разказа самъ той. Iv. D. Chichmanov, *Op. cit.* pp. 3-92.

Вазовъ за своитѣ творби, Iv. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 187-251.

1930

Вазови писма до мене (1889-1921). Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 255-314 (146 lettres).

Нѣкои спомени за майка ми. Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 357-363.

За Стоянъ Ватралски и неговото творчество, Духовна Обнова, IX, fasc. 4, pp. 6-7.

1931

Автобиографията на Иванъ Вазовъ. Нива, III, № 49, 2 octobre, p. 5.

1932

Lettre à M. Iv. Madjarov dans M. Iv. Маджаровъ, Дипломатическа подготовка на нашитѣ войни. София, 1932, pp. 92-93.

En 1926 une édition in 16° a été entreprise. Ce n'est en réalité qu'une réimpression des *Œuvres* de 1921-1922. Il a paru jusqu'ici chez Fakel, à Sofia, cent volumes.

III. — ÉTUDES SUR VAZOV.

Алесиѣвъ, Н. — Vazov comme ministre de l'Instruction publique: Нашата училищна политика, София, 1912, pp. 105-114.

Ангеловъ, Б. — Театърът на Ив. Вазовъ. Recueil jubilaire de 1920, pp. 61-68.

Ангеловъ, Б. — Иванъ Вазовъ dans Българска литература, 2^e partie, София, 1923, pp. 235-290.

Арнаудовъ, М. — Вазовъ за своето творчество. Recueil jubilaire de 1920, pp. 89-104.

Арнаудовъ, Проф. М. — Оптимизма на Вазова. Слжнце, III, 1921, fasc. 6-8, pp. XIII-XVII.

Арнаудовъ, Д-ръ Михаилъ. — Иванъ Вазовъ (esquisse sur la vie et l'oeuvre) dans Избрани страници отъ Иванъ Вазовъ, София, 1922, pp. V-XXXIX.

Арнаудовъ, Проф. М. — Канонът на българската литература, Пролом, I, 1922, fasc. 16-17, pp. 493-501.

Арнаудовъ, Проф. М. — Константинъ Величковъ, Нѣколко пуми за чловѣка и за поета. Българска мисълъ, II, 1927, fasc. 10, pp. 657-666.

Арнаудовъ, Проф. М. — Юбилеят на една поетическа сбирка, 50 годишнина на Вазовата Гусла (1881), Българска мисълъ, VI, 1931, fasc. 6, pp. 361-369.

Арнаудовъ, Проф. М. — Вазовъ и българската литература, Родна речъ, X, 1936-1937, fasc. 1, pp. 6-10.

Атанасовъ, Т. — Народниятъ битъ и народнитѣ типове у Вазовъ. Recueil jubilaire de 1920, pp. 69-88.

Бобчевъ, Ник. — «Нова Земя». Романъ отъ Ивана Вазовъ. Б. сб., III, 1896, fasc. 8, pp. 815-822, et IV, 1897, fasc. 1, pp. 102-111.

Бобчевъ, Никола. — Вазовъ въ славянскитѣ литератури. Recueil jubilaire de 1920, pp. 151-174.

Бобчевъ, С. С. — Иван Вазов. Пжрвата година на пребиванието му в Пловдив. Ст. Чилингиров, Помен за Ивана Вазов (София, 1922), pp. 336-338.

Бобчевъ, С. С. — Нашето емигранство въ Русия. Юбилеенъ сборникъ (Chr. Tsankov), pp. 15-22.

Борина, Христо. — Пресни спомени. Слжнце, III, 1921, fasc. 6-8, pp. XVIII-XXII.

- Букорещлиева, М. Милетичъ. — Поетическите прѣводи на Вазова. Recueil jubilaire de 1920, pp. 175-194.
- Василевъ, Вл. — Природата у Вазова. Мисль, XVI, 1907, fasc. 5, pp. 308-320.
- Василевъ, Владимиръ. — Японски силуети. Мисль, Литературенъ сборникъ, т. II, 1910, pp. 142-151.
- Василиевъ, Н. — «Подъ игото» въ чуждия и нашия печатъ. Мисль, XII, 1902, fasc. I, pp. 31-43.
- Василевъ, Ст. П. — Едно неизададено Вазово стихотворение. Листопадъ, VII, 1925-1926, fasc. 9-10, pp. 257-261.
- Василевъ, Ст. П. — Пжтнитѣ бележки на Вазова. Златорогъ, XII, 1931, fasc. 7, pp. 316-327.
- Василевъ, Ст. П. — Езиковитѣ завети на Ив. Вазовъ, dans Българскиятъ писателъ и родната речъ, София, 1933, pp. 14-29.
- Величевъ, Велчо. — Вазовъ като политически дѣецъ. Слънце, II, 1920, fasc. 4, pp. 297-304.
- Величковъ, Константинъ. — Иванъ Вазовъ, dans Пълно събрание съчиненията на Константинъ Величковъ, т. VIII, София, 1914, pp. 136-153.
- Гаврийски, Д-ръ Димитъръ. — Образователни цѣнности въ поезията на Ив. Вазовъ. София, 1912.
- Гаврийски, Д. — Първата ми среща съ Ив. Вазовъ. Подвигъ, I, 1923-1924, fasc. 6, pp. 171-175.
- Гечевъ, А. — Последната драма на Вазова (Borislav). Демократически прѣгледъ, VIII, 1910, fasc. 2, pp. 232-239.
- Гечевъ, Ал. — Вазовъ прѣдъ сѣда на нашата литературна критика. Сборникъ въ честъ на Професоръ Л. Милетичъ, София, 1912, pp. 118-143.
- Гешовъ, Ив. Ев. — Впрѣгнатиятъ пегасъ. Юбилеенъ сборникъ (Chr. Tsankov), pp. 9-11.
- Гешовъ, Ив. Ев. — Вазовъ и политиката, Сборникъ 1, publié par Al. Balabanov, N. Athanassov et D. Podvărzatchov, (София 1920), pp. 34-36.
- Димитровъ, Ст. — Иванъ Вазовъ учителъ въ Свиленградъ. Recueil jubilaire de 1920, pp. 225-232.
- Gosse, Edmund. — Préface à la traduction anglaise de Sous le joug: Under the yoke, London, 1894, pp. V-XII.
- Hateau, Georges. — Vazov, «Poète national», chap. V du Panorama de la littérature bulgare, Paris, 1937, pp. 75-94.
- Naumant, Emile, Un roman bulgare, *Journal des Débats*, 30 janvier 1896.
- Йодовъ, Б. — Ив. Вазовъ и Д. Д. Минаевъ, Български прегледъ, I, 1929, fasc. 1, pp. 130-132.
- Йодовъ, Б. — Kde domov můj у насъ. Българска мисль, X, 1935, fasc. 1, pp. 18-20.
- Керемидчиевъ, Г. — Иванъ Вазовъ — пѣвецъ на героичнитѣ подвизи на българина. Българска мисль, X, 1935, fasc. 10, pp. 563-574.
- Керемидчиевъ, Генчо. — Вазовиятъ героично-реториченъ стилъ. Просвѣта, I, 1935-1936, fasc. 2, pp. 148-157.
- Кръстевъ, Д-ръ К. — Иванъ Вазовъ като белетристъ dans Етюди и критики, София, 1894, pp. 62-78.
- Кръстевъ, Д-ръ К. — Иванъ Вазовъ, Бесѣда казана въ Елена на 17. VIII т. г., Мисль, XV, 1905, fasc. 7, pp. 389-397, recueilli dans В. Мирюлюбовъ, Млади и стари, (Тутрананъ, 1907), pp. 3-28.
- Къневъ, Николай. — Философски мотиви въ лириката на Вазовъ, Михайловски и Пенчо Славейковъ. Философски прегледъ, VII, 1935, fasc. 5, pp. 406-409.
- Маджаровъ, М. Ив. — Съ Вазовъ въ Италия. Златорогъ, IX, 1928, fasc. 9-10, pp. 426-446.
- Минковъ, Цвѣтанъ — Вазов като белетрист. Демократически прегледъ, XVI, 1923, fasc. 9, pp. 544-555 et fasc. 10, pp. 613-617.
- Минковъ, Цвѣтанъ. — Иванъ Вазовъ dans Български писатели, publiés par les soins de M. M. Arnaudov, т. IV, София, s. d. pp. 3-72.
- Минковъ, Цв. — Разказвачътъ Вазовъ. Българска мисль, IX, 1934, fasc. 7-8, pp. 513-516.

Младенов, Проф. Ст. — Иванъ Вазовъ и Пенчо Славейковъ, Сборникъ 1, publié par Al. Balabanov, N. Athanasov et D. Podvăržatchov (София 1920), pp. 89-96.

Младенов, Стефанъ — Къмъ оцѣнката на Вазовата дѣйностъ отъ езиковно-историческо гледище. *Recueil jubilaire de 1920*, pp. 135-150.

Николов, Малчо. — Иванъ Вазовъ. Най-хубавиятъ му романъ ет Лириката на Вазова съ огледъ на «Люляка ми замириса», dans *Литературни характеристики*, 3^e éd., София, (1934), pp. 42-64.

Радославовъ, Иванъ. — Иванъ Вазовъ, dans *Българска литература*, София, [1935] pp. 43-58.

Ралчевъ, Милко. — Лирическиятъ свѣтъ на Иванъ Вазовъ. Листопадъ, XII, 1931, fasc. 6, pp. 134-141 et fasc. 7-8, pp. 177-183.

Ралчевъ, Д-ръ Милко. — Иванъ Вазовъ представителъ на Паисиевата традиция. *Българска мисль*, IX, 1934, fasc. 7-8, pp. 459-477.

Романски, Проф. Д-ръ Ст., rédacteur du *Recueil jubilaire de 1920* : Иванъ Вазовъ, животъ и творчество, за седемдесетгодишнината отъ рождението му. София, 1920, in-8.

Salvini, Luigi. — Note sull'arte di Ivan Vazov dans *La letteratura bulgara dalla liberazione alla prima guerra balcanica (1878-1912)*, Roma, 1936, pp. 55-79.

Самуровъ, А. — Женскитѣ типове въ произведенията на Ив. Вазовъ. Нова струя, I, fasc. 6, pp. 241-252, et fasc. 7-8, pp. 316-333.

Теодоровъ, А. — Асъ и двойка. Поетическа среща. *Български прѣгледъ*, II, 1894-1895, fasc. 12, pp. 40-51.

Теодоровъ, А. — Прѣгледъ на поетическата творба на Вазова. Периодическо списание, LXI, 1900, pp. 731-746; LXII, 1902, pp. 33-62, 141-151, 195-222, 245-292, 496-516, 764-795, 849-878; XLVI, 1905, pp. 662-707.

Трифоновъ, Ю. — Иванъ Вазовъ, животъ, произвeдения и възгледи, София, 1920, in-16°.

Уста-Генчовъ, Д. — Участието на Вазовъ въ Българския централенъ революционенъ комитетъ. *Recueil jubilaire de 1920*, pp. 213-224.

Филпновъ, Александъръ. — Вазовата проза. *Златорогъ*, XV, 1934, fasc. 2, pp. 53-59.

Хаджовъ, Ив. — Македония въ пѣснитѣ на Вазова. *Recueil jubilaire de 1920*, pp. 195-212.

Христовъ, Кирилъ. — Иванъ Вазовъ, краткъя животописъ, Юбилеенъ сборникъ (Chr. Tsankov), pp. 173-188.

Чилингировъ С. Два документа за Вазова, Слънце, II, 1920, fasc. 4, pp. 305-306.

Чилингировъ, Ст. — Прослава на Ивана Вазовъ. Сборникъ за тържествата и чествуванията на народния ни поетъ по случай 50 год. отъ неговата книжовна дѣйностъ. София, 1921, in-8°.

Чилингировъ, Ст. — Поменъ за Ивана Вазовъ. Сборникъ за траурните чествувания на народния поетъ отъ 22 до 28 септември 1921 год. (София, 1922), in-8°.

Чилингировъ, Стилиянъ. — За Иванъ Вазовъ, Разхвърлени спомени. *Българска мисль*, VI, 1931, fasc. 10, pp. 633-653.

Чолаковъ, Р. — Чуждици въ езика на Вазова. *Развигор*, I, № 41, 15 octobre 1921.

Чолаковъ, Р. — Вазовитѣ стихотворения отъ 1889 год. *Българска мисль*, VI, 1931, fasc. 6, pp. 420-425.

Чолаковъ, Р. — Текстови разлики въ «Де е България». *Българска мисль*, X, 1935, fasc. 3, pp. 195-197.

Шишмановъ, Ив. Д. — Спомени на Вазовата майка. *Recueil jubilaire de 1920*, pp. 29-60.

Шишмановъ, Ив. Д. — Първата ми срѣща съ Вазова (1885), Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 355-357.

Шишмановъ, Проф. Ив. Д. — Иванъ Вазовъ, спомени и документи подъ редакцията на Проф. М. Арнаудовъ, София, 1930, in-8.

Шишмановъ, Ив. Д. — Вазовъ — Човѣкътъ. Iv. D. Chichmanov, *op. cit.*, pp. 363-373.

Юбилеятъ на Ивана Вазовъ, София, 1895, in-8.

Юбилеенъ сборникъ Иванъ Вазовъ, 1870-1920. Подъ редакцията на Хр. Цанковъ. (София), s. d., in-8.

INDEX.

- Abd-ul-Medjid (le Sultan), 16.
 Akimov (le général), 69, 72, 74.
 Aleksiev (N.), 149.
 Alexandre II, 66, 74, 76, 119, 138.
 Alexandre de Battemberg, 74, 115.
 Alexandri, 43.
 Andréev (B. M.), 25.
 Andreev (I.), 14.
 Aprilov (V.), 24.
 Arnaudov (M.), 10, 22, 40, 48, 153, 208.
 Arséniev, 117.
 Athanasov (Élenko), 79.
 Athanasov (N.), 182.
 Athanasov (St.), 116, 137.
 Avram (le pope), 16.

 Balabanov (Al.), 182.
 Batolov (Constantin), 10.
 Bazaine (M^al), voir : Ivanov (Nicolas).
 Beaulieux (Léon), 10, 150.
 Béliński, 29, 117.
 Beltchev (Parténi), 20, 29, 30, 33, 76.
 Benkovski, 94, 95, 96, 138.
 Béranger, 9, 31.
 Bernardin de Saint-Pierre, 24.
 Béron, 23, 29.
 Black (F.), 10.
 Bläskov, 24.
 Boborykin, 117.
 Bobtchev (Nicolas), 148.
 Bobtchev (S. S.), 25, 76, 83, 115.
 Boche, 54-55.
 Bogoridi (Aléko), 83, 84, 85, 101.
 Bogorov, 24.
 Boliarska (A.), 142.
 Bolintineanu, 43.
 Borina (Christo), 182.
 Boris (S. M. le Roi), 182, 183.
 Botev (Hristo), 28, 52, 58-59, 61, 64, 190, 208.
 Botio Petkov, 28.
 Bouglé (C.), 10.
 Bourénin, 117.
 Bozvéli (N.), 23.
 Bright, 64.
 Byron, 25, 111.

 Caroline, 108.
 Carré (J.-M.), 10.
 Chateaubriand, 24.
 Chénier (André), 50.
 Chevtchenko, 76.
 Chichkov (Jordan), 73.
 Chichkov (T. N.), 51.
 Chichmanov (Iv. D.), 15, 25, 48, 96, 107, 108, 116, 139, 141, 152, 153, 181, 190, 197.
 Constantin (le pope), 14.

 Delille (abbé), 37.
 Denkova (K. H.), 132.
 Derjavine, 20.
 Dimitri (le daskal), 19.
 Dimitrov (G.), 30, 132.
 Dimitrov (M.), 42, 61.
 Dobroplodni, 24.
 Dontchev (Nicolai), 210.
 Dorosiev (L. Iv.), 30.
 Dozon (Auguste), 107.
 Drinov (Marin), 72.
 Droumev (Vasil), 21, 22, 24, 32, 49, 50, 146, 169.
 Dumas père (Alexandre), 24, 48.

 Ekonomov Doupnitchanin (Géorg.), 14.
 Elmazov (M^{me}), voir : Mars (Evgénia).
 Ésope, 24.

 Fénelon, 9, 24, 31, 33, 38, 180.
 Fet, 117.
 Filipov (N.), 157.
 Flaubert (Gustave), 144.
 Florian, 38.
 Florinski, 117.
 Fofanov, 117.
 Gabrovski (T.), 30.

 Găbov (Petko Kol.), 206.
 Gălăbov (K.), 210.
 Garibaldi, 64.
 Gautier (Théophile), 193.
 Géchov (Ivan Estratiev), 32, 83, 84, 85.

- Genadiev (N.), 101.
 Géorgiev (M.), 141.
 Gerbel', 76.
 Géro (Naiden), 23, 67, 131.
 Goethe, 111.
 Gogol, 25, 99, 100.
 Goldoni, 25.
 Golénichtchev-Koutouzov, 117.
 Gontcharov, 29, 117.
 Goranov (Bogdan), 31.
 Gosse (Edmund), 140, 148.
 Gourko (le général), 68.
 Govédarov, 60.
 Granitski (A. P.), 28.
 Grigoriévitch, 29.
 Grouev (Joachim), 30, 32, 33.
 Giovanni, 55.
 Guerrazzi, 25.
- Hadji Hristo Slavtchev (=Hadji Achille), 26, 100, 106, 108, 128.
 Hadji Dimităr, 32.
 Hateau (Georges), 10, 210.
 Heine, 111.
 Hitov (Panaïot), 32.
 Hristov (Kiril), 15, 20.
 Hugo (Victor), 9, 31, 60, 64, 65, 67, 68, 86, 96, 97, 111, 114, 127-130, 199.
- Iavorov (P. K.), 157.
 Iliev (Athanas T.), 31, 32.
 Ionin (Vl. Sémi.), 61.
 Iotsov (Boris), 22.
 Iouroukov (Daniil), 31, 101, 115.
 Ivanov (Jordan), 61.
 Ivanov (Nicolas), 34, 36, 67.
- Jeanne, 70.
 Jékov (Mihaïl), 93.
 Jensen (Alfred), 181.
 Jireček (Constantin), 14, 80.
 Julien, 54.
- Kablechkov, 64, 93, 95.
 Kanéli (R.), 54.
 Karadja (Stéfan), 32, 52, 94.
 Karamzine, 25.
 Karavélov, 41-43, 52, 61, 70, 190, 208.
 Kasárov, 144, 169.
 Katkov, 117.
 Khomiakov, 20.
 Kisimov (P.), 48.
 Klintcharov (Iv. G.), 42.
 Kochnikov (le docteur), 33, 122.
 Kock (Paul de), 48.
 Konstantinov (Aléko), 67.
 Konstantinov (G.) 210.
 Korolenko, 117.
- Kovatchev (Ianko), 86.
 Krăstev (K. K.), 141, 153-158, 210.
 Krivtsov, 115.
 Kvitka-Osnovianenko, 25.
- La Fontaine, 197.
 Lamanski, 117.
 Lamartine, 9, 31, 86.
 Lamouche (Léon), 114.
 Lefèvre (Frédéric), 197.
 Leger (Louis), 141.
 Lemaître (Jules), 86.
 Léonidas, 27.
 Leopardi, 111.
 Lermontov, 29.
 Levski, 42, 56, 64, 91, 96, 105, 129, 131, 133, 199.
 Lomonosov, 20.
 Loukianov, 78.
- Macgahan, 60.
 Madjarov (Mih. Iv.), 83, 107.
 Maïkov, 117.
 Maistre (Xavier de), 24.
 Marko (Krali), 107.
 Marouzine (comte), 71.
 Mars (Evgénia), 10, 153, 202.
 Mazon (André), 10.
 Mérejkovski, 117.
 Mihaïlovski, 117.
 Mihaïlovski (N.), 28.
 Mihaïlovski (St.), 141, 179.
 Mihal (le guide), 142.
 Miladinov (les frères), 94, 107.
 Milarov, 48, 49.
 Millevoye, 9, 31, 37.
 Millien (Achille), 108, 120.
 Mintchev (St.), 25.
 Mintchov (Ivan), 31.
 Mladen (le guide), 159.
 Mladenov (Stéfan), 202, 206.
 Molière, 9, 33, 72.
 Moravénov (Kostadin D.), 32.
 Moskov (M.), 167.
 Musset (Alfred de) 86, 111.
- Napoléon III, 43.
 Nasreddin-Hodja, 25.
 Natchov (N.), 29, 30.
 Nékrasov, 89, 103.
 Nénov (Jourdan), 19-20, 131.
 Neofit (l'archimandrite), 14.
 Nicolas Nikolaévitch (le grand-duc), 66.
 Nikov (P.), 51.
 Nobel, 181.
 Nousref bey, 78.
- Obrénovitch (le prince Mihaïl), 41.

- Ognianovitch (N.), 23.
 Ollendorf, 31.
 Omartchevski (St.), 182.
 Osman, 60.
 Osman pacha, 68.
 Ostrovski, 116.
 Ousta-Gentchov (D.), 61.
- Pachev (G. St.), 21.
 Païsi, 22, 24, 94, 106.
 Panaev, 117.
 Parny, 9, 10, 33, 36-40, 194.
 Pärvanov, 79.
 Paskalev (éditeur), 11.
 Penev (Boïan), 21, 22.
 Petkov (Botio), 28.
 Phèdre, 33.
 Podvărzatchov (D.), 182.
 Pogorélov (V.), 23-25, 31.
 Polonski, 117.
 Ponson du Terrail, 48.
 Popov (D. K.), 70.
 Popov (Ivan), 88.
 Popov (M. D.), 131-132.
 Popovitch (Raïno), 24.
 Poproujenko (M.), 116.
 Pouchkine, 25, 29, 30, 43, 111.
 Prudhomme, voir : Sully-Prudhomme.
- Radev (Siméon), 83, 115, 155.
 Raffié, 70.
 Rakovski, 23, 24, 32, 41, 94, 95, 190, 198.
 Raltchev (Milko), 210.
 Renan, 86.
 Rilski (N.), 23.
 Roemlungen (le général), 101.
 Romanski (St.), rédacteur du Recueil jubilaire de 1920 : 16 et *passim*.
 Roosevelt (Théodore), 174.
 Runeberg, 96.
 Russel, 64.
- Săikov (leaskal), 29-30.
 Sainte-Beuve, 86.
 Samuel (le roi), 106.
 Schiller, 33, 111.
 Shakespeare, 20, 174, 172.
 Sindbād, voir : Syntippe.
 Skabitchevski, 117.
 Slavéïkov (P. R.), 9, 22-23, 34, 40, 48, 51, 81, 103, 190, 208.
 Slavéïkov (Pentcho), 10, 141, 155, 157, 210.
 Slavtchev, voir : Hadji Hristo.
 Stambolov (St.), 139, 144, 145.
 Stanev (N.), 42.
 Stoïanov (Ivan), 73, 78.
 Stoïanov (V. D.), 146.
- Stoïanov (Z.), 32, 42, 56, 57, 90, 96, 99, 128, 138.
 Stoïlov, président du Conseil, 145, 150.
 Stoïlov (A. P.), 75.
 Strachimirov (Dim. T.), 42, 131, 132.
 Strandja, 45-47, 105, 106.
 Strangford, 64.
 Stranski, 83.
 Suë (Eugène), 9, 20-21, 24, 34.
 Sully-Prudhomme, 108.
 Syntippe, 25, 90.
- Tabakov (N.), 23.
 Taine, 86.
 Tchékhev, 117.
 Tcherkaski (le prince), 66, 67.
 Tchilingirov (St.), 48, 132, 151, 182.
 Tchintoulou (Dobri), 23.
 Tcholakov (R.), 49, 196.
 Tchomakov, 83.
 Tchoutchoukovitch, 47, 48.
 Théodorov (D.), 43.
 Théodorov-Balan (A.), 20, 21, 28.
 Thomov (Thomas S.), 10.
 Todorov (P.), 157.
 Tolstoï (L. N.), 21, 117.
 Totio (Philippe), 32.
 Trautzschen, 24.
 Trifonov (Ju.), 20, 21, 31.
 Tsankov (Chr.), 15, 85, 115.
 Tsankov (K. A.), 61.
 Tsénine, 67, 69.
 Tsonev (B.), 148, 206.
- Uroukov (V.), 182.
- Valéry (Paul), 197.
 Vălkovitch, 83.
 Vasiliev (St. P.), 86, 87, 88, 206.
 Vasiliev (Vladimir), 195, 210.
 Vasiliov (Thomas), 30.
 Vazov (Boris), 10, 17.
 Vazov (Georges), 17, 47, 112, 115.
 Vazov (Kirko), 14, 40-42, 44, 181.
 Vazov (Kiro), 17.
 Vazov (Mihaïl), 17, 115.
 Vazov (Mintcho), 14-18, 28, 44, 82, 120, 136.
 Vazov (Nicolas), 17.
 Vazov (Vladimir), 17.
 Vazova (Anka), 17.
 Vazova (née Boliarska), 142.
 Vazova (Săba), 15.
 Vazova (Vălka), 17.
 Vélitchkov (Constantin), 51, 67, 84, 85-90, 96, 116, 118, 137, 141, 149, 160, 209.
 Veltchev (Veltcho), 144.

Vénéline, 22.
Virgile, 37.
Vlaïkov (T. G.), 141.
Voïnikov (D.), 24, 44.
Volov, 64, 94.
Voltaire, 29.

Weltmann, 25.
Zadek (Martin), 100.
Zaïmov (St.), 128, 129.
Zaphirov, 31.
Zihra, 74, 75, 80, 89.

Vu : le 16 nov. 1937,
Pour le Doyen de la Faculté des Lettres.
L'Assesseur,
J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION	9
CHAPITRE I. — <i>L'éveil de la vocation (1850-1870)</i>	13
Le décor de la ville natale. — Origines. — La vie en famille. — La maison paternelle. — A l'école primaire. — <i>Les daskals</i>. — Au collège. — Les maîtres d'Ivan Vazov. — Premières lectures : Eugène Sue, Vasil Droumev, P.-R. Slavéïkov. — Lectures probables. — Atmosphère morale de son adolescence La ville natale : le milieu. — Les premiers personnages du futur conteur. Élève et <i>daskal</i> à Kalofer. — Lectures russes. — La découverte d'un poète : Säïkov. A Plovdiv. — Études et maîtres. — Premières lectures des poètes français. — <i>Le voyageur dans la forêt</i>, de Rakovski. — Le baptême de la lutte nationale. Retour à Sopot. — Divertissements et curiosités littéraires. — Les amis. — Poète et boutiquier. — Premiers poèmes. — Son premier amour. — Le fond primitif de la <i>Gerbe de mai</i> : un petit roman en vers. — Ses goûts et ses idées. — L'inspiration et la technique. — L'influence de Parny.	
CHAPITRE II. — <i>Les années d'apprentissage (1870-1877)</i>	41
En Roumanie, chez l'oncle Kirko. — Le milieu révolutionnaire et la vie de l'émigration bulgare. — Séjour à Olténitsa : initiation à la langue et à la poésie roumaines. — Débuts littéraires : <i>La lutte</i>. — La guerre franco-allemande : <i>Aujourd'hui</i>. — A Braïla chez les <i>Sans feu ni lieu</i>. — Son attitude réservée. — La détente de Bacău. — Marchand de chaux et lecteur passionné : Paul de Kock, Dumaş, Ponson du Terrail. — Garçon d'épicerie et poète. — Un grand succès littéraire : <i>Le pin</i>. — L'interprétation des lecteurs. — Sur la route du retour. A Constantinople : le milieu. — Réactions d'Ivan Vazov : <i>La chandelle doit luire</i> et <i>Un coin de Constantinople</i>. — Vazov et les contradictions de son époque. — Exaltation d'un maître d'école à Moustafa-Pacha. — Une carrière sans lendemain. — Pernik : dans un milieu d'occidentaux. — Passions de jeunesse et rêves patriotiques. A Sopot, après quatre ans de pérégrinations. — La veille de l'insurrection. — Le poète prend sa place dans la lutte. — Poèmes révolutionnaires. — Influence de Hristo Botev. — La modération et le bon sens de Vazov. — L'insurrection. — Fuite en Roumanie : un poète	

plein de révolte : *Étendard et guzla* et *Tristesses de la Bulgarie* : le ton, les idées, l'art. — Influence de Victor Hugo. — Du Comité révolutionnaire dans un bureau.

CHAPITRE III. — *En pays libre (1877-1880)*..... 67

Son rôle effacé à Svichtov. — Le poète et la guerre : *Délivrance*. — A Roustchouk : la nouvelle société. — Succès mondains. — *Mihalaki Tchorbadjî*. — *Gerbe de mai*. — Magistrat à Berkovitsa. — Dans le calme de cette petite province : *Vidoul*, *Ma voisine Gmitra*, *l'Amas*. — Les personnages : Zihra, Mitrophane et Dormidolski. — Un procès classique. — Fin d'une carrière.

CHAPITRE IV. — *L'attente de l'union et l'Épopée des oubliés (1880-1884)*.... 83

Une curieuse capitale. — Dans la vie publique : au Comité permanent et à l'Assemblée provinciale. — Rédacteur de la *Voix du peuple*. — Une grande amitié : G. Vélitchkov. — Succès au théâtre. — Premières déceptions : *La Guzla*. — Influence de Nékrasov. — Retour au passé : *l'Épopée des oubliés*. — Influence décisive de Victor Hugo. — En marge des grands problèmes : *Mitrophane*. — Influence de Gogol. — Portraits de Sopot : *Hadji Achille*.

Les partis politiques. — La nature et la patrie : *Champs et forêts*. — Toujours l'époque révolutionnaire : *Sans feu ni lieu*.

L'épilogue d'un amour : *Au royaume des fées*. — La consolation : *Italie*. — Les *Compères*. — Conclusion sur les années de Plovdiv.

CHAPITRE V. — *L'union et l'exil (1885-1889)*..... 111

La revue *l'Aurore*. — La guerre de 1885 : *Slivnitsa*. — *Vient-il ?* — Les luttes intestines. — Sur le chemin de l'exil : Constantinople et Odessa. — Impressions de Russie : le carnet de notes. — Peines et rangunes. — L'éclosion du chef-d'œuvre : *Sous le joug*.

CHAPITRE VI. — *Un grand roman historié : Sous le joug (1889-1890)*. 121

Le décor. — La vie provinciale vue à travers les souvenirs de Vazov. — Comment on prépare une insurrection. — Misères et grandeurs. — Genèse du roman. — Souvenirs littéraires et expériences personnelles. — Les *Misérables*. — Construction du roman. — Les personnages. — La veine comique. — Jugement sévère sur l'insurrection de 1876. — Le charme du roman.

CHAPITRE VII. — *Les contes et le roman de Terre nouvelle (1889-1899)*. 139

Retour en Bulgarie. — Apparition de *Sous le joug*. — La critique bulgare. — Le cercle de *l'Étoile du Berger*. — Réédition des œuvres. — Carnet de voyage : *Le grand désert de Rila* et *Au sein des Rhodopes*. — Une peinture vivante, mais outrée, de la société nouvelle : *Ébauches et croquis*. — Député au Sobranié. — Le jubilé. — Le roman de *Terre nouvelle*. — Le ministre de l'Instruction publique.

CHAPITRE VIII. — *L'évocation du présent et du passé (1899-1912)*.... 151

Éclipse de la vie publique. — Une existence d'observateur retiré et perspicace. — Iv. D. Chichmanov et Ev. Mars. — Mécontentement avec la critique : le Dr Krăstev.

Impressions de touriste : *Chansons du pèlerin*. — Chantre du travail : *Sous notre ciel*. — A travers la vie : *Vu et entendu*, *Monde bariolé*, *Matinée à Banki* et la *Reine de Kazalar*. — L'histoire vue par un patriote : *Svëtoslav Terter*, *Ivan Alexandre*, *Légendes du Tsarévets*.

Le théâtre : *Vers l'abîme* et *Borislav*. — Construction des pièces, personnages, psychologie et effets. — Raison du succès de ces pièces.

CHAPITRE IX. — *Les dernières années (1912-1921)* 173

Au seuil de la vieillesse. — L'édition complète des œuvres. — Confiance dans l'avenir. — Une vision de poète. — Les guerres : *Sous le tonnerre des victoires*, *Chansons pour la Macédoine*. — *Échos nouveaux*. — *Elle ne mourra pas*. — Un épilogue triste. — La vie intime du poète : *J'ai senti les lilas*. — L'apothéose. — Sa mort.

CHAPITRE X. — *Les idées* 184

Le côté pratique de ses idées. — Les rêves et les réalités. — Préoccupations sociales et problèmes nationaux. — L'homme, une cellule sociale : un Bulgare. — Connaissance de l'homme assez sommaire. — L'œuvre : reflet de la vie sociale et politique de la Bulgarie. — Le patriote. — Le démocrate. — Doctrines vagues, mais réalités précises. — L'homme nouveau. — Critique d'un conservateur. — La fonction sociale du poète. — Le côté constructeur de sa critique. — Le paysan. — Vazov, esprit modéré. — Rôle de l'État. — L'unité des Bulgares et les guerres. — Pessimisme social et optimisme national. — Les concessions des dernières années.

CHAPITRE XI. — *L'écrivain* 193

Beauté naturelle et beauté artistique. — L'homme qui voit. — Caractère de sa perception et l'expression qu'il en donne : l'image et l'épithète. — La genèse des œuvres. — Les variantes. — Ce que nous savons des œuvres : les contours de la vérité dans la création poétique. — Les thèmes poétiques. — L'inspiration et le travail créateur. — Facilité relative. — Trouvailles et banalités. — Émotion et rythme. — La musique : élément essentiel de la poésie. — Mètres et rythme. — La rime et l'enjambement.

La prose : un grand conteur. — Simplicité de son style. — Construction fragile de ses œuvres. — Portraits et tableaux. — Le secret de son art. — Soucis de construction : son théâtre. — Sa prose comique.

L'évolution de la langue bulgare et le rôle d'Ivan Vazov. — Un puriste raisonnable.

CHAPITRE XII. — *Conclusion* 208

L'œuvre de Vazov et la vie bulgare entre 1870 et 1920. — Action sur les lecteurs. — Il crée une époque littéraire. — Le romantique et le réaliste. — Son éclectisme. — Ce que fut l'art pour lui. — Son influence. — Ce qui reste vivant de son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE 212

INDEX DES NOMS DE PERSONNES 239

TABLE DES MATIÈRES 243

Saint-Amand (Cher), France. — Imprimerie R. BussiÈRE. — 16-6-1938.
